OEUVRES

DE

J. DELILLE.

OEUVRES

DE

J. DELILLE.

TOME TROISIÈME.

Bruxelles,

LACROSSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 7.

1834.

PARADIS PERDU

DE J. MILTON,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS,

PAR J. DELILLE.

ARGUMENT.

MILTON propose d'abord en peu de mots le sujet du poëme, la désobéissance de l'homme, et sa punition. Il nomme ensuite l'auteur du péché, le serpent, ou plutôt Satan, qui, sous la forme du serpent, séduisit nos premiers pères pour se venger de Dieu, dont la justice redoutable l'avait chassé du ciel, en le précipitant dans l'abîme avec les compagnons de sa révolte. Après avoir passé légèrement sur cette action, le poëte entre en matière, et présente Satan et ses anges au milieu des enfers, qu'il ne place point au centre du monde, puisque le ciel et la terre n'existaient point encore, mais dans les ténèbres extérieures, qui sont mieux connues sous le nom de chaos. *Ils y paraissent plongés dans l'étang de feu, évanouis et foudroyés. Le prince des ténèbres reprend ses esprits; et, revenu à lui-même, il adresse la parole à Belzébuth, le premier après lui en puissance et en dignité: ils confèrent ensemble sur leur chute malheureuse. Satan réveille ses légions. Elles s'élèvent hors des flammes. On voit leur nombre prodigieux, leur ordre de bataille, et leurs principaux chefs, sous les noms des idoles connues par la suite en Chanaan et dans les pays voisins. Le prince des démons les harangue et les console par l'espérance de regagner le ciel. Il leur parle aussi d'un nouveau monde, et d'une nouvelle créature qui devait un jour exister; car plusieurs pères croient que les anges ont été créés long temps avant ce monde visible. Il propose d'exa-*

miner en plein conseil le sens d'une prophétie sur la création, et de déterminer ce qu'ils peuvent tenter en conséquence. Ses associés y consentent, et construisent en un moment Pandémonie, palais de Satan. Les puissances infernales s'y assemblent pour délibérer.

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE PREMIER.

Je chante l'homme en proie aux pièges tentateurs,
Et le fatal péché de nos premiers auteurs,
Qui, par le fruit mortel privés de l'innocence,
Nous léguèrent le mal, le crime et la souffrance,
Jusqu'au jour où, calmant le courroux paternel,
L'Homme-Dieu nous rouvrit les demeures du ciel :
Sujet vaste et sacré, dont jamais le génie
N'enchanta les bosquets des nymphes d'Aonie.
  Toi donc qui, célébrant les merveilles des cieux,
Prends loin de l'Hélicon un vol audacieux,
Soit que, te retenant sous ses palmiers antiques,
Sion avec plaisir répète tes cantiques ;
Soit que, cherchant d'Horeb la tranquille hauteur,
Tu rappelles ce jour où la voix d'un pasteur
Des Hébreux attentifs ravissant les oreilles,
De la création leur contait les merveilles ;
Soit que, chantant le jour où Dieu donna sa loi,
Le Sina sous tes pieds tressaille encor d'effroi ;
Soit que, près du saint lieu d'où partent ses oracles,
Les flots du Siloé te disent ses miracles :
Muse sainte, soutiens mon vol présomptueux !
Jamais sujet plus grand et plus majestueux
Des poëtes divins n'échauffa le délire :
Viens, sous l'archet sacré déjà frémit ma lyre.

Et toi, toi qui, planant sur le sombre chaos
Où dormaient confondus l'air, la terre et les flots,
Couvais par la chaleur de ton aile féconde
La vie encore informe et les germes du monde,
Esprit saint! Remplis-moi de ton souffle puissant;
Et si ton plus beau temple est un cœur innocent,
Viens épurer le mien, viens aider ma faiblesse,
Fais que de mon sujet j'égale la noblesse,
Et que mon vers brûlant, animé de ton feu,
Venge aux yeux des mortels la justice de Dieu!
Mais d'abord apprends-moi, puisque ton œil embrasse
Et les cieux, et l'enfer, et le temps, et l'espace,
Pourquoi, quand tous les biens, hormis le fruit mortel,
Appartenaient sans borne au favori du ciel,
L'homme, rebelle aux lois du Dieu qui le fit naître,
Tomba du rang auguste où le plaça son maître;
Quel pouvoir séduisit cette jeune beauté
Qui transmit ses malheurs à sa postérité.
Ce fut l'affreux Satan: l'orgueil qui le dévore
De ses fameux revers se ressouvient encore,
Quand, jaloux du pouvoir, cet ange ambitieux
Prétendit s'égaler au monarque des cieux.
Vain espoir! Dans sa vaste et brûlante déroute,
Lancé, le corps en feu, de la céleste voûte,
L'Éternel l'envoya, lui, tous ses bataillons,
Tomber, s'ensévelir dans un gouffre sans fonds,
Séjour des feux vengeurs, épouvantable abîme,
Où les peines sans fin se mesurent au crime,
Et tiennent accablé sous cent chaînes d'airain
L'insensé qui brava le pouvoir souverain.
Jeté du haut des airs en ces cachots funèbres,
Durant neuf fois le temps où règnent les ténèbres,
Durant neuf fois le temps qui mesure le jour,
Dans la profonde horreur de son nouveau séjour,

Au milieu de sa noire et hideuse phalange
Resta, muet d'effroi, l'audacieux archange.
Malheureux, il roulait dans ce gouffre éternel,
Foudroyé mais vivant, souffrant mais immortel;
Conservé pour subir la céleste justice,
Le refus de la mort est son plus grand supplice.
De ses maux à venir, de ses biens d'autrefois
Il sent peser sur lui l'insupportable poids;
Il se soulève enfin, et dans l'abîme immense
Jette un coup-d'œil sinistre où sont peints la vengeance,
L'effroi, le désespoir sur lui-même acharné,
Et la haine inflexible, et l'orgueil obstiné,
De regrets sans remords indomtable victime,
Expiant à la fois et méditant le crime.
D'aussi loin que d'un ange apperçoivent les yeux,
Il regarde, il parcourt cet océan de feux
Qui, brûlant tristement sous ces voûtes funèbres,
Sans répandre le jour, laissent voir les ténèbres.
Il ne découvre au loin que de brûlans tombeaux,
Que des champs de douleurs, des régions de maux
Du deuil, de la souffrance inconsolable asile;
L'espoir, présent par tout, à jamais s'en exile;
Par tout règnent l'effroi, l'horreur, l'obscurité,
Et des méchans punis l'affreuse éternité.
Point de trève aux tourmens; un torrent de bitume
Sans cesse alimenté, sans cesse se rallume.
Séjour bien différent des délices du ciel!
  Ce spectacle a frappé l'archange criminel;
Il voit ses compagnons, il entend sur leurs têtes
Gronder des feux roulans les brûlantes tempêtes.
Soudain il aperçoit étendu près de lui
Un ange son complice et son plus ferme appui;
Son nom est Belzébuth, ce guerrier redoutable,
Après lui le plus grand comme le plus coupable;

Il le fixe long-temps dans un morne repos,
Rompt son affreux silence, et commence en ces mots :
« Est-ce toi, Belzébuth, est-ce toi? Mais que dis-je?
» De ta grandeur première où trouver un vestige?
» Qu'est devenu l'éclat de ce front radieux
» Dont la gloire éclipsait les chœurs brillans des cieux?
» Si c'est toi qui jadis, dans cette horrible guerre
» Que livra notre audace au maître du tonnerre,
» Partageais de mon cœur les fiers ressentimens,
» Mon égal en pouvoir, mon égal en tourmens,
» De quel comble de gloire, en quel gouffre effroyable
» Nous a précipités ce maître impitoyable!
» Que son foudre vengeur fut terrible pour nous!
» Eh! Qui pouvait prévoir les traits de son courroux?
» Mais le coup qu'il porta, celui qui nous menace,
» Ne peut au repentir abaisser mon audace:
» Si mes traits sont changés, mon ame ne l'est pas;
» Il connaîtra ce cœur, il connaîtra ce bras
» Qui, lassé d'une vile et lâche obéissance,
» Disputa l'empyrée à sa toute-puissance,
» L'attaqua dans sa gloire, et rangea sous ma loi
» Tous ces fiers chérubins conjurés comme moi.
» Ne les a-t-il pas vus, unis sous mon enseigne,
» Me choisir pour leur maître, insulter à son règne,
» Opposer à ses feux leurs brûlans tourbillons,
» Contre ses bataillons armer leurs bataillons,
» Répondre à son tonnerre, et vaincus avec gloire
» Dans un combat douteux balancer la victoire?
» En vain le sort a fait triompher son pouvoir:
» Le combat est perdu, mais non pas notre espoir.
» Il vit encore en moi, cet espoir indomtable;
» J'ai pour moi ma fureur, ma haine insurmontable;
» Ni danger, ni revers ne peut me l'arracher;
» Au sein de son triomphe elle ira le chercher.

» Qui plîroit les genoux, qui courberait sa tête
» Devant cet ennemi qui, fier de sa conquête,
» Naguère devant ceux qu'il nomme ses sujets
» A tremblé sur son trône et douté du succès ?
» Loin de nous tant de honte et tant d'ignominie !
» D'un revers passager notre audace est punie :
» Mais un enfant des cieux n'est point né pour mourir ;
» Il peut être vaincu, mais il ne peut périr.
» Imprudent, il nous fit des ames immortelles ;
» Eh bien, livrons-lui donc des guerres éternelles.
» Eh ! Comptes-tu pour rien les leçons du malheur ?
» Les revers n'ont-ils pas instruit notre valeur ?
» Profitons de nos maux ; par force ou par adresse
» Attaquons le tyran dont l'insolente ivresse
» Triomphe dans les cieux, et régnant sans rivaux
» Foule aux pieds nos débris et jouit de nos maux. »
La terreur dans le sein et l'orgueil dans la bouche,
Tel Satan exhalait son désespoir farouche.
Belzébuth lui répond : « O chef de nos guerriers,
» Qui guidais, enflammais leurs courages altiers,
» Quand ces héros du ciel firent par leur vaillance
» Entr'eux et l'Éternel chanceler la balance,
» Et laissèrent douter si la loi du destin,
» La force ou le hasard, le fit leur souverain,
» Qui verrait sans effroi leur chute épouvantable ?
» Chérubins, séraphins, cette armée innombrable
» Qui fit trembler les cieux, tout en un même jour
» Dans l'éternel abîme a péri sans retour,
» (Autant qu'ont pu périr des essences divines :)
» Notre ame échappa seule à ces vastes ruines :
» Nous vivons ; et bientôt oubliant leur langueur,
» Nos esprits indomtés reprendront leur vigueur.
» Mais ce Dieu tout-puissant.... (car ce débris immense
» Me force enfin de croire à sa toute-puissance....

» Et quel autre qu'un Dieu put triompher de nous ?)
» Qu'importe que sa main adoucisse ses coups,
» Qu'il nous laisse assez forts pour traîner notre chaîne,
» Pour endurer son sceptre, et suffire à sa haine ?
» Peut-être il nous faudra, serviles instrumens,
» Attiser ses brasiers, aider à nos tourmens,
» Et soumis en vaincus, châtiés en rebelles,
» Exercer ou souffrir des peines éternelles, »
» Faibles guerriers, jadis l'honneur des chérubins,
» Travailler ou souffrir, quels que soient nos destins !
» Il est dur, dit Satan, de sentir sa faiblesse.
» Que nous veut de ce Dieu la fureur vengeresse ?
» Je ne sais ; mais, crois-moi, désormais aucun bien
» N'est plus fait pour ton cœur, n'est plus fait pour le mien.
» Eh bien, pour affliger ce monarque suprême,
» Aimons ce qu'il abhorre, abhorrons ce qu'il aime.
» Changer le mal en bien est le plaisir d'un dieu ;
» Changer le bien en mal, voilà mon digne vœu.
» Remplissons nos destins ; du moins la résistance
» Pourra de ses desseins fatiguer la constance ;
» Et nos esprits pervers combattant ses bontés
» Mêleront quelque charme à nos calamités.
» Mais vois, notre vainqueur rappelle son armée ;
» Ces tourbillons brûlans, cette grêle enflammée,
» Ces tonnerres volant sur l'aile des éclairs,
» Ces torrens qui tantôt de la voûte des airs
» Poursuivaient notre chute en ces profonds abîmes,
» Du moins quelques instans épargnent leurs victimes.
» Soit dédain du vainqueur, soit que sa main sur nous
» Ait épuisé ses traits et lassé son courroux,
» L'occasion nous rit, réparons notre perte.
» Vois cette plaine immense, inféconde et déserte,
» Lamentable séjour, lugubres régions
» Où tremblent dispersés quelques pâles rayons,

» De ces lacs enflammés lumière ténébreuse ;
» Marchons là ; loin des flots de cette mer affreuse,
» D'un paisible repos cherchons-y les bienfaits,
» Si dans ces lieux cruels peut habiter la paix ;
» Là, des chefs rassemblés consultons la prudence,
» Rallions nos guerriers, ranimons leur vaillance ;
» Cherchons tout ce qui peut désoler le vainqueur ;
» Rappelons le courage au fond de notre cœur ;
» Et si l'espoir ne vient rassurer nos alarmes,
» Le désespoir du moins nous fournira des armes. »
Tel de son compagnon dans les flammes plongé
Satan aiguillonnait le cœur découragé.
Sur la vague brûlante il élève sa tête ;
Ses regards sont l'éclair, et sa voix la tempête.
Sur la face des eaux, du superbe guerrier
S'avance et s'élargit l'immense bouclier ;
Vingt stades sont couverts de sa flottante masse.
Tels on peint des Titans la gigantesque race,
L'énorme Briarée, et ces vastes Typhons
Que Tarse renfermait dans ses antres profonds.
Telle de l'océan l'énorme souveraine,
Le géant de la mer, l'effrayante baleine,
De loin paraît une île aux yeux des matelots,
Quand le monstre assoupi sommeille sur les flots,
Reçoit l'ancre mordante en sa masse écaillée,
Tandis que, prolongeant sa terrible veillée,
Le pêcheur par ses vœux hâte le jour trop lent :
Tel s'étendait l'archange ; et du gouffre brûlant
Il n'eût pu relever sa tête criminelle,
Si Dieu n'eût déchaîné son audace rebelle.
Dieu voulait qu'en forgeant les misères d'autrui
Ses coupables projets retombassent sur lui,
Qu'il fît mieux éclater, pour croître son supplice,
Envers l'homme séduit sa bonté protectrice,

Et qu'au double forfait attirât sur son front
Les traits de sa colère et le sceau de l'affront.
Dans toute sa hauteur Satan se lève, avance,
Et laisse dans l'abîme une vallée immense.
Tandis qu'à ses côtés, des brûlans tourbillons
Le flot grondant s'écarte et roule à gros bouillons,
Et que ses larges mains des flammes dévorantes
Rabaissent loin de lui les flèches pénétrantes,
Ses deux ailes, soudain, s'étendant à la fois,
De son énorme corps ont soulevé le poids;
L'air étonné gémit sous sa charge nouvelle.
Son œil fixe de loin la rive qui l'appelle;
Il part, vole, et s'abat sur le terrain brûlant,
Si l'on peut nommer terre un sol étincelant,
Qui, sur les bords du lac où roule un feu liquide,
Dans ses champs calcinés présente un feu solide,
Semblable en sa couleur à ces monts déchirés
Dont la flamme et les vents ensemble conjurés
A travers les débris de leurs voûtes croulantes
Dispersent en éclats les entrailles fumantes,
Et ne laissent au fond qu'un sol bitumineux
Noirci par la fumée, et brûlé par les feux:
Ainsi d'un rouge obscur tristement se colore
Un débris du Vésuve, un éclat du Pélore.
Là, s'arrête Satan: son compagnon le suit.
Chacun, fier d'échapper au séjour de la nuit,
Aux flots tumultueux de ces vagues bouillantes,
Pense avoir reconquis ses forces défaillantes,
Triomphe sans victoire, et ne soupçonne pas
Que Dieu dans son courroux permet leurs attentats.
En voyant ce désert, cette terre flétrie,
« Voilà donc, dit Satan, ma nouvelle patrie!
» Quel climat! Quel séjour! C'est pour ces tristes lieux
» Que nous avons perdu la lumière des cieux!

» Eh bien, je suis content; j'accepte mon partage:
» Puisque de l'oppresseur dont nos maux sont l'ouvrage
» La force fait les droits: grâce à ces droits affreux,
» Heureux qui loin de lui sait être malheureux!
» Asservis par la force, égaux par la nature,
» Sachons ou supporter ou venger notre injure.
» Adieu, champs de lumière! Adieu, séjour de paix
» Et vous, d'un fils du ciel effroyables palais,
» Salut, séjour d'effroi! Salut, terribles ombres!
» Noir enfer, ouvre-moi tes gouffres les plus sombres.
» J'embrasse vos horreurs, lieux terribles! Et toi,
» Empire ténébreux, accepte aussi ton roi!
» Eh! Qu'importe une terre ou riante ou maudite?
» Ce ne sont pas les lieux, c'est son cœur qu'on habite;
» Le cœur, de notre sort cet arbitre éternel,
» Fait du ciel un enfer, et de l'enfer un ciel.
» Me plonge encor plus bas ce monarque suprême,
» Tous les lieux sont égaux lorsque l'ame est la même.
» Viens, je t'apporte un cœur que rien ne peut changer,
» Ni les lieux, ni les temps, ni tourment, ni danger;
» Reçois un malheureux qui se résout à l'être,
» Qu'indigne le pardon, et que révolte un maître.
» Je suis libre ici bas; c'est assez: j'aime mieux
» Un trône dans l'enfer que des fers dans les cieux.
» Eh! Qui peut m'envier l'horreur qui m'environne?
» Quel front pourrait tenter ma brûlante couronne?
» Ce dieu de notre exil est lui-même trop fier!
» Qui nous ôta les cieux doit nous laisser l'enfer.
» Qu'il garde son pouvoir proclamé par la foudre,
» Qu'il règne; à le servir rien ne peut me résoudre;
» Mes destins sont fixés: c'en est fait. Mais pourquoi
» Laisser là nos guerriers immobiles d'effroi?
» Qu'ils viennent. Consultons, délibérons ensemble;
» Que du tyran commun la haine les rassemble.

» Contre un bonheur barbare excitons leur malheur,
» Et décidons enfin ce que l'art, la valeur,
» Peuvent reconquérir sur ce dieu que j'abhorre,
» Ou ce que dans l'enfer nous pouvons perdre encore. »
« Chef de ces légions que rien n'a pu domter,
» Dans tes nobles transports que j'aime à t'écouter!
» Répondit Belzébuth : ah ! Si ta voix puissante
» Qui cent fois ranimant notre force expirante,
» Au fort de la mêlée, au milieu des assauts,
» Au poste de l'honneur ramena nos drapeaux,
» Était, comme autrefois, aux champs de la victoire,
» Le signal du triomphe et le cri de la gloire,
» Crois-moi, tous ces guerriers, sortis de leur sommeil,
» Feraient payer bien cher leur terrible réveil,
» Eux qui, sans mouvement, sur cette mer ardente
» Restent saisis d'horreur, et muets d'épouvante;
» Tant sont tombés de haut ces habitans des cieux! »
A peine il a parlé, son chef audacieux
S'avance vers le lac dans un profond silence.
Son large dos soutient un bouclier immense,
Orbe prodigieux dont le vaste contour
Semble l'astre des nuits, quand, du haut d'une tour
Ou du sommet des monts, l'œil, aidé par le verre,
S'étonne d'y trouver l'image de la terre,
Ses gouffres, ses rochers, ses fleuves, ses volcans,
Qu'un long tube montrait au Newton des Toscans.
Sa lance est dans sa main; le pin que la Norwège
Pour l'empire des mers a nourri dans la neige,
Près de l'arme terrible est à peine un roseau :
Sur elle de son corps appuyant le fardeau,
Il marche, non pas tel qu'au haut de l'empyrée
Superbe il s'élançait dans la plaine azurée;
Les feux qu'il respira, les feux qu'il a sentis,
Retardent en marchant ses pas appesantis.

Vers le lac enflammé lentement il arrive,
Se pose sur sa lance ; et, debout sur la rive,
Contemple ses guerriers de frayeur éperdus,
Et sur le lac en feu tristement étendus.
Rien ne peut s'égaler à leur foule nombreuse :
Sous les profonds berceaux des bois de Vallombreuse,
Moins pressés, moins épais, des feuillages flétris
Au retour des hivers s'entassent les débris ;
Moins serrés sont ces joncs qu'entouré des orages
Le fougueux Orion couche sur tes rivages,
Mer fameuse, où l'Hébreu voyait de l'autre bord
Les fiers tyrans du Nil dévorés par la mort,
Et sur un vaste amas de chars et de victimes
Les flots en mugissant refermer leurs abîmes :
Tels sur les flots du lac brûlant et ténébreux
En foule sont couchés ces bataillons nombreux.
Sa voix tonne de loin sous la voûte profonde ;
Les airs en sont troublés, et tout l'enfer en gronde :
« O vous, l'honneur du ciel, vous mon plus ferme appui,
» Hélas ! Et que mon œil méconnaît aujourd'hui,
» Rois, princes, potentats, chérubins, fiers archanges,
» D'un chef jadis heureux belliqueuses phalanges,
» Vous qu'à vivre toujours le ciel a destinés,
» Est-ce donc la terreur qui vous tient enchaînés ?
» Ou bien, pour respirer de votre chute horrible,
» Choisîtes-vous ces feux et cette mer terrible
» Pour y dormir en paix comme au palais des cieux ?
» Ou bien redoutez-vous un vainqueur odieux ?
» Et ce front prosterné vient-il de reconnaître
» Le tyran que la force a nommé notre maître ?
» Il nous voit de son trône, il voit flotter épars
» Nos armes, nos guerriers, nos drapeaux, et nos chars ;
» Que dis-je ? Ses guerriers, saisissant l'avantage,
» Peut-être jusqu'ici s'en vont porter leur rage,

» Et des traits de sa foudre enfoncés dans nos flancs
» A ces brûlans tombeaux nous attacher vivans.
» Levez-vous, armez-vous, ou restez en esclaves. »
Il dit: impatiens de rompre leurs entraves,
Tous sortent à la fois du gouffre des enfers,
Et de leur vol terrible ont fait frémir les airs.
Tels des gardes la nuit sommeillant sous leurs armes,
Si le péril approche, au premier cri d'alarmes
Se lèvent en tumulte, et, dormant à demi,
Les yeux à peine ouverts, volent à l'ennemi:
De la vague enflammée ainsi part et s'élance
Ce bataillon rapide, impétueux, immense.
Tout s'émeut, tout frémit; et quoique sur leurs cœurs
Pèsent leur infortune et le poids des douleurs,
Ensemble déployant leurs inombrables ailes
A sa voix ont volé leurs légions fidèles.
Ainsi, lorsque d'Amram le redoutable fils
Voulut punir l'orgueil de l'altière Memphis,
A peine il eut tourné sa baguette puissante,
Soudain vinrent tomber sur l'Égypte tremblante
Des insectes ailés, des nuages vivans
Qui noircissaient les airs et volaient sur les vents.
Leur foule ainsi s'empresse; ainsi dans la nuit sombre
Nagent parmi les feux leurs bataillons sans nombre.
Moins nombreux autrefois le peuple entier du Nord
Dans les champs du Midi vint apporter la mort,
Inonda les Germains de sa horde guerrière,
Des roches de Calpé traversa la barrière,
Et vomit par torrens ses barbares essaims
Des glaces de Norwège aux sables africains.
Tout part, forme ses rangs; déjà de chaque bande
Les chefs ont entouré le chef qui les commande;
Leurs figures, leurs traits n'offrent rien de mortel,
Tous sur des trônes d'or ont siégé dans le ciel.

Leurs noms n'existent plus : leur rebelle folie
Les a tous effacés du livre de la vie.
Depuis, cherchant leur proie, et quêtant des autels,
Dieu, par leur culte impie, éprouva les mortels.
Parmi l'encens et l'or et les fêtes pompeuses
L'homme les adora sous cent formes trompeuses,
Et dressant à la brute un autel imposteur
Dans sa gloire invisible oublia son auteur.

Muse, dis-moi les rangs, les chefs de cette armée;
Dans quel ordre sorti de sa couche enflammée
Chacun saisit son poste, et docile à sa loi
D'une brillante élite environne son roi,
Tandis qu'au loin planant dans la vaste étendue
La foule dans les airs flotte encor suspendue.

Les premiers furent ceux dont les fantômes vains,
Courbant à leurs genoux les crédules humains,
De la terre idolâtre usurpèrent l'hommage,
En face du vrai Dieu placèrent leur image,
Qui, jusque sur son trône assis dans le saint lieu,
Osèrent affronter l'œil foudroyant d'un Dieu,
Et par des rits impurs, des fêtes criminelles,
Profanaient de Sion les pompes solennelles.

A leur tête est Moloch, dont les affreux autels
Boivent le sang humain et les pleurs maternels.
En vain pendant l'horreur de ces scènes fatales
Les tambours résonnans, les bruyantes cymbales,
Des enfans dans les feux étouffent les clameurs;
Tendres mères! Leur cri retentit dans vos cœurs.
L'aquatique Rabba lui soumit ses rivages;
Du cruel Ammonite il reçut les hommages,
Conquit Basan, Argob; des rives de l'Arnon
Courut de proche en proche aux campagnes d'Hinnon,
Y plaça son image, y fonda son empire;
Le plus sage des rois éprouva son délire,

Et sur le mont d'opprobre, en ses vœux criminels,
Aux autels du Très-Haut opposa ses autels.
Des filles de Moab épouvantail obscène,
Après lui vint Chamos dont l'infâme domaine
D'Aroër à Nébo courut vers le midi,
Poussa sur Hésébon son empire agrandi,
Traversa le désert, franchit ces belles plaines
Où des vins de Sibma la grappe enfle ses veines,
Régna d'Éléalé jusqu'au lac sulfureux
Où de Gomorrhe éteint fument encor les feux.
Péor était son nom, quand loin de son rivage
Le Nil vit les Hébreux d'un impudique hommage
Honorer ses autels, source de leurs malheurs.
Sur le mont renommé par l'opprobre des mœurs,
La pudeur s'effraya de sa lascive orgie;
Elle vit s'élever sa hideuse effigie
Dans les vallons fleuris, le long des verts bosquets
Où fumaient de Moloch les horribles banquets :
Lieux cruels où le meurtre et la débauche impure
Vinrent d'un double outrage affliger la nature,
Jusqu'au jour mémorable où, vengeant l'Eternel,
Le pieux Josias renversa leur autel.
Après eux s'avançaient tous ces esprits immondes
Qui de l'antique Euphrate asservirent les ondes,
Jusqu'à l'humble ruisseau qui des bords syriens
Sépare en serpentant les noirs Égyptiens.
Astaroth et Baal furent les noms vulgaires
Qui distinguaient leur sexe et non leurs caractères.
Des deux sexes divers chaque esprit a le choix;
Chacun peut en lui seul les unir à la fois;
Tant leur être est parfait, tant leur souple nature
Surpasse des mortels la grossière structure,
Cet amas d'os, de chairs, d'organes, de ressorts,
Qui captive notre ame et surcharge nos corps.

Chacun forme à son choix sa taille variée,
Obscure ou lumineuse, épaisse ou déliée;
Et, libre en ses désirs, satisfait tour à tour
Ou ses projets de haine, ou ses penchans d'amour.
Pour eux abandonnant le créateur suprême,
L'homme honora la brute, et s'abrutit lui-même.
Dieu le vit; et bientôt au glaive abandonné
Israël expia son temple profané.
Vint ensuite, entouré d'une escorte nombreuse,
Asthoret, éclipsé dans la nuit ténébreuse,
Asthoret qui depuis, sous le nom d'Astarté,
Fier d'un double croissant tout brillant de clarté,
Fut la reine des nuits, et dans les temps antiques
Des vierges de Sidon écouta les cantiques.
Sion connut son culte : un roi que l'Éternel
Sans mesure combla de tous les dons du ciel,
Séduit par les beautés dont il suivit l'exemple,
Sur la montagne impie édifia son temple,
Et, chargeant de ses dons des autels impuissans,
Entr'elles et leur dieu partagea son encens.
Ensuite vint Thammuz, Thammuz dont la blessure
Rouverte tous les ans, sous la noire verdure
Des cèdres du Liban, autour de son cercueil,
Des vierges de Sidon renouvelait le deuil;
Là, pleure un jour entier leur troupe virginale,
Tandis que l'Adonis de sa roche natale
S'échappe, et vers les mers coulant en doux ruisseaux
De son sang adoré s'en va rougir les eaux.
Bientôt courut par tout cette fable amoureuse;
Sion même en gardait l'erreur contagieuse,
Quand de son œil perçant le triste Ézéchiel
Des filles de Juda vit l'amour criminel
Et de leur culte impur les infâmes pratiques
Du temple du vrai Dieu profaner les portiques.

Ensuite s'avança celui dont les douleurs
Baignèrent son autel de véritables pleurs,
Quand sur ce dieu vainqueur vengeant son esclavage
L'arche sainte brisa son impuissante image,
Et dans son propre temple à ses prêtres surpris
De leur dieu mis en poudre étala les débris:
Dagon était son nom. Cet exilé céleste
Est homme par le buste, et poisson par le reste.
Dans les champs d'Ascalon, dans les vallons de Ger,
La terreur adorait ce monstre de la mer:
Sous son sceptre tremblait la Palestine entière;
Accaron et Gaza, sur leur vaste frontière,
Voyaient régner son culte, et d'un front orgueilleux
Son temple dans Azote allait braver les cieux.
Après lui vient Rimmon, qui, près des fraîches ondes
Que bordent de Damas les campagnes fécondes,
D'Abana, de Pharphar, ruisseaux délicieux,
Attirait les mortels par le charme des lieux;
Ce dieu vit son vainqueur au rang de ses conquêtes;
Pour lui des Syriens rivalisant les fêtes,
Achaz fonda son culte, et, fier de son appui,
Au vrai Dieu préféra des dieux vaincus par lui.
A son tour s'avança la foule ridicule
Des monstres honorés par l'Égypte crédule;
C'était Orus, Isis, Osiris, tous ces dieux
D'autant mieux révérés qu'ils étaient plus hideux;
Et tous ces animaux, déités vagabondes,
Que le peuple adorait sur la terre et les ondes;
Insensés qui, de Dieu prostituant le nom,
Devant le vil instinct abaissaient la raison.
Israël même eut part à cette erreur impure,
Quand l'or, du veau stupide empruntant la figure,
Par le peuple d'Horeb devant lui prosterné
Vit du grand Jéhovah le culte abandonné.

Bientôt Béthel et Dan virent un roi rebelle
Lui-même se créer un dieu sur ce modèle.
Mais enfin, las de voir des prêtres suborneurs
A de vils animaux transporter ses honneurs,
Dieu se leva, s'arma de son glaive terrible,
Et dans la même nuit, nuit à jamais horrible!
Des mères d'un seul coup frappa les fruits naissans,
Et le prêtre, et le temple, et ses dieux mugissans.
Enfin vient Bélial : dans la troupe rebelle
Nul ne mérita mieux la vengeance éternelle;
Pour l'amour seul du vice au vice abandonné,
La vertu révoltait son cœur désordonné.
Nul autel, nul encens, nulle cérémonie
N'honorait ses fureurs; mais souvent son génie
Se glissa dans le temple, et, jusque sur l'autel,
Au pontife inspira l'oubli de l'Éternel:
Par lui des fils d'Éli la brutale luxure
Outragea le saint lieu, les lois et la nature;
Il hante les palais, il règne dans les cours,
Habite les cités et plane sur leurs tours:
Là, des hymnes lascifs de l'obscène licence,
Des cris de la fureur, de ceux de la vengeance,
Accens délicieux pour cet esprit pervers,
Arrivent jusqu'à lui les horribles concerts.
J'en atteste Sodome et l'impure Gomorrhe,
Théâtre des forfaits que la nature abhorre;
Et toi, séjour flétri par l'impudicité,
Où le toit protecteur de l'hospitalité,
Pour éviter l'horreur d'un viol plus infâme,
Au crime abandonna la pudeur d'une femme.
Tous, fiers du premier rang, menaçaient l'Éternel.
Dirai-je ces enfans de la Terre et du Ciel,
Ces dieux, ces demi-dieux, familles innombrables
Dont l'erreur en cent lieux a propagé les fables;

Titan le premier né, Saturne avec son fils,
De l'empire des cieux l'un par l'autre bannis,
Aïeux, pères, enfans, immense colonie
Que la Crète autrefois reçut de l'Ionie,
Qui cherchant sur les monts une image des cieux,
Courut du sombre Ida sur l'Olympe orageux,
A Delphes, à Dodone inspira son délire,
Et des champs doriens agrandit son empire;
Ou qui, suivant le dieu proscrit par Jupiter,
Du fougueux Adria franchit l'étroite mer,
Traversa l'Hespérie, et des plaines celtiques
Porta jusqu'à Thulé ses autels fanatiques?
  A tous ces dieux guerriers, jadis l'honneur des cieux,
En foule vint s'unir le vulgaire des dieux,
L'air morne, l'œil éteint, pourtant dans leur tristesse
Se laissait entrevoir un rayon d'alégresse.
A l'aspect de leur chef, qui, ferme en son malheur,
Contre le désespoir a défendu son cœur,
Eux-mêmes, au milieu de leur ruine immense,
S'applaudissent tout bas d'un reste d'espérance.
  Satan s'en aperçoit; il hésite, et ses yeux
Expriment de son cœur les sentimens douteux.
Mais enfin, reprenant son audace première,
Il cherche à ranimer leur vaillance guerrière;
Et, pour rendre l'espoir à leur cœur attristé,
D'une fausse assurance il pare sa fierté:
Il veut qu'au bruit des cors, au son de la cymbale,
Se déroule à l'instant son enseigne royale:
Il commande; et soudain le fier Azaziel,
Qu'honorait cet emploi dans l'empire du ciel,
Obéit à son ordre. Il vient, et plein de joie
L'enseigne impériale en ses mains se déploie;
L'éclatant météore éblouit moins les yeux.
Des perles y traçaient leurs chiffres radieux,

Et l'or armorié par l'ange de mémoire
A ces enfans du ciel parle encor de leur gloire.
  Enfin l'airain sonore a donné le signal :
Soudain un vaste cri du palais infernal
Parcourt la voûte immense, et dans ses gouffres sombres
Va porter l'épouvante au royaume des ombres.
Aussitôt, rayonnant dans la nuit des enfers,
D'innombrables drapeaux s'élèvent dans les airs;
L'Orient envîrait leur couleur éclatante :
Le vent gonfle les plis de leur pourpre flottante;
Alors une forêt de casques et de dards,
Et l'or des boucliers, brillent de toutes parts.
L'œil admire leur nombre et la magnificence,
Et de leurs rangs serrés la profondeur immense.
Le moment est venu : tout s'ébranle à la fois
Aux accens doriens des flûtes, des hautbois :
Mode majestueux, solennelle harmonie,
Dont la gravité mâle à la douceur unie
De l'antique héroïsme entretenait les feux,
Qui charme les enfers, et la terre et les cieux,
Tempère la valeur, l'aiguillonne ou l'arrête,
Lui donne un air tranquille au fort de la tempête,
Fait taire le danger, la souffrance, la peur,
Et produit le courage, et non pas la fureur :
Tels étaient ces guerriers; tels, sûrs de leur vaillance,
Forts de leur union, tous marchaient en silence
Au bruit de ces concerts, qui du sol sulfureux
Tempéraient les ardeurs sous leurs pas douloureux.
Ils avancent : déjà se déploie à la vue
De leur front menaçant l'offrayante étendue,
Ces files de guerriers, d'armes, de javelots,
Terribles, imposans même dans leur repos,
Armés tels qu'on nous peint les héros du vieil âge.
  Arrêtés à leur poste, et bouillans de courage,

Tous n'attendent qu'un signe ; et le roi des enfers,
D'un coup d'œil plus perçant, plus prompt que les éclairs,
De ce coup d'œil qui fait le destin des batailles,
Traverse de leurs rangs les vivantes murailles.
Leur fier maintien, l'ardeur qui brille dans leurs yeux,
Leur port, tel que la fable a peint celui des dieux,
L'ordre, le nombre enfin, leur plus faible avantage,
D'espérance et d'orgueil ont enflé son courage.
Ce que la terre entière a vu de bataillons
De leurs flots débordés inonder les sillons,
Près d'eux ressemblerait à l'humble et faible armée
Qu'aux escadrons volans opposait le Pygmée.
Rassemblez ces Titans dont l'audace entassa
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa,
Les héros des Thébains, les guerriers que Pergame
A vus, Grecs ou Troyens, s'armer pour une femme,
Tous les dieux alliés qui combattaient pour eux,
Tout ce que les romans ont peint de valeureux,
Ce qu'inventa la fable et raconta l'histoire,
Ces preux qu'au grand Arthus associa la gloire,
Tout ce qu'ont vu jouter chrétien ou musulman,
Les créneaux d'Apremont, les tours de Montauban,
Les remparts de Damas, les champs de Trébisonde,
Ces essaims dont l'Afrique inonda notre monde ;
Tous ces pouvoirs mortels que sont-ils, comparés
A ces rivaux du ciel contre lui conjurés ?
Au-dessus de leur foule immense, mais docile,
Satan, comme une tour, élève un front tranquille ;
Lui seul, ainsi qu'en force il les passe en grandeur :
Son front, où s'entrevoit son antique splendeur,
D'ombres et de lumière offre un confus mélange ;
Et si c'est un débris, c'est celui d'un archange
Qui, lumineux encor, n'est plus éblouissant :
Vers l'horizon obscur tel le soleil naissant

Jette à peine, au milieu des vapeurs nébuleuses,
De timides rayons et des lueurs douteuses;
Ou tel, lorsque sa sœur offusque ses clartés,
Pâle, et portant le trouble aux rois épouvantés,
Il épanche à regret une triste lumière,
De désastres fameux sinistre avant-courière;
Mais, à travers la nuit qui nous glace d'effroi,
Tous les astres encor reconnaissent leur roi.
Tel se montre Satan; tel son éclat céleste,
Tout éclipsé qu'il est, éclipse tout le reste.
Foudroyé, mais debout, triste et majestueux,
Sur son front, que du ciel ont sillonné les feux,
Du tonnerre vengeur on voit encor les traces:
La douleur dans ses traits a gravé ses disgraces;
Mais dans son air pensif perce, à travers son deuil,
Le courroux révolté, l'opiniâtre orgueil.
Cependant le remords est dans son œil farouche;
La vengeance l'aigrit, le repentir le touche;
Il voit avec douleur tous ces infortunés,
Innombrables esprits dans sa chute entraînés,
Déshérités du ciel, perdus dans ces abîmes,
Compagnons de sa faute, ou plutôt ses victimes,
Si brillans autrefois, éclipsés aujourd'hui,
Malheureux à jamais, et malheureux par lui,
Ainsi que ses forfaits partageant sa misère;
Et cependant, du ciel défiant la colère,
Leur malheur généreux se voue à son malheur;
Leurs honneurs sont perdus, mais non pas leur valeur:
Tels le chêne des bois et le pin des collines,
Dont la foudre en éclats dispersa les ruines,
D'une riche verdure autrefois habillés,
Bravent encor le ciel de leurs fronts dépouillés.

Satan vient, il s'adresse à ses troupes fidèles:
Vers lui l'armée en cercle a recourbé ses ailes;

Et d'avance, soumis à sa suprême loi,
Tous les chefs en silence ont entouré leur roi.
Trois fois à ses guerriers, appuyés sur leurs armes,
Il veut parler; trois fois d'involontaires larmes,
(Larmes telles qu'en verse un habitant des cieux),
Trahissant sa fierté, s'échappent de ses yeux.
Enfin à ce discours ses soupirs ont fait place :
« Vous, dont le Tout-puissant put seul domter l'audace,
» Chérubins, séraphins, vous tous dont le grand cœur
» Combattit sans succès, mais non pas sans honneur!
» Ce combat fut affreux, hélas! Tout nous l'atteste,
» Nos revers, nos débris, et ce cachot funeste.
» Mais voyez cette armée et ce peuple de dieux,
» Fièrement révoltés contre un joug odieux;
» Quel esprit pénétrant, et quelle expérience
» De leur lutte terrible eût prévu l'impuissance?
» Que dis-je? Puis-je croire, en cet état cruel,
» Que ceux de qui l'exil a dépeuplé le ciel
» Ne puissent point briser leur prison infernale,
» Vaincre, et reconquérir leur demeure natale?
» Et moi, moi votre chef, doutez-vous de ma foi?
» Ai-je rien fait sans vous, rien entrepris pour moi?
» Nul de nous n'a failli dans cette grande cause.
» Mais celui qui là-haut tranquillement repose,
» Ce dieu qu'ont soutenu sur son trône incertain
» L'imposant appareil du pouvoir souverain,
» L'usage, un vieux respect; en cachant sa puissance,
» Lui-même encouragea la désobéissance.
» De là tous nos malheurs; mais le sort aujourd'hui
» Nous apprend à juger et de nous et lui.
» N'allons donc point braver ni craindre son tonnerre :
» Moins forts, mais plus adroits, par une sourde guerre
» Attaquons son pouvoir; prouvons qu'un ennemi
» Par la force accablé n'est vaincu qu'à demi.

» Tout change avec le temps : des mondes peuvent naître
» Qui de notre oppresseur nous vengeront peut-être.
» Un bruit court dans les cieux qu'en un riant séjour
» Des êtres de son choix vont recevoir le jour !
» Êtres favorisés, et de ses dons suprêmes
» Comblés presque à l'égal de ses anges eux-mêmes.
» Sortons, courons d'abord reconnaître ces lieux ;
» Sortons : sommes-nous faits pour ce gouffre odieux ?
» Non, nous n'avons point vu la lumière céleste
» Pour languir enchaînés dans ce cachot funeste.
» Mais dans un grand conseil mûrissons ces projets :
» Enfin, point de traités, de trèves, ni de paix !
» Guerre ouverte ou cachée à ce tyran du monde !
» La guerre ! C'est mon vœu, que le vôtre y réponde. »
A peine il a parlé, jusqu'au fond des enfers
Les glaives flamboyans font jaillir mille éclairs ;
Tout donne, tout reçoit le signal des alarmes ;
Les armes à grand bruit entrechoquent les armes ;
Le blasphème insolent, les cris séditieux
Vont porter leur défi jusqu'au trône des cieux.
Non loin s'offrait un mont dont la cime enflammée
Roulait des tourbillons de feux et de fumée ;
Le terrain qui s'étend sous son front escarpé,
D'une croûte brillante au loin enveloppé,
Trahissait le trésor des mines souterraines,
Lent ouvrage du souffre infiltré dans leurs veines.
Là, d'escadrons ailés vole un nombreux essaim :
Tels, s'armant de la bêche, et la hache à la main,
D'intrépides sapeurs, par bandes détachées,
Élèvent des remparts ou creusent des tranchées.
A leur tête est Mammon, dont les penchans honteux
Font de lui le plus vil de ces enfans des cieux :
Même au séjour divin sa passion sordide
Tenait ses yeux baissés ; et son regard avide

Aux saintes visions des chérubins ravis
Semblait préférer l'or des célestes parvis.
Par lui la soif de l'or vint infecter le monde :
Enfant dénaturé d'une mère féconde,
L'homme perça la terre, et son avare main
Lui ravit ces trésors qu'elle cache en son sein.
Bientôt, pour tirer l'or de sa prison obscure,
Leur troupe a fait au mont une large blessure.
Qu'on ne s'étonne point que l'enfer cache l'or;
A quel sol convient mieux ce funeste trésor ?
Et vous, qui nous vantez les merveilles humaines
De Babel, de Memphis les pompeux phénomènes,
Voyez, dans un prodige enfanté d'un clin-d'œil,
Ces esprits des mortels humilier l'orgueil,
Et seuls en peu d'instans passer dans leurs ouvrages
Les longs travaux des arts, des peuples et des âges.
Tout agit, tout s'empresse : au pied du mont brûlant
Des creusets préparés du lac étincelant
Par cent conduits secrets tiraient un feu liquide;
Là, d'autres mains fondaient chaque masse solide,
Séparaient les métaux, et dans des creux profonds
Des ruisseaux écumans épuraient les bouillons :
Ailleurs le sol durci, formant un vaste moule,
Attend les flots brûlans ; et le métal qui coule
Dans ces creux variés prend mille aspects nouveaux :
Ainsi le même vent, par différens canaux,
De l'orgue modulant la voix mélodieuse,
Exhale en sons divers son ame harmonieuse.
Sous la forme d'un temple, aussitôt enfanté,
Sort comme une vapeur l'édifice enchanté,
Au bruit d'une agréable et douce symphonie,
Dont la belle ordonnance égale l'harmonie.
Tels au son de la lyre, en cadence croissans,
Des Thébains autrefois on vit les murs naissans.

Il monte : autour de lui les piliers magnifiques,
Les architraves d'or, les colonnes doriques,
La corniche, la frise aux contours gracieux,
Que relevait en bosse un travail précieux,
Le toit d'or ciselé, qu'enrichit la sculpture,
Tout étonne et ravit : jamais l'architecture,
Quand l'Euphrate et le Nil rivalisaient entr'eux,
Aux palais de leurs rois, aux temples de leurs dieux,
N'a prodigué tant d'art et de magnificence.
Enfin se montre entier le monument immense,
Prodige de grandeur de richesse et de goût;
Et sur ses fondemens l'édifice est debout.
Alors à deux battans la porte d'airain s'ouvre :
Soudain jusques au fond l'œil étonné découvre
Sa structure imposante et son immensité.
Sur son riche parvis, rayonnant de clarté,
Descendaient, suspendus à ses voûtes superbes,
Des lustres d'où partaient mille brillantes gerbes;
L'asphalte inextinguible alimente leurs feux,
Et l'enfer un instant leur retrace les cieux.
La foule entre; et, du temple admirant l'artifice,
L'un vante l'architecte, et l'autre l'édifice :
L'un est digne de l'autre; et l'artiste immortel
Ainsi que dans l'enfer s'illustra dans le ciel.
C'est lui qui fabriqua ces dômes magnifiques,
Ces célestes palais des pouvoirs séraphiques
Qui, le sceptre à la main, sur leurs trônes pompeux,
Gouvernent sous leur roi les provinces des cieux.
La terre le connut; la Grèce et l'Ausonie,
Sous le nom de Vulcain, adoraient son génie :
C'est lui, si l'on en croit la fabuleuse erreur,
C'est lui que Jupiter jeta, dans sa fureur,
Des palais de cristal qu'il construisit lui-même.
Precipité du haut de l'empire suprême,

De l'aurore naissante à la moitié du jour,
Du midi jusqu'à l'heure où l'ombre est de retour,
Tout un long jour d'été continuant sa route,
Tel qu'un astre échappé de la céleste voûte,
Il roula dans l'espace, et, du trône des airs,
Vint tomber à Lemnos, fille antique des mers:
Là, finit son voyage; ainsi content les fables.
Que dis-je? Dès long-temps tous les anges coupables
Étaient tombés des cieux. Que lui sert désormais
D'avoir bâti du ciel les superbes palais?
Dieu l'en bannit lui-même, et, pour prix de son crime,
Il l'envoya bâtir dans l'éternel abîme.

Cependant des hérauts, en pompeux appareil,
Au nom du fier Satan assemblaient son conseil;
Au Pandémonium, sa vaste capitale,
La trompette appelait son armée infernale.
Là, de chaque phalange arrivent à la fois
Tous ses pairs, désignés par leur rang ou son choix:
La porte est assiégée; à leur vaste affluence
A peine suffisait le vestibule immense.
Mais le temple surtout, quoiqu'égal en grandeur
Aux champs où des guerriers pleins d'une noble ardeur
Venaient rompre la lance, ou d'un élan rapide
Heurtaient contre un coursier un coursier intrépide,
A peine à contenir ce peuple des enfers;
Il inonde la terre, il obscurcit les airs;
L'espace au loin frémit sous leurs ailes bruyantes.
Tels ces nombreux essaims d'abeilles bourdonnantes,
Quand l'astre printanier ramène les chaleurs,
Sur la fraîche rosée et sur l'émail des fleurs
En grappe font sortir leur volante peuplade;
Ou d'un ais qui déborde inondant l'esplanade,
Sur leur palais de chaume, en un conseil nombreux,
Des besoins de l'état délibèrent entr'eux:

Tels étaient ces guerriers ; telle, admise avec peine,
Leur foule dans ses lieux se trouvait à la gêne.
Tout à coup, ô prodige! On donne le signal,
Et ce peuple géant de l'empire infernal,
Que leur taille égalait aux enfans de la Terre,
Pareil à d'humbles nains en un point se resserre;
Ainsi le veut Satan : telle, si l'on en croit
L'histoire du Pigmée, en un espace étroit
Sa nation s'assemble : ou tel au bord de l'onde,
Le long des bois suivant sa course vagabonde,
La nuit le berger voit ou s'imagine voir
D'un peuple aérien l'humble essaim se mouvoir,
Tandis que suspendue au-dessus de leur tête,
L'amie et le témoin, et l'astre de leur fête,
La lune leur sourit : de l'oreille et des yeux,
Timide il suit de loin leurs pas mystérieux,
Leurs nocturnes ébats, leur voix enchanteresse,
Et palpite à la fois de crainte et d'alégresse.
Tel ce peuple nombreux de l'infernale cour,
Naguère trop serré dans ce vaste séjour,
Tout à coup a réduit sa stature hautaine,
Et la foule en un point se meut enfin sans peine.
Seuls, dominant de loin leurs flots respectueux,
Chérubins, séraphins, leurs chefs majestueux,
Gardent leur port altier et leur taille imposante.
Pour le conseil secret chacun d'eux se présente :
Tous, sur leur trône d'or avec pompe exhaussés,
Comme un sénat de dieux à leur rang sont placés :
Un ordre solennel commande le silence;
On se tait, on attend, et le conseil commence.

FIN DU LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Satan *agite dans le conseil s'il est à propos de hasarder encore une bataille pour recouvrer le ciel. Quelques-uns en sont d'avis; d'autres s'y opposent. L'on conclut qu'il faut avant tout suivre l'idée de Satan, et éclaircir sa prophétie ou la tradition du ciel, au sujet d'un monde destiné à une espèce de créatures peu inférieures aux anges, et qui devaient exister à peu près dans ce temps. Leur embarras pour savoir qui ils enverront à la découverte de ce monde. Satan se charge tout seul de cette entreprise: il reçoit des honneurs et des applaudissemens. Le conseil fini, les esprits se dispersent; et, pour charmer leurs maux, s'occupent à différens exercices, en attendant le retour de leur grand général. Il arrive aux portes de l'enfer, qu'il trouve fermées, et gardées par deux monstres affreux. Après quelques éclaircissemens, les portes lui sont ouvertes. Satan aperçoit le gouffre entre l'enfer et le ciel: il traverse l'abîme avec beaucoup de difficulté. Le Chaos qui préside dans cet espace lui désigne sa route vers le monde qu'il cherchait.*

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE DEUXIEME.

Sur un trône éclatant dont la splendeur royàle
Efface et de l'Indus la pompe impériale,
Et le riche Orient qui prodigue à la fois
L'or, la perle et l'ivoire au luxe de ses rois,
Satan, dans tout l'éclat de sa magnificence,
S'assied en souverain: triste prééminence
Qui paya son mérite et nourrit son orgueil!
Le plus haut rang pour lui n'est qu'un plus haut écueil;
Son désespoir l'y suit; conseiller téméraire
Qui rallume l'audace au feu de la colère.
C'était trop peu pour lui du trône des enfers;
Mal instruit par sa chute, il brave les revers;
Et, flattant de ses vœux l'orgueilleuse impuissance,
Il déploie en ces mots sa superbe espérance:
  « Rois, princes, potentats, divinités du ciel,
» Car puisque cet élan d'un esprit immortel,
» Tout accablé qu'il est d'un joug illégitime,
» Ne peut rester captif dans l'éternel abîme,
» Croirai-je que le ciel soit à jamais perdu?
» Non; vers l'heureux séjour dont il est descendu
» Sa chute lui redonne un essor plus rapide:
» Qui tomba sans frayeur se relève intrépide.
» Pour moi, mon rang suprême et votre libre choix
» Sur le trône où je siège établissent mes droits;

» Et peut-être à ces droits, dont mon orgueil s'honore,
» Ce que j'ai fait pour vous peut ajouter encore :
» Enfin, dans ce haut rang, j'ai pour moi nos revers.
» Il est peu d'aspirans au sceptre des enfers ;
» C'est au séjour du ciel que doit régner l'envie :
» Là, d'un dépit jaloux la faveur est suivie ;
» Mais de mon sceptre affreux qui voudrait se charger ?
» Plus le pouvoir est grand, plus grand est le danger.
» D'où les biens sont bannis l'ambition s'exile ;
» Le séjour du malheur de la paix est l'asile.
» Qui voudrait, mécontent de sa part de douleurs,
» En croissant de pouvoir accroître ses malheurs,
» Et, jaloux des dangers que le sort m'abandonne,
» Disputer à mon front ma brûlante couronne ?
» Non, non, laissons au ciel la folle ambition ;
» L'excès de nos malheurs scella notre union.
» Mettant donc à profit un si triste avantage,
» Osons reconquérir notre antique héritage ;
» Plus heureux, nous serions bien moins sûrs du bonheur.
» Écoutons l'intérêt, interrogeons l'honneur :
» Pour réparer nos maux, pour venger notre perte,
» Choisissons de la ruse ou de la guerre ouverte.
» J'attends votre conseil. » Il achève ; et soudain,
Le premier en pouvoir après son souverain,
De tous ceux qui formaient cette ligue coupable
Le plus fort, le plus fier et le plus indomtable,
Moloch, qui se disait égal à l'Éternel,
Qui voulait ou périr ou régner dans le ciel,
Et dont le désespoir, aigri par ses disgraces,
Oublia Dieu, le ciel, l'enfer et ses menaces,
L'affreux Moloch se lève et s'exprime en ces mots :
« Vengeance ! Guerre ouverte à l'auteur de nos maux !
» Je déteste la feinte, et connais peu la ruse ;
» Dans un pressant danger le lâche seul en use.

» Quoi! Tandis que le temps se perd en vains complots,
» Faut-il que tout un peuple, indigné du repos,
» Attendant le signal, dévore ici l'outrage,
» Trop heureux d'obtenir un tranquille esclavage,
» Et, captif résigné dans un coin des enfers,
» De boire en paix la honte et de traîner ses fers;
» Tandis que, triomphant de notre ignominie,
» Par nos honteux délais règne la tyrannie?
» Loin cette lâcheté! Partons, volons, brisons
» Cette voûte infernale et ces noires prisons;
» Armons-nous de ces fers forgés pour nos souffrances;
» Instrumens des douleurs, qu'ils le soient des vengeances:
» Ces torrens sulfureux qu'alluma son courroux,
» Contre leur propre auteur qu'ils marchent devant nous;
» Renvoyons-lui les traits qu'il lança sur nos têtes;
» Aux tempêtes du ciel opposons nos tempêtes:
» Qu'il tonne, les éclairs répondront aux éclairs;
» Nos foudres heurteront ses foudres dans les airs,
» Ébranleront son trône, et, dans sa cour suprême,
» Parmi ses chérubins l'iront chercher lui-même...
» Mais du fond des enfers quel vol audacieux
» Atteindra jusqu'à lui? De la hauteur des cieux
» Son bras peut nous combattre avec trop d'avantage....
» Vain effroi! Savons-nous si le fatal breuvage
» Des ondes de l'Oubli n'a pas de notre corps
» Assoupi la vigueur, engourdi les ressorts?
» L'ange aspire à monter, et résiste à descendre;
» De ce noble besoin il ne peut se défendre:
» Nous l'éprouvâmes tous, alors que nos débris
» Tombaient précipités des célestes lambris
» Sous le poids accablant d'une main foudroyante.
» C'est lui qui suspendait notre chute effrayante,
» Luttait contre la foudre, et, par un noble essor,
» Vers notre ciel natal nous emportait encor.

» On craint l'événement : il peut, ce dieu terrible,
» Accroître les horreurs de ce séjour horrible ;
» Sur nous son bras puissant pourra s'appesantir,
» Achever sa vengeance, et nous anéantir !
» Eh ! Quelle prise encore a sur nous la misère ?
» Que peut donc à l'enfer ajouter sa colère ?
» Arrachés au bonheur, déshérités du jour,
» Exilés à jamais dans cet affreux séjour,
» Attendant qu'il nous plonge en ses plus noirs abîmes,
» Allez, des feux vengeurs éternelles victimes,
» D'un tyran sans pitié misérables vassaux,
» Allez tous ; attendez que les fouets, les bourreaux,
» Forcent le repentir à lui demander grace :
» Voilà votre destin. Eh ! Quelle autre menace
» Pourrait vous effrayer ? Dans votre horrible sort
» Peut-il rien ajouter à vos maux, que la mort ?
» Qu'importe d'irriter par un nouvel outrage
» Un vainqueur qui ne peut, dans l'excès de sa rage,
» Qu'avancer un trépas cent fois moins redouté
» Que les longues douleurs de l'immortalité ?
» Ah ! Si notre esprit pur ne peut perdre la vie,
» Notre durée au moins peut lasser sa furie :
» Elle peut, et j'en prends à témoin nos combats,
» Porter la guerre au sein de ses heureux états.
» Sur son trône odieux fût-il inaccessible,
» Le vaincu peut braver ce despote invincible,
» Insulter en tombant au pouvoir outragé ;
» Et, s'il n'est pas vainqueur, il est du moins vengé. »
Il dit, grince les dents, fronce un sourcil farouche ;
Un sourire effroyable a paru sur sa bouche ;
Et son air, son regard, plein d'un sinistre feu,
Annonce un choc terrible à tout autre qu'à Dieu.
Plus aimable en ses traits, plus doux en sa colère,
Des anges le plus beau, le mieux instruit à plaire,

Bélial lui répond, Bélial dont le cœur
Cachait de vils pensers sous un air de grandeur.
La grace à ses discours prête un charme qui touche;
Le fiel est dans son cœur, et le miel sur sa bouche;
Il sait, dans les filets d'un discours captieux,
Tendre à la raison même un piège insidieux,
Sait noircir la vertu, sait colorer le vice,
De l'esprit corrompu fait souvent son complice;
Timide pour le bien, habile pour le mal,
Aux plus sages conseils son conseil est fatal;
Mais l'oreille chérit sa voix enchanteresse:
On se tait, on l'écoute, et d'un ton plein d'adresse:
« Guerriers, j'aime, dit-il, votre noble chaleur,
» Et la guerre sans doute eût tenté ma valeur;
» Mais souvent la fureur donne un conseil perfide,
» Tout ce qui vous rassure est ce qui m'intimide.
» Et qui de nous a pu se flatter du succès,
» Quand l'appui de l'état, l'ame de nos projets,
» Ce chef, dont le ciel même admira la vaillance,
» Met dans le désespoir toute son espérance,
» Ne voit contre ses maux d'asile que la mort,
» Et, pourvu qu'il se venge, est content de son sort?
» Se venger! Et comment? Une troupe fidelle,
» Sur les remparts des cieux exacte sentinelle,
» Nous en défend l'approche, et des plaines de l'air
» Quelquefois vient camper aux portes de l'enfer;
» Ou même, détachant des éclaireurs sans nombre,
» Visite tous les coins de ce royaume sombre.
» Et, quand de notre enfer les bataillons nombreux,
» Redoublant de la nuit les voiles ténébreux,
» Iraient des rangs épars de notre armée entière
» De la voûte éthérée obscurcir la lumière,
» N'en doutez point, du haut de son trône immortel,
» Où dans tout son éclat brille un jour éternel,

» Opposant ses rayons à nos lueurs funèbres,
» Le Dieu victorieux percerait les ténèbres,
» Et, jusqu'au noir abîme envoyant ses clartés,
» Terrible, éblouirait nos yeux épouvantés.
» On veut qu'accumulant outrage sur outrage,
» D'un Dieu lent à frapper nous irritions la rage;
» Du moins nous péririons, et, trompant son courroux,
» Nous devrions la mort au dernier de ses coups.
» La mort! Quel triste asile! Et qui, malgré ses peines,
» Par ses hideuses mains veut voir briser ses chaînes,
» Veut perdre pour jamais cette pure clarté,
» Cet esprit dont le vol parcourt l'immensité,
» Et tomber, des splendeurs d'une vie immortelle,
» Dans le sein ténébreux de cette ombre éternelle
» Où les sens, la pensée et l'être ne sont plus?
» Eh! fût-ce un bien si grand de les avoir perdus;
» Ce Dieu d'anéantir notre affreuse existence
» Aura-t-il le pouvoir, aura-t-il l'indulgence?
» Son pouvoir est douteux, son refus est certain.
» Ce Dieu sage est-il fait pour un courroux sans frein?
» Ce Dieu, dont on connaît la puissance suprême,
» Maître de l'univers, l'est-il moins de lui-même?
» Voudra-t-il tout à coup par la haine emporté,
» Révoquer un arrêt que la haine a dicté;
» Et, conduisant la mort dans ces brûlans abîmes,
» Se priver de sa proie et manquer de victimes?
» Pourquoi donc, disent-ils, craindre des chocs nouveaux?
» Peut-il rien ajouter à l'excès de nos maux?
» Eh quoi! Dans ce palais où leur chef les rassemble,
» Siéger, délibérer et conspirer ensemble,
» Est-ce l'excès des maux?.. Rappelez-vous ce jour
» Où, chassés par ce Dieu du celeste séjour,
» Contre les traits brûlans du foudre inévitable,
» Nous invoquions l'abîme, où son bras redoutable

» En foule nous plongeait dans ces gouffres affreux.
» Parlez, n'étiez-vous pas alors plus malheureux?
» Et si ces feux vengeurs allumés par sa haine,
» Redoublant de fureur, redoublaient notre peine;
» S'il rallumait sa foudre, et du trône des airs
» Faisait pleuvoir sur nous un déluge d'éclairs;
» Enfin, pour épuiser ses trésors de vengeance,
» Si ce ciel infernal, de qui la voûte immense
» Prête à nous accabler de ses débris affreux,
» Suspend sur notre tête un océan de feux,
» S'écroulait, nous versait ses flammes dévorantes,
» Des torrens de l'enfer cataractes brûlantes......
» Que dis-je? En ce moment où nos hardis complots
» De ce Dieu qui nous voit menacent le repos,
» Au milieu des projets qu'il se plaît à confondre,
» Peut-être ici sur nous un orage va fondre,
» Et sur ces rocs aigus nous attacher vivans,
» En proie à la tempête et battus par les vents;
» Ou du lac enflammé roulant sur nous les ondes,
» Nous plonger enchaînés sous ces vagues profondes,
» Gouffre horrible, habité par les pleurs, les sanglots,
» Où jetés sans pitié, sans retour, sans repos,
» Nous n'aurons devant nous qu'un théâtre de gêne,
» Qu'un abîme de maux et des siècles de peine!
» Quels qu'ils soient, croyez-moi, laissons là les combats:
» De ce terrible Dieu nous connaissons le bras.
» En vain nous emploîrions ou la force ou l'adresse;
» Et contre ce Dieu fort que peut notre faiblesse?
» Pouvant tout, réglant tout, voyant tout d'un coup-d'œil,
» Des hauteurs de sa gloire il rit de notre orgueil;
» Non moins grand pour braver la force audacieuse
» Qu'habile à démêler la ruse insidieuse.
» Quoi donc! Nous, fils du ciel, habiter les enfers!
» Plier la tête au joug, tendre les mains aux fers!

» Eh bien, aimez-vous mieux appesantir vos peines?
» Vaincus, soumettons-nous; captifs, portons nos chaînes;
» C'est l'arrêt du destin, c'est la loi des vainqueurs:
» Tout oser, tout souffrir appartient aux grands cœurs;
» Nous en avons la force, ayons-en le courage.
» De quel droit se plaint-on? Nos maux sont notre ouvrage,
» Nous devions les prévoir, quand bravant le hasard
» Notre orgueil contre Dieu déploya l'étendard.
» Je ris quand je vois ceux dont la haute vaillance
» Affrontait les combats, redouter la souffrance,
» L'exil, l'ignominie, et tous ces maux enfin
» Dont les droits de la force ont fait notre destin.
» Que sais-je? Désarmé par notre obéissance,
» Ce Dieu peut quelque jour adoucir sa vengeance,
» Et, satisfait des maux que nous avons soufferts,
» Nous oublier un jour dans un coin des enfers.
» Craignons, en répétant ce défi téméraire,
» D'éveiller à la fois ses feux et sa colère;
» Ses feux s'amortiront; nos êtres plus parfaits
» De leurs noires vapeurs craindront moins les effets:
» Le temps adoucit tout; la puissante habitude
» Rendra ce ciel plus pur, et ce climat moins rude;
» Nous-mêmes, pour ces lieux, prenant des sens nouveaux
» D'un œil moins effrayé nous verrons ces tombeaux;
» Et, rendant à nos yeux son horreur familière,
» L'enfer aura son charme et la nuit sa lumière.
» Voilà mon espérance. Eh! Comptez-vous pour rien
» Le hasard qui souvent change les maux en bien,
» Ce flux et ce reflux d'évènemens contraires?
» Hier comblés de bien, aujourd'hui de misères,
» Espérons; mais craignons par des efforts nouveaux
» D'approfondir l'abîme, et d'aggraver nos maux. »
Tel Bélial, feignant une fausse prudence;
Conseillait moins la paix qu'une lâche indolence.

Mammon parle après lui : « Célestes potentats,
» Quand notre chef s'apprête à de nouveaux combats,
» Il veut ou détrôner le Dieu qui nous outrage,
» Ou de nos droits perdus reconquérir l'usage.
» Ses vœux seront remplis, si, despote incertain,
» Le hasard peut dompter les arrêts du destin,
» Ou si, replongeant tout dans la nuit éternelle,
» Le Chaos doit juger cette grande querelle.
» Mais contre le Très-Haut que peut notre courroux ?
» Impuissans contre lui, n'espérons rien pour nous.
» Et quel rang dans le ciel peut nous tenter encore,
» Si vous n'en bannissez le tyran qu'il adore?
» Eût-il de nos complots proclamé le pardon,
» Irez-vous, de vos droits consacrant l'abandon,
» D'un vainqueur odieux endurer la présence,
» Jurer à ses genoux une humble obéissance,
» Dans vos serviles mains reprendre l'encensoir,
» Par des hymnes forcés célébrer son pouvoir;
» Tandis que, sur son trône élevé sur vos têtes,
» Il mettra votre hommage au rang de ses conquêtes,
» Et verra ses autels d'anges environnés,
» Parfumés d'ambroisie et de fleurs couronnés?
» Allez donc, vous courbant sous ses lois despotiques,
» Lui porter vos tributs, lui chanter vos cantiques!
» Voilà quel noble emploi vous attend dans les cieux.
» Que cette éternité d'hommages ennuyeux
» Est pénible à payer au tyran qu'on déteste!
» Soit donc qu'il vous appelle en sa prison céleste,
» Soit que la force en puisse aplanir le chemin,
» N'allez pas, même au ciel, flatter un souverain.
» Au lieu de mendier un pompeux esclavage,
» Vivons pour nous; nos biens sont notre propre ouvrage;
» Nos biens sont dans nos cœurs; en ces horribles lieux
» Nous braverons du moins le despote des cieux.

» Sachez donc préférer, dans ce séjour paisible,
» A l'esclavage heureux la liberté pénible,
» L'obscure indépendance à la pompe des fers.
» Changer nos maux en biens, en succès nos revers,
» Au milieu de l'exil se faire une patrie,
» A la triste indigence opposer l'industrie,
» Inventer, cultiver les arts ingénieux,
» De la misère active enfans laborieux,
» Voilà notre grandeur, voilà notre victoire:
» Moins grands sont les moyens, et plus grande est la gloire.
» Ces ombres vous font peur! Eh! Voyez l'Éternel
» Prendre au sein de la nuit un air plus solennel:
» Aux éclats de la foudre, à la voix des orages
» Grondant profondément dans le sein des nuages,
» Invisible et présent, sans ternir sa splendeur,
» La nuit majestueuse ajoute à sa grandeur.
» Le ciel a de l'enfer pris les couleurs funèbres:
» Imitons ses clartés, comme lui nos ténèbres.
» Ici dort enterré plus d'un brillant trésor;
» Nous foulons sous nos pieds les diamans et l'or;
» Nos mains pour les polir manquent-elles d'adresse?
» Nous connaîtrons le luxe, enfant de la richesse.
» Et qu'ont de plus les cieux? Que dis-je! Nos tourmens
» Peut-être deviendront un jour nos élémens:
» De ces feux dont frémit d'abord notre courage
» Une longue habitude adoucira la rage;
» L'âge en émoussera l'aiguillon douloureux;
» Ils changeront pour nous, nous changerons pour eux.
» Tout conseille la paix: aux vengeances divines
» Arrachons nos débris; réparons nos ruines,
» Profitons de nos biens, adoucissons nos maux,
» Réglons sur notre état nos vœux et nos travaux;
» Mais fuyons des combats la fortune incertaine.
» La paix est mon avis». Il finissait à peine,

Qu'un suffrage unanime, approuvant son conseil,
A fait de toutes parts entendre un bruit pareil
A ce murmure sourd qui, le long du rivage,
Au sein des antres creux résonne après l'orage;
Tandis qu'au fond de l'anse où l'effroi l'a conduit,
Encor tout harassé des travaux de la nuit,
L'heureux nocher s'endort sous les roches profondes,
Assoupi par les vents, et bercé par les ondes:
Tel, autour de Mammon, courut rapidement
D'un murmure flatteur le doux frémissement.
Le conseil de la paix a séduit leur suffrage.
D'un enfer plus affreux la peur les décourage.
Il leur souvient encor, dans ce terrible lieu,
Du glaive de Michel et des foudres d'un Dieu:
Un espoir orgueilleux les flatte encor peut-être:
Dans ce monde infernal un empire peut naître,
Une cité superbe, un peuple florissant,
Qui, sur l'appui des lois, par degrés s'accroissant,
Étonne un jour l'enfer de sa magnificence,
Et fasse au ciel lui-même envier sa puissance.
  Belzébuth voit leur trouble, et ce chef que leurs yeux
Virent, après Satan, le premier dans les cieux,
Se lève environné des respects qu'il inspire,
Et semble en se dressant relever tout l'empire:
Sur son front se lisaient, profondément empreints,
Les sublimes pensers et les vastes desseins.
Majestueux encor dans sa ruine auguste,
A son air imposant, à sa taille robuste,
Il semble que, du trône inébranlable appui,
Le fardeau de l'état pèse en entier sur lui.
Il commence; et la nuit dans sa marche tranquille,
Et du midi brûlant le repos immobile,
Sont moins silencieux que le profond respect
Qu'à la foule attentive imprime son aspect.

« Rois, princes, souverains de la cour éthérée,
» Fils du ciel (de ces noms vous nommait l'empyrée),
» Eh bien! Renoncez-vous à ces titres si fiers?
» Et ne serez-vous plus que les rois des enfers?
» Je le crois, puisqu'ici l'on médite un empire,
» Et qu'à ce grand projet un peuple entier conspire.
» Imprudens! Quoi! Sitôt avez-vous oublié
» Et ce vainqueur terrible, et ce Dieu sans pitié?
» Depuis quand ces cachots sont-ils donc des asiles?
» Pensez-vous en ces lieux, conspirateurs tranquilles,
» Loin de son œil sévère, à l'abri de ses lois,
» Contre lui vous liguer une seconde fois?
» Le premier, le dernier, toujours grand, toujours sage,
» Son empire est sans borne, et ses droits sans partage:
» Terrible, il nous atteint jusqu'au fond de l'enfer;
» Pour nous son sceptre d'or est la verge de fer.
» Pourquoi, lorsque sur nous gronde encor son tonnerre,
» Délibérons-nous donc sur la paix, sur la guerre?
» La guerre nous perdit, nous perdit pour jamais,
» Et je ne conçois pas les termes de la paix.
» Quel terme accorderait un maître à ses esclaves,
» Que les fers, les prisons, la gêne, les entraves,
» Et tout ce qu'aux vaincus imposent les vainqueurs?
» Quel traité, quelle loi convient à vos grands cœurs?
» De nourrir dans notre ame une haine implacable,
» De harceler sans fin le Dieu qui nous accable,
» D'insulter à la force en conservant l'espoir,
» De secouer ses fers, de miner son pouvoir,
» Et, jusque dans les cieux troublant sa jouissance,
» Attrister son triomphe et lasser sa vengeance,
» L'heureuse occasion ne nous manquera pas.
» Mais laissons, croyez-moi, les siéges, les combats:
» Ne livrons point au ciel un assaut impossible;
» Son maître est tout-puissant, son trône inaccessible;

» Ni la force, ni l'art ne peuvent rien contre eux.
» Mais il est des moyens plus sûrs, moins dangereux.
» Si les rumeurs du ciel ne sont point une fable,
» Au sein d'un nouveau monde, en un lieu délectable,
» Deux êtres fortunés, dignes de leur auteur,
» Doivent sortir bientôt des mains du Créateur,
» Moins excellens que nous, et moins puissans peut-être,
» Mais heureux, mais comblés des faveurs de leur maître.
» L'arrêt en fut porté dans le sénat du ciel;
» Et lui-même, du haut de son trône éternel,
» Jurant dans le saint lieu sa volonté sacrée,
» Dieu, de sa voix terrible, ébranla l'empyrée.
» Prisonniers des enfers, tournons de ce côté
» Nos projets de vengeance et notre activité;
» Sachons quels habitans peuplent ce nouveau monde;
» Comment ils sont sortis de cette main féconde;
» Quels élémens divers composent leurs ressorts,
» Animent leurs esprits, organisent leurs corps;
» Leur figure, leurs mœurs, leurs vertus, leur faiblesse;
» S'il faut armer contre eux ou la force ou l'adresse.
» En vain les cieux fermés nous opposent leurs forts,
» En vain leur roi suprême y brave nos efforts;
» Peut-être que ce lieu, sans garde, sans barrière,
» De son vaste royaume occupant la frontière,
» A pour seuls défenseurs ses frêles habitans.
» Là, peut-être bientôt quelques faits éclatans
» De ce monde nouveau nous ouvriront l'entrée.
» Que par les feux d'enfer leur terre dévorée
» Montre à leur créateur ses grands travaux détruits;
» Ou nous-mêmes plutôt recueillons-en les fruits,
» Et qu'en les bannissant un heureux stratagême
» Nous venge de ce Dieu qui nous bannit lui-même.
» Du moins séduisons-les : que, dégradé par nous,
» L'objet de son amour le soit de son courroux;

» Que sa maim se repente et brise son ouvrage.
» Eh ! Concevez-vous bien tout l'excès de sa rage,
» Si nous pouvons du moins troubler quelques momens
» Le barbare plaisir qu'il goûte en nos tourmens ?
» Et, parmi ces tourmens, quelle douceur extrême,
» Si, reversant nos maux sur les enfans qu'il aime,
» Nous les voyons d'ici maudire ses bienfaits,
» Partager nos malheurs ainsi que nos forfaits,
» Et pleurer dans l'exil sur leur gloire passée,
» Naguère si brillante, et sitôt éclipsée !
» Parlez ; qu'aimez-vous mieux ou d'un destin si beau,
» Ou du triste projet de cet état nouveau,
» Monument ténébreux de la nuit éternelle ? »
Ainsi de Belzébuth la bouche criminelle
Entretenait l'enfer de ce complot fatal
Qu'avait d'abord conçu leur monarque infernal.
Eh ! Quel autre, du mal nous ouvrant la carrière,
Pouvait infecter l'homme et sa source première,
Associer la terre aux fureurs des enfers,
Et troubler dans les cieux le roi de l'univers ?
Vains efforts qui feront mieux briller sa puissance !
A peine est annoncé le projet de vengeance,
Une effroyable joie étincelle en leurs yeux,
Une ardeur unanime entraîne tous les vœux.
Alors d'un ton plus fier reprenant la parole :
» Combien, dit Belzébuth, cet arrêt me console !
» Noble sénat du ciel, il est digne de vous !
» Un jour peut-être, un jour, à ce tyran jaloux
» Il peut ravir sa proie, et loin de ces abîmes
» De leur séjour natal rapprocher ses victimes.
» Peut-être à cet aspect plus courageux encor
» Nous pourrons jusqu'au ciel poursuivre notre essor ;
» Ou, du séjour divin si le sort nous repousse,
» Il est peut-être, il est une zone plus douce

» Où viendront jusqu'à nous quelques rayons des cieux :
» Vers le frais Orient nous tournerons nos yeux ;
» Il chassera l'horreur de cette nuit profonde ;
» Là, le printemps enfin rafraîchira le monde ;
» Et sur nos corps flétris, que ronge un feu cuisant,
» Un air pur versera son baume bienfaisant.
» Mais qui de nous ira chercher ce beau rivage ?
» Qui de nous, poursuivant ce pénible voyage,
» Seul pourra, dans l'abîme et dans l'immensité,
» Percer de l'infini la vaste obscurité,
» S'avancer, s'enfoncer dans cette nuit palpable ?
» Qui pourra, s'élevant d'une aile infatigable,
» Monter, monter sans cesse, et d'un vol assuré
» Arriver triomphant au terme désiré ?
» Ces postes menaçans, ces nombreux sentinelles
» Qui veillent nuit et jour aux portes éternelles,
» Quelle force ou quel art saura s'en affranchir ?
» Comment les éviter, ou comment les franchir ?
» Plus la tâche est hardie, et plus notre prudence
» D'un choix digne de nous connaîtra l'importance ;
» Sur lui tout notre espoir, tous nos vœux sont placés. »
A ces mots il s'assied, et ses regards fixés
Attendent qui d'entr'eux, dans la foule indécise,
S'offrira pour combattre ou tenter l'entreprise.
Tout se tait ; tous, pesant ce formidable emploi,
Dans la frayeur d'autrui lisent leur propre effroi.
Lui seul, sûr de sa force, et fier de sa puissance,
Satan comme en pouvoir les surpasse en vaillance ;
Il se lève, et du ton qui sied aux souverains :
« Noble race des cieux, peuple de séraphins,
» Je ne m'étonne pas si, gardant le silence,
» La valeur une fois écoute la prudence.
» Moins frappés des périls que des difficultés,
» Vos cœurs en sont surpris, mais non pas rebutés.

» Des gouffres de la nuit aux champs de la lumière
» La route est rude et longue : une forte barrière
» Défend notre prison : une enceinte de feux
» Environne neuf fois ces cachots ténébreux;
» Et sur nous à jamais sévèrement fermées
» Du plus dur diamant leurs portes sont formées :
» Du Dieu qui dans l'abîme a su nous engloutir
» L'irrévocable loi nous défend d'en sortir.
» Ces obstacles vaincus (si les vaincre est possible),
» Le vide au voyageur offre son gouffre horrible,
» Désert épouvantable, espace inhabité,
» Où de ce qui n'est pas l'œil est épouvanté;
» Royaume du néant, qui, sans fils, sans ancêtres,
» Triomphe dans la nuit de l'absence des êtres.
» Avec peine échappé des froides régions
» Où meurent avortés les germes inféconds,
» Que voit-il au sortir de cette enceinte obscure?
» Tout l'épouvante encore, et rien ne le rassure;
» Par tout des lieux nouveaux, des pays étrangers,
» Ainsi que ses travaux redoublent ses dangers.
» Mais Satan serait-il digne de la couronne,
» Si ce que notre bien ou notre gloire ordonne,
» Sous les traits de la peine ou l'aspect du danger,
» Pouvait jamais l'abattre ou le décourager?
» De quel droit eût Satan reçu le rang suprême,
» Pourquoi ce sceptre oisif et ce vain diadême,
» S'il pouvait de son rang oublier le devoir,
» Et si son dévoûment n'égalait son pouvoir?
» Le trône n'est point fait pour un stérile hommage;
» Chacun doit sur son rang mesurer son courage.
» Allez donc, de mon sort compagnons glorieux,
» Qui dans le malheur même êtes l'effroi des cieux,
» Concertez entre vous ce qui, dans ces demeures,
» De vos jours douloureux peut abréger les heures,

» Tandis que le destin vous enchaîne en ce lieu.
» Cependant redoutez l'œil vigilant d'un Dieu;
» Il peut contre l'état s'armer de mon absence;
» Il veille pour ses maux, veillez pour sa défense:
» Moi je vais, à travers l'empire de la mort,
» Chercher votre salut et changer votre sort.
» Seul j'en cours les dangers, seul j'en prétends la gloire,
» Et nous partagerons les fruits de la victoire. »
Il dit, et de la fin du conseil infernal,
Sans souffrir de réplique, il donne le signal.
Il a peur qu'assuré d'un refus qu'il désire
Aux honneurs du danger l'orgueil jaloux n'aspire,
Ne joigne, en se parant d'un courage trompeur,
La gloire de l'audace aux conseils de la peur,
Et, sans l'être en mérite, égal en récompense,
N'usurpe lâchement le prix de la vaillance.
Son ordre prévient tout; un signe de leur roi
Plus que tous les dangers les a saisis d'effroi.
Tout se lève, tout part, et leur bruyante foule
Ressemble au son lointain du tonnerre qui roule.
Tous passent devant lui; son air majestueux
Fait fléchir humblement leurs fronts respectueux.
On l'exalte, on l'égale au Créateur suprême:
« Pour le salut de tous il s'immole lui-même! »
S'écriaient-ils en chœur: tant les esprits pervers
Estiment la vertu, même au fond des enfers!
L'assemblée infernale à peine est terminée,
Tous en flattant leur prince achèvent la journée;
Et l'enfer de la joie a vu luire un rayon.
Tel quand l'humide autan, vainqueur de l'aquilon,
Sur les monts obscurcis entassant les nuages,
Des champs décolorés flétrit les paysages,
Voile l'astre du jour, et verse en nos climats
Ou la pluie orageuse, ou les tristes frimas;

Si le soleil du soir perce la nuit obscure,
Et vient d'un doux adieu saluer la nature,
Tout renaît, les oiseaux reprennent leurs chansons,
Des bêlemens joyeux l'écho redit les sons;
Les forêts, les vallons, les monts se réjouissent:
Tels des rois de l'enfer les fronts s'épanouissent;
Tel l'espoir vient sourire à cet horrible lieu;
Tous n'ont plus qu'un besoin, qu'un projet et qu'un vœu.
Ainsi, lorsqu'ici bas, malheureux que nous sommes,
Les hommes, fils des cieux, s'arment contre les hommes,
Alliés par la haine, unis par les forfaits,
L'enfer a sa concorde, et les méchans leur paix.

Le conseil est dissous, la foule se retire;
Mais les chefs sont restés près du chef de l'empire:
Seul il passe du front leurs fronts audacieux;
Seul maître, seul rival du souverain des cieux,
Plus menaçant pour lui que tout l'enfer ensemble.
Tout son luxe royal autour de lui s'assemble;
Ses séraphins armés se pressent à l'entour;
Et quatre chérubins, des quatre points du jour,
Par son ordre embouchant la trompette fatale,
Ont proclamé l'arrêt de la cour infernale:
L'enfer en retentit, les cieux l'ont entendu,
Et par un vaste cri l'armée a répondu.

Alors l'espoir renaît, et charmant leur tristesse,
L'orgueil présomptueux enhardit leur faiblesse.
Chacun quitte ses rangs, chacun d'un air distrait,
Suivant sa triste idée ou son instinct secret,
Au lieu propre à charmer les heures douloureuses
Porte ses pas errans et ses langueurs rêveuses,
Attendant que son roi, triomphateur heureux,
Console ses regrets et se rende à ses vœux.
Tels que ces fiers rivaux des joutes olympiques,
Des combats néméens et des fêtes pythiques,

Les uns, de leur destin pour tromper la rigueur,
Luttent d'agilité, d'adresse et de vigueur;
D'autres dans l'air brûlant suspendus sur leurs ailes,
Des flammes devant eux chassent les étincelles;
L'œil fixe sur le but et prenant leur essor,
D'autres, même en courant, semblent voler encor.
L'un asservit au frein un coursier intrépide;
L'autre effleure la borne en sa course rapide.
Ceux-ci sous les drapeaux rangent leurs légions:
Telles, du ciel en feu troublant les régions,
On croit voir se heurter les phalanges célestes,
Des désastres fameux avant-coureurs funestes;
Leurs chefs aériens éblouissans d'éclat
Viennent, baissent la lance; on se mêle, on combat,
De l'aurore au couchant l'affreux orage gronde.
De leurs bruyans ébats troublant la nuit profonde,
D'autres volent montés sur de noirs tourbillons,
Arrachent des rochers, et se lancent des monts:
Tels on peint les géans aux champs de Thessalie;
Tel ce vainqueur fameux de l'antique OEchalie,
Dans l'excès des douleurs, de ses terribles mains,
Hercule, de l'OEta déracinait les pins,
Et, plus prompt que la pierre échappée à la fronde,
Lançait Lychas tremblant dans les gouffres de l'onde.
D'autres, d'humeur plus douce, en des vallons secrets,
Calmes et retirés, pour tromper leurs regrets,
Mêlaient au son du luth leur plainte attendrissante;
Ils accusaient le sort d'une voix gémissante,
Le sort qui, trahissant leur espoir abattu,
Sous le joug de la force enchaîna la vertu.
Il disent leurs combats, et leurs nobles faits d'armes.
L'orgueil dictait leurs chants; mais ces sons pleins de charmes
(O pouvoir enchanteur des célestes concerts!)
Suspendent leurs tourmens, et calment les enfers;

Chaque accent les transporte, et ces douces merveilles
De la foule en extase enivrent les oreilles.
D'autres, par des discours, charmes bien plus puissans,
(Les discours vont à l'ame, et l'harmonie aux sens,)
Trompaient plus noblement l'horreur du noir abîme:
A part, sur des hauteurs d'où leur raison sublime
Planait d'un vol hardi sur cet horrible lieu,
Ces esprits immortels s'entretenaient de Dieu;
Ils discutaient ses lois, sa longue prescience
De loin sur l'avenir exerçant sa puissance,
Sa providence auguste, et le terme certain
Où marche d'un pas sûr l'immuable destin.
De mille objets divers leur ame embarrassée
De dédale en dédale égarait sa pensée.
Tour à tour revenaient dans leur long entretien
L'inexplicable énigme et du mal et du bien,
Les vives passions, l'effort qui les surmonte,
La liberté, les lois, et la gloire et la honte;
Le temps, l'éternité, ses plaisirs, ses tourmens;
Enfin cet appareil de vains raisonnemens,
Efforts ambitieux d'une folle sagesse.
Mais ces discours du moins consolaient leur détresse,
Relevaient leur espoir, ranimaient leur valeur,
Et comme un triple airain endurcissant leur cœur
Nourrissaient en secret dans ces ames hautaines
Le courage des maux et le mépris des peines.
Quelques-uns voyageaient en bataillons nombreux;
Ils s'en allaient cherchant sur ces bords ténébreux
Quelques climats plus doux, quelque lieu moins sauvage.
Quatre points différens dirigent leur voyage;
Ils marchent côtoyant quatre fleuves divers,
Qui dégorgent leurs feux dans les feux des enfers.
C'est l'Achéron, le Styx, double source de peine,
L'un roulant le chagrin, l'autre exhalant la haine;

C'est le Cocyte affreux à qui donna son nom
Des plaintes qu'il entend le lamentable son :
Plus loin le Phlégéthon de son onde brûlante
Roule en grondant les feux : et dans sa marche lente
Le doux Léthé, l'image et l'auteur du repos,
D'un cours silencieux promène en paix ses flots;
A peine on les a bus, avec eux dans les veines
Glisse l'oubli de soi, des plaisirs et des peines.
  Pénétrez-vous plus loin ? Soudain à vos regards
Un monde glacial s'offre de toutes parts,
Obscurci de vapeurs, assiégé de nuages,
Séjour des ouragans, théâtre des orages.
Là, des frimas durcis les globules glacés,
Sans se fondre jamais en monceaux entassés,
Ressemblent aux fragmens d'une vieille ruine;
Une neige éternelle en gouffre les termine :
Moins profond fut ce lac où plongés par milliers
Gisent ensevelis des bataillons entiers,
Ce lac dont Damiète environne l'abîme,
Et que le Casius aperçoit de sa cime.
Là, le froid brûle tout, et la stérilité,
Ouvrage de l'hiver, croit l'être de l'été.
Là, mille affreux démons aux serres de harpie,
Quand les temps sont venus, plongent leur foule impie;
Malheureux qui, portés des feux dans les frimas,
Vont changeant de supplice en changeant de climats,
Et souffrent tour à tour, par un contraste horrible,
Ce que leur double excès offre de plus terrible :
Le changement lui-même ajoute à leur tourment.
Au sortir de ce feu, qui brûle incessamment,
La glace tout à coup ressaisit ses victimes.
Plongés, emprisonnés au sein des froids abîmes,
Ils appellent en vain, dans l'excès des douleurs,
Et la flamme éthérée et ses douces chaleurs :

Vain espoir ! Retenus dans ces chaînes de glace,
Leur corps transi n'est plus qu'une immobile masse.
Enfin le temps revient qui rend ces malheureux
De leur couche de glace à leurs tombeaux de feux.
Pour ajouter encore à leurs douleurs profondes
Du Léthé, sans les boire, ils traversent les ondes ;
Inclinés vers ces eaux où la douleur s'endort,
En vain pour les atteindre ils redoublent d'effort ;
Pour finir tous les maux vainement dans leur route
Leur bouche haletante en implore une goutte,
Une goutte légère ! Au moment d'y toucher,
Un barbare destin leur défend d'approcher :
Une horrible Furie, au regard de Gorgone,
Fait siffler ses serpens ; elle accourt, elle tonne :
Et, comme de Tantale il fuyait autrefois,
Le flot trompe leur soif, et s'écarte à sa voix.

Ainsi ces voyageurs, errant de plage en plage,
De ces lugubres lieux, leur fatal apanage,
Pâles, l'œil égaré, frissonnant de terreur,
Pour la première fois ont aperçu l'horreur :
Nulle part le repos, et par tout la souffrance.
C'est en vain qu'enfoncés dans ce désert immense
Leurs pas ont parcouru des royaumes affreux,
Et des Alpes de glace et des Alpes de feux ;
Ils marchent, le deuil croît, la nuit double ses ombres ;
Précipices, rochers, marais, cavernes sombres,
Montrent au désespoir, averti de son sort,
Le monde des douleurs, le monde de la mort ;
Monde où la vie expire, où la mort est vivante,
Où la nature a peur des êtres qu'elle enfante,
Êtres défigurés, informes, monstrueux,
Effroi de la pensée, épouvante des yeux,
Fantômes plus hideux, monstres plus effroyables
Que ceux que fit la peur, qu'inventèrent les fables,

Euménide, gorgone, hydre, larves, dragons.
Tels sont ces lieux maudits, éternelles prisons,
Où souffrant, exerçant la céleste justice,
Tout est crime, ou vengeance, ou terreur, ou supplice;
Où du ciel même enfin le ministre infernal,
Le mal seul fait le bien en châtiant le mal.
  Mais déjà, le cœur plein de ses projets rebelles,
Satan part enlevé sur ses rapides ailes;
En deux contraires sens, par des chemins divers,
Il vole, il va chercher la porte des enfers.
Tantôt vers l'horizon il dirige sa route,
Et tantôt il s'élance à leur brûlante voûte.
Ainsi, lorsqu'il a pris son périlleux essor
Des rives du Bengale, ou des mers de Tidor,
De l'Inde rapportant la moisson odorante,
Un navire au printemps poursuit sa marche errante,
Dirige vers le Cap ses rapides sillons;
De l'onde éthiopique il fend les tourbillons;
Rase l'humide plaine, ou plonge dans l'abîme;
Descend avec les flots, ou monte sur leur cime;
Le jour, la nuit, il court de l'un à l'autre bord,
Et ses détours savans le conduisent au port.
  Tel voyageait Satan: ainsi d'un vol rapide
Ses ailes louvoyaient et nageaient dans le vide.
Enfin il touche au terme, et son œil enchanté
De la voûte infernale a vu l'extrémité;
Il a vu des enfers la porte redoutable.
  De trois battans d'airain, trois d'un fer indomtable,
Trois du roc le plus dur, invincibles remparts,
Qu'un feu toujours brûlant enceint de toutes parts,
Dieu lui-même forma ces portes éternelles.
Deux monstres au-devant, hideuses sentinelles,
Placés aux deux côtés, en défendent l'accès;
L'un, d'un visage aimable offrant aux yeux les traits,

Paraît femme à moitié ; l'autre moitié serpente
Et traîne les longs plis de sa masse rampante :
Un fouet arme ses mains ; tous les chiens des enfers
Autour d'elle attachés font retentir les airs
D'aboîmens plus affreux que les voix de Cerbère ;
Ou, rentrant effrayés dans le sein de leur mère,
Redoublent leurs clameurs, et, fils dénaturés,
S'agitent en hurlant dans ses flancs déchirés :
En proie aux chiens hideux dont la meute l'assiége,
Scylla traîne après elle un moins affreux cortége ;
Une cour moins affreuse accompagne dans l'air
L'horrible enchanteresse en pacte avec l'enfer,
Lorsque flairant le sang d'une jeune victime
Et l'effroyable orgie où l'invite le crime,
Des filles du Lapon qui servent ses fureurs
A sa danse nocturne elle appelle les chœurs,
Et des nuits, dans sa route, arrêtant la courrière,
Fait descendre son char et pâlir sa lumière.

D'un aspect plus horrible et de traits plus hideux
L'autre figure encore épouvante les yeux,
(Si l'on peut de ce nom nommer un vain fantôme
Tel que ceux dont la fable emplit le noir royaume,
Ou tel que la vapeur qui paraît et n'est plus,
Sans forme, sans substance, être vague et confus.)
Mais des plus noirs démons l'aspect est moins horrible,
La nuit est moins lugubre et l'enfer moins terrible.
Il se lève, un long dard s'agite dans sa main ;
Une ombre de couronne est sur son front hautain.
Il marche vers Satan, ou plutôt il s'élance ;
Chaque élan est terrible, et chaque pas immense :
Jusqu'en ses fondemens l'enfer en a tremblé.
Satan en est surpris, sans en être ébranlé ;
Satan dont Dieu lui seul peut troubler le courage,
L'observe avec dédain, et lui tient ce langage :

« Qu'es-tu? Que veux-tu? Réponds, spectre odieux!
» Prétends-tu me fermer les portes de ces lieux?
» Malgré toi, je saurai m'en ouvrir la clôture;
» Fuis, porte loin de moi ta hideuse figure,
» Ou ce bras t'apprendra si ton spectre infernal
» Doit d'un enfant des cieux se prétendre l'égal. »
« Toi-même, lui répond le fantôme en colère,
» Qu'es-tu? Verrais-je ici cet ange téméraire
» Qui, traître à l'Éternel, ligueur audacieux,
» Dans sa perte entraîna ces habitans des cieux
» Dont leur maître long-temps chérit l'obéissance?
» Eux et toi, qu'êtes-vous, bannis de sa présence,
» De malheureux proscrits condamnés à jamais
» A recevoir ici le prix de vos forfaits?
» De quel droit, relégué dans ce cachot funeste,
» Oses-tu t'appeler un habitant céleste,
» Et (dût ce mot encor t'irriter contre moi)
» M'insulter dans ma cour et provoquer ton roi?
» Fuis, retourne expier tes trames criminelles,
» Fuis, dis-je; ton salut a besoin de tes ailes.
» Si tu tardes, ce bras, lâche et vil déserteur,
» Va, d'un fouet de serpens, châtier ta lenteur;
» Ou ce dard, te portant de mortelles blessures,
» Te fera de l'enfer regretter les tortures. »
Tel parle en menaçant le fantôme irrité,
Et son courroux ajoute à sa difformité.
Incapable d'effroi, mais frémissant de rage,
Satan avec fureur écoute ce langage;
D'éclairs étincelans ses yeux sont allumés.
Moins fier, moins menaçant, l'astre aux crins enflammés,
Lorsque d'Ophiuchus embrâsant les étoiles
Des longues nuits du nord il déchire les voiles,
Vole et secoue au loin sur les peuples tremblans
Et la peste homicide et les combats sanglans.

Soudain au coup fatal l'un et l'autre s'apprête;
Tous les deux l'un de l'autre ils menacent la tête,
Se mesurent de l'œil sans s'attaquer encor :
Tels, dans l'air emportés par un rapide essor,
Deux nuages rivaux, roulant un double orage,
Tout prêts à se heurter, ont suspendu leur rage,
Jusqu'à l'heure où les vents au céleste arsenal
De l'horrible décharge ont donné le signal,
Opposent le tonnerre au tonnerre qui gronde,
Et de leur choc terrible épouvantent le monde.
Tels étaient ces rivaux, tels leurs fronts sourcilleux
Semblaient rendre l'enfer encor plus ténébreux :
Égale est leur vigueur, leur audace est égale;
Mais, tout vaillans qu'ils sont, leur puissance infernale
Quelque jour doit connaître un plus grand ennemi.
Maintenant tout l'enfer de leur lutte eût frémi,
Si tout à coup, jetant des cris épouvantables,
Le monstre qui gardait ces portes redoutables,
Dont la terrible clef fut remise en sa main,
Tout tremblant de frayeur n'eût accouru soudain.
Pâle, il se jette entr'eux, les écarte, et s'écrie :
« O mon père! pourquoi cette aveugle furie?
» Peux-tu, dans tes transports, parricide rival,
» A ton unique enfant porter le coup fatal?
» Et toi, mon fils, peux-tu t'armer contre ton père?
» Ce Dieu dont la justice, ou plutôt la colère
» Médite notre perte, il rit du haut des cieux
» De te voir seconder ses projets odieux.
» Ignores-tu qu'un jour sa main doit nous confondre? »
Satan à ce discours se hâte de répondre :
» Tes cris et ta prière ont arrêté mes coups,
» Et je veux bien encor suspendre mon courroux.
» Mais, réponds, d'où te vient ce bizarre assemblage,
» Objet nouveau pour moi sur ce fatal rivage?

» Comment suis-je ton père? Et ce monstre hideux
» Comment est-il mon fils, lui qui devant mes yeux
» N'avait paru jamais, et de qui la figure
» Fait horreur à la vue, et honte à la nature?
» — Eh quoi! Lui répondit la garde de l'enfer,
» Méconnais-tu l'objet à tes amours si cher,
» Celle que tu nommais ta fille bien aimée,
» Et de qui dans les cieux ta vue était charmée?
» Souviens-toi qu'au milieu de ce séjour divin,
» Lorsque nous conjurions contre son souverain,
» D'incroyables douleurs tout à coup te surprirent,
» Ta tête s'étourdit, tes regards s'obscurcirent,
» Ta raison disparut, ta force te quitta,
» Ton front lança des feux, s'ouvrit et m'enfanta.
» Jeune, brillante, armée ainsi qu'une déesse,
» Et portant dans mes traits ta grâce enchanteresse,
» La Révolte est le nom dont le ciel m'appela.
» Tout, malgré ma beauté, devant moi recula;
» Tout vit dans ma naissance un sinistre présage:
» Mais ces traits enchanteurs, ta plus fidèle image,
» Regagnèrent les cœurs en séduisant les yeux:
» Tous ceux pour qui j'étais un objet odieux
» Au plaisir de me voir bientôt s'accoutumèrent.
» Mais c'est toi, toi surtout, que mes yeux enflammèrent.
» Dans mes traits adorés tu chérissais tes traits:
» Le plaisir nous unit, et de nos feux secrets
» Bientôt je sentis croître et palpiter le gage.
» La guerre dans le ciel vint armer ton courage;
» Dieu vainquit. Dieu peut-il ne pas vaincre? Ces feux
» Reçurent nos guerriers précipités des cieux:
» Je les suivis. Alors en mes mains fut remise
» La clef de cette porte à ma garde commise,
» Dont moi seule à mon gré dispose désormais,
» Et que les plus hardis ne franchirent jamais.

» Ici je demeurai pensive et solitaire ;
» Bientôt mon sein grossit, je souffris et fus mère.
» Je reconnus ce fruit de nos amours affreux ;
» L'enfer avec effroi vit cet enfant des cieux,
» Et le déchirement que causa sa naissance
» A mes plaisirs passés égala ma souffrance :
» De là vient dans mon corps ce hideux changement.
» Le fruit de nos amours naquit pour mon tourment :
» Il sortit brandissant sa lance meurtrière,
» Cette lance, l'effroi de la nature entière !
» Loin de lui je partis, précipitant mes pas,
» N'osant tourner la tête, et criant : LE TRÉPAS !
» A cet horrible nom ces cavernes frémirent,
» Leur gouffre en retentit, leurs voûtes en gémirent,
» Et, proclamant le roi de ces affreux états,
» Tout l'enfer répondit : LE TRÉPAS : LE TRÉPAS !
» Je fuyais, mais en vain : il poursuivit sa mère,
» Plus brûlant de débauche encor que de colère,
» M'atteignit, m'accabla d'embrassemens affreux,
» Moi sa mère ! De là tous ces monstres hideux
» Qui, sans cesse conçus et reproduits sans cesse,
» Exercent contre moi leur fureur vengeresse.
» Du sein qui les fit naître à peine ils sont lancés,
» Dans ce sein malheureux tout à coup renfoncés,
» Ils rongent, en hurlant, leur déplorable mère :
» Ce flanc est leur berceau, ce flanc est leur repaire,
» Et, de leur faim cruelle éternel aliment,
» Comme pour leur fureur renaît pour mon tourment.
» Ce monstre dont je suis la mère et la victime,
» A grands cris contre moi sans cesse les anime :
» Et lui-même bientôt, faute d'autre festin,
» Sur l'auteur de ses jours assouvirait sa faim ;
» Mais il sait qu'à mon sort s'unit sa destinée,
Avec moi triomphante, avec moi terminée ;

» Ainsi l'a prononcé le pouvoir souverain.
» Mais toi, crains de braver sa redoutable main.
» En vain le ciel forma ton armure céleste,
» Mon père, tout succombe à son pouvoir funeste,
» Et nul, hors l'Éternel, ne résiste à ses coups. »
Alors l'adroit Satan répond d'un ton plus doux :
« Ma fille, puisqu'en moi tu réclames un père,
» Puisque, me rappelant une flamme si chère,
» Tu rends à ma tendresse un enfant précieux,
» Gage de nos amours dans les palais des cieux,
» De ces amours si doux dans les temps de ma gloire,
» Et dont je n'ai gardé que la triste mémoire,
» Depuis que, foudroyés de coups inattendus,
» Dans ce gouffre infernal nous sommes descendus,
» Ne crains point qu'en ces lieux l'inimitié m'amène ;
» L'amour en te voyant conjurerait la haine :
» Toi, ton fils, ces guerriers, qui, sous les mêmes coups,
» Dans les mêmes malheurs sont tombés avec nous,
» Défenseurs généreux de nos droits légitimes,
» Je viens vous arracher à ces profonds abîmes.
» Seul chargé par l'enfer d'un périlleux emploi,
» Victime volontaire, et n'exposant que moi,
» Seul je m'enfoncerai dans ce désert immense
» Où finit la nature, où le vide commence.
» J'irai, je chercherai dans ces vastes déserts
» Ce monde tant de fois prédit à l'univers.
» Si j'en crois mes calculs, il est créé ce monde,
» Où des êtres nouveaux, dans une paix profonde,
» Trouvant un autre ciel dans les confins des cieux,
» Foulent dans un air pur un sol délicieux :
» Êtres favorisés, que leur souverain maître
» A repeupler le ciel a destinés peut-être.
» Mais ce Dieu loin de lui les retient pour un temps ;
» Il a peur que les cieux, surchargés d'habitans,

» A des troubles nouveaux ne soient livrés encore.
» Qu'il ait formé ce plan, ou d'autres que j'ignore,
» Adieu, je pars; je vais reconnaître ces lieux,
» Et reviens vous conduire en cet asile heureux,
» Où, par les voluptés remplaçant les supplices,
» Libres, rassasiés d'innombrables délices,
» Toi, ton fils, vous pourrez, invisibles aux yeux,
» Vous glisser en secret dans l'air silencieux,
» Vous embaumer de fleurs, vous inonder de joie,
» Et jouir triomphans de votre immense proie. »
D'alégresse à ces mots tout leur cœur tressaillit;
Par un sourire affreux le Trépas l'accueillit.
Chacun, croyant déjà dévorer ses victimes,
Jouit, l'un de sa proie, et l'autre de ses crimes.
La Révolte à Satan adresse alors ces mots:
« Seule je tiens ici la clef de ces cachots:
» Par l'ordre du Très-Haut j'en suis dépositaire;
» J'en réponds à lui seul; et ce maître sévère,
» Si ce dépôt sacré passait en d'autres mains,
» Menace de venger ses ordres souverains.
» Rien ne peut violer la porte inviolable:
» Si quelqu'un le tentait, terrible, inébranlable,
» Le Trépas, plus puissant que ce triple rempart,
» A l'audace imprudente opposerait son dard:
» Tous les pouvoirs vivans cèdent à sa puissance.
» Mais quels droits a sur moi ce Dieu dont la vengeance
» Me plongea dans ce gouffre, où moi, fille des cieux,
» Condamnée à remplir mon office odieux,
» Au milieu des tourmens et de l'ignominie,
» Éprouvant les horreurs d'une longue agonie,
» J'entends incessamment gronder autour de moi
» Ces monstrueux enfans, mon fléau, mon effroi,
» Qui déchirent mon sein et vivent de leur mère?
» Que mes fils soient ingrats, je dois tout à mon père.

» Quels droits sont plus sacrés ? C'est toi, toi qui bientôt
» Va me porter, du fond de cet affreux cachot,
» Dans ce brillant séjour, dans ces belles demeures,
» Où le bonheur sans fin mesurera mes heures,
» Où, siégeant à ta droite au sein du doux loisir,
» Mes jours voluptueux renaîtront au plaisir,
» Sûre d'un vaste empire et d'un règne prospère,
» D gue enfin de ta fille et digne de mon père. »
De sa noire ceinture elle arrache, à ces mots,
La clef, la clef terrible, instrument de nos maux ;
Sur son corps de dragon part, se roule, se traîne
Vers la porte fatale, et soulève sans peine
L'épouvantable poids de la herse de fer
Que n'ébranleraient pas tous les bras de l'enfer.
Alors l'énorme clef dans la vaste ouverture
Plonge, tourne, et parcourt l'infernale serrure.
Des barres, des verroux, du fer et de l'airain
Les obstacles vaincus sont un jeu de sa main.
Soudain des deux côtés, sous cette main puissante,
Recule avec effroi la porte obéissante ;
Loin d'elle comme un trait ses battans ont volé,
Et sur leurs vastes gonds, en grondant, ont roulé :
Tout l'enfer en mugit ; et de la nuit profonde
La porte attend déjà les ruines du monde.
Le pouvoir qui l'ouvrit ne saurait la fermer.
Tout ce que dans son sein l'enfer peut renfermer,
Une armée en bataille et son ordre de guerre,
Ses coursiers, ses drapeaux, ses chars et son tonnerre,
Ses légions sans nombre élargissant leurs rangs,
Par elle iraient de front aux gouffres dévorans.
Tout à coup, à travers des torrens de fumée,
Un feu brûlant jaillit de la nuit enflammée ;
La voûte au loin s'éclaire : alors de toutes parts
L'espace illimité se montre à leurs regards :

Là, viennent s'abîmer le temps et l'étendue;
Là, dans l'immensité la grandeur est perdue;
Là, rien n'est élevé, ni large, ni profond :
C'est un désert sans borne, un océan sans fond,
Où s'engloutit l'espace, où s'épuisent les nombres.
Là, parmi la discorde, et le bruit, et les ombres,
Règnent l'antique Nuit, le Chaos désastreux,
De la riche Nature ancêtres ténébreux,
Anarchiques tyrans de ce berceau du monde,
Sur la confusion leur puissance se fonde.
Là, combattent sans but, sans ordre, sans repos,
Les embryons de l'air, de la terre et des flots :
Et le froid et le chaud, et le sec et l'humide,
Tumultueux rivaux, se heurtent dans le vide,
Et mènent aux combats leurs atômes errans.
Chacun a ses drapeaux et ses chefs différens :
Tous fiers de leur armure, ou légère ou pesante,
Unis ou raboteux, leur marche est prompte ou lente:
Ils vont, égaux en nombre à ces sables mouvans
Qu'au désert de Cyrène ont enlevés les vents,
Pour lester de ce poids leurs ailes trop légères.

De ces états changeans puissances passagères,
Tous ceux qui dans ce choc de bruyans tourbillons
Ont de rangs plus nombreux grossi leurs bataillons,
Sont les rois du moment. Juge des noirs royaumes,
Le Chaos règle seul ces débats des atômes,
Ajoute à leurs discords son bizarre décret,
Et le Hasard aveugle exécute l'arrêt.
Tel est ce vaste abîme et cette enceinte obscure,
Berceau, peut-être un jour tombeau de la nature,
Sans mer et sans rivage, et sans feux et sans airs,
Où luttent à jamais les principes divers;
A moins que l'Éternel de leur masse inféconde
Ne fasse encor d'un mot jaillir un nouveau monde.

Là, s'arrête Satan, pensif, silencieux;
De ces bords dans l'espace il jette au loin les yeux:
Ce trajet ne veut pas un courage vulgaire.
Déjà des ouragans la fougueuse colère,
Des mondes fracassés le choc impétueux,
Apportent jusqu'à lui leurs sons tumultueux:
Tels (si les grands objets aux petits se comparent),
Quand du terrible Mars les assauts se préparent,
Avec un long fracas, de leurs coups répétés,
Les foudres, en grondant, renversent les cités;
Le ciel même écroulé, les élémens en guerre,
De ses vieux fondemens déracinant la terre,
L'épouvanteraient moins. Tel qu'on voit sur les mers
Un vaisseau dérouler ses voiles dans les airs,
Satan a déployé ses gigantesques ailes:
Il part, frappant du pied, vers des voûtes nouvelles;
Et, dans l'air ténébreux traçant de longs sillons,
Il s'enlève emporté par de noirs tourbillons.
Alors d'un vol rapide, à travers des orages,
Il monte, audacieux, sur un char de nuages;
Mais ce trône léger se dérobant sous lui,
Un vide inattendu le laisse sans appui.
Des ailes qu'il agite accusant l'impuissance,
Il tombe, il redescend le long du gouffre immense;
Il poursuit en tombant, et tomberait encor,
Si l'amas vaporeux qui lui rend son essor
Par un nouvel élan n'eût renvoyé sa masse
Plus loin qu'il n'est tombé des hauteurs de l'espace.
Tout à coup il s'arrête; il rencontre dans l'air
Un sol qui sous ses pas n'est ni terre ni mer.
Il aborde, il parcourt ce sol sans consistance,
D'un climat sans chaleur indigeste substance;
Il va, vient; et marchant et volant à moitié,
Battant l'air de son aile et le sol de son pié,

Il appelle à la fois et la voile et la rame.
Par la difficulté son courage s'enflamme :
Et tel que le griffon, avide amant de l'or,
Quand l'adroit Arimaspe a ravi son trésor,
Par les champs, par les monts, de ses pieds, de ses ailes,
Court, arrive, et l'arrache à ses mains criminelles;
Avec la même ardeur le prince des enfers
Tente mille moyens, mille chemins divers;
De ses mains, de ses pieds, de sa superbe tête,
Il combat, il franchit l'ouragan, la tempête,
Les défilés étroits, les gorges, les vallons,
L'air pesant ou léger, et la plaine et les monts,
Les rocs, le noir limon qu'un flot dormant détrempe;
Va guéant ou nageant, court, gravit, vole ou rampe.

Bientôt de vastes cris un horrible fracas,
Et des murmures sourds, et de bruyans éclats,
A travers les horreurs de ce lieu lamentable,
Apportent jusqu'à lui leur son épouvantable.
Vers ces lieux turbulens il marche sans effroi,
Veut savoir quel esprit ou quel étrange roi
Y règne au sein du trouble, et de ce noir empire
S'informe quel chemin au jour peut le conduire.
Sur un trône élevé dans un vaste désert,
Soudain le vieux Chaos à ses yeux s'est offert;
La Nuit, l'antique Nuit en vêtemens funèbres,
Partageant son pouvoir, lui prête ses ténèbres;
Près d'eux l'affreux Orcus, et celui dont le nom
Fait trembler tout l'enfer, le fier Démogorgon,
Et l'aveugle Hasard, et les Rumeurs errantes,
Et la Dissension aux cent voix discordantes,
Du monarque insensé forment la digne cour.
« Princes, divinités de ce sombre séjour,
» Dit Satan d'un ton fier; noir Chaos, Nuit antique,
» Dont le trouble chérit le pouvoir anarchique,

» Ne craignez rien de moi ; mes regards indiscrets
» Ne viennent point sonder vos augustes secrets.
» Poussé dans ces climats, écarté de ma route,
» Seul je voyage ici. Vous m'apprendrez sans doute
» Quel chemin le plus court conduit au point douteux
» Où votre noir royaume avoisine les cieux,
» Là, si le roi du ciel, usurpateur unique,
» Envahit une part de ce domaine antique :
» J'en cherche le chemin, osez me l'enseigner ;
» Le prix de ce bienfait n'est pas à dédaigner ;
» Les états usurpés par un voisin injuste
» Par moi seront rendus à votre empire auguste,
» Et, pour vous du soleil oubliant la clarté,
» Reprendront leur antique et sombre majesté.
» Ainsi, chacun de nous aura sa récompense :
» L'empire est votre prix, et le mien la vengeance. »
Ainsi parla Satan. Le maître du chaos
D'un air embarrassé lui bégaya ces mots :
« Étranger, je connais et ton nom et ta gloire :
» C'est toi qui contre Dieu disputa la victoire ;
» L'Éternel triompha, tu perdis ta splendeur,
» Mais ta déroute même atteste ta grandeur :
» Je la vis, l'entendis ; (et sans se faire entendre,
» Certe, une telle armée ici n'a pu descendre.)
» J'ai vu, j'en tremble encor, tomber ces fiers esprits,
» Phalange sur phalange, et débris sur débris :
» Désordre épouvantable aux yeux du Chaos même !
» Bien plus nombreux encor, du monarque suprême
» Les bataillons vainqueurs, fondant du haut des airs,
» Poursuivaient les vaincus jusqu'au seuil des enfers.
» Moi, tranquille aux confins de mon état modeste,
» Je cherche à m'assurer de ce peu qui me reste.
» Vos troubles chaque jour combattent contre nous :
» Cet enfer où du ciel vous plongea le courroux,

» La plus belle moitié de mon vieil héritage,
» Qui, placé sous mes pieds, fut long-temps mon partage,
» Pour former vos prisons il me fut arraché.
» Par une chaîne d'or sur mon trône attaché,
» Un monde me restait et flottait sur ma tête,
» Ce même Dieu pour l'homme en a fait sa conquête.
» Si la terre est le but où s'adressent tes vœux,
» Prends courage ; elle touche à ce côté des cieux
» D'où vous précipita ce despote suprême :
» Tant l'ennemi de près me menace moi-même !
» Pars, sème la discorde, et le trouble, et les pleurs ;
» Confonds le ciel, la terre, et vaincus, et vainqueurs :
» Le trouble est mon triomphe, et les maux sont mes fêtes. »

Satan, sans répliquer, s'envole à ses conquêtes,
A travers les horreurs de ce lugubre lieu
Il s'élance, il s'élève en colonne de feu,
Traverse le chaos et l'empire du trouble :
Ainsi que son danger son courage redouble.
Avec bien moins d'effort et bien plus de terreur,
Jadis Argo, fendant le Bosphore en fureur,
Entendait se heurter les roches menaçantes ;
De l'horrible Scylla les meutes aboyantes,
Carybde engloutissant et vomissant les flots,
D'Ithaque de moins près menaçaient le héros.

Il triomphe de tout ; mais, ô prodige étrange !
Quand l'homme fut tombé sur les p[illegible] de l'archange,
La Révolte et son fils, d'un art audacieux,
Suspendirent un pont qui du gouffre odieux
Jusques au nouveau monde embrassa tout l'espace :
Dieu voulut que l'Abîme endurât cette audace.
Par lui la terre encor communique aux enfers ;
Par lui, favorisé dans ses desseins pervers,
Serpent insidieux, dragon brûlant de rage,
Le noir démon poursuit son éternel voyage,

Va, revient, et séduit ou punit tout mortel
Qu'abandonnent la grâce ou les anges du ciel.
Enfin l'air s'éclaircit : un naissant crépuscule
Dans l'ombre s'insinue ; et, telle que recule
Une armée à l'aspect d'un ennemi nombreux,
Timide, et repliant ses drapeaux ténébreux,
Avec ses flots grondans qui font place au silence,
Le noir chaos s'éloigne, et le monde s'avance.
Satan, au jour douteux qui luit sur ces cachots,
D'une mer plus tranquille à traversé les flots;
Là, sa course est plus prompte et moins laborieuse:
Et telle qu'une nef, bientôt victorieuse,
Avec ses mâts rompus tente un dernier effort,
Atteint enfin la rade et va toucher au port ;
Tel, vainqueur de l'abîme, et gagnant le rivage,
Satan vogue et finit son périlleux voyage.
A travers des vapeurs qui ressemblent à l'air,
Tout à coup il s'arrête au bord de cette mer,
Et de loin, suspendu sur son aile puissante,
Il contemple des cieux la voûte étincelante :
Leur forme à ses regards se perd dans leur grandeur,
Mais ses yeux éblouis admirent leur splendeur,
Et leurs murs de saphirs, et leurs palais d'opale,
Ces palais, autrefois sa demeure natale,
Et des anges heureux délectable séjour!
De là, près du flambeau qui remplace le jour,
Égalant en grandeur la moindre des étoiles
Dont la nuit radieuse illumine ses voiles,
Avec la chaîne d'or qui la suspend aux cieux,
La terre tout à coup se présente à ses yeux:
Aussitôt, méditant son affreux stratagème,
Il part : malheur au monde, et malheur à lui-même!

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

ARGUMENT.

L'Éternel, *du haut de son trône, voit Satan qui vole vers le monde nouvellement créé Il le montre à son fils assis à sa droite : il lui prédit que l'homme se rendra coupable, et fait voir qu'on ne peut accuser sa justice ni sa sagesse, en ce qu'il a créé l'homme libre et capable de résister à la tentation. Il déclare qu'il lui fera grâce, parce que l'homme n'est pas tombé de lui-même, comme Satan, mais par séduction. Le fils de Dieu glorifie son père, et lui rend grâce de sa bonne volonté pour le genre humain. Mais le Tout-puissant lui témoigne que la justice divine veut une satisfaction ; que l'homme a offensé sa majesté suprême, en aspirant à son rang, et qu'ainsi il doit mourir avec toute sa postérité, à moins que quelqu'un, capable d'expier l'offense de l'homme, ne subisse sa punition. Le fils de Dieu s'offre volontairement : le père l'accepte, consent à son incarnation, et prononce qu'il sera exalté au-dessus de tous sur la terre et dans le ciel. Il commande aux saints anges de l'adorer; ils obéissent, et tous les chœurs unissent leurs voix aux doux sons de leurs harpes, célèbrent la gloire et du père et du fils. Satan descend sur la surface extérieure de ce monde; il trouve une plage nommée le Limbe de vanité. Destination de cette place De là il passe à l'orbe du soleil. Il aborde Uriel, conducteur de cette sphère lumineuse : mais avant que de le joindre, il se transforme en un ange de lumière; et, prétextant que le zèle lui a fait entreprendre ce voyage pour contempler la nouvelle création et l'homme que Dieu y avait placé, il s'informe du lieu de sa demeure. Après l'avoir apprise, il part, et s'abat sur le sommet du Niphatès.*

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE TROISIÈME.

Salut, clarté du jour, éternelle lumière,
Du ciel la fille aînée, et la beauté première,
Peut-être du Très-Haut rayon co-éternel,
(Si te nommer ainsi n'outrage point le ciel!)
Que dis-je? Dieu t'unit à sa divine essence:
Dieu même est la lumière, et sa toute-puissance
Comme d'un pavillon s'environne de toi.
Éclatant tabernacle où réside ton roi,
Brillant écoulement de sa gloire immortelle,
Comme elle inaltérable, et féconde comme elle,
Ruisseau pur et sacré qui, coulant à jamais,
En dérobant ta source épanches tes bienfaits,
Salut! Avant qu'un mot eût enfanté le monde,
Eût arraché la terre aux abîmes de l'onde,
Eût assis le soleil sur le trône des airs,
Et sur le vide immense eût conquis l'univers,
Tu brillais de ses feux; l'insensible matière
En recevant la vie a senti la lumière;
Et comme un voile pur du ciel resplendissant
Tu jetas la clarté sur ce monde naissant.
Trop long-temps retenu dans les gouffres funèbres,
J'ai de mes pas errans parcouru leurs ténèbres;
De leur voûte brûlante à leurs antres sans fonds

J'allai, j'interrogeai leurs abîmes profonds.
Pour chanter le Chaos, l'ombre qui l'enveloppe,
Je dédaignai le luth qui charma le Rhodope.
Grâce aux muses, du ciel descendu sans effroi,
J'ai plongé dans l'abîme et remonté vers toi :
Pour les faibles humains privilége si rare!
Enfin, je viens à toi de la nuit du Tartare ;
Je viens revoir le ciel, revoir ce monde heureux,
Brillant de tes rayons, échauffé de tes feux ;
Je sens déjà ta flamme, aliment de la vie ;
Mais, hélas! A mes yeux ta lumière est ravie.
En vain leur globe éteint, et roulant dans la nuit,
Cherche aux voûtes des cieux la clarté qui me fuit,
Tu ne visites plus ma débile prunelle ;
Pourtant, des chants sacrés adorateur fidèle,
Ma muse, chère au ciel, anime encor ma voix ;
J'erre encor sur ses pas sous la voûte des bois,
Au bord du clair ruisseau, sur la montagne altière
Que pour d'autres que moi vient dorer la lumière.
Mais c'est vous, vous surtout qui m'avez inspiré,
Montagne de Sion ; et toi, ruisseau sacré,
Toi qui, baignant ses pieds avec un doux murmure,
Les caches sous des fleurs, les couvres de verdure!
Souvent aussi (des maux trop funestes rapports!)
J'évoque ces mortels fameux par leurs accords,
Qui n'ont de tes bienfaits gardé que la mémoire.
Votre égal en malheur, que ne le suis-je en gloire!
O vieux Tirésias, Homère, Thamyris!
Ainsi, de mille objets en silence nourris,
Mes vers coulent sans peine, et ma muse féconde
Reproduit dans mes chants les merveilles du monde ;
Mais du moins dans mes maux j'imite leurs concerts,
Et mon cœur sans effort se répand dans mes vers :
Tel, au sein de la nuit et de la forêt sombre,

L'oiseau mélodieux chante caché dans l'ombre.
Les ans, les mois, les jours, par une sage loi,
Tout revient, mais le jour ne revient pas pour moi :
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses,
Mes printemps sont sans grâce, et mes étés sans roses.
J'ai perdu des ruisseaux le cristal argentin,
La pourpre du couchant, les rayons du matin,
Et les jeux des troupeaux, et ce noble visage
Où le Dieu qui fit l'homme a gravé son image.
J'ai gardé ses malheurs, et perdu ses plaisirs.
Où sont les doux tableaux si chers à mes loisirs?
Rien, rien de cette scène, en beautés si féconde,
Ne se peint dans ces yeux où se peignait le monde.
Vainement se colore et le fruit et la fleur,
Pour moi dans l'univers il n'est qu'une couleur.
Ma vue, à la clarté refusant le passage,
Des objets effacés ne reçoit plus l'image;
Tout est vague, confus, couvert d'un voile épais,
Et pour moi le grand livre est fermé pour jamais.
Adieu des arts brillans la pompe enchanteresse,
Les trésors du savoir, les fruits de la sagesse;
La nuit engloutit tout. Eh bien, fille des cieux,
Éclaire ma raison au défaut de mes yeux,
Épure tout en moi par ta céleste flamme;
Mets tes feux dans mon cœur, mets des yeux dans mon ame,
Et fais que je dévoile, en mes vers solennels,
Des objets que jamais n'ont vus les yeux mortels.
Du trône où sa grandeur, dans une paix profonde,
Domine les hauteurs qui dominent le monde,
A travers le cristal du pur azur des cieux,
L'Éternel ici-bas avait jeté les yeux,
Vu la terre et l'enfer, ce qu'il hait, ce qu'il aime,
Et dans ces grands tableaux se contemplait lui-même.
Plus nombreux mille fois que les astres du ciel,

Tous les célestes chœurs entouraient l'Éternel ;
Tous, brillant des splendeurs que son front leur envoie,
Nageaient dans des torrens d'inexprimable joie :
Son fils, sa noble image, à sa droite est placé.
Alors son œil divin, vers la terre abaissé,
Voit nos premiers parens, premier espoir du monde,
Dans un coin de la terre encor jeune et féconde,
Cueillir innocemment les fruits toujours nouveaux
D'un plaisir sans chagrin, d'un amour sans rivaux.
Puis il voit le tartare et l'orageux abîme
Qui sépare l'enfer de son séjour sublime :
Là, Satan, du côté qui regarde les cieux,
Dans l'ombre poursuivait son vol silencieux.
Ses pieds impatiens, son aile qui se lasse,
Bientôt vont aborder sur l'aride surface
Qu'à son œil curieux présente l'univers.
Est-il entouré d'eaux ? Nage-t-il dans les airs ?
Il ne sait ; mais la nuit, dont il perce les voiles,
Ne le lui montre pas environné d'étoiles.

De cet œil, devant qui viennent se réunir
Le passé, le présent et l'immense avenir,
Le voyant achever son sinistre voyage,
« Mon fils, dit l'Éternel, vois quel excès de rage
» Enflamme l'ennemi conjuré contre nous !
» Les tourmens qu'au rebelle a choisis mon courroux,
» Les portes de l'enfer, et le poids de ses chaînes,
» Et ce chaos si loin des célestes domaines,
« N'ont pu dompter l'espoir de venger son affront :
« Vains projets qui bientôt vont tomber sur son front.
» Libre enfin de mes fers, vainqueur de deux abîmes,
» Il marche vers le ciel ; et, cherchant ses victimes,
» Je le vois s'avancer vers ce monde naissant
» Où mes mains ont placé l'homme encore innocent,
» Résolu, contre lui, d'employer ou la force,

» Ou d'un piége trompeur la séduisante amorce.
» L'homme succombera, je le sais ; dans son cœur,
» Du dieu qui l'a créé Satan sera vainqueur.
» Je ne lui prescrivis qu'un léger sacrifice ;
» Son crime va bientôt provoquer ma justice,
» Et de son attentat l'effet contagieux
» En transmettra la peine à ses derniers neveux.
» Qu'il ne m'accuse point des maux qu'on lui prépare.
» Pour lui de mes faveurs je ne fus point avare ;
» Je le fis bon et libre ; innocens ou pervers,
» Ainsi furent créés tous ces esprits divers,
» Enfans du même dieu, qu'un même souffle anime :
» Libres pour la vertu, tous le sont pour le crime :
» D'eux seuls dépend leur sort. Eh! sans la liberté,
» Quel prix attacherais-je à leur fidélité ?
» Quels mérites aurait l'aveugle obéissance
» Que la crainte en tremblant paîrait à la puissance,
» Qui par nécessité fléchirait sous ma loi,
» Et même, en me servant, ne ferait rien pour moi ?
» Je ne veux point d'un trône environné d'esclaves ;
» Je leur donnai des lois, et non pas des entraves :
» Si leur cœur, leur raison, n'est libre de choisir,
» Où sont pour eux la gloire, et pour moi le plaisir ?
» Que diront ces ingrats pour éviter leur peine ?
» Que l'arrêt du destin d'avance les enchaîne ?
» Qu'on ne peut éviter les maux que je prévoi ?
» L'homme ne doit le vice et la vertu qu'à soi.
» De quoi se plaindraient-ils ? Leur révolte future,
» Si leur dieu l'ignorait, serait-elle moins sûre ?
» Non, non, ma prévoyance et ce regard perçant
» Devant qui l'avenir est déjà le présent,
» Ni des décrets du sort l'inflexible puissance,
» N'auront entre leurs mains fait pencher la balance :
» Leur libre volonté pèse tout à son poids,

» Leur raison fait leurs vœux, leur crime est de leur choix.
» Créés libres par moi, toujours ils doivent l'être.
» Pour plaire à leur caprice, il me faudrait peut-être
» Révoquer du destin l'irrévocable loi,
» Changer et l'ange, et l'homme, et la nature, et moi!
» Tous libres d'être bons, tous se sont faits coupables.
» Les anges, fils du ciel, furent moins excusables.
» Par eux-mêmes tentés, par eux-mêmes séduits,
» D'un crime volontaire ils recueillent les fruits:
» Au premier attentat d'une indiscrète audace
» D'autres ont poussé l'homme; à l'homme je fais grâce.
» Ainsi la terre heureuse et le ciel enchanté
» Auprès de la justice auront vu la bonté;
» Mais la bonté sur eux a brillé la première,
» Et sur eux la bonté brillera la dernière;
» Ma gloire le demande. » Ainsi dit l'Éternel.
Il parle, et l'ambroisie embaume au loin le ciel;
Partout s'est répandue une ineffable joie.
Son fils, où tout entier le père se déploie,
De tout autre pouvoir, de toute autre grandeur,
Né de Dieu, Dieu lui-même, efface la splendeur.
Sur les trônes des cieux son trône au loin domine;
Dans ses yeux resplendit la charité divine,
La grâce au doux regard, l'amour aux traits de feu,
Et la bonté céleste, immense comme Dieu.
« O mon père, dit-il d'une voix ineffable,
» Rien ne peut ajouter à ta gloire adorable;
» Mais qui peut s'égaler au serment solennel
» Qui promet le pardon à l'homme criminel?
» Et la terre et les cieux, les hommes et les anges,
» Pour toi vont redoubler leurs concerts de louanges;
» Et sur sa harpe d'or l'immortel séraphin
» S'en va bénir ton nom par un hymne sans fin.
» L'homme, ton premier soin et ton dernier ouvrage,

» Aurait donc vu dans lui détruire ton image!
» Indocile à ta loi, coupable mais trompé,
» D'un trépas éternel l'aurais-tu donc frappé?
» Loin de toi ces rigueurs! Veux-tu dans ta colère
» Détruire tes enfans, servir notre adversaire?
» Eh quoi! L'ange du mal vaincrait le dieu du bien!
» Heureux dans son projet, il se joûrait du tien!
» En triomphe après lui traînerait dans l'abîme
» Le genre humain par toi devenu sa victime!
» Publîrait dans l'enfer ton pouvoir outragé,
» Condamné mais vainqueur, malheureux mais vengé!
» Toi-même, à tes faveurs sacrifiant ta gloire,
» Veux-tu de tes bienfaits abolir la mémoire,
» Mettre en doute tes droits, ta grandeur, ta bonté,
» Du crime triomphant souffrir l'impunité,
» Et voir tranquillement, de ton trône suprême,
» S'applaudir l'insolence et régner le blasphème? »
« Mon fils, dit l'Éternel, mon fils, l'amour des cieux,
» Où se complaît mon cœur, se délectent mes yeux,
» Toi dans qui je me vois, je m'admire et je m'aime,
» Mon verbe, mon pouvoir, et ma sagesse même!
» Ce que tu veux, mon fils, je l'avais résolu;
» De toute éternité mes décrets l'ont voulu.
» L'homme n'est point proscrit et perdu sans ressource;
» Ma grâce est là; qui veut, peut puiser dans sa source,
» Mais nul n'y peut puiser sans mon libre concours:
» Pour réparer sa chute il aura mon secours;
» J'affermirai ses pas, et rentré dans la lice
» Il pourra de l'enfer confondre la malice.
» J'oublîrai ses forfaits, et sa fragilité
» Connaîtra le besoin qu'elle a de ma bonté.
» Mais j'aurai mes élus; les favoris que j'aime
» Seront sauvés: telle est ma volonté suprême.
» Les autres du remords écouteront les cris;

» J'avertirai leurs cœurs, j'instruirai leurs esprits;
» Je les arrêterai sur le bord de l'abîme;
» La grâce au repentir invitera le crime,
» Conduira la prière et les saintes douleurs,
» Et des yeux les plus durs fera couler des pleurs.
» Qu'ils viennent, j'ouvrirai, sensible à leurs alarmes,
» Mon oreille à leurs cris et mes yeux à leurs larmes;
» Ils trouveront en eux l'empreinte de mes lois,
» Et dans leur conscience ils entendront ma voix.
» Si leur cœur est soumis, de ces abîmes sombres
» Ma lumière divine éclairera les ombres.
» Qu'ils veillent sans relâche, ils atteindront au port.
» Mais si leurs passions sont sourdes au remord,
» Si le crime obstiné lasse ma patience,
» Dans leurs cœurs endurcis descendra ma vengeance,
» Fermera leur oreille, aveuglera leurs yeux,
» La grâce reprendra ses trésors précieux;
» Et plongé dans la nuit, errant de crime en crime,
» Le vice impénitent tombera dans l'abîme.
» C'est pour les cœurs sans foi que je suis sans pitié.
» Mais par leur châtiment tout n'est pas expié:
» L'homme, en bravant ma loi, provoqua ma justice;
» Il faut qu'elle l'immole, ou bien qu'elle périsse:
» Puisqu'il osa prétendre à l'immortalité,
» Qu'il meure, et satisfasse à la divinité:
» Qu'il meure, lui, ses fils: héritiers de son crime,
» Tous sont proscrits, à moins qu'une auguste victime,
» Égale à ma grandeur, égale à mon courroux,
» Me payant mort pour mort, ne les acquitte tous.
» Mais, pour se dévouer à cet arrêt funeste,
» Est-il dans le ciel même une ame assez céleste?
» Quel juste périra pour l'homme criminel?
» Quel immortel mourra pour sauver un mortel? »
Ainsi dit le Très-Haut: tout se tait, aucun n'ose

Intercéder pour l'homme ou défendre sa cause,
Encor moins s'exposer pour le crime d'autrui,
Et faire retomber le châtiment sur lui.
La mort tenait sa proie, et l'enfer sa victime;
Ce monde était perdu, si, sauveur magnanime,
Le fils de l'Éternel, qui renferme en son sein
Tous les dons de la grâce et de l'amour divin,
De son pére irrité n'eût fléchi la vengeance.
« Mon père, il est porté l'arrêt de la clémence :
» Oui, l'homme est pardonné; car la grâce des cieux,
» Cette grâce qui court sur des ailes de feux
» Au devant du désir, au devant des prières,
» Pourrait-elle en ce jour rencontrer des barrières,
» Elle qui cherche ceux qui ne la cherchent pas?
» Heureux qui sans efforts la trouve sous ses pas!
» Mais l'homme du devoir abandonna la trace;
» Comment, mort à tes yeux, peut-il chercher la grâce?
» Quelle victime pure, et quel précieux don
» Peut, acquittant son crime, acheter son pardon?
» Débiteur impuissant envers l'Être suprême,
» Quel prix offrirait-il en se livrant lui-même?
» Oui, l'homme est insolvable : eh bien, me voilà prêt;
» Je prends sur moi son crime, et subis son arrêt.
» Ma vie avec plaisir rachètera la sienne :
» Oui, son sort est le mien, son offense la mienne.
» Assis à tes côtés dans ce rang glorieux,
» Je quitterai ton sein, je quitterai les cieux;
» De mon pére, en mourant, je sauverai l'ouvrage.
» Contre moi que la mort tourne toute sa rage :
» Bientôt on me verra, vainqueur de ses tombeaux,
» Secouer sa poussière et quitter ses lambeaux.
» Dans des siècles sans fin tu m'as donné de vivre;
» Pour renaître à la gloire, à la mort je me livre :
» Elle aura de ton fils tout ce que je lui doi,

» Mais ce tribut payé je retourne vers toi.
» Tu ne laisseras pas languir cette ame pure
» Dans sa prison infecte et dans sa nuit obscure ;
» Un moment son captif, à cet horrible lieu
» Moi-même arracherai la dépouille d'un dieu.
» Mort ! Toi-même suivras ma marche triomphale,
» Je te replongerai dans la nuit sépulcrale ;
» Tes drapeaux tomberont devant mon étendard,
» Et sur ton propre sein je briserai ton dard.
» En pompe dans mes fers traînant l'ange rebelle,
» J'irai, je monterai vers la voûte éternelle.
» Et toi, mon père, et toi, dans son cours glorieux
» Tu suivras dans les airs mon char victorieux ;
» De ton trône éternel m'envoyant un sourire,
» Tu verras ma victoire étendre ton empire,
» Le monde réparé, tes ennemis en deuil,
» L'enfer lâchant sa proie, et la mort au cercueil.
» Oh ! Pour moi quelle joie, après ma longue absence,
» De voir, de respirer ta divine présence !
» J'entrerai triomphant : en foule sur mes pas
» Marcheront les captifs rachetés du trépas ;
» Dans tes yeux paternels leurs yeux liront leur grâce :
» De ton auguste front s'enfuira la menace ;
» Mais sur lui brilleront ton amour, tes bienfaits,
» Et le pardon céleste, et l'éternelle paix. »
A ces mots il se tait ; mais sa bonté touchante
Dans son silence même est encore éloquente.
Pleins d'une sainte horreur, les anges curieux
N'osent interroger ces mots mystérieux :
Son sacrifice est prêt ; victime volontaire,
Il attend seulement un aveu de son père.
Alors, dans ses regards calmes, mais attendris,
Portant le sort du monde et celui de son fils :
« O toi, dit l'Éternel, toi, mes seules délices,

» Sacrifice plus grand que tous les sacrifices,
» Qui seul pouvait payer la dette des humains,
» Tu sais si je chéris les œuvres de mes mains.
» Le dernier en naissance et non en priviléges,
» L'homme a blessé mes lois par ses vœux sacriléges :
» Toi, juge s'il m'est cher, quand pour ses attentats
» Je souffre que mon fils s'arrache de mes bras,
» Que tu quittes ma droite, et de tout ce que j'aime
» Prives un temps le ciel, les anges et moi-même!
» Pars donc, quitte le ciel, remplis ton noble vœu,
» Revêts la forme humaine, et deviens l'Homme-Dieu.
» Le temps vient qu'une femme, ineffable mystère !
» Sans cesser d'être vierge, ayant droit d'être mère,
» Enfantera mon fils : va, remplis ton destin,
» Deviens nouvel Adam, le chef du genre humain :
» L'homme était mort sans toi, l'homme en toi va renaître :
» Dans lui tous ses enfans ont offensé leur maître ;
» Du genre humain flétri dans son dernier rameau
» L'arbre greffé sur toi refleurira plus beau ;
» Et du fleuve de vie, altéré dans sa course,
» Tes mérites divins vont épurer la source ;
» Par toi l'homme ennobli, de lui-même vainqueur,
» Des mondaines vertus détachera son cœur :
» Adoré dans les cieux, sois proscrit sur la terre ;
» Aux enfers, par ta mort, va déclarer la guerre ;
» Des mortels condamnés rédempteur généreux,
» Que le plus pur de tous intercède pour eux.
» Le ciel acceptera tes tourmens volontaires :
» Homme, souffre pour l'homme, et rachète tes frères ;
» Dieu, tu feras d'un Dieu descendre le pardon,
» Ta mort sera leur vie, et ton sang leur rançon.
» Ainsi, réparateur de la nature humaine,
» Le ciel vaincra l'enfer, l'amour vaincra la haine.
» Cet homme, objet d'envie ainsi que de bonté,

» Jamais d'un plus haut prix put-il être acheté,
» Lui qui, des noirs esprits écoutant la malice,
» A rendu nécessaire un si grand sacrifice ?
» Et toi qui, pour descendre en ce séjour mortel,
» Abdiques l'empyrée et le trône du ciel,
» Ne crains point d'avilir ta céleste origine;
» Ta nature éclipsée en sera plus divine.
» Exilé loin de moi dans ce terrestre lieu,
» Tu souffriras en homme, et tu vaincras en dieu;
» Le monde bénira ton ame magnanime;
» Je connaîtrai mon fils à ta bonté sublime;
» Ton obscurité même accroîtra ta splendeur,
» Et ton abaissement prouvera ta grandeur.
» Remonté sur ton trône, entouré de tes anges,
» Ta nature incarnée entendra leurs louanges;
» Tu reprendras ton sceptre, et ton humanité
» Brillera réunie à la divinité.
» Homme-Dieu, fils de l'homme et de Dieu tout ensemble,
» Je veux que devant toi tout fléchisse et tout tremble,
» Trônes, principautés, rois, dominations;
» C'est toi que j'ai nommé juge des nations:
» Terrible, tu viendras; au bruit de ton tonnerre
» Tes anges voleront aux deux bouts de la terre.
» Un jour, un jour viendra que, dans ta majesté,
» Parmi tes chérubins en triomphe porté,
» Tu jugeras le monde. A ta voix solennelle
» Tes anges partiront de la voûte éternelle:
» Soudain, des quatre points du monde épouvanté,
» Tes élus accourront s'asseoir à ton côté;
» Cités devant ton trône entouré de nuages,
» Les vivans et les morts, tous les rangs, tous les âges,
» Comparaîtront ensemble à ce grand tribunal;
» Les tombeaux entendront le terrible signal,
» La mort rendra sa proie; en un morne silence

» Tous du juge suprême attendront la sentence ;
» La foule des méchans rassasira l'enfer :
» Alors se fermeront ses cent portes de fer.
» Les flammes à ta voix embrâseront le monde ;
» Mais bientôt renaîtront de sa cendre féconde
» Des astres plus brillans, des mondes plus parfaits ;
» Là, tes élus unis sous mes yeux satisfaits,
» Tranquilles dans le port, sous un ciel sans nuages,
» D'une vie inquiète oublîront les orages ;
» Et de leurs saints travaux retrouvant le trésor,
» Dans les jardins du ciel cueilleront des fruits d'or,
» L'alégresse, la paix, et la vérité sainte ;
» Ton bras sera sans foudre, et tes élus sans crainte ;
» Dieu sera tout en tous. Vous donc, esprits divins,
» Tombez aux pieds du Dieu qui meurt pour les humains ;
» Et, dans l'éternité de son règne prospère,
» Que le fils en honneur marche égal à son père. »
Il dit ; et, pénétré de saints ravissemens,
L'olympe entier éclate en applaudissemens.
Bruyans comme les flots des mers tumultueuses,
Et doux comme un concert de voix mélodieuses,
De cris, d'accens joyeux, d'*hosanna* solennels,
Retentissent au loin les palais éternels ;
Tout tressaille d'amour, tout frémit d'alégresse ;
Tous saisis de respect, pleins d'une sainte ivresse,
Devant le double trône et du père et du fils,
Humblement inclinés courbent leurs fronts soumis,
Déposent à leurs pieds leur couronne brillante
Où s'enlace avec l'or l'immortelle amarante.
O divine amarante ! O délices d'Éden !
Près de l'arbre de vie, en son riant jardin,
Ève cueillait tes fleurs quand elle était fidèle :
L'innocence s'enfuit, tu partis avec elle.
Le ciel qui la vit naître a repris ce trésor ;

Près des sources de vie elle se plaît encor.
Là, de ses frais boutons immortelles prémices,
Elle aime à couronner le fleuve de délices,
Pare les immortels, ceint leurs fronts radieux,
Court en riant tapis sur le parvis des cieux;
Et, cachant cette mer d'or, de jaspe et d'opale,
Présente aux pieds divins sa pourpre virginale.
  Ces tributs acquittés, les brûlans séraphins
Ont couronné leurs fronts, repris ces luths divins,
Ces harpes en carquois à leurs côtés pendantes;
Bientôt leurs mains, glissant sur les cordes tremblantes,
Préludent en cadence aux cantiques sacrés
Qui ravissent les cieux d'alégresse enivrés.
Tout chante, chaque voix à la lyre est unie,
Au séjour de la paix habite l'harmonie!
Tous chantent, et par toi commencent leurs concerts:
  « O toi, père d'un dieu, père de l'univers!
» Être indéfinissable, impérissable, immense,
» Qui ne commenças point, et par qui tout commence!
» Terrible, et t'entourant de nuages épais,
» Tes feux percent la nuit où s'enferme ton dais;
» Mais sur ton trône d'or ta gloire inaccessible
» Prodigue la lumière et demeure invisible;
» Ton voile, impénétrable à force de clartés,
» Accable de splendeur les yeux épouvantés;
» Et l'ange, qui n'en peut soutenir la lumière,
» De son aile tremblante a voilé sa paupière:
» Salut, Dieu tout-puissant! s'écriaient-ils en chœurs. »
  De son fils, à son tour, ils chantent les grandeurs;
Ce fils, son éternelle et douce ressemblance,
Dans qui seul nos regards soutiennent sa présence;
Lumière tempérée où lui-même est empreint,
Dans qui l'homme fragile ose aimer ce qu'il craint:
  « C'est par toi qu'il créa ce ciel qui l'environne;

» C'est par toi que, vengeant l'affront de sa couronne,
» Il renversa des cieux ce peuple révolté
» Dont l'orgueil aspirait à la divinité.
» Dans ce terrible jour, ministre de colère,
» Ton bras n'épargna point les foudres de ton père,
» Ni son glaive divin, ni ses flèches de feux :
» Sous son char foudroyant tu fis trembler les cieux ;
» Tout fuit, tout disparut, et ta roue enflammée
» Devant elle chassa leur insolente armée.
» O fils de l'Éternel, sa gloire, son amour,
» Quel triomphe éclatant célébra ton retour !
» Par toi l'ange rebelle éprouva sa vengeance ;
» Mais l'homme connaîtra ta divine indulgence :
» Toi-même, ô Tout-puissant ! Pardonnas son erreur ;
» Tu signalas ta grâce, et non ton bras vengeur,
» Pour l'homme qu'égara l'infernale malice ;
» Ton fils, ton digne fils attendrit ta justice ;
» Entre elle et la pitié ton pouvoir hésita ;
» Ton fils parla pour lui, la pitié l'emporta.
» Oui, ta grandeur voulait une grande victime ;
» Mais qui peut égaler son dévoûment sublime ?
» Un Dieu rachète l'homme, et son cœur généreux
» A consolé la terre, et satisfait aux cieux.
» O bonté que le ciel avec respect contemple !
» Bonté dont un Dieu seul a pu donner l'exemple,
» Salut, enfant de Dieu, sauveur du genre humain !
» Pour toi nos harpes d'or chantent l'hymne sans fin.
» Tant que j'habiterai ton divin sanctuaire,
» Je chanterai le fils, je bénirai le père,
» Les cieux me répondront, et vos noms adorés
» Jamais dans mes concerts ne seront séparés. »
C'est ainsi qu'au sommet des brillantes demeures
Dans le ravissement coulaient leurs douces heures.
Sous leurs pieds, de ce monde en voûtes arrondi

Le contour spacieux, par son ceintre hardi,
Séparait le chaos des sphères éclatantes
Sous le vaste empyrée incessamment errantes.
Satan touche ses bords, comme un point globuleux
De loin un monde obscur se montrait à ses yeux.
Maintenant il découvre un continent immense,
Sombre, inculte et plongé dans un vaste silence,
Que menacent de près et la profonde nuit,
Et du triste chaos l'épouvantable bruit,
Tandis qu'à l'autre bord règne une clarté pure,
Dont un léger reflet descend dans l'ombre obscure.
De ces vastes déserts, frontière du chaos,
Où les combats des vents, de la flamme et des flots,
L'environnent encor de leur bruyant orage,
L'archange parcourait l'aridité sauvage :
Tel un de ces vautours, avides nourrissons
Des rochers d'Imaüs qui de ses vieux glaçons
Oppose la barrière aux courses du Tartare,
Loin d'un sol indigent et de butin avare,
Part, vole aux prés fleuris, aux superbes troupeaux
Que l'Hydaspe ou le Gange abreuvent de leurs eaux ;
Mais, souvent fatigué du pénible voyage,
Il descend, il s'abat sur quelqu'aride plage,
Aux champs de Séricane, en ces sables mouvans
Où le Chinois, habile à maîtriser les vents,
Fait douter, sur son char que la voile seconde,
S'il roule sur la terre, ou s'il vogue sur l'onde :
Ainsi l'archange, errant dans ce vague séjour,
Va, vient, monte, descend, redescend tour à tour ;
Son avide regard cherche partout sa proie :
Partout un vide immense à ses yeux se déploie ;
Pas un être vivant, un être inanimé.
Mais un monde nouveau dans ces lieux s'est formé,
Depuis qu'un fol orgueil eut égaré les hommes.

Là, dans l'air exhalé du séjour où nous sommes,
Les chimériques vœux et les rêves trompeurs
Montent incessamment en subtiles vapeurs ;
Tout ce que la nature, alors qu'elle s'égare,
Produit de monstrueux, d'imparfait, de bizarre,
Assemblage fragile, ouvrages passagers,
Arrivent dans ces lieux en nuages légers :
Là, ceux qui, dans ce monde, ou pour une autre vie,
D'un bonheur fantastique ont rêvé la folie,
Qui, brûlant d'un faux zèle, épris d'un nom fameux,
De tous ces riens brillans et passagers comme eux,
Que désire l'orgueil, que le hasard dispense,
Vains, eurent ici bas leur vaine récompense,
Retrouvent en ces lieux leurs frivoles plaisirs,
Leurs projets insensés, leurs stériles désirs.
Vous même en ce séjour vous avez votre place,
O vous qui dans Sennar construisîtes la masse
De cette folle tour qui menaçait les cieux,
D'un impuissant orgueil ouvrage audacieux !
Si quelque être réel ici pouvait éclore,
Ces vains fabricateurs le tenteraient encore.
Là sont ces insensés, dupes d'un fol espoir,
Les jouets de l'orgueil, les martyrs du savoir ;
Ce fou qui, de l'Etna, dont il fut la victime,
Courut en s'y plongeant interroger l'abîme ;
Et toi qui de Platon allas chercher les cieux,
Et payas de tes jours ce désir curieux.
Plus loin sont ces mortels dont la tête féconde
Chaque jour en idée enfante un meilleur monde.
Le fantastique ouvrage à peine est commencé,
Le vent souffle, il abat l'édifice insensé ;
Dans l'air s'évanouit le monde imaginaire :
Mais bientôt, de Platon poursuivant la chimère,
L'infatigable orgueil redouble ses travaux,

Et sur des plans détruits bâtit des plans nouveaux :
De ses faibles réseaux ainsi l'insecte agile
Reprend les fils rompus et la trame fragile.
Vains efforts ! Au milieu des clameurs et des ris,
Ils vont se débattant à travers des débris :
D'un rêve ambitieux trop juste récompense !
Un autre, nourrissant son avare espérance,
Veille près d'un creuset, et couvant son trésor
Demande qu'un plomb vil se convertisse en or :
Mais bientôt trahissant son attente affamée
Le perfide métal s'évapore en fumée.
D'autres vont étalant un luxe ambitieux,
De superbes jardins, des marbres précieux ;
Mais autour d'eux (ainsi le veut la providence)
Tout est désert, partout règne un profond silence ;
Sous leurs lambris dorés languit le triste Orgueil,
L'indifférent Oubli seul en garde le seuil ;
Et la nymphe aux cent voix, pour eux seuls plus discrète,
Passe les yeux fermés et baissant sa trompette.
Bientôt dans leurs palais l'ennui vient les saisir,
Et comme sans témoins leur luxe est sans plaisir.
Enfin, tous de leurs noms veulent laisser la trace ;
Le sable les reçoit, et le vent les efface.
Dans ce vague séjour errait l'ange infernal,
Lorsqu'à travers la nuit, du rayon matinal
La timide lueur à ses yeux se présente ;
Il dirige ses pas vers la clarté naissante :
Tout à coup à ses yeux par l'aurore éclairés
Se découvrent de loin d'innombrables degrés,
Des célestes palais escalier magnifique :
Au-dessus s'élevait un superbe portique
Qui défie en grandeur tout le luxe des rois ;
L'or et le diamant y brillent à la fois ;
De cailloux précieux le portail étincelle ;

Nul pinceau ne saurait en tracer le modèle :
Moins brillante autrefois vous montiez vers les cieux,
Échelle de Jacob, degré mystérieux,
Où son œil croyait voir, des demeures des anges,
Descendre et remonter les célestes phalanges,
Quand frappé tout à coup de ce rêve étonnant,
Les regards éblouis et le front rayonnant,
Il s'écria : Je vois les portes éternelles !
Quelquefois rappelée aux voûtes immortelles,
L'échelle disparaît : une mer de clarté
Et de nacre liquide et d'albâtre argenté,
Roule au-dessus des flots d'une onde éblouissante.
Sur cette vaste mer, au loin resplendissante,
Les élus sont portés, de ce terrestre lieu,
Entre les bras d'un ange, ou sur un char de feu.
 Alors, dans tout l'éclat de la magnificence,
Descendait suspendu cet escalier immense,
Soit pour braver Satan, soit enfin que son cœur
Sentît plus vivement la perte du bonheur :
A ce riche portail de la céleste voûte
Répondait une longue et spacieuse route
Qui, des hauteurs du ciel touche au riant Éden,
De nos premiers parens délicieux jardin,
Et de ce beau séjour mène au reste du monde.
De ce vaste chemin l'ouverture profonde
Surpassait en largeur ce passage sacré
Qui, des mains de Dieu même aux anges préparé,
Descendait de son trône à la montagne sainte,
Par qui ce Dieu, du haut de la divine enceinte,
Envoyait à Juda les messagers des cieux,
Voyait l'heureux Jourdain, délice de ses yeux,
Et, jusqu'aux bords du Nil, de sa race chérie
De l'aurore au couchant contemplait la patrie.
Non moins large s'ouvrait ce lumineux chemin,

Où l'Éternel lui-même a posé de sa main
Les digues de la nuit, pareilles aux limites
Qu'à la fureur des mers sa puissance a prescrites.
Là, s'arrête Satan ; et du premier degré
D'où cette échelle d'or monte au parvis sacré,
Il regarde, et de loin, dans la vaste étendue,
Parcourt de l'univers la pompe inattendue :
Ses yeux ont d'un regard saisi le monde entier.
Tel l'adroit éclaireur qui, par un noir sentier
Poursuivant dans la nuit sa course périlleuse,
Marche, et gagne d'un mont la hauteur sourcilleuse
Que déjà vient frapper le rayon du matin,
S'arrête, admire, embrasse un immense lointain,
Des pays inconnus, leur riche capitale,
Et de ses hautes tours la pompe impériale :
Tel Satan contemplait ce monde merveilleux
Qui, même après le ciel, étonne encor ses yeux ;
Mais le dépit surtout en secret le dévore
En admirant la main du Dieu qui le décore.
Bien au-dessus des lieux que la nuit a voilés,
Il découvre, il parcourt les mondes étoilés,
Depuis les deux bassins où l'équitable Astrée
Et des jours et des nuits balance la durée,
Jusqu'au bélier fameux par sa riche toison,
Qui, sous son noble poids franchissant l'horizon,
Transporta sur les mers Andromède éperdue.
Enfin d'un pôle à l'autre embrassant l'étendue,
Son œil dans sa largeur parcourt notre univers.
Soudain vers les confins de ces brillans déserts
Dont la beauté l'enflamme, et dont l'aspect l'irrite,
Son vol impatient plonge et se précipite,
Glisse d'un cours aisé dans le fluide azur,
Et traverse, en nageant dans les flots d'un air pur,
Ces globes dont chacun, sous sa voûte profonde,

De loin paraît un astre, et de près est un monde,
Peut-être une île heureuse, et telle qu'en son sein
La mer vit d'Hespérus le superbe jardin.
Lieux charmans qui peut-être ont aussi leurs prairies,
Leurs vallons, leurs forêts, et leurs plaines fleuries;
Il les voit, les approche, et ne s'informe pas
Quel peuple heureux habite en ces heureux climats.
Mais, parmi tant d'objets de sa surprise extrême,
Le soleil, en éclat presque égal au ciel même,
Du monde à ses regards éclipse la grandeur;
Il vole, il veut de près contempler sa splendeur;
Autour de lui brillant de sa magnificence,
Les mondes sont placés à leur juste distance:
Tous suivent, sous ses lois, leurs cours respectueux.
De son trône éternel l'astre majestueux
En torrens enflammés leur verse la lumière;
Tous d'accord avec lui poursuivent leur carrière,
Et, dans ce grand concert réglant sur lui leur cours,
Nous mesurent les ans, et les mois, et les jours.
C'est toi, soleil, c'est toi dont l'action puissante
Les soumet en secret à ta force agissante,
Soit qu'ils soient attirés vers ta source de feu,
Soit qu'à tous ces sujets dont tu parais le dieu
Un fluide éthéré qui vers toi les entraîne
Imprime fortement ta vertu souveraine,
Pénètre jusqu'au centre, et par un doux pouvoir
A leurs orbes errans apprenne à se mouvoir.
Satan vient; sur ce globe, étonnante merveille,
Il aborde, et jamais une tache pareille
Sur son disque éclatant n'apparut à nos yeux.
Satan se plaît à voir ce monde radieux;
La terre n'offre point de matière si rare.
Aux plus brillans métaux si l'homme la compare,
C'est un océan d'or, c'est une mer d'argent;

Si des pierres de prix font son éclat changeant,
C'est l'escarboucle ardent, le rubis, la topase:
De tous ces feux unis l'astre éclatant s'embrâse;
Sur le sein du grand-prêtre, autour du nom de Dieu,
Jadis étincelaient moins de gerbes de feu;
Notre pensée enfin imagine moins belle
Cette pierre, l'objet d'une attente éternelle,
Et qui, peut-être un jour ouvrage du hasard,
A lassé jusqu'ici tous les efforts de l'art,
De cet art qui, fixant sa mobile substance,
Du mercure indocile a domté l'inconstance,
Et, courant l'arracher à l'abîme des mers,
A ce nouveau Protée a su donner des fers:
Tant l'art humain ajoute aux merveilles du monde!
Faut-il donc s'étonner qu'en sa marche féconde
Le soleil, de ses feux épanchant le trésor,
Roule des flots d'argent et des rivières d'or,
Lorsque, si loin des cieux, ce roi de la nature
En riches diamans durcit la fange impure,
Donne aux métaux empreints de ses vives chaleurs
Le prix de la matière et l'éclat des couleurs?
Vains trésors comparés à leur auteur suprême!
L'or et le diamant, l'art, la nature même,
Ce qu'enferme la terre et l'humide séjour,
Pâlit près d'un rayon du grand astre du jour.

Satan, sans s'éblouir, voit tous ces grands spectacles.
De la hauteur des cieux, sans ombre, sans obstacles,
Son œil possède au loin l'immensité des airs.
Et tel qu'à l'équateur cet œil de l'univers
Darde en rayons directs sa flamme verticale;
Telle, des champs du ciel parcourant l'intervalle,
Dans les flots transparens d'un air pur et vermeil,
Monte droit vers Satan la clarté du soleil;
Et l'ange de la nuit, nageant dans la lumière,

Commande d'un regard à la nature entière.
Alors il voit un ange, un ange radieux
Que Jean a vu depuis dans ce globe de feux.
Tourné vers le soleil dont lui-même est l'image,
L'ange aux yeux de Satan dérobe son visage;
Mais son corps éclatait de célestes beautés.
Deux ailes, en flottant, brillaient à ses côtés.
Des rayons les plus purs qu'il a choisis lui-même,
Il tressa pour son front son riche diadème;
Et sur son corps d'albâtre étalant leur trésor,
Ses longs cheveux pendans tombaient en boucles d'or;
Pensif, il méditait le grand ordre du monde.
Satan dans ses projets prétend qu'il le seconde,
Lui montre cet Éden, ces bocages si beaux
Où doit finir sa course, où naquirent nos maux.
D'abord il se déguise, et l'adroite imposture
D'un ange lumineux lui prête la figure,
Mais d'un ange qui siége au second rang des cieux.
La céleste jeunesse étincelle en ses yeux,
Répand sur tout son corps sa grâce enchanteresse;
De ses dehors trompeurs rien ne trahit l'adresse.
L'or couronne son front; de ses cheveux mouvans
Chaque boucle se joue et flotte au gré des vents,
Et de l'arc radieux des voûtes éternelles
L'or, la pourpre et l'azur ont nuancé ses ailes.
Son front, son air, ses traits, d'un ange ont la fraîcheur;
Sa robe retroussée annonce un voyageur;
Sa baguette d'argent dans ses mains se balance;
Son port est assuré, noble est sa contenance.
Il marche; sans le voir le chérubin l'entend:
Averti par l'oreille, il se tourne à l'instant.
L'archange d'Uriel reconnaît le visage;
Uriel que jadis plus d'un noble message
Honora dans les cieux; le brillant Uriel,

L'un des sept séraphins qui, devant l'Éternel,
D'un regard attentif, d'une oreille exercée,
Dans un mot, un clin d'œil, devinent sa pensée,
Et de la cour céleste au séjour des humains
Courent exécuter ses ordres souverains,
Voyagent sur la terre ou s'élancent sur l'onde,
Et des décrets du ciel avertissent le monde.

« Chérubin, dit Satan, ton nom est Uriel;
» Je te connais; je vois ce messager du ciel
» Dont Dieu même empruntait les yeux et les oreilles,
» Qui proclame ses lois, annonce ses merveilles;
» Et même, en ce moment, ambassadeur de Dieu,
» Peut-être il t'envoya vers ce monde de feu.
» Moi, simple voyageur dans ces nouvelles plages
» Heureux, je viens jouir de ses nouveaux ouvrages.
» L'homme, de ses travaux le plus cher à ses yeux,
» L'homme excite surtout mon désir curieux;
» C'est pour lui qu'il créa cette voûte azurée;
» Pour lui j'ai quitté seul les champs de l'empyrée.
» O brillant séraphin, guide mes pas errans,
» Enseigne-moi parmi ces mondes différens
» Lequel habite l'homme, ou si, changeant d'asile,
» Chaque orbe tour à tour devient son domicile;
» Qu'en voyant les heureux que l'Éternel a faits,
» Je l'admire en silence, ou chante ses bienfaits.
» Touché de son amour, frappé de sa puissance,
» Trop heureux qui, pour lui plein de reconnaissance,
» Peut l'honorer dans l'homme en ce vaste univers,
» Dans les palais des cieux, au gouffre des enfers,
» Des anges révoltés la demeure éternelle!
» Sans doute à remplacer leur race criminelle
» Il a destiné l'homme; et le ciel réparé
» Nous verra plus heureux, et lui mieux adoré.

» Son règne est toujours juste, et sa loi toujours sage. »
De ce faux séraphin tel est le faux langage.
Uriel est trompé : trop pardonnable erreur !
Quel ange ou quel mortel peut lire au fond du cœur ?
L'œil de Dieu le peut seul ; mais souvent sa puissance
Laisse errer dans la nuit l'hypocrite licence,
Et par sa volonté, du moins par son aveu,
Elle parcourt la terre, entre dans le saint lieu :
Hélas ! C'est vainement que la sagesse veille ;
Trop souvent le soupçon à sa porte sommeille,
Et follement tranquille en sa sécurité
Abandonne son poste à la simplicité,
A la simplicité dont la bonté crédule
Trouve un air d'innocence au mal qu'on dissimule.
Tel est son sort, tel fut le destin d'Uriel ;
Lui, le plus clairvoyant des ministres du ciel,
De son cœur généreux écoutant la droiture,
Sa franchise en ces mots répond à l'imposture :
« Quand une noble ardeur t'amène dans ce lieu
» Pour voir, pour adorer le chef-d'œuvre de Dieu,
» Je ne puis te blâmer, ô le plus beau des anges !
» Non, ton zèle plutôt mérite mes louanges,
» O toi qui, t'arrachant aux délices du ciel,
» Viens dans ces lieux lointains admirer l'Éternel,
» Et savoir par tes yeux ce que d'autres peut-être,
» Sans s'exiler du ciel, pourront bientôt connaître.
» Qu'il est bon, qu'il est grand dans ses nobles travaux
» Celui qui donne l'être à ces mondes nouveaux !
» Qu'il est doux de les voir, d'en garder la mémoire !
» Mais qui pourra compter ces témoins de sa gloire ?
» Et combien sa sagesse éclate en ces bienfaits
» Dont il cache la cause et montre les effets !
» Moi-même en fus témoin, lorsque la masse immense,
» Informe et brute encor, parut en sa présence.

» Le chaos l'entendit ; à sa puissante voix
» L'abîme en mugissant obéit à ses lois.
» Mais la nuit s'étendait sur la nature entière :
» Dieu dit : Que le jour luise ! Il dit : Tout fut lumière ;
» L'ordre naquit du trouble ; on vit chaque élément
» A son poste marqué courir docilement :
» Chacun selon son poids, l'air, l'eau, le feu, la terre,
» A leur place arrêtés, suspendirent leur guerre :
» Chacun eut son empire, et chacun son emploi ;
» Ils marchent asservis à leur constante loi.
» Le reste dans l'espace, en poursuivant sa route,
» Courut d'un mur solide environner la voûte.
» Vois ces champs azurés que des rayons si doux
» D'une pâle lueur éclairent près de nous ;
» C'est la terre qui roule, à sa marche fidèle :
» Ce feu n'est pas le sien, mais il brille pour elle ;
» Sans lui cet hémisphère, où le faible jour luit,
» Comme l'autre moitié rentrerait dans la nuit.
» Mais ce point lumineux, la lune (ainsi se nomme
» Cet astre consolant et si propice à l'homme)
» De ses feux empruntés lui prête le secours :
» C'est elle qui des mois lui mesure le cours ;
» Toujours renouvelée et toujours décroissante,
» Elle change trois fois sa figure inconstante ;
» Et recouvrant ses feux dans son tour diligent,
» Elle chasse la nuit de son sceptre d'argent.
» Vois plus loin ce séjour peu vaste, mais fertile ;
» Là, des premiers humains est le riant asile :
» Ces champs sont leur jardin, et ces bois leurs berceaux.
» Pars : mon devoir ici demande ma présence. »

Il dit, et se détourne. En un profond silence
Le fier Satan s'incline ; ainsi l'honneur des rangs
Distingue dans les cieux les ordres différens ;
Utile et saint devoir dont la douce puissance,

Inspirant le respect, nourrit l'obéissance.
Il part, vole, dans l'air trace un large sillon,
Se roule vers la terre en brillant tourbillon,
Et ne s'arrête pas, dans l'ardeur qui l'anime,
Que du pompeux Niphate il n'ait touché la cime.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT.

La vue d'Éden et du lieu où Satan doit exécuter l'attentat qu'il a projeté contre Dieu et contre l'homme, commence à l'intimider. Il se trouve agité de plusieurs passions, d'envie, de crainte et de désespoir; mais il se confirme dans le mal, et s'avance vers le paradis. Description de la montagne au haut de laquelle il est situé. Il franchit tous les obstacles, se transforme en vautour, et se perche sur l'arbre de vie, qui s'élevait au-dessus de tous. Peinture de ce jardin délicieux: Satan considère Adam et Eve. La noblesse de leur figure et le bonheur de leur état le frappe d'étonnement. Il persiste dans la résolution de travailler à leur ruine. Pour les mieux connaître, il épie en secret leurs discours. Par ce qu'il entend dire, il apprend qu'il leur était défendu, sous peine de mort, de manger du fruit de l'arbre de la science. Il fonde là-dessus le plan de sa tentation, et se propose de les engager à la désobéissance. Il diffère son attaque, afin de s'instruire plus particulièrement de leur état, avant que de rien entreprendre. Uriel, descendant sur un rayon du soleil, avertit Gabriel, à qui la garde des portes du paradis était confiée. Il lui fait entendre qu'un esprit infernal s'était échappé; qu'il avait passé vers l'heure du midi par sa sphère, sous la forme d'un ange heureux: qu'il s'était transporté au paradis, et que ses gestes furieux sur le mont l'avaient trahis. Gabriel promet de le trouver avant le lever du soleil. Adam et Eve s'entretiennent ensemble, et se retirent à la fin du jour pour goûter les douceurs du sommeil. Description de leur berceau: leur prière du soir. Gabriel fait faire la ronde aux esprits qui étaient de garde, et il détache deux anges vers le berceau d'Adam, de peur que le malin esprit n'entreprenne quelque chose contre nos premiers pères, sans défense pendant leur repos. Ils le trouvent à l'oreille d'Eve, occupé à la tenter dans un songe,

et ils l'amènent de force vers Gabriel : il répond fièrement, et se prépare au combat ; mais effrayé par un signe du ciel, il s'enfuit hors du paradis. Ce quatrième livre, comme on voit par cet argument, est le plus fécond en événemens et tableaux. C'est avec une sorte de ravissement que le lecteur est transporté tout à coup des régions de l'enfer et de l'empire du Chaos, dans les champs délicieux du paradis terrestre. Ce séjour tranquille et l'innocence de nos premiers parens, contrastent heureusement avec les scènes décrites dans les livres qui précèdent ; ils font ressortir le caractère de Satan, et les fureurs de Satan font ressortir à leur tour les délices d'Éden.

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE QUATRIÈME.

O qui fera tonner ces redoutables mots
Qu'entendit dans les cieux l'inspiré de Pathmos ;
Ces accens qui, pareils à la foudre qui gronde,
Répétèrent, *Malheur aux habitans du monde !*
Alors que, terrassé pour la seconde fois,
Le dragon qu'annonçaient de prophétiques voix
Vint sur la race humaine assouvir sa vengeance ?
Oh ! Quand il peut encor préparer sa défense,
Pourquoi l'homme, entouré d'un piége insidieux,
N'est-il pas averti par cette voix des cieux ?
Instruit par ce signal de l'approche du traître,
L'homme à l'ange perfide eût échappé peut-être.

Le temps presse : Satan, son adroit tentateur,
Hélas ! Et quelque jour son lâche accusateur,
Pour la première fois vient troubler son asile,
Et sur ce couple heureux, innocent et fragile,
Venger par leur trépas l'affront de ses revers,
La perte de son trône, et sa chûte aux enfers.

Le moment est venu, j'entends gronder l'orage ;
L'horrible Satan vient, il vient brûlant de rage ;
Il hésite, il balance, et, malgré sa fierté,
De ses propres fureurs recule épouvanté :
Tels, renfermant la mort, les bronzes de la guerre
Reculent au moment qu'ils lancent le tonnerre.

En vain du sombre abîme il croit être vainqueur;
L'enfer le suit partout, l'enfer brûle en son cœur:
Pour éviter l'enfer en son désordre extrême,
Malheureux, il voudrait s'arracher à lui-même.
Le remords se réveille avec le désespoir.
N'osant se souvenir, et tremblant de prévoir,
De son ancien éclat la mémoire importune
D'un bonheur qui n'est plus accroît son infortune.
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il va devenir,
Pour des crimes plus grands un plus triste avenir,
Dieu maître bienfaisant et vengeur implacable;
Tout l'effraie ou l'aigrit, le menace ou l'accable.
Tantôt du frais Éden l'aspect délicieux
Offre à son œil jaloux ses champs rivaux des cieux;
Tantôt de l'empyrée il contemple la voûte;
Tantôt ce beau soleil, au plus haut de sa route
Épanchant de son trône un torrent de clartés,
Blesse de son éclat ses regards irrités:
Il gémit; et, cédant à sa douleur profonde,
Il adresse ces mots au grand astre du monde:
« Globe resplendissant, majestueux flambeau,
» Toi qui sembles le dieu de ce monde nouveau,
» Toi dont le seul aspect fait pâlir les étoiles,
» Et commande à la nuit de replier ses voiles,
» Bienfait de mon tyran, chef-d'œuvre de ton roi,
» Toi qui charmes le monde et n'affliges que moi,
» Soleil, que je te hais! Et combien ta lumière
» Réveille les regrets de ma splendeur première!
» Hélas! Sans ma révolte, assis au haut des cieux,
» Un seul de mes rayons eût éclipsé tes feux;
» Et, sur mon trône d'or, presque égal à Dieu même,
» J'aurais vu sous mes pieds ton brillant diadème.
» Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans les fers,
» Il m'a fermé les cieux et creusé les enfers.

» Sujet, enfant ingrat, devais-je méconnaître
» Ce Dieu, mon bienfaiteur encor plus que mon maître?
» Près de son trône assis, le vîmes-nous jamais
» Nous reprocher ses dons, nous plaindre ses bienfaits?
» Des hymnes, de l'encens pour ce monarque auguste :
» Quelle tâche plus douce, et quel tribut plus juste?
» Je pervertis ses dons, je me fis son rival;
» Je crus qu'encore un pas, je marchais son égal :
» De ses faveurs sans fin craignant la dette immense,
» Je secouai le poids de la reconnaissance;
» Malheureux que je suis! N'ai-je pas dû savoir
» Qu'un cœur tendre jamais ne craint de recevoir?
» Aimer, c'est reconnaître; et mon amour fidèle
» Seul put payer d'un dieu la bonté paternelle;
» Qu'il est doux, quand ses dons renaissent tous les jours,
» Et de rendre sans cesse, et de devoir toujours!
» Pourquoi fus-je placé si près du rang suprême?
» Hélas! Tout mon malheur est né du bonheur même;
» Plus éloigné du trône il n'eût pu me tenter :
» Le faible se soumet, le puissant veut monter.
» Oui, l'orgueil du pouvoir me conduisit au crime,
» Je prétendis au trône, et tombai dans l'abîme.
» Mais quoi! De sa puissance enivré comme moi
» Quelque autre aurait peut-être osé braver son roi,
» Et suivant de l'orgueil l'amorce enchanteresse,
» Aurait dans ses complots entraîné ma faiblesse?
» Mais non; de mes égaux aucun n'a succombé,
» Tous sont restés debout, et moi seul suis tombé.
» Mais Dieu des mêmes dons m'accorda-t-il l'usage?
» Oui, ce Dieu donne à tous même force en partage;
» Eh! De quoi donc me plaindre? Et qui donc accuser?
» Non, rien ne te manqua, rien ne peut t'excuser.
» Peut-être en s'égarant ton cœur ne fut pas libre?
» Il l'était, et toi seul as rompu l'équilibre.

» Dieu signale pour tous son amour paternel.
» Eh bien, qu'il soit maudit cet amour si cruel,
» Cet amour qui pour moi plus fatal que sa haine
» M'accable sous le poids d'une éternelle peine!
» Dieu maudit! Ah! Plutôt sois maudit mille fois,
» Toi, sujet révolté qui, coupable par choix,
» As de ta liberté fait un indigne usage!
» Dieu fit ta liberté, tes maux sont ton ouvrage.
» Où me cacher? Où fuir son pouvoir souverain,
» Son œil inévitable, et sa terrible main?
» Sa puissance est sans borne, et mon malheur l'égale.
» Vainement j'ai brisé ma prison infernale:
» Ah! L'enfer véritable est au fond de mon cœur;
» Lui-même est un enfer creusé par ma fureur;
» Gouffre plus effrayant, plus dévorant abîme
» Que l'antre épouvantable où m'a plongé le crime.
» Près de lui, je le sens, l'enfer même est un ciel:
» Eh bien, sois repentant, si tu fus criminel:
» N'est-il plus de remords? Ou n'est-il plus de grâce?
» Devant le Dieu vengeur fais plier ton audace.
» Moi, plier! Ce mot seul est un affront pour moi.
» Que diraient ces guerriers dont j'ai séduit la foi?
» Ah! Quand ils m'opposaient à ce Dieu que je brave,
» Leur ai-je donc promis de revenir esclave?
» Dois-je, aux pieds du tyran me courbant en leur nom,
» Au lieu de la vengeance emporter le pardon?
» Ah! Si je dus prétendre à leur obéissance,
» C'était sur les débris de sa toute-puissance.
» Et quand à pardonner il pourrait consentir,
» Le pardon serait court comme le repentir:
» Satan s'indignerait d'avoir obtenu grâce;
» Assis au même rang, j'aurais la même audace;
» Je briserais mes fers, et bientôt le bonheur
» Se joûrait d'un serment qu'arracha le malheur.

« Bientôt j'attaquerais un Dieu que je déteste,
» Et ma seconde chute en serait plus funeste :
» Faut-il payer si cher cette paix d'un moment
» Qui croîtrait à la fois ma honte et mon tourment?
» Rien ne peut de l'orgueil refermer les blessures;
» On pardonne les maux, mais non pas les injures.
» Les traits dont m'a percé mon superbe vainqueur
» Sont entrés trop avant dans le fond de mon cœur;
» Notre ennemi le sait : loin de nous faire grâce,
» L'homme, son favori, dans son cœur nous remplace.
» Il a créé pour lui ces champs délicieux;
» Il donne à l'homme un monde, et nous bannit des cieux.
» Adieu donc l'espérance et la crainte avec elle!
» Fuyez, lâches remords; vengeance, je t'appelle :
» Que du monde entre nous l'empire soit égal;
» Qu'il soit le Dieu du bien, je le serai du mal.
» C'en est fait, je lui voue une éternelle guerre :
» Nous aurons tous les deux nos autels sur la terre;
» Et ces êtres chéris, ce paradis charmant,
» Seront de mon pouvoir le premier monument. »
Tandis qu'il parle ainsi, sont peints sur son visage
Le désespoir, la haine et la jalouse rage :
Son teint, qui par trois fois a changé de couleur,
A des yeux attentifs eût révélé son cœur,
Et ses trompeurs dehors et son fatal message :
Au front des immortels brille un jour sans nuage.
Soudain il dissimule, et, composant ses traits,
Sur son front hypocrite il affecte la paix.
C'est lui qui, le premier, déguisant sa malice,
D'un semblant de vertu sut habiller le vice;
Sa feinte eût abusé les regards d'un mortel,
Mais il ne put tromper l'œil perçant d'Uriel :
Cet œil, qui l'a conduit jusqu'aux monts d'Assyrie,
Méconnaît dans ses traits sa céleste patrie.

Quand Satan se croit seul, l'archange vigilant
A vu son air troublé, son œil étincelant,
Son geste furieux, sa marche turbulente.

Toutefois, poursuivant sa course menaçante,
Jusqu'aux plaines d'Éden Satan s'est avancé :
Il regarde ; et, dans l'air doucement exhaussé,
De près s'offre à ses yeux un côteau que couronnent
De leurs rameaux touffus les bois qui l'environnent.
De ce mont chevelu les arbrisseaux nombreux
Épaississent partout le taillis ténébreux ;
Et leur richesse inculte, et leur luxe sauvage,
De l'enceinte sacrée interdit le passage.
Plus haut, le frêne altier, le cèdre oriental,
Le palmier élancé, le pin pyramidal,
De cette scène agreste amphithéâtre sombre,
Montant de rangs en rangs, jetaient ombre sur ombre.
Au-dessus, déployant leurs rameaux fastueux,
Un innombrable amas d'arbres majestueux
L'environnent partout d'un rempart de verdure :
Toutefois, dominant cette immense clôture,
L'homme contemple au loin son empire nouveau.
Enfin, tournant en cercle au sommet du côteau,
Plus agréable aux yeux et plus utile encore,
Un choix d'arbres féconds à l'envi le décore.
Là, près du fruit naissant la fleur s'épanouit,
L'arbre donne et promet, l'œil espère et jouit.
Libéral envers eux de sa douce influence,
Le soleil les mûrit, les dore, les nuance,
Plus richement cent fois qu'il ne peint à nos yeux
Les nuages du soir ou l'arc brillant des cieux.

Satan vient : plus ses pas approchent du bocage,
Et plus l'air devient pur et brille sans nuage :
Air suave, air divin, et dont l'heureux pouvoir
Peut calmer tous les maux, tous, hors le désespoir !

Le printemps tout entier autour de lui respire :
Dans les champs, sur les eaux folâtre le zéphyre;
Sa molle haleine exhale un air délicieux,
Du doux bruit de son vol il anime ces lieux,
Parcourt les fruits nouveaux, baise les fleurs nouvelles,
De leur ambre en passant il embaume ses ailes,
Et court aux antres verts apprendre en murmurant
Sur quels bords il cueillit ce tribut odorant.
Ainsi, lorsqu'au nocher qui, côtoyant l'Afrique,
Laisse bien loin de lui les tours de Mozambique,
De la rive où le nord regarde l'orient,
Arrivent les parfums de ce climat riant
Où l'Arabe moissonne et l'encens et la myrrhe.
Tout à coup, enchanté du baume qu'il respire,
Et de la voile oisive oubliant le secours,
Il s'arrête, il se plaît à ralentir son cours;
Parfumé de l'encens que le rivage envoie,
Le vieil Océan même en a souri de joie;
Et bien loin de ces bords les heureux matelots
Hument l'air embaumé qui les suit sur les flots :
Tel jouissait Satan; tel, marchant en silence,
Il admire ces lieux qu'afflige sa présence.
Pensif et solitaire il arrive à pas lents;
Pour chercher un passage il s'égare long-temps;
Sous la voûte des bois les buissons qui s'enlacent
De leurs tissus épais l'arrêtent, l'embarrassent,
Et dérobent aux yeux, en croisant leurs rameaux,
Les vestiges de l'homme et ceux des animaux,

Seul aux bords opposés, du côté de l'aurore,
Sous des ombrages frais, un accès reste encore :
A peine il l'aperçoit, son superbe dédain
Fuit un abord facile, il s'élance, et soudain,
Franchissant de ces lieux l'inviolable entrée,
Il retombe, et s'abat dans l'enceinte sacrée.

Ainsi, quand le berger dort avec ses troupeaux,
Vers le faible rempart, garant de leur repos,
Terrible, aiguillonné par sa faim meurtrière,
Le loup vient, et d'un saut a franchi la barrière:
Tel le brigand nocturne assiége le trésor
Où l'avide opulence accumule son or;
En vain d'épais barreaux, en vain le coffre avare,
Opposent un obstacle aux assauts qu'il prépare,
Il brise le vitrage, il dépouille les toits,
Descend, pille, et remonte, affaissé sous le poids:
Tel ce premier brigand, cet archange homicide,
Aux murs chéris de Dieu livre un assaut perfide,
Monte à l'arbre de vie, arbre qui vers les cieux
Lève au-dessus de tous son front audacieux;
Sous les traits d'un vautour à la serre cruelle,
Satan n'y cherche point une vie éternelle,
Non; des êtres vivans, dans son affreux transport,
Sur l'arbre de la vie il médite la mort:
Il n'attend pas non plus que cet arbre l'inspire,
Et des vertus en lui renouvelle l'empire;
C'est un poste élevé d'où ses avides yeux
Cherchent au loin la proie où prétendent ses vœux.
Ainsi Dieu seul connaît et Dieu seul apprécie
Les véritables maux, les vrais biens de la vie:
Le reste corrompt tout, et par un sort fatal
Fait trop souvent du bien les instrumens du mal;
Ou, profanant du ciel les plus brillans ouvrages,
Souvent les prostitue à d'indignes usages.

Satan contemple au loin ce sol délicieux,
Et son œil sur la terre a cru revoir les cieux:
Riche de fruits, de fleurs, de ruisseaux, de verdure,
Dans une étroite enceinte il contient la nature;
C'est le jardin de Dieu, c'est son plus doux séjour,
L'objet de ses bienfaits, l'objet de son amour;

D'Auran, dont il bordait la plaine orientale,
Dieu même l'étendit jusqu'à la tour royale
Que les fiers Séleucus bâtirent autrefois.
Là, ses mains ont planté des arbres de son choix;
De la terre encor vierge innocentes prémices,
L'œil, le goût, l'odorat en faisaient leurs délices.
Plus fleuri, plus riant, et plus superbe encor,
L'arbre heureux de la vie y porte des fruits d'or:
Source de nos malheurs, près de l'arbre de vie,
L'arbre de la science a trouvé sa patrie:
Arbre funeste, hélas! Par lui l'ange infernal
De la source du bien fit éclore le mal.
Du côté du midi sur la brillante arène
Un fleuve en cent détours s'égaie dans la plaine,
Rencontre une montagne, et sans se détourner
Ses ondes dans ses flancs courent s'emprisonner:
Pour dominer au loin cette riche campagne,
L'Éternel de ses mains posa cette montagne,
Lui-même la plaça sur ses rapides eaux.
Là, du sol altéré mille secrets vaisseaux
(Ainsi Dieu l'ordonna) boivent par chaque veine
L'eau qui monte et s'élève en immense fontaine,
Et s'épanche en ruisseaux dans ce riant jardin;
Tous vont se réunir dans un vaste bassin,
Et, se félicitant de l'art qui les rassemble,
En bruyante cascade ils retombent ensemble;
Puis, fier et triomphant de reparaître au jour,
Le fleuve, libre enfin, les rappelle à son tour.
Tous alors reprenant leur course vagabonde
Partagent de nouveau le tribut de leur onde,
Parcourent cent pays, cent royaumes divers,
Dont l'inutile nom est banni de mes vers.
Mais si l'art en pouvait retracer la peinture,
J'aimerais mieux conter comment cette onde pure

Verse en flots azurés, en nappes de saphir,
Mille brillans ruisseaux que ride le zéphyr,
Qui tous, se défiant dans leur course rivale,
Baignent les sables d'or, la perle orientale,
Et fuyant, s'égarant, et revenant encor,
Roulent de leur nectar le liquide trésor;
Sous la voûte des bois, dans la plaine brillante,
Visitent chaque arbuste, abreuvent chaque plante,
Désaltèrent ces fleurs, les délices des yeux,
Ces fleurs dignes d'Éden, ces fleurs dignes des cieux:
Aux froids compartimens, aux formes régulières,
L'art n'assujettit point leurs tribus prisonnières;
La nature, au hasard, d'une prodigue main
De la terre émaillée en a paré le sein:
L'une s'épanouit aux doux feux de l'aurore;
Des flammes du midi cette autre se colore,
Et, fière d'étaler son calice vermeil,
S'ouvre amoureusement aux rayons du soleil;
D'autres, aux bois touffus; au sein des forêts sombres,
Dont les épais rameaux rembrunissent les ombres,
Aiment à confier leurs modestes attraits,
Source de voluptés et bientôt de regrets.
Tel était ce jardin riant et magnifique,
Simple et majestueux, élégant et rustique.
Là, brillent suspendus ces globes précieux
Dont le suc plaît au goût, et la couleur aux yeux:
Ces fruits d'or végétal, ces pommes délectables,
Ont dans ces lieux divins réalisé les fables.
Ailleurs, mille arbrisseaux distillent en pleurant
La myrrhe précieuse et le baume odorant:
L'œil voit de frais gazons, de riantes prairies,
D'heureux troupeaux tondant les pelouses fleuries,
Des palmiers ombrageant de modestes côteaux,
Des vallons émaillés; de limpides ruisseaux

Nourrissent ces trésors de leurs eaux cristallines,
Et parmi tant de fleurs la rose est sans épines.
Plus loin, des antres verts ignorés du soleil,
Par leur douce fraîcheur invitent le sommeil;
Sur eux rampe le lierre, ou montant avec grâce
De ses bras tortueux la vigne les embrasse,
Et le long de leur voûte élève dans les airs
Et ses grappes de pourpre et ses feuillages verts.
Parmi ce luxe agreste, en chutes argentines
Plus d'un ruisseau descend du sommet des collines,
Puis, au sein d'un beau lac, dont les bords festonnés
De myrtes sont couverts et de fleurs couronnés,
Va finir ses erreurs, et de ses eaux brillantes
Déploie en frais miroirs les nappes transparentes.
L'eau mollement frémit, l'oiseau chante, les vents
Emportent les parfums des feuillages mouvans;
Et l'air à ces doux bruits, concerts de la nature,
Des bois harmonieux accorde le murmure.
La fable aurait cru voir les Grâces, les Saisons,
S'entrelaçant en chœur bondir sur les gazons,
Les fouler en cadence, et Pan même à leur tête
D'un printemps éternel y célébrer la fête:
Non, du fertile Enna les paysages frais,
Ces beaux lieux où jadis la fille de Cérès
Cueillait en paix des fleurs bien moins brillantes qu'elle,
Quand Pluton l'enleva dans la nuit éternelle,
Et que sa mère en pleurs parcourut l'univers,
N'étaient pas si féconds, si rians et si verts.
Au bosquet de Daphné que vient baigner l'Oronte,
Aux eaux de Castalie Éden aurait fait honte;
Ces bocages heureux qu'arrose le Triton,
Ces côteaux fortunés où Jupiter, dit-on,
Cacha Bacchus enfant et la chèvre Amalthée,
N'avaient rien de si beau dans leur île enchantée:

Enfin ce mont brûlant, où l'on dit qu'autrefois
Se jouaient sur les fleurs les enfans de ses rois,
Où le Nil prend son cours, où de ses rocs d'albâtre
Le voyageur parcourt le long amphithéâtre,
Sur qui du premier homme on plaça le jardin,
N'offraient rien de pareil au véritable Éden.
Satan d'un œil jaloux contemple ces délices;
Ce séjour de plaisirs redouble ses supplices:
Parmi ceux qui peuplaient ces bords voluptueux,
Un couple au front superbe, au port majestueux,
A frappé ses regards; leur noble contenance,
Leur corps paré de grâce et vêtu d'innocence,
Tout en eux est céleste; et l'ange des enfers
A d'abord reconnu les rois de l'univers.
Ils l'étaient, et tous deux étaient dignes de l'être:
En eux resplendissait l'image de leur maître.
Par amour, non par crainte, ils observent sa loi;
Ils l'adorent en père, et l'honorent en roi:
C'est de ce grand pouvoir qu'émane leur puissance,
Et leurs droits sont fondés sur leur obéissance.
Mais leur sexe diffère ainsi que leurs attraits,
Et distingue leur ame aussi bien que leurs traits:
L'un reçut la valeur et la haute sagesse;
L'autre le doux maintien, la grâce enchanteresse;
Tous deux, enfans du ciel, vivent dans ce beau lieu,
Lui pour Dieu seulement, elle pour l'homme et Dieu.
Dans les yeux de l'époux la majesté respire;
Il est né pour la gloire, il est né pour l'empire:
Sur son front mâle et fier ses cheveux partagés
Voilent son cou d'albâtre; et leurs flots négligés,
Sans passer son épaule, en grappes ondoyantes
Roulaient le jai brillant de leurs touffes pendantes.
Comme un voile flottant, sans ornement, sans art,
La chevelure d'Ève assemblée au hasard

Couvrait sa belle taille, et de ses tresses blondes
Aux folâtres zéphyrs abandonnait les ondes;
Chaque boucle ressemble à ces tendres rameaux
Dont la vigne flexible embrasse les ormeaux,
Emblême de l'appui que son sexe demande;
Mais en obéissant sa faiblesse commande.
L'un exige avec grace, aime avec dignité;
L'autre laisse fléchir sa modeste fierté,
Et par son amoureuse et douce résistance,
Différant le plaisir, accroît la jouissance.
Ainsi sont réunis la force et la douceur,
L'empire et la bonté, l'amour et la pudeur,
Non point cette pudeur, enfant honteux du crime:
O triste sentiment, qu'un vil orgueil anime,
Tu n'étais point alors; un voile injurieux
Ne calomniait point le chef-d'œuvre des cieux.
Depuis, des vêtemens l'hypocrite parure
En voilant ses trésors outragea la nature:
La honte est arrivée, et la pudeur a fui.
L'homme oublia sa gloire en rougissant de lui,
Et, perdant la candeur ainsi que l'innocence,
Au prix des vrais plaisirs acheta la décence:
Tels n'étaient point encor les rois de ce beau lieu.
L'un et l'autre aux regards des anges et de Dieu
Se présentaient sans voile; et leur nudité sainte,
Comme elle était sans crime, était aussi sans crainte;
Ou plutôt tous les deux ils l'ignoraient encor.
Tous deux de leurs beautés déployant le trésor,
De leurs sexes divers le plus parfait modèle,
Des hommes le plus beau, des femmes la plus belle,
Délices l'un de l'autre, honneur du genre humain,
Erraient parmi les fleurs, en se donnant la main.
Les soins de leur jardin les occupaient sans peine;
Leur travail sans fatigue, et leur tâche sans gêne,

Par un contraste heureux rendent à ces époux
Leurs mets plus savoureux, et leur repos plus doux.
Sous un épais ombrage, aux bords d'une onde pure,
Où des zéphyrs légers frémit le doux murmure,
Tous les deux étendus, à l'abri des chaleurs
Foulaient un vert gazon, paré de mille fleurs.
Grâce aux soins journaliers de leurs doux exercices,
Leur soif a ses plaisirs, leur faim a ses délices:
Simple était leur festin; les arbres complaisans
Eux-mêmes de leurs fruits leur offraient les présens;
Et, s'inclinant vers eux, les branches tributaires
Font hommage à leur roi de ces dons volontaires.
Quand leur faim a vécu de ce riche trésor,
Dans le sein parfumé de leur écorce d'or
Leur soif puise une eau pure; et, par un double usage,
Le même fruit contient leur coupe et leur breuvage.
De ce charmant repas vous n'étiez pas absens,
Agréables souris, entretiens innocens!
Ni vous, du doux hymen légitimes tendresses,
Dont ce lieu solitaire enhardit les caresses!
Du souverain du monde innombrables vassaux,
Autour d'eux folâtraient les divers animaux;
Alors sujets heureux, soumis sans esclavage,
Qui depuis, s'enfonçant dans la forêt sauvage,
Dans le creux des rochers, dans le fond des déserts,
Craignent et font trembler le roi de l'univers.
Devant eux déployant sa gaîté caressante,
Le lion tient l'agneau dans sa griffe innocente;
Ensemble se jouaient, confusément épars,
Le lynx aux yeux perçans, les ours, les léopards;
Le lourd éléphant même à leur plaire s'empresse,
Montre tantôt sa force, et tantôt son adresse,
Et, de sa trompe agile épuisant tous les jeux,
En roule tour à tour et déroule les nœuds.

Tandis qu'aux pieds de l'homme, hélas, sans défiance,
D'un air insidieux se glissant en silence,
Sans être soupçonné, le perfide serpent
Se traîne en longs anneaux, et s'avance en rampant :
D'autres dorment couchés sur la fraîche verdure,
Et d'un air indolent ruminent leur pâture.
Cependant par degrés s'obscurcissaient les airs ;
Le soleil fatigué descendait dans les mers ;
Et l'étoile du soir à la nuit taciturne
Revient prêter les feux de sa lampe nocturne.
Immobile long-temps, l'archange ténébreux
Enfin laisse éclater ces accens douloureux :
« Puissances de l'enfer, voilà donc cette race
» A qui notre oppresseur a promis notre place !
» O rage ? Ils sont heureux, et nous sommes proscrits!
» Plus je les considère, et plus je suis surpris,
» Assemblage nouveau de lumière et de fange,
» Voisins de la matière, ils approchent de l'ange.
» Moi-même, en les voyant si semblables à nous,
» Je sens que ma pitié balance mon courroux,
» Tant sur eux l'Éternel a répandu de grâce.
» Oh ! Si tu prévoyais le sort qui te menace !
» Hâte-toi, couple aimable, hâte-toi de jouir :
» Plaisirs, honneurs, repos, tout va s'évanouir ;
» Oui, bientôt tes douleurs égaleront ta joie :
» Tremble, le malheur vient et demande sa proie.
» Comment a pu de Dieu la funeste bonté
» Joindre à tant de grandeur tant de fragilité ?
» En vain ce Dieu pour toi fit un ciel sur la terre,
» C'est Satan, oui, c'est moi qui t'apporte la guerre.
» Ah ! Celui qui pour toi créa ces nouveaux lieux
» Contre un tel ennemi dut les protéger mieux ;
» Le voilà près de vous. Mais, que dis-je ? La haine,
» O couple infortuné, n'est pas ce qui m'amène ;

» Non, le triste abandon qui m'intéresse à toi
» M'inspire une pitié que Dieu n'eut pas pour moi.
» Je viens à mes destins unir votre fortune,
» Nos droits seront communs, notre cause commune;
» Vous vivrez avec moi, je veux vivre avec vous.
» Je ne vous promets pas ce paradis si doux,
» Ces vergers odorans et ce jardin fertile;
» Toutefois tel qu'il est acceptez mon asile :
» Tel qu'il me fut donné je vous l'offre à mon tour.
» Bientôt, pour vous conduire à ma nombreuse cour,
» Des princes et des rois vont vous servir d'escorte,
» Et pour vous les enfers élargiront leur porte.
» Ce n'est point cet espace étroit et limité;
» Vous, vos fils, leurs enfans et leur postérité,
» Habiterez à l'aise en mes vastes domaines.
» Si les plaisirs y sont moins nombreux que les peines,
» Accusez-en le Dieu qui força ma fureur
» A vous punir des maux dont lui seul est l'auteur.
» Oui, j'ai pitié de vous, je plains votre innocence;
» Mais la raison d'état emporte la balance:
» Mes affronts à venger, un monde à conquérir,
» Ont endurci ce cœur tout prêt à s'attendrir:
» J'embrasse malgré moi ce que l'honneur demande,
» Et la pitié se tait quand la gloire commande ».
Ainsi Satan s'armait, pour des crimes si grands,
De la nécessité, l'excuse des tyrans.
Aussitôt de son poste il descend, il se glisse
Parmi les animaux, dont le joyeux caprice
Folâtre innocemment sous les ombrages frais.
De chacun tour à tour il emprunte les traits;
Sous ces traits imposteurs, qu'avec art il emploie,
Il vient, sans être vu, reconnaître sa proie;
Près des époux marchant par d'obliques détours,
Il vient étudier leurs gestes, leurs discours;

Tantôt du fier lion prend l'épaisse crinière,
Les yeux étincelans et la démarche altière;
Tantôt ressemble au tigre adroit et furieux,
Qui, de deux jeunes faons suivant de loin les jeux,
Se tapit, se relève, et, d'espace en espace
Avançant par degré, choisit enfin la place
D'où le traître, alongeant deux griffes à la fois,
Tous les deux les enlève et s'enfuit dans les bois.
Cependant sous ces traits quand Satan se déguise,
A sa chère compagne à ses côtés assise
Adam ouvre son cœur; et l'auteur de ses maux
Prête une oreille avide à ces accens nouveaux:
» Toi par qui ces beaux lieux s'embellissent encore;
» Toi, le premier bienfait de ce Dieu que j'adore,
» Sans doute à son pouvoir s'égale sa bonté,
» Dit-il; eh! De ce Dieu qu'avions-nous mérité?
» Qu'a-t-il besoin de nous, lui dont la main féconde
» Nous tira de la poudre, et nous donna le monde?
» Et, pour tant de bienfaits, qu'exige-t-il de nous?
» Dans ce riche jardin, dont les fruits sont si doux,
» Près de l'arbre de vie est l'arbre de science;
» Tous, lui seul excepté, sont en notre puissance;
» Chère Ève, tu le vois; de la vie à la mort
» L'espace n'est pas long. Contens de notre sort,
» Gardons-nous d'irriter la colère céleste,
» Si nous osons toucher à cet arbre funeste,
» La mort en est le prix, et, je ne sais pourquoi,
» Ce nom seul de la mort me pénètre d'effroi.
» Ah! Lorsque nous régnons sur tout ce qui respire,
» Quand l'air, la terre et l'eau sont par lui notre empire,
» Chère Ève, pourrions-nous méconnaître ses dons?
» Obéissons au Dieu par qui nous commandons;
» N'allons pas, oubliant notre heureuse innocence,
» Pour un faible plaisir, perdre un bonheur immense;

» Et, quand de tous ces biens il nous laisse le choix,
» Défendons-nous le seul que défendent ses lois.
» Peut-on lui refuser ce léger sacrifice ?
» Ève, rendons hommage à sa main bienfaitrice ;
» Bénissons ses bontés, célébrons ses grandeurs ;
» Poursuivons sous ses yeux nos agrestes labeurs,
» Soignons ces fruits naissans, taillons ces jeunes plantes,
» Étayons d'un appui leurs tiges languissantes :
» De ces travaux lui-même il nous a fait la loi ;
» Mais ces travaux sont doux, partagés avec toi. »
Il dit ; Ève répond : « O mon guide ! O mon maître !
» Toi de qui, toi pour qui l'Éternel m'a fait naître,
» Sans qui mon existence est une erreur de Dieu ;
» Non, nous ne pouvons pas, j'en fais le doux aveu,
» Lui payer trop d'encens et de reconnaissance.
» Chaque jour nous devons célébrer sa puissance ;
» Moi surtout, qu'il honore en m'unissant à toi ;
» Moi, qui jouis de tout en jouissant de toi.
» Il épuisa sur toi sa bonté libérale :
» Hors de toi, cher Adam, est-il rien qui t'égale ?
» J'aime à me rappeler ce mémorable jour,
» Ce jour qui commença ma vie et mon amour.
» Je dormais sur des fleurs ; tout à coup je m'éveille,
» De mon être inconnu j'admire la merveille ;
» J'ignore d'où je viens, qui je suis, dans quels lieux ?
» J'écoute les objets que regardent mes yeux ;
» J'entends dans une grotte une onde murmurante :
» Elle sort, se déploie en nappe transparente ;
» Je regarde, et du jour dans son sein répété
» Mon œil se plaît à voir la brillante clarté.
» De ces bords enchanteurs, sur cette plaine humide
» Je hasarde un regard ignorant et timide :
» O prodige ! Mon œil y retrouve les cieux.
» Une image flottante y vient frapper mes yeux ;

» Pour mieux l'examiner sur elle je m'incline ;
» Et l'image à son tour s'avance et m'examine ;
» Je tressaille et recule ; à l'instant je la voi
» S'effrayer, tressaillir, reculer comme moi.
» Je ne sais quel attrait me ramène vers elle ;
» Vers moi, même penchant aussitôt la rappelle :
» Enchantés de la voir, mes yeux cherchent les siens ;
» Enchantés de me voir, ses yeux cherchent les miens ;
» Et peut-être en ces lieux ma crédule tendresse
» Admirerait encor sa forme enchanteresse,
» Si, me désabusant de sa fausse amitié,
» Du fond de ce bocage une voix n'eût crié :
» Ève, que prétends-tu ? Cette image est toi-même.
» Une ombre ici te plaît, c'est une ombre qui t'aime ;
» Elle vient, elle fuit, et revient avec toi.
» Sors de l'illusion, charmant objet, suis-moi :
» Viens, je te montrerai, non plus une ombre vaine,
» Mais l'être à qui te lie une éternelle chaîne ;
» Tu feras son bonheur, et ses empressemens
» Paîront d'un doux retour tes doux embrassemens.
» Par lui du genre humain sois la mère féconde,
» Et de nombreux enfans peuplez tous deux le monde.
» Je suivis cette voix : pouvais-je faire mieux ?
» Par un guide invisible amenée à tes yeux,
» Je te vis étendu sous un platane sombre,
» Qui sur ton front auguste élargissait son ombre ;
» J'admirai tes beaux traits, ton air de majesté,
» Mais je ne trouvai point dans ta mâle beauté
» Ces dehors séducteurs, cette grâce attrayante
» Que m'offrait dans les eaux cette image charmante.
» Timide, je fuyais ; tu courus après moi :
» Chère Ève, disais-tu, bannis ce vain effroi !
» Sais-tu bien qui tu fuis dans ton erreur extrême ?
» C'est la chair de ta chair, c'est un autre toi-même ;

» C'est la moitié de toi, ta plus chère moitié,
» C'est l'être à qui ton être est pour jamais lié.
» Moi-même à mes dépens t'ai donné l'existence,
» Et tout près de mon cœur j'ai choisi ta substance:
» Viens trouver ton époux, ton frère, ton ami,
» Viens, sans toi je n'existe et ne vis qu'à demi.
» Tu me suis, tu m'atteins; ta main saisit la mienne,
» Et ma main sans effort s'abandonne à la tienne;
» Tu la mets sur ton cœur. Ah! depuis ce beau jour,
» Je sens que la beauté produit bien moins l'amour
» Que les mâles attraits, la sagesse profonde,
» Vrais ornemens de l'homme et du maître du monde ».

Sur Adam à ces mots, d'un air affectueux,
Elle jette un regard chaste et voluptueux,
Tel qu'en permet l'hymen, tel qu'amour en inspire.
Le ciel qui la forma se peint dans son sourire.
Le cœur sur son époux doucement appuyé,
Ses bras respectueux l'entourent à moitié;
Et, voilant à demi ce sein qu'il idolâtre,
Ses cheveux d'or flottaient sur sa gorge d'albâtre.
Adam reste muet, il admire tout bas
Un amour si soumis, de si chastes appas;
Et ses yeux, rassurant la beauté qui l'embrasse,
Peignent la majesté souriant à la grâce:
Tel on peint Jupiter souriant à Junon,
Lorsque l'air fécondé par leur douce union,
Dans ces moites vapeurs dont nos fleurs sont écloses,
Nous verse le printemps; et fait pleuvoir les roses.
L'affreux Satan l'observe; il le voit déposer
Sur une lèvre chaste un pudique baiser:
Il le voit, et soudain détourne son visage,
Leur jette de côté des regards pleins de rage,
Et ses dépits jaloux s'exhalent en ces mots:
« O spectacle effroyable! ô supplices nouveaux!

» Ah! Pourquoi des enfers ai-je quitté le gouffre?
» Ils aiment quand je hais, sont heureux quand je souffre!
» Et, sûrs d'un paradis bien plus délicieux,
» Dans les bras l'un de l'autre anticipent les cieux.
» Pour moi sont les enfers, les affronts, les vengeances,
» Des torrens de malheurs, des siècles de souffrances;
» Plus de paix, plus d'amour, plus de félicité,
» Mais d'un long désespoir l'affreuse éternité!
» Que dis-je? Un grand secret est sorti de leur bouche:
» Ils ont parlé d'un fruit funeste à qui le touche;
» Dieu leur en interdit l'usage dangereux:
» Est-ce un arrêt de mort? Est-ce un crime pour eux?
» Leur bonheur serait-il fondé sur l'ignorance?
» Est-ce une épreuve enfin de leur obéissance,
» Un garant de leur foi? S'il est vrai, je les plains:
» Oui, ma vengeance est sûre, et leurs malheurs certains.
» Je pars, je leur peindrai la jalouse défense
» D'un Dieu qui veut lui seul posséder la science;
» Il craint que le savoir ne les égale aux dieux;
» Et ce fruit va tenter ce couple ambitieux:
» S'il y touche, il est mort, et sa perte me venge.
» Mais ne négligeons rien; peut-être ici quelque ange
» Repose près des eaux, dans le fond des bosquets,
» Et je pourrai de lui tirer d'autres secrets,
» Voyons tout, sachons tout. Et toi, toi que j'abhorre,
» Couple charmant, jouis quand tu le peux encore!
» Tes momens sont comptés: hâte-toi; je reviens,
» Et tes maux éternels vont égaler les miens. »
Il dit: et du succès enorgueilli d'avance,
Il marche avec fierté, mais non sans défiance;
Bois, forêt et clairière, et montagne et vallon,
Son œil éclaire tout. Aux lieux où l'horizon
Montre aux regards trompés la limite du monde,

Et la voûte des cieux jointe aux plaines de l'onde,
Le soleil se couchait; et ses rayons dorés,
Rasant au loin la terre et baissant par degrés,
Regardaient du jardin la porte orientale;
Là, portant jusqu'aux cieux sa hauteur inégale,
S'offre un rocher d'albâtre au loin resplendissant,
Et dans les cavités du roc éblouissant
S'ouvre un large chemin qui, de l'humble campagne,
Conduisait en tournant au haut de la montagne;
Le reste, âpre, escarpé, vers ses affreux sommets
Sous sa masse pendante interdit tout accès.
Assis entre ces rocs, entouré de ses anges,
Gabriel contemplait leurs célestes phalanges;
Et jusques à la nuit la jeunesse des cieux
Sans armes s'exerçait à d'héroïques jeux.
Autour d'eux suspendus à ces roches brillantes
Leurs vêtemens guerriers, leurs lances éclatantes,
Leurs riches boucliers, leurs casques et leurs dards,
D'or et de diamant brillaient de toutes parts.
Sur un rayon du soir glissant d'un vol rapide,
Là, descend Uriel : tel dans l'automne humide,
Quand les sombres vapeurs s'enflamment dans les airs,
Un astre au sein des nuits traîne de longs éclairs,
Et marque au nautonnier penché sur la boussole
De quel point vont partir les tempêtes d'Éole.
« Généreux Gabriel, dit-il, écoutes-moi :
» De veiller sur Éden Dieu t'a donné l'emploi;
» Si quelque esprit malin osait ici se rendre,
» Veille autour de ces murs que ton bras doit défendre.
» A l'heure du midi, ce jour même, à mes yeux
» A paru dans ma sphère un esprit curieux,
» Voulant, dit-il, de Dieu voir le dernier ouvrage,
» Et dans l'homme surtout admirer son image.

» D'abord, son air divin et son port m'ont séduit;
» Mais sur les monts du nord mes regards l'ont conduit :
» Ses traits, ses yeux troublés, malgré son air céleste,
» M'ont bientôt averti de son projet funeste.
» Je l'ai suivi long-temps, mais mon œil l'a perdu
» Dans l'ombre de ce bois sur ces monts étendu.
» Je crains que des enfers un perfide ministre
» Ne médite en ces lieux quelque attentat sinistre;
» C'est à toi d'y pourvoir. — Illustre enfant du ciel,
» Je ne suis point surpris, lui répond Gabriel,
» Qu'habitant du soleil, ta pénétrante vue
» De l'espace des airs embrasse l'étendue.
» Pour ce lieu, que le ciel a commis à ma foi,
» Nul ne peut y passer sans être vu de moi;
» Et, je puis l'assurer, depuis l'heure brûlante
» Où le midi répand sa lumière élclatante,
» Nul n'est ici venu des hautes régions.
» Mais, malgré nos remparts, malgré nos légions,
» Si, comme tu le dis, quelque autre créature
» D'un ordre différent et d'une autre nature
» Osa franchir ces murs (nul rempart, tu le sais,
» A l'être incorporel n'en peut fermer l'accès),
» Sous quelque faux dehors que ses vains artifices
» Aient conduit le perfide en ce lieux de délices,
» J'ose le garantir, avant le jour naissant
» Il n'échappera pas à mon regard perçant. »
Il dit; et le rayon dont la pointe brillante
Le reçoit sur son arc qui redescend en pente
Le ramène à son poste, aux lieux où du soleil
Les Açores déjà cachaient le front vermeil;
Soit qu'achevant son tour, l'astre de la lumière
Dans sa course rapide eût rempli sa carrière;
Soit que notre humble monde, en son tour plus borné,

L'eût laissé, brillant d'or, de pourpre environné,
Embellir l'horison des vapeurs qu'il colore,
Et parer le couchant des pompes de l'aurore.
Mais enfin la nuit vient, et le peuple des fleurs
A du soir par degrés revêtu les couleurs;
Le silence la suit; les troupeaux s'assoupissent;
Tous les oiseaux muets dans leurs nids se tapissent;
Tous, hors le rossignol, qui, d'un ton amoureux,
Répète dans la nuit ses refrains douloureux:
Il chante, l'air répond, et le silence écoute.
Cependant de saphirs les cieux peignent leur voûte;
Précurseur radieux des astres de la nuit,
Le brillant Hespérus en pompe les conduit.
Au milieu du repos, de l'ombre et du silence,
D'un air majestueux leur reine enfin s'avance;
Et, versant sur le monde une tendre clarté,
De son trône d'azur jette un voile argenté.
Adam prend la parole: « O ma chère compagne!
» Tu le vois, la nuit vient, et la paix l'accompagne:
» Par une expresse loi se suivent tour à tour
» La nuit et le repos, le travail et le jour.
» Des animaux oisifs la course vagabonde,
» Sans rendre compte à Dieu, parcourt en paix le monde:
» Une autre loi conduit le roi des animaux;
» Son corps et son esprit ont chacun leurs travaux;
» Sa main du créateur doit embellir l'ouvrage:
» Travailler et jouir est son noble partage.
» Retirons-nous: déjà sur nos yeux languissans
» Le sommeil vient verser ses sucs assoupissans;
» Demain nos doux travaux devanceront l'aurore.
» Ces feuillages, ces fleurs, qui, trop pressés d'éclore,
» De leur vaine richesse étouffent ces berceaux,
» Il faut en soulager ces jeunes arbrisseaux,

» Réprimer leur essor, trancher sans indulgence
» Des jets luxurians la stérile abondance;
» Ces dépouilles des fleurs qui tombent de leurs bras,
» Et leurs pleurs résineux embarrassent nos pas,
» Il faut les écarter. Cependant l'ombre obscure
» Nous invite au sommeil, cédons à la nature. »
De son sexe charmant le modèle enchanteur,
Ève alors lui répond : « O charme de mon cœur!
» O source de ma vie! A toi je m'abandonne;
» Eh! Peut-on balancer quand l'Éternel ordonne?
» Tu te soumets à Dieu, je me soumets à toi;
» Voir Dieu dans mon époux est ma suprême loi:
» Une femme doit-elle en savoir davantage?
» C'est sa première gloire et son plus doux partage.
» Oui, cher époux, dans toi je trouve tous les dons;
» Je ne distingue point les heures, les saisons;
» Avec toi tout me plaît dans la nature entière.
» J'aime l'aube du jour et sa douce lumière,
» Du réveil des oiseaux le concert matinal;
» J'aime à voir du soleil l'éclat oriental
» Colorant par degrés de ses clartés naissantes
» Et nos prés et nos fleurs, et nos fruits et nos plantes;
» Lorsque la fraîche ondée a plu du haut des cieux,
» J'aime de ces bosquets l'ambre délicieux;
» J'aime à voir sur le sein de la terre arrosée
» L'herbe où tremblent encor les gouttes de rosée.
» Je rêve doucement, quand le soir de retour
» Vient reposer nos yeux de l'éclat d'un beau jour,
» Et lorsque, reprenant son amoureuse veille,
» Le tendre rossignol enchante mon oreille,
» Et lorsque de ses feux, pareil au diamant,
» L'astre brillant des nuits pare le firmament.
» Mais tout ce qui me plaît dans la nature entière,

» Les prémices du jour et sa douce lumière,
» Des oiseaux réveillés le concert matinal,
» Du soleil renaissant l'éclat oriental,
» Et la pluie humectant la campagne arrosée,
» L'herbe où tremblent encor les gouttes de rosée,
» Un beau soir, des bosquets l'hôte mélodieux,
» Le repos de la nuit, son cours silencieux,
» Ses innombrables feux, ses légions d'étoiles,
» Et tous ces diamans dont elle orne ses voiles,
» O charme de mon cœur! Que seraient-ils sans toi?
» Mais ces astres des nuits, cher époux, réponds-moi,
» Quel est donc leur usage? Et lorsque tout sommeille,
» Dis-moi, si tu le sais, pour qui leur clarté veille ».
« O fille incomparable et de l'homme et de Dieu!
» Lui répond son époux; tous ces globes de feu
» Commençant, achevant leur route régulière,
» Renouvellent sans fin leur course journalière;
» Et Dieu de leurs clartés destine le trésor
» A cent peuples divers qui ne sont pas encor.
» Sans eux, du monde entier lugubre souveraine,
» La nuit ressaisirait son antique domaine,
» Et, rendant au néant cet univers si beau,
» De la vie expirante éteindrait le flambeau.
» Leur flamme anime tout; ainsi que la lumière,
» Leur chaleur se répand sur la nature entière,
» Verse son influence à tous les corps divers,
» Nourrit, tempère, échauffe, embellit l'univers,
» Et prépare en secret chaque être qu'il enfante
» A sentir du soleil l'impression puissante.
» Ces feux, pendant la nuit, sont perdus pour nos yeux,
» Mais ce n'est pas en vain qu'ils brillent dans les cieux;
» Et sans nous, ne crois pas que ce superbe ouvrage
» Manquât de spectateurs, ni l'Éternel d'hommage.

» La nuit comme le jour, cachés à nos regards,
» Des millions d'esprits errent de toutes parts,
» Et, sans que le repos interrompe leur veille,
» Des mondes lumineux comtemplent la merveille.
» Que de fois dans la nuit, des montagnes, des bois,
» L'écho nous apporta leurs séraphiques voix,
» Tantôt seules, tantôt en concert réunies,
» Solennisant de Dieu les grandeurs infinies!
» Souvent leurs escadrons, sentinelles des cieux,
» Dans leur ronde nocturne, à leurs postes nombreux,
» Nous l'avons entendu, des harpes résonnantes
» Joignent l'accord divin à leurs voix ravissantes,
» Et, divisant la nuit par leurs célestes chœurs,
» Au Dieu qui les envoie ils rappellent nos cœurs ».
A ce discours succède un amoureux silence:
En se donnant la main l'un et l'autre s'avance
Au berceau nuptial, berceau voluptueux
Que l'Éternel lui-même avait planté pour eux,
Où la terre épuisant ses plus pures délices
Au premier des humains prodigue ses prémices.
Pour former ses lambris, on voit se marier
L'amarante au jasmin, et le myrte au laurier;
Tous s'unissaient en voûte, et de leur vert feuillage
Semblaient avec plaisir entrelacer l'ombrage;
Mille arbustes charmans, mille buissons fleuris,
De deux murs de verdure appuyaient ces lambris;
Entr'eux croissent des fleurs confusément écloses,
Mosaïque d'iris, de jasmin et de roses;
Enfin mille autres fleurs, l'hyacinthe azuré,
L'obscure violette et le safran doré,
Défiant et la pourpre, et le jaspe, et l'opale,
Décoraient à l'envi la couche nuptiale.
Le quadrupède errant, l'insecte, ni l'oiseau

N'eût osé de l'hymen profaner le berceau,
Tant était respecté le souverain du monde!
Jamais lieu si secret, retraite si profonde,
Dans les champs fabuleux ne reçut autrefois
Les Faunes, les Sylvains, et les nymphes des bois.
Là, tous deux vont s'unir; de sa main virginale
Ève elle-même orna la couche conjugale.
Dans ce jour fortuné, de ses jours le plus doux,
Où l'ange de l'hymen à son heureux époux
Conduisit par la main sa brillante conquête,
Où tout le ciel en chœur en célébra la fête,
De guirlandes de fleurs, de parfums précieux,
Elle-même embauma l'abri mystérieux.
Là, des roses pour lit, pour témoin la nature,
La beauté fut sa dot, la pudeur sa parure:
Sa chaste nudité l'embellissait encor.
Celle à qui tous les dieux ouvrirent leur trésor,
La Pandore des Grecs ne fut point son égale:
Ah! Puisse-t-elle au monde être un jour moins fatale!
Là, tous deux arrêtés, ils adorent tous deux
Le Dieu qui fit les airs, et la terre, et les cieux,
Et l'astre de la nuit, et les globes sans nombre
Dont la voûte étoilée étincelle dans l'ombre:
« Grand Dieu! Tu fis la nuit, tu fis aussi le jour,
» Témoin de nos travaux dans cet heureux séjour,
» Doux travaux que partage un couple qui t'adore,
» Et que le tendre amour lui rend plus doux encore!
» Nous les devons à toi ces délices du cœur,
» Cet amour innocent, ta plus chère faveur.
» Nous aimer, te bénir, sont notre bien suprême.
» Nous te devons ces lieux embellis par toi-même:
» Trop fécond pour nous seuls, trop grand pour nos besoins,
» Leur sol manque de bras, leur beauté de témoins,

» Et de tant de bienfaits l'abondance est perdue.
» Mais, tu nous l'as promis, dans leur vaste étendue
» D'autres humains un jour, fruit de nos doux liens,
» Ainsi que nos travaux partageront nos biens.
» Tous, joints au grand concert de la reconnaissance,
» Béniront ta bonté, chanteront ta puissance;
» Soit que le jour naissant hâte notre réveil,
» Soit que l'ombre du soir nous rappelle au sommeil,
» Doux repos où par toi ce berceau nous invite! »
Ainsi d'un cœur soumis le couple heureux acquitte
Envers l'Être éternel ses vœux reconnaissans:
Le bénir est leur culte, et l'aimer leur encens.
A leurs hymnes succède un amoureux silence;
En se donnant la main l'un et l'autre s'avance
Vers la couche où Dieu même invite ces amans.
Ils n'ont point à quitter ces vains habillemens
Qu'ignore l'innocence en sa nudité pure,
Qui sont pour nous un poids plutôt qu'une parure.
Tous deux foulant en paix ce lit voluptueux
Ne se refusent pas ces gages vertueux
D'un amour innocent que voile le mystère.
Fuyez, scrupule vain, hypocrisie austère!
Et toi, source de biens, salut, hymen sacré,
Par Dieu même permis, par Dieu même inspiré!
Ah! Ceux dont la vertu renonce à tes délices,
Font le plus généreux de tous les sacrifices!
Salut, premier berceau de la société,
De ces premiers époux seule propriété!
Quand la brute avec eux partageait leur domaine,
Pour eux Dieu réserva ton innocente chaîne:
Le roi des animaux laisse à leur vague amour,
Et leur flamme adultère, et leur penchant d'un jour.
Toi, ta sainte union seule est durable et pure,

Et la raison l'approuve ainsi que la nature :
De toi viennent ces nœuds et ces rapports chéris
Et de frère et de sœur, et de père et de fils ;
Ces nœuds sont à la fois les richesses publiques,
Et de l'homme privé les douceurs domestiques.
Pour toi le chaste amour choisit ses flèches d'or ;
Là, ses ailes de pourpre arrêtent leur essor,
Tu nourris son flambeau ; la vertueuse flamme
N'est point l'éclair des sens, mais le doux feu de l'ame.
Dans la profane orgie et le vain bruit des cours
Je n'irai point chercher les pudiques amours ;
On ne les trouve point dans la veille galante
De ces amans transis dont la lyre dolente,
Confiant leurs chagrins aux fraîches nuits d'été,
Chante sous ses balcons l'orgueilleuse beauté.
Loin de toi, des Phrynés les vénales caresses,
Leurs faveurs sans amour, leurs baisers sans tendresses,
Vil tribut du hasard, ivresse du moment!
Tels n'étaient point les nœuds de ce couple charmant :
Bercés par les doux sons du rossignol qui chante,
Des fleurs de leurs lambris une pluie odorante
Jonche leur lit d'hymen ; et l'aurore qui suit
Répare chaque jour les tributs de la nuit.
Dors, jouis, couple heureux, heureux si tu sais l'être,
Et connais le danger de vouloir trop connaître.

La nuit avait rempli la moitié de son tour :
Cependant les gardiens de cet heureux séjour,
De leur porte d'ivoire, à l'heure accoutumée,
En silence guidaient leur invisible armée ;
Alors au chérubin après lui le premier
Gabriel parle ainsi : « Magnanime guerrier,
» Que de ces légions une moitié te suive ;
» Va, fais vers le midi ta recherche attentive :

» Vous, marchez vers le nord, troupe fidèle : et nous
» Bientôt vers le couchant nous nous joindrons à vous ».
Ainsi que par les vents la flamme est partagée,
En deux parts à l'instant la troupe s'est rangée.
Parmi ceux dont la foule entoure Gabriel,
Il appelle aussitôt Zéphon, Ithuriel :
» Partez et déployez vos diligentes ailes,
» De ce vaste jardin vigilans sentinelles,
» Fouillez dans les réduits les plus mystérieux ;
» Mais surtout observez d'un regard curieux
» L'asile où ces époux, heureux, et sans alarmes,
» D'un tranquille sommeil goûtent en paix les charmes.
» Ce soir, de l'occident un messager du ciel
» Est venu m'annoncer qu'un ange criminel
» Échappé (qui l'eût cru ?) de la rive infernale,
» Médite dans ces lieux quelque embûche fatale ;
» Partez : qu'on le saisisse et l'amène à mes yeux ».
A ces mots, il conduit ses anges radieux ;
Ils marchent sur ses pas : leur armure guerrière
Semble éclipser des nuits la brillante courrière.
Il arrive au bocage, il voit l'affreux Satan
Humble et tapi tout près de l'épouse d'Adam,
Sous les traits d'un reptile assiéger son oreille.
Son souffle insidieux, tandis qu'elle sommeille,
Par un songe perfide égare sa raison ;
Ses esprits, d'un sang pur légère exhalaison,
Pareils en leur essence à ces vapeurs fluides
Qu'élèvent dans les airs les rivières limpides,
Il cherche à les corrompre ; il lui souffle en secret
Les rebelles désirs et l'espoir indiscret,
L'ambitieuse audace et l'aveugle imprudence
De l'orgueil mécontent au sein de l'abondance.
L'ange, parmi les fleurs où le traître est couché,

De sa lance divine aussitôt l'a touché :
Rien ne résiste aux coups d'une céleste armure.
Tout à coup, de ses traits dépouillant l'imposture,
Satan devient lui-même : ainsi, quand vers l'amas
De ces grains sulfureux pétris pour les combats,
Et qui doivent bientôt, semant les funérailles,
De leurs chocs foudroyans renverser les murailles,
Une étincelle vole, à l'instant le feu part :
Tel Satan se redresse ; et son affreux regard,
Et son visage empreint de ses projets funestes,
Ont fait presque trembler les deux guerriers célestes.
Bientôt l'étonnement a fait place au courroux :
» Qu'est-tu ? lui dit Zéphon. Que fais-tu parmi nous ?
» N'es-tu pas un de ceux que pour prix de leur crime
» L'éternelle vengeance a plongés dans l'abîme ?
» De quel front osas-tu quitter tes noirs cachots,
» Brigand insidieux ? Pourquoi, dans son repos,
» Viens-tu troubler un couple innocent et fidèle ?
» Pourquoi te déguiser ? — Quoi ! dit l'ange rebelle,
» Tu ne me connais pas ? Je n'en suis pas surpris ;
» Assis au dernier rang des célestes lambris,
» Nul de vous à mes yeux n'eut l'honneur de paraître ;
» Ou si tu m'aperçus dans la cour de ton maître,
» Pourquoi, vil plébéien, demander qui je suis ? »
Zéphon, à ce discours, rend mépris pour mépris :
» Non, je ne connais point ta hideuse figure :
» Mon œil y cherche un ange, et n'y voit qu'un parjure.
» Te crois-tu tel encor que te virent mes yeux,
» Lorsque fidèle et pur tu siégeais dans les cieux ?
» Non, ta beauté périt avec ton innocence,
» Et dans tes traits affreux Dieu grava sa vengeance.
» Faux ange de lumière, aux ténèbres livré,
» Du séjour de la gloire enfant déshonoré,

» Viens, que mon bras te livre au chef de ces milices
» Qui veillent contre toi dans ces lieux de délices. »
Il dit; son front serein, sa tranquille beauté,
Prête un noble ascendant à sa sévérité.
Satan se trouble; il voit combien de l'innocence
Le calme inaltérable ajoute à la puissance;
Et, tout bas tourmenté d'un bonheur qu'il n'a plus,
Sent mieux l'horreur du vice à l'aspect des vertus.
Mais Satan avili! Satan méconnaissable!
Bien plus que ses forfaits voilà ce qui l'accable:
Sa douleur est la honte, et non le repentir.
Cependant son orgueil craint de se démentir:
» Me voilà prêt, dit-il; mais toi, vil téméraire,
» D'un potentat des cieux subalterne adversaire,
» Envoie ici ton chef, ou bien armez-vous tous;
» Je veux que le combat soit égal entre nous;
» Qu'ainsi, soit qu'il obtienne ou perde la victoire,
» Satan cède sans honte, ou triomphe avec gloire. »
» Ange dégénéré, dit Zéphon sans effroi,
» Va, le dernier de nous suffit seul contre toi. »
Satan sans répliquer dévore son outrage,
Il suit les deux guerriers en frémissant de rage.
A la fuite, au combat, il songerait en vain,
Sur lui pèse d'en haut une invisible main;
L'orgueil de ses regards est vaincu par sa honte:
Tel un coursier fougueux mord le frein qui le domte.
Tous les trois cependant ils approchent des lieux
Où le double escadron des milices des cieux,
Attendant le signal de ses bandes guerrières,
En cercle à l'occident a rejoint ses bannières;
Leur chef au premier rang s'écrie: « A moi, soldats!
» On vient: d'un bataillon j'entends ici les pas;
» Soyez prêts. Aux lueurs dont le couchant s'éclaire,

» J'aperçois deux guerriers avec un front sévère
» Se diriger vers nous; un troisième, à son air
» Noble, mais abattu, semble un roi de l'enfer;
» Son front est menaçant, ses yeux brûlent de rage :
» Armez-vous de prudence, armez-vous de courage. »
Zéphon vient : à son chef il raconte en quel lieu,
Comment il a surpris cet ennemi de Dieu;
Ses ruses, ses projets; et d'un ton de menace
Gabriel en ces mots gourmande son audace :
» Esclave révolté, parle, pourquoi viens-tu
» Du souffle impur du vice infecter la vertu?
» Qu'a de commun Satan avec des cœurs fidèles?
» Nul de nous n'a trempé dans tes complots rebelles;
» Pourquoi donc, échappé de tes cachots affreux,
» As-tu de ta présence affligé ces beaux lieux? »
Alors, avec un froid et dédaigneux sourire :
» Gabriel, dit Satan, d'où te vient ce délire?
» Jadis je t'ai vu sage : apprends-moi donc pourquoi
» Je te trouve aujourd'hui si différent de toi.
» Réponds : quel prisonier n'aime à briser sa chaîne?
» Et quel être au plaisir préfèrerait la peine?
» Captif, n'aurais-tu pas voulu rompre tes fers?
» Mais on plaint peu les maux que l'on n'a pas soufferts :
» Gabriel dans les cieux ignora l'infortune;
» Bercé par le bonheur, le malheur l'importune.
» D'un maître, me dis-tu, j'ai violé la loi!
» Mais pourquoi mon cachot s'est-il ouvert pour moi?
» Qu'il y mette, s'il peut, des barrières plus fortes,
» Ou que ses durs geôliers en gardent mieux les portes.
» Tes guerriers m'ont surpris voyageant dans ces lieux,
» J'en conviens; et qu'importe au souverain des cieux?
» De ces faits innocens d'où vient que tu m'accuses,
» Où sont là mes complots, mes forfaits et mes ruses? »

Avec un rire amer, le sage Gabriel
Répond : « Il n'est donc plus de raison dans le ciel !
» Avec lui dans l'enfer elle s'est exilée ;
» Et lui-même voilà que sa raison troublée
» Doute si nous devons épier ses complots.
» Il est doux, m'as-tu dit, d'échapper à ses maux.
» Pourquoi donc iriter le courroux de ton maître ?
» Vil fugitif ! Bientôt il va saisir un traître,
» Te remettre à la chaîne, et de ses fouets brûlans
» Imprimer les sillons sur tes membres sanglans ;
» Et tu sauras alors que toutes les souffrances
» N'égalent pas un trait de ce Dieu des vengeances.
» Mais pourquoi seul ici ? Tes compagnons, dis-moi,
» Au fond de tes enfers souffrent-ils moins que toi ?
» Ou leur chef a-t-il fui la main qui les oppresse ?
» A ce parti du moins je connais sa sagesse :
» Le héros qui les laisse en cet abîme ardent,
» S'il est moins courageux, est du moins plus prudent. »
Satan, à ce discours, jette un regard farouche :
» Quel propos insolent est sorti de ta bouche !
» Moi, manquer de courage ! Ah ! tel ne m'ont point vu
» Ces champs de l'empyrée où je t'ai combattu ;
» Trop heureux que ton Dieu de ses foudres cruelles
» A tes traits languissans daignât prêter les ailes !
» Tes discours sont plus prompts, mais ton peu de savoir
» Me fait pitié. D'un chef connais-tu le devoir ?
» J'ai fait le mien. L'enfer parlait d'un nouveau monde :
» Pour consoler enfin leur misère profonde,
» J'y voulais établir mes sujets malheureux.
» Mais ne fallait-il pas reconnaître les lieux ?
» Et devais-je exposer mes compagnons fidèles ?
» Eh bien, pour observer ces régions nouvelles,
» C'est moi seul, oui, c'est moi qui, parti des enfers,

» D'une aile audacieuse ait franchi ces déserts.
» Vante moins tes guerriers, j'appris à les connaître :
» Les délices du ciel, le culte de leur maître,
» Voilà leur doux emploi : pacifiques soldats,
» Ils sont faits pour les chants, et non pour les combats.
» Des molles voluptés que leur ciel soit l'empire,
» Mais qu'ils laissent la lance et reprennent leur lyre. »
» Ainsi dans ses discours Satan se contredit !
» Réplique Gabriel : toi-même me l'a dit,
» Tu braves les dangers ; mais ta honteuse tâche
» Est-elle d'un guerrier ? Non c'est celle d'un lâche.
» Tu me parles ici de ta fidélité !
» O terme injurieux à la divinité !
» Toi fidèle ! A qui donc ? A ta horde rebelle,
» Troupe digne en effet d'un chef si digne d'elle ?
» D'un cœur indépendant te réclames les droits !
» Mais dis, quand tu servais ce souverain des rois,
» Pour mieux le renverser, qui, d'une ame plus vile,
» Devant son trône d'or courba son front servile ?
» Ta bassesse, en rampant, marchait vers la grandeur.
» Mais grave bien ces mots dans le fond de ton cœur :
» Toi qui voulait régner sur le roi que j'adore,
» Si dans ces lieux sacrés je te rencontre encore,
» Tu te verras saisi par ma puissante main,
» Ce bras t'accablera de cent chaînes d'airain.
» Replongé, garotté dans ses profonds abîmes,
» Tu sauras si l'enfer conserve ses victimes :
» Tente alors d'en sortir ; viens nous dire si Dieu
» Surveille faiblement ce redoutable lieu,
» S'il faut aux révoltés des barrières plus fortes,
» Et si ce Dieu terrible en sait garder les portes ».
Satan n'est point troublé par ces mots menaçans,
Une rage nouvelle enflamme tous ses sens :

» Qui? Toi! Toi! Me saisir, toi me charger d'entraves,
» Audacieux enfant! Sais-tu bien qui tu braves?
» Va, je t'apprête un coup plus pesant que mes fers,
» Que ces portes d'airain, barrières des enfers;
» C'est pour toi désormais que sont faits les supplices.
» Oui, quand ton Dieu lui-même, assemblant ses milices,
» Sur nous ferait gronder son foudre menaçant,
» Quand tous vous seriez joints à ce Dieu si puissant,
» Vous qui, portant son joug, esclaves fiers de l'être,
» En pompe sur son char promenez votre maître,
» Tremblez ». Il dit: la rage enflamme leurs regards,
Satan est investi d'une forêt de dards:
D'épis bien moins nombreux les guérets se hérissent,
Quand sur leurs vagues d'or les vents fougueux frémissent,
Et que, muet d'effroi, leur maître suit des yeux
Sa récolte incertaine et son espoir douteux:
Pareil au mont Athos, terrible, inébranlable,
L'affreux Satan prépare un choc épouvantable.
Éden aurait péri, les cieux auraient tremblé,
Et du monde naissant l'édifice eût croulé;
Mais d'un combat fatal craignant la violence,
Dieu saisit et suspend la céleste balance
Qu'en son cours annuel le soleil voit encor.
Le jour qu'il créa tout, c'est dans ses bassins d'or
Qu'il pesa l'air, les flots, la masse de la terre;
Maintenant, aux mortels lorsqu'il permet la guerre,
C'est là qu'il pèse encor de ses puissantes mains
Le destin des combats et celui des humains.
D'un côté c'est Satan, et de l'autre l'archange:
Égaux un seul instant, tout à coup le sort change;
L'esprit infernal monte, et l'ange redescend.
Gabriel l'aperçoit, et d'un ton menaçant:
» Vois là haut notre arrêt, et de l'un et de l'autre

» Son pouvoir a jugé ; de lui seul vient le nôtre :
» Son ordre impérieux termine nos combats.
» Perfide ! J'aurais pu, de ce terrible bras,
» Abattre un révolté, fouler aux pieds sa tête ;
» Mais le ciel a parlé, ma colère s'arrête :
» Toi, crains de la braver ; lève les yeux, et vois
» Combien ta destinée est légère de poids ».
Satan regarde : il voit la terrible balance
L'emporter dans les airs et dicter sa sentence ;
En murmurant de rage aussitôt il s'enfuit,
Et la nuit ténébreuse en silence le suit.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Au lever du jour, Ève raconte à Adam un songe qui l'a troublée pendant la nuit. Quoiqu'il en soit attristé, il la console. Ils sortent pour prendre soin du jardin. Leur cantique du matin à la porte du berceau. Dieu, pour rendre l'homme inexcusable, envoie Raphaël, afin qu'il l'avertisse de ne point s'écarter de l'obéissance, de faire un bon usage de sa liberté, et d'être en garde contre son ennemi. Il le charge de lui découvrir quel est cet ennemi, la cause de sa haine, et ce qui peut être utile à Adam. Raphaël descend au paradis; son apparition. Adam, assis à la porte de son berceau, l'aperçoit de loin; il va à sa rencontre, et le conduit à sa demeure, où il l'invite à un repas champêtre: leurs discours pendant ce repas. Raphaël s'acquitte de sa commission, avertit Adam de son état, lui découvre son ennemi. Il lui apprend, pour satisfaire à sa prière, quel est celui qui le veut détruire, et quel est le sujet de son inimitié. Il lui expose le commencement et la cause de la rébellion qui arriva dans le ciel; comment Satan entraîna ses légions du côté du nord, les pressa de se révolter, et les séduisit, excepté le seul Abdiel, séraphin zélé, qui dispute contre lui, et l'abandonne.

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE CINQUIÈME.

L'AURORE se levait ; de pourpre, de rubis,
Des perles d'Orient elle ornait ses habits ;
Et répandant des fleurs sur la terre arrosée,
Trempait ses pieds brillans dans des flots de rosée.
Adam ouvre les yeux ; son paisible sommeil,
Fruit de ses simples mets, pour céder au réveil,
N'a besoin que du bruit de la feuille tremblante,
Du vent léger et frais de l'aurore naissante,
Du murmure de l'onde, et du chant de l'oiseau
Dont l'accent matinal sort de chaque rameau.
Il s'étonne de voir Ève dormant encore ;
Le rouge plus ardent dont son teint se colore,
Ses pénibles soupirs, son front échevelé,
Tout annonce un sommeil inquiet et troublé.
A demi relevé sur sa couche de rose
Où sa belle compagne à ses côtés repose,
Objet toujours si cher, toujours si gracieux,
Soit que le sommeil quitte ou referme ses yeux,
Il pose sur sa main une main caressante,
Se penche doucement sur sa tête charmante,
La contemple long-temps ; puis, d'un ton plus flatteur
Qu'un souffle du zéphyr qui courtise une fleur,
Il éveille en ces mots son épouse chérie :
« O charme de mon cœur, ô moitié de ma vie,
» Toi dont un seul regard prouve un dieu bienfaisant,

» Toi son plus bel ouvrage et son dernier présent,
» Chère Ève, le jour luit, la fraîcheur nous appelle,
» La nature renaît plus brillante et plus belle,
» Pouvons-nous perdre ainsi les prémices du jour?
» Voici le vrai moment de voir ce beau séjour,
» D'épier les boutons qui s'empressent d'éclore,
» Les nuances du ciel, les teintes de l'aurore;
» Pour nous le citronnier va prodiguer ses fleurs,
» La myrrhe ses parfums, et le baume ses pleurs.
» Entends-tu les oiseaux? Entends-tu les abeilles
» Errer en bourdonnant autour des fleurs vermeilles,
« Et sucer de leur miel le liquide trésor?
» Tout s'éveille, et nous seuls nous sommeillons encor! »
A ce tendre discours qui l'arrache à son rêve,
Ève, les yeux troublés, en sursaut se relève,
Embrasse son époux, et lui parle en ces mots:
« O toi qui de mon cœur es l'unique repos,
» La gloire, l'ornement, le bonheur de ma vie,
» De voir le jour et toi que mon ame est ravie!
» Elle en avoit besoin. Cette nuit.... non, mon cœur
» D'une pareille nuit n'éprouva point l'horreur...
» Un songe (puisse-t-il être une vaine image!)
» M'occupait, non de toi, suivant mon doux usage,
» Non des plaisirs du soir, des projets du matin,
» Mais d'offense, de trouble et de sombre chagrin,
» Qu'avant ce rêve affreux Ève ignorait encore.
» Une voix... et j'ai cru de l'époux que j'adore
» Reconnaître la voix, tant ses sons étaient doux!
» — Ève, réveille-toi, disait-elle: pour nous
» Tout est paisible et frais sur la terre et sur l'onde;
» Le rossignol lui seul trouble leur paix profonde,
» Et répète ses chants modulés par l'amour;
» Le clair flambeau des nuits verse un aimable jour;
» Et son globe, assemblant sa clarté tout entière,

» Du contraste de l'ombre embellit sa lumière.
» Mais que sert sans témoin ce spectacle charmant?
» Viens, oh! Viens ajouter à cet enchantement.
» Tous ces astres brillans que ton regard efface
» Sont autant d'yeux ouverts pour admirer ta grâce».
« Je me lève, pensant reconnaître ta voix;
» Mais je te cherche en vain, je m'égare, je crois
» Errer dans un désert, solitaire, éperdue:
» Soudain l'arbre interdit se présente à ma vue,
» Plus charmant que jamais à mon œil enchanté.
» Tandis que de ses fruits j'admire la beauté,
» A ses pieds j'aperçois, ô surprise nouvelle!
» Un être qui n'a rien d'une forme mortelle.
» Ses ailes, son éclat, rappellent à mes yeux
» Ces esprits qui vers nous viennent du haut des cieux;
» Ses beaux cheveux flottaient, et leurs tresses humides
» Distillaient l'ambroisie en diamans liquides.
» Il fixe comme moi l'arbre qui me séduit:
» O bel arbre, dit-il, surchargé de ton fruit,
» N'est-il donc aucun être en ces rians hospices
» Dont la main te soulage et goûte tes délices?
» Pas un dieu? Pas un homme? Ainsi, perdant son prix,
» La science divine est l'objet du mépris,
» Peut-être de l'envie! Et quel injuste maître
» Garde ainsi pour lui seul les trésors qu'il fait naître?
» Redoute qui voudra la rigueur de sa loi,
» Ses arrêts menaçans ne peuvent rien sur moi.
» Cet arbre est-il en vain placé dans ce bocage?
» Puisqu'il m'offre ses fruits, j'en saurai faire usage.
» Il dit, étend vers lui son bras audacieux,
» Cueille son fruit, l'admire, et le goûte à mes yeux.
» Son discours, son forfait, d'épouvante me glace.
» Lui, tressaillant de joie et redoublant d'audace:
» — O fruit divin, dit-il, toi qu'un ordre jaloux,

» Irritant mes désirs, rend encore plus doux,
» Pour des dieux, je le crois, le ciel t'avait fait naître;
» Mais par lui l'homme aux dieux peut s'égaler peut-être.
» Eh! Pourquoi cet espoir serait-il défendu?
» Le bien s'accroît encor lorsqu'il est répandu;
» Dieu même s'enrichit alors qu'on le partage;
» Et plus on en jouit, plus on lui rend hommage.
» Viens donc, charmant objet, prends un nouvel essor;
» Ton destin déjà beau peut s'embellir encor;
» Goûte avec moi ce fruit dont la beauté t'invite,
» Et puisse ton bonheur égaler ton mérite!
» Est-ce à toi d'habiter cette étroite prison?
» Non, ouvre à ta pensée un plus vaste horison;
» Plane dans l'empyrée, ou dans la cour suprême,
» Admise au rang des dieux, sois déesse toi-même. »
« Il dit, et de ma bouche il approche ce fruit:
» Son coloris me plaît, son parfum me séduit;
» Ma bouche impatiente aussitôt le dévore.
» Alors de nouveaux sens en moi semblent éclore;
» Je me sens enlever dans l'espace des airs;
» Je monte; sous mes pieds j'admire l'univers,
» Et sa vaste étendu, et ses pompeux spectacles:
» Mais je suis à mes yeux le premier des miracles;
» Je m'étonne de moi, de ce grand changement.
» Mon guide disparaît, et, plus rapidement
» Que je n'étais montée au séjour du tonnerre,
» Je redescends des cieux, et m'endors sur la terre.
» Mais enfin je te vois, le prestige s'enfuit,
» Et le jour a chassé les erreurs de la nuit. »
Ève à peine a mis fin à ce récit fidèle,
Son époux lui répond, presque aussi triste qu'elle:
« O ma plus douce image, ô ma chère moitié,
» Du trouble de ta nuit ma tendresse a pitié:
» De ces objets confus l'étonnant assemblage

» De l'ange affreux du mal est peut-être l'ouvrage ;
» Je le crains : cependant d'où me vient cet effroi ?
» Non, le mal ne peut point habiter avec toi :
» Ève, ton cœur est pur ; mais apprends à connaître
» Comment nous a formés le dieu qui nous fit naître.
» Tout entre dans l'esprit par la porte des sens :
» L'imagination des objets différens
» Se compose à son gré des images factices ;
» Mais la raison suprême en règle les caprices,
» Dicte nos jugemens, décide notre choix ;
» La nuit elle repose, elle abdique ses droits ;
» Sa rivale aussitôt, capricieuse reine,
» Usurpe son empire, et règne en souveraine ;
» Dans les songes surtout le présent, le passé,
» Dans sa peinture informe au hasard retracé,
» Nos paroles, nos faits, que sans ordre elle assemble,
» Présentent mille objets étonnés d'être ensemble.
» Le mal peut approcher ou d'un homme ou d'un dieu ;
» Mais son impression, chère Ève, dure peu ;
» Et la raison, bientôt repoussant l'imposture,
» Laisse l'esprit sans tache, et le cœur sans souillure.
» Criminelle en rêvant, vertueuse au réveil,
» Chère Ève, bannis donc les terreurs du sommeil ;
» Que dans tout leur éclat je puisse voir encore
» Tes yeux, ces yeux plus doux qu'un rayon de l'aurore.
» Viens au fond de nos bois, au bord de nos ruisseaux,
» Retrouver nos plaisirs, reprendre nos travaux ;
» La nuit qui les suspend en accroît les délices ;
» Pour toi ces jeunes fleurs entr'ouvrent leurs calices,
» Et déjà leurs boutons prodiguent au matin
» Les parfums que le soir renferma dans leur sein ».
Adam rassure ainsi son épouse tremblante.
A ces tendres accens de sa voix consolante
Elle sourit, mais laisse échapper de ses yeux

Deux larmes qu'elle essuie avec ses beaux cheveux.
Dans l'humide cristal de ses yeux pleins de charmes,
Adam surprend encor deux précieuses larmes ;
Un baiser les arrête au moment de sortir :
Il recueille ces pleurs, doux fruits du repentir,
Interprètes d'un cœur délicat et sublime,
Qui connaît le remords sans connaître le crime.
Tous deux sortent contens, et, devant leur berceau,
D'abord du jour naissant admirent le tableau.
Le soleil, sur son char demi-plongé dans l'onde,
De ses feux en glissant effleurait notre monde,
Éclairait l'orient, et, sur ce beau séjour
Tout brillant de rosée, il préludait au jour.
Tous deux, agenouillés, à leur dieu tutélaire
Présentent de leurs vœux le tribut ordinaire ;
Ils chantent l'Éternel ; le ciel entend leurs chants,
Libres ou mesurés, sublimes ou touchans,
Qui, sans art, sans apprêt, élans sacrés de l'ame,
Jusqu'au trône de Dieu montaient en traits de flamme,
Et n'avaient pas besoin, pour enchanter les cieux,
Que le luth secondât leurs sons harmonieux.
Ils commencent ainsi : « Voilà donc ton ouvrage,
» Dieu puissant, dont ce monde est la brillante image,
» Ce monde merveilleux, mais moins encor que toi!
» Mon ame en t'admirant frémit d'un saint effroi.
» Ah! Qui peut exprimer tes grandeurs immortelles,
» Toi qui, bien au-dessus des sphères éternelles,
» Si loin de nos regards, siéges au haut des cieux?
» Dans ce monde sensible en vain brille à nos yeux
» Quelque faible rayon de ta divine essence,
» De ta bonté sans borne ainsi que ta puissance :
» C'est à vous d'en parler, vous, anges de clartés,
» Vous que Dieu voit toujours debout à ses côtés,
» Qui, dans un jour sans nuit, l'environnez sans cesse

» De cantiques d'amour et d'hymnes d'alégresse.
» Cieux, terre, célébrez ce maître souverain,
» Centre de l'univers, son principe et sa fin !
» O toi, qui des clartés de la nuit lumineuse
» Te montres la dernière et la plus radieuse,
» Qui viens fermer leur marche, et places ton retour
» Entre la nuit mourante et le berceau du jour,
» Célèbre l'Éternel, dont la main fait éclore
» Cette tendre lueur, prémices de l'aurore !
» Et toi, l'ame à la fois et l'œil de l'univers,
» Soit que ton char brillant sorte du sein des mers,
» Soit que du haut des cieux tu domines le monde,
» Soit que tes feux mourans redescendent dans l'onde,
» Soleil ! Toi qu'il empreint de sa vive splendeur,
» Dans ta course éternelle atteste sa grandeur ;
» Cours proclamer son nom du couchant à l'aurore,
» De l'aurore au couchant cours l'annoncer encore !
» Et toi, modeste sœur du grand astre du jour,
» Qui sembles le chercher, l'éviter tour à tour ;
» Orbes étincelans, qui, sans changer de place,
» Sur votre axe enflammé tournoyez dans l'espace ;
» Et vous, globes errans, mondes harmonieux,
» Qui poursuivez en chœurs vos cercles radieux,
» Célébrez le Très-Haut, votre source première,
» Qui du sein de la nuit fit jaillir la lumière !
» Contemporains du monde, élémens fraternels,
» Qui rajeunissez tout dans vos jeux éternels,
» Dont le fécond mélange entretient ses ouvrages,
» Ainsi que ses travaux, variez vos hommages !
» Nébuleuses vapeurs, sombres exhalaisons,
» Fils humides des lacs, des marais et des monts,
» Soit que vous abreuviez nos campagnes brûlantes,
» Soit qu'au gré du soleil vos couleurs éclatantes
» D'or, de pourpre et d'azur embellissent le ciel,

» Naissez, montez, tombez, et louez l'Éternel!
» Célébrez l'Éternel, fiers autans, doux zéphyre!
» Vous tous, à qui des airs il partagea l'empire,
» O vents, remplissez-les du nom de votre roi!
» Forêts, inclinez-vous! Cèdre altier, courbe-toi!
» Bénissez le Seigneur, fiers torrens, sources pures,
» Et vous, des clairs ruisseaux mélodieux murmures!
» Qu'il bénisse son nom, l'oiseau vif et joyeux
» Qui dès le point du jour chante aux portes des cieux!
» Chœurs des airs, répétez sa louange immortelle!
» Qu'elle éclate en vos sons, et vole sur votre aile,
» Vous tous qui voltigez, nagez, courez, rampez,
» Hôtes des bois, des champs, des sommets escarpés!
» Ah! Quand tout s'associe à ce concert immense,
» Soyez, soyez témoins si je reste en silence!
» Oui, le soir, le matin, à chanter ses bienfaits
» J'instruis les antres sourds et les rochers muets;
» J'en parle aux champs, aux monts, à la forêt profonde!
» Salut, Être divin! Salut, maître du monde!
» Conduis-nous, soutiens-nous; et si l'ange du mal
» Nous tend durant la nuit quelque piége fatal,
» Dissipe, Dieu puissant, tous ces fantômes sombres,
» Comme je vois dans l'air s'évanouir les ombres! »
Tel priait l'heureux couple, et dans leur cœur charmé
Bientôt est revenu le calme accoutumé.
Le matin les rappelle à leur travail champêtre;
A travers mille fleurs que l'aurore a fait naître,
Sur la fraîche rosée ils s'avancent tous deux
Aux endroits où leurs fruits, leurs fleurs ont besoin d'eux.
Là, des plants trop nourris les branches vagabondes
Dans leurs embrassemens languissent infécondes;
Ils répriment leur luxe: ailleurs, un soin plus doux
Unit la jeune vigne à l'ormeau son époux;
Ses grappes sont sa dot, et sa tige fertile

Mêle ses fruits de pourpre au feuillage stérile.
Le roi des cieux, qui voit leur agreste labeur,
Appelle Raphaël, céleste voyageur
Qui conduisit Tobie, et des nœuds d'hyménée
A Sara sept fois veuve unit sa destinée.
« Raphaël, lui dit-il, tu sais que des enfers
« S'est lancé vers Éden le monarque pervers;
» Que cette même nuit, poussé par la vengeance,
» Il a de deux cœurs purs menacé l'innocence.
» Je connais ses projets; son orgueil irrité
» Veut perdre ces époux et leur postérité.
» Pars donc, choisis l'instant propice à ton message,
» Où, calme et retiré dans le fond d'un bocage,
» A l'aide du sommeil ou d'un simple festin
» Adam respirera des travaux du matin,
» Et fuira du midi la chaleur importune.
» Par tes soins vigilans préviens son infortune,
» Donne-lui de ce jour la seconde moitié;
» Ami, prends avec lui l'accent de l'amitié;
» Peins-lui bien ses devoirs, son bonheur, ma tendresse.
» De secours suffisans j'ai muni sa faiblesse;
» C'est à lui d'en user: mais libre dans ses vœux,
» C'est à lui de se rendre heureux ou malheureux.
» La liberté pourrait produire l'inconstance;
» Je crains que de son cœur l'aveugle confiance
» Dans la sécurité ne le tienne endormi.
» Dis-lui tous ses dangers, dis que son ennemi
» Satan veut dans sa chute entraîner des complices.
» Qu'il brave son pouvoir, mais non ses artifices:
» Contre la violence il aura mon appui,
» Mais la séduction peut triompher de lui.
» De l'esprit tentateur qu'il connaisse la ruse:
» Averti par ta voix, il sera sans excuse;
» Lui seul il aura fait ses crimes et ses maux.»

Tel est l'arrêt de Dieu ; Raphaël à ces mots
S'incline avec respect, et déployant ses ailes
Qui défendaient ses yeux des splendeurs éternelles,
Fend la presse qui s'ouvre, arrive en un instant
A la porte du ciel, dont le double battant
Roule sur ses gonds d'or, et s'ouvrant de lui-même
Du divin architecte annonce l'art suprême.
Il regarde ici bas: nul astre, nuls brouillards
Dans leur rapide essor n'arrêtent ses regards;
Notre terre bornée à sa distance énorme
Des orbes lumineux lui présente la forme;
Il voit du frais Éden le séjour fortuné,
Dont le pompeux sommet de cèdres couronné
Surpasse en majesté les plus hautes montagnes;
Il le voit, tel qu'au sein des humides campagnes
L'île de Jupiter ou la verte Délos
Comme un point nébuleux se montre aux matelots.
Il s'élance, de l'air il fend les vastes ondes,
Nage entre les soleils, et traverse les mondes;
Tantôt, sur l'aquilon rapidement porté,
File son vol égal avec agilité;
Et tantôt, frappant l'air qui s'ouvre devant elles,
D'un battement rapide il agite ses ailes,
Poursuit, arrive au point de l'empire des cieux
Qu'atteint de l'aigle altier l'essor ambitieux.
Du peuple ailé des airs la surprise est extrême,
Il croit voir le phénix, père, enfant de lui-même,
Certain, dans son trépas, de l'immortalité,
Et le gage éternel de sa postérité,
Quand cet oiseau brillant, la merveille du monde,
Pour remettre au soleil sa dépouille féconde,
Vole aux remparts thébains, et, content de son sort,
Trouve au même bûcher la naissance et la mort.
Tel le ministre ailé poursuivait son voyage.

Enfin il voit d'Éden le fortuné bocage :
Là, s'arrête son vol; il s'abat, il descend
Sur les rians coteaux que voit le jour naissant;
Là, tout brillant de gloire, et rayonnant de joie,
Il redevient lui-même; il revêt, il déploie
Six ailes, de son titre attribut éclatant;
Il agite dans l'air leur plumage flottant;
De leur brillant duvet sortent des étincelles,
Et les parfums du ciel s'exhalent autour d'elles.
A peine il l'aperçoit, le bataillon divin,
Sentinelle assidue aux portes du jardin,
S'incline avec respect, et salue avec joie
Le messager ailé que l'Éternel envoie :
Il traverse leur camp, il arrive en ce bois
Où dans l'air embaumé s'exhalent à la fois
L'ambre, l'encens, le nard, la myrrhe la plus pure,
Riche profusion des dons de la nature,
De la nature heureuse et fraîche et vierge encor.
A sa jeune vigueur elle donne l'essor,
Et sans art, sans apprêt, dans ses libres caprices,
De son premier printemps prodigue les délices.
Tandis qu'il traversait ces bois délicieux,
Seul, loin de son berceau, jetant au loin les yeux,
Adam le voit venir : alors l'astre du monde
Dans les flancs de la terre et les gouffres de l'onde
Dardait ses traits brûlans; Ève, au fond du bosquet,
Rangeait les mets choisis pour leur simple banquet,
Les délices des fruits, le nectar du laitage,
Et des raisins ambrés exprimait son breuvage.
« Accours, chère Ève, accours, dit Adam; j'aperçois
» Un illustre étranger s'avançant dans nos bois;
» Il vient de l'orient : quel éclat le décore!
» Dans l'ardeur du midi je crois revoir l'aurore.
» C'est, je n'en doute point, un envoyé de Dieu :

» Puisse l'hôte divin honorer ce beau lieu !
» Va, ne perds point de temps, dans ces rians hospices
» Des fruits gardés par toi qu'il goûte les délices ;
» Traitons-le avec honneur; chère épouse, rendons
» A qui nous donna tout une part de ses dons.
» Vois quels biens la nature ici nous abandonne :
» Plus nous lui demandons, et plus elle nous donne ;
» Le fruit succède au fruit : à peine ces fruits d'or,
» A nos heureuses mains ont livré leur trésor,
» Sa libérale main bientôt les renouvelle :
» Ah ! Soyons généreux et prodigues comme elle.
» — O toi que Dieu forma du limon le plus pur,
» Lui répond son épouse : ici plus d'un fruit mûr,
» Des diverses saisons renaissante largesse,
» Pendant à ces rameaux prodigue sa richesse ;
» Je n'ai donc réservé de ces nombreux bienfaits
» Que ces fruits pleins d'aigreur qui naissent imparfaits,
» Et qui, mis en dépôt par une main soigneuse,
» Acquièrent par le temps leur douceur savoureuse.
» Mais je pars, et je cours choisir dans ce verger
» Ce qui peut le mieux plaire au céleste étranger,
» Le melon succulent et la poire fondante.
» En voyant de nos fruits la récolte abondante,
» Que l'ange les admire, et convienne à nos yeux
» Que la terre est ici la rivale des cieux. »
Elle dit, va choisir dans la nature entière
Tout ce qui peut orner sa table hospitalière,
Veut que l'œil et le goût soient flattés à la fois,
Que les mets assortis se suivent avec choix,
Et, croissant de saveur et de délicatesse,
De la faim languissante excitent la paresse.
Soudain, comme l'abeille ardente à son butin,
Elle part : elle enlève au verger, au jardin,
Les fruits les plus parfaits, tout ce que donne au monde

La terre, heureuse mère, et nourrice féconde.
Tous ces dons maintenant épars dans l'univers
Offraient dans ce lieu seul tous les climats divers,
Ce que fournit le Pont, ce que l'Afrique étale,
Les trésors que mûrit la rive orientale,
Les fruits de l'occident, et ceux qu'en ses jardins
Alcinoüs soignait de ses royales mains.
Ici resplendit l'or, ailleurs la pourpre éclate;
L'un offre le duvet de sa peau délicate,
L'autre est couvert d'écaille ou hérissé de dards:
Charme de l'odorat, et charme des regards,
Chacun brigue sa place, et le goût la décide.
Les fruits amoncelés montent en pyramide.
Ève d'un œil content voit sa riche moisson,
Exprime de la grappe une douce boisson;
Par l'innocent nectar la joie est éveillée.
L'amande, de sa peau par ses mains dépouillée,
Change son suc exquis en lait délicieux;
Sa douceur plaît au goût, et sa blancheur aux yeux.
Tous les vases sont purs, la nature les donne;
Et la reine des fleurs, la rose, les couronne.
Adam vole au-devant de son hôte divin.
Il n'a point sur ses pas tout ce cortége vain
Dont s'entoure en marchant la majesté terrible
De ces rois dont l'orgueil, au peuple inaccessible,
De l'éclat de leur or, du faste de leurs chars,
Vient dans un jour de pompe éblouir les regards.
Libre de ces flatteurs dont la cour les assiége,
Le calme est sa grandeur, les vertus son cortége.
L'hôte céleste arrive. Adam plein de respect,
Soumis mais confiant, s'incline à son aspect:
« Prince des cieux, dit-il, car ta forme divine
» A décelé d'abord ton illustre origine;
» Puisque, laissant pour nous ton trône glorieux,

» Tu voulus bien descendre en ces terrestres lieux,
» Fais plus encor pour nous : sous ce berceau tranquille
» Avec nous aujourd'hui partage cet asile,
» Jusqu'à l'heure où le jour amortira ses traits :
» Goûte en paix ces beaux fruits et ces ombrages frais.
» Nous sommes seuls ici, mais notre divin maître
» Daigna nous accorder ce domaine champêtre ;
» Là, nos voix s'uniront pour bénir sa bonté. »
L'archange lui répond : « Cet asile enchanté,
» Ces hôtes valent bien qu'un ange les visite.
» Sous ce riant berceau, que la fraîcheur habite,
» Je veux bien du soleil attendre le déclin. »
Il dit : du toit champêtre ils prennent le chemin ;
Lieu charmant, dont les fleurs enlacent le feuillage,
Embaumé de parfums, et couronné d'ombrage,
Simple et joignant la grâce à la simplicité.
Ève les attendait, Ève dont la beauté
Quand Pâris décida de la pomme fatale,
Même auprès de Vénus n'eût point eu de rivale :
Aimable d'innocence et belle de candeur,
Son corps est revêtu de sa seule pudeur,
Sa belle ame se peint sur son charmant visage,
Se lit dans ses regards, s'entend dans son langage.
Salut! Dit Raphaël : mot céleste qu'un jour
L'Ève, mère d'un Dieu, doit entendre à son tour.
Mais l'une du serpent doit écraser la tête ;
Puisse l'autre bientôt n'être pas sa conquête !
» Salut, dit-il, ô toi dont la fécondité
» Promet à l'univers une postérité
» Plus nombreuse cent fois que les fruits, les feuillages,
» Et les brillantes fleurs, enfans de ces bocages ! »
On s'assied. Le gazon en table façonné
De siéges naturels s'élève environné ;
Sous eux s'enfle et s'étend une mousse légère ;

Là, s'étale à leurs yeux l'automne tout entière :
L'automne, le printemps, et les fruits, et les fleurs,
Du champêtre banquet disputent les honneurs.
« Daigne goûter ces dons, dit le père des hommes ;
» De l'auteur de tout bien, du Dieu par qui nous sommes,
» Ces fruits sont un bienfait ; il prévient nos désirs ;
» Il veille à nos besoins et même à nos plaisirs.
» Faits pour d'humbles mortels, ces alimens agrestes
» Peut-être flattent peu des essences célestes ;
» Mais ils viennent d'un dieu libéral envers tous :
» Daigne en les partageant les rendre encor plus doux.
» — Ces mets, bénissons-en le dieu de la nature,
» Peuvent nourrir, dit l'ange, une substance pure,
» Même goût peut unir des êtres différens :
» Ton corps reçut une ame, et nos esprits des sens :
» Nos êtres sont doués d'une double puissance ;
» L'une est le sentiment, l'autre l'intelligence ;
» Si l'homme peut penser, l'ange peut se nourrir.
» A nos sens comme aux tiens chaque objet vient s'offrir.
» Il nous donna des yeux témoins de ses merveilles,
» Un goût pour les saveurs, pour les sons des oreilles :
» Tout ce qu'il a fait naître a besoin d'alimens :
» Vois de dons mutuels vivre les élémens ;
» La terre de ses eaux nourrit les mers profondes ;
» De la terre et des mers les vapeurs vagabondes
» Vont alimenter l'air ; l'air va nourrir ces feux
» Qui roulent suspendus sous la voûte des cieux.
» Vois rouler dans les cieux l'astre qui vous éclaire :
» De son globe enflammé le monde est tributaire ;
» Il boit dans l'océan ; et les tributs des mers
» Vont payer les bienfaits que lui doit l'univers.
» Nos mets sont plus parfaits au séjour de la vie ;
» Nous buvons le nectar, savourons l'ambroisie ;
» Pour nous chaque matin, dans les jardins du ciel,

» La manne tombe en perle, et la rosée en miel :
» Mais vos fruits sont charmans ; leurs couleurs mariées
» Mêlent avec plus d'art leurs teintes variées ;
» Avant de plaire au goût ils enchantent les yeux ;
» Et la terre n'est pas moins riche que les cieux. »
Il dit, et prend sa place : Ève chastement nue,
Satisfaisant ensemble et le goût et la vue,
Choisit les plus beaux fruits, et de sa jeune main
Dans l'écorce odorante épanche un jus divin.
Volupté pure et sainte ! O céleste innocence !
Ah ! Si les fils du ciel, oubliant leur naissance,
A des amours mortels pouvaient s'abandonner,
Un objet aussi beau l'aurait fait pardonner.
Dès que leur doux banquet, frugale nourriture,
Eut, sans la surcharger, satisfait la nature,
Adam sent naître en lui le désir curieux
De connaître les mœurs de ces enfans des cieux,
Qui, de gloire et d'éclat revêtus par Dieu même,
Sont les brillans reflets de sa grandeur suprême ;
Qui, l'honneur de sa cour, chefs-d'œuvre de ses mains,
Contemplent de si haut les fragiles humains.
D'un air respectueux et d'une voix modeste,
Il s'adresse en ces mots au convive céleste :
« Fils du ciel, lui dit-il, ah ! Combien je te doi !
» Combien l'homme en ce jour est honoré dans moi !
» Hôte de nos bosquets, assis à notre table,
» Toi qui buvais des cieux le nectar délectable,
» Tu n'as pas dédaigné nos rustiques festins,
» Quoique bien différens de tes banquets divins ! »
« Adam, répond l'archange, il est temps de connaître
» Et les anges, et l'homme, et le monde et son maître.
» Un Dieu seul règle tout, de tout il est l'appui ;
» Tout existe, se meut, et respire dans lui.
» Si le mal ne l'a point altéré dans sa course,

» L'être créé par Dieu retourne vers sa source ;
» Rien n'en sort corrompu. Des êtres différens
» Il fixe le partage, il assigne les rangs ;
» Plus ils sont près de lui, plus leur essence est pure :
» Tous, suivant leur penchant, leur état, leur nature,
» De degrés en degrés devenus plus parfaits,
» S'efforcent d'approcher du Dieu qui les a faits.
» De sa souche terrestre, ainsi la jeune plante
» Sort, déploie avec grâce une tige élégante ;
» Sur la tige s'élève un branchage léger ;
» Ses feuillages mouvans naissent pour l'ombrager ;
» La fleur vient à son tour : enfin, plus pur encore,
» En nuage odorant son parfum s'évapore.
» Tout aspire à monter dans cet ordre inégal,
» La pierre aux végétaux, la plante à l'animal,
» L'animal jusqu'à l'homme, et l'homme jusqu'à l'ange ;
» Tout de ce corps mortel veut secouer la fange.
» Moins dégagés des sens, vos esprits sont moins prompts ;
» Souvent vous raisonnez lorsque nous contemplons ;
» Et, tandis qu'à pas lents marche votre pensée,
» Par nous des vérités la chaîne est embrassée.
» Ainsi dans l'univers tout monte par degrés.
» Des habitans des cieux vous-mêmes séparés,
» Un jour, peut-être un jour, sur de brillantes ailes,
» Planerez comme nous aux voûtes éternelles,
» Comme nous descendons au terrestre séjour.
» Vous, fidèles au Dieu qui vous donna le jour,
» Méritez ce bonheur par votre obéissance :
» Pour conserver ses dons gardez votre innocence,
» De la part qu'il vous fit sachez vous contenter,
» Et n'allez point la perdre en voulant l'augmenter. »
« Quel jour pur tu fais luire à notre intelligence !
» Répond Adam charmé. Je suis l'échelle immense
» De ces êtres divers répandus en tout lieu,

» Et je monte avec toi jusqu'au trône de Dieu.
» Mais pourquoi ces conseils de l'aimer, de lui plaire ?
» Ah ! Quels enfans ingrats méconnaîtraient leur père ?
» Qui n'aimerait un Dieu si bon, si généreux,
» Qui de ce vil limon fit deux êtres heureux,
» Et du bien qui convient à notre humble nature
» De sa prodigue main nous combla sans mesure ? »
L'ange repond : « O fils de la terre et du ciel !
» Écoute. Ton bonheur te vient de l'Éternel ;
» Conserver ce bonheur doit être ton ouvrage.
» Ce monde fortuné, ton paisible partage,
» De ton obéissance il doit être le prix :
» Pour être heureux toujours, reste toujours soumis.
» Dieu t'a créé parfait, mais non pas immuable,
» Bon, mais libre : tu peux être juste ou coupable,
» Perdre ou gagner ses dons ; enfin, ta volonté
» Ne porte point le joug de la fatalité.
» Eh ! Quel mérite aurait la triste obéissance
» D'un cœur à ses devoirs lié par l'impuissance ?
» Qui veut honorer Dieu doit pouvoir l'outrager ;
» A côté des secours il a mis le danger :
» Tel est l'arrêt du ciel, tel est ton sort. Nous-mêmes,
» Assis auprès de Dieu sur nos trônes suprêmes,
» Dans un sort différent suivant les mêmes lois,
» Nous servons librement, et nous aimons par choix.
» Dieu sait quel choix ont fait des serviteurs rebelles ;
» Ils se sont révoltés pouvant être fidèles :
» Aussi de quel bonheur, dans quel gouffre de maux
» Les ont précipités leurs funestes complots !
» Imite notre exemple, et non pas leur audace. »
« Enfant du ciel, répond l'auteur de notre race,
» De quel secret transport ta voix vient me saisir !
» Mon oreille t'écoute avec plus de plaisir
» Que je n'entends, au sein des nuits silencieuses,

» Des chérubins en chœur les voix mélodieuses.
» Nos actions, nos vœux sont à nous, je le sais ;
» Mais nous sommes heureux et libres, c'est assez :
» Qui pourrait s'irriter d'une seule défense ?
» A qui nous soumet tout je voue obéissance ;
» J'obéirai. Pourtant ces révoltes des cieux
» Me causent quelque trouble. Exauce donc mes vœux ;
» Apprends-moi, je t'écoute en un profond silence,
» Quels sont les criminels, le crime, et la vengeance.
» Le temps nous le permet ; le grand astre des jours
» A peine a terminé la moitié de son cours ;
» A peine à l'occident il commence à descendre. »
Il dit. « A tes désirs je consens à me rendre,
» Lui répond Raphaël. » Après quelque repos
Il reprend la parole et commence en ces mots :
« O père des humains ! De cette triste histoire
Faut-il donc réveiller l'affligeante mémoire ?
Eh ! Comment raconter à de faibles mortels
Ces grands combats livrés dans les champs éternels ?
Aux terrestres humains comment rendre sensibles
Des célestes héros les exploits invisibles ?
Ces esprits jadis purs, pourrai-je sans douleurs
En rappeler la gloire et conter les malheurs ?
Ai-je droit de tirer de cette nuit profonde
Ces grands événemens, secrets d'un autre monde ?
N'importe ; ils vous peindront le céleste courroux,
Et les crimes des cieux sont des leçons pour vous.
Pardonne, quand des cieux je te décris la guerre,
Si j'emprunte mes traits des scènes de la terre :
Ne t'en étonne pas, je les connais tous deux ;
Ce monde bien souvent est l'image des cieux.
Dieu n'avait pas encor créé ce nouveau monde ;
L'affreux chaos régnait avec la nuit profonde
Aux mêmes régions où ce jeune univers,

Balancé par son poids, roule aux plaines des airs:
Mais un jour (car le temps, dans l'éternité même,
Dans ce cercle où chaque astre, en sa vitesse extrême,
Ouvre, poursuit, finit, recommence son cours,
Dans le ciel comme à vous nous mesure les jours,
Ces jours dont la longueur égale votre année),
Par l'Éternel lui-même avec pompe ordonnée,
Une marche imposante amena sous ses yeux
Des quatre points du jour la milice des cieux:
Entre les rangs pressés de leurs bandes guerrières,
Des forêts de drapeaux, d'enseignes, de bannières,
Marquant les rangs, les chefs, les bataillons divers,
Au centre de l'armée ondoyaient dans les airs;
Chaque riche écusson, de l'amour et du zèle
Interprète éloquent, et monument fidèle
Des services passés, gage de l'avenir,
Dans leurs chiffres brillans gardait le souvenir.
Autour du Dieu vivant avec ordre se range
En cercles redoublés phalange sur phalange;
A sa droite est son fils. Lui, tempérant l'ardeur
Du trône qui le cache à force de splendeur,
Du haut d'une montagne invisible et brûlante
Fait entendre en ces mots sa voix toute-puissante:
« Héritiers éternels des célestes clartés,
» Rois, dominations, trônes, principautés,
» Écoutez mon décret, mon décret immuable:
» Un fils est né de moi dans ce jour mémorable;
» Il est mon fils unique, il est l'oint du Seigneur;
» Moi-même à haute voix proclame sa grandeur.
» A ma droite placé je veux qu'on le révère
» (J'en ai fait le serment) à l'égal de son père;
» Que le ciel à genoux reconnaisse son roi;
» Que tous soient réunis, soient heureux sous sa loi:
» Qui lui désobéit fait outrage à moi-même;

» Perturbateur des cieux et de l'ordre suprême
» Je le maudis ; ma voix le bannit à jamais
» Du temple du bonheur, du séjour de la paix ;
» Qu'il tombe, qu'il habite au fond du noir abîme,
» De mon courroux vengeur éternelle victime ;
» Oui, comme mon courroux ses maux seront sans fin. »
A ces mots solennels, chérubin, séraphin,
Font éclater l'amour, le respect, l'alégresse ;
Quelques-uns seulement déguisent leur tristesse.
Cependant tout ce jour les anges enchantés,
Ainsi qu'aux jours pompeux de leurs solennités,
Commencent leurs concerts et leurs danses joyeuses :
C'est vous qu'ils imitaient, danses mystérieuses,
Labyrinthes mouvans des corps brillans des cieux,
Qui, venant, revenant, se croisant dans leurs jeux,
Même dans leurs erreurs au grand ordre fidèles,
Mêlent sans les brouiller leurs rondes éternelles :
Accords toujours nouveaux, concert toujours charmant,
Que Dieu lui-même écoute avec ravissement !
Le soir (car nous avons notre soir, notre aurore,
Riche variété dont le ciel se décore,
Non pas pour nos besoins, mais pour offrir aux yeux
Le spectacle changeant de la pompe des cieux),
Le soir un doux banquet, banquet digne des anges,
En cercle réunit les célestes phalanges :
L'odorante ambroisie emplit des vases d'or ;
Des vins d'un cru céleste épanchent leur trésor ;
Et dans le diamant, où leur liqueur ruisselle,
En liquides rubis le nectar étincelle.
Tous, la coupe à la main, de fleurs environnés,
Étendus sur des fleurs, et de fleurs couronnés,
Au banquet fraternel où leur roi les convie,
Boivent l'amour, la joie, et l'éternelle vie :
Le plaisir sans excès est prodigué pour eux ;

De leur félicité Dieu lui-même est heureux.
Enfin du mont divin, d'où part le jour et l'ombre,
Le crépuscule jette une teinte plus sombre;
Voile faible et léger qui dans ce beau séjour
Laisse encore à la nuit quelques restes du jour:
Le doux sommeil revient; déjà notre paupière
Se mouille des vapeurs de son aile légère;
Tous les yeux, hors celui qui veille incessamment,
Tout prêts à se fermer s'ouvrent languissamment.
Au pied du mont sacré règne une vaste plaine
Que la terre aplatie égalerait à peine:
Tout le camp se disperse, et ses nombreux drapeaux
Du fleuve de la vie ont ombragé les eaux:
De riches pavillons et de superbes tentes
Soudain ont déployé leurs couleurs éclatantes;
Tout s'endort, tout se livre aux douceurs du repos,
Caressé du zéphyr et bercé par les flots.
Quelques-uns seulement, nocturnes sentinelles,
Pour célébrer de Dieu les grandeurs éternelles
Veillent près de son trône, et leurs voix tour à tour
Se répondent en chœur, chantant l'hymne d'amour.
Le superbe Satan (c'est le nom qu'on lui donne
Depuis qu'il a perdu sa céleste couronne,
Son premier nom n'est plus prononcé devant Dieu,)
Satan veillait aussi, mais contre le saint lieu.
Favori du Très-Haut, contre un fils qu'il abhorre
Sa jalouse fureur en secret le dévore;
Ce fils, cet héritier du sceptre paternel,
Son règne proclamé dans ce jour solennel,
Importunent son cœur; et sa haine insensée
Par ces honneurs nouveaux croit sa gloire éclipsée:
De là ses fiers dépits et ses hardis complots.
Tandis que tout se tait et se livre au repos,
Il prétend dans la nuit entraîner à sa suite

Les lâches déserteurs, compagnons de sa fuite,
Et, de leur cœur fidèle infâme suborneur,
Laisser son dieu sans culte, et son roi sans honneur.
Au premier après lui le perfide s'adresse,
Et tente par ces mots sa crédule faiblesse :
« Tu dors, cher compagnon ! Mais sais-tu quel réveil
» Va bientôt succéder à ce lâche sommeil ?
» Cher compagnon, tu dors ! Perds-tu donc la mémoire
» De ce décret récent fatal à notre gloire ?
» Je t'ai cru mon ami : dans plus d'un entretien
» Je t'épanchai mon cœur et tu m'ouvris le tien :
» Mille fois, tu le sais, je partageai tes veilles ;
» Quand je veille pour toi, c'est donc toi qui sommeilles !
» Un maître uous soumet à de nouvelles lois ;
» Un zèle tout nouveau doit maintenir nos droits :
» T'en dire plus ici serait une imprudence.
» Toi, rassemble les chefs soumis à ma puissance ;
» Dis-leur qu'avant le jour, par l'ordre exprès de Dieu,
» Avec tous mes drapeaux je dois quitter ce lieu,
» Conduire au camp du nord les chefs que je commande.
» Je cours y préparer les honneurs qu'on demande
» Pour ce fils du Très-Haut, qui doit, le sceptre en main,
» Montrer aux légions leur nouveau souverain :
» Demain commencera sa marche triomphante.
» Pars. » Le chef, égaré par sa voix séduisante,
En reçoit dans son cœur le philtre insidieux,
Transmet de chef en chef cet ordre factieux :
« Avant le jour, dit-il, l'enseigne impériale
» Doit partir de ces lieux ; la pompe triomphale
» Du nouveau souverain commande ce départ. »
Dans des mots ambigus sa voix jette avec art
Des semences d'envie et des germes de haine ;
Il ébranle de l'un la constance incertaine,

Corrompt la foi de l'autre, et donne le signal.
Tout se range à l'instant sous son drapeau royal :
Tant sur les cœurs soumis exercent de puissance
Le grand nom de Satan, ses honneurs, sa vaillance,
Ce front plus radieux que l'astre qui du jour
A la nuit étoilée annonce le retour,
Ce brillant Lucifer dont le nom reste encore
A ce chef qui l'usurpe et qui le déshonore!
Sa ruse enfin séduit ses crédules soldats,
Et le tiers de l'armée a marché sur ses pas.
Ils volent, et la nuit sert leur fuite coupable.
Cependant ce pouvoir dont l'œil inévitable
De son regard perçant lit jusqu'au fond des cœurs,
Du haut du mont sacré brillant de ses splendeurs,
Où brûlent dans la nuit des lampes éternelles,
A vu sans leurs secours ces trames criminelles,
Ses décrets méconnus, tout le nord révolté,
Et déjà l'orient de ligues infesté.
Aussitôt à son fils, avec un doux sourire,
Il adresse ces mots : « Appui de mon empire,
« Toi dans qui le Très-Haut resplendit tout entier,
» Toi de mon trône antique éternel héritier,
» Il est temps d'assurer notre toute-puissance!
» Tu vois jusqu'où du nord s'emporte la licence :
» Pour fonder son pouvoir Satan combat le mien ;
» Au-dessus de mon trône il veut placer le sien.
» Levons-nous, armons-nous contre le téméraire ;
» Défendons mes honeurs, mes droits, mon sanctuaire,
» De mes élus chéris le séjour fortuné,
» Et la montagne sainte où je t'ai couronné. »
Alors calme, serein, et rayonnant de gloire,
Comme un triomphateur au sein de la victoire,
Son fils lui répondit : « Que ton juste dédain
« Se rit avec raison d'un ennemi si vain!

» Pour moi, sa haine m'ouvre une illustre carrière :
» Il saura si ce bras sait mettre une barrière
» Aux complots insolens de ces vils factieux,
» Et si c'est à ton fils de fléchir devant eux. »
Il dit; et cependant des légions rebelles
Le chef vole, emporté sur ses rapides ailes :
Ses guerriers l'ont suivi, mille fois plus nombreux
Que les flots de la mer ou les astres des cieux;
Le matin, sur les fleurs ou les feuilles humides,
Brillent moins de rubis et de perles liquides.
Il s'avance, il traverse avec ses légions
De mille états divers les vastes régions
Que gouvernent des rois, des potentats, des princes,
De l'empire des cieux innombrables provinces,
Près de qui tout ce globe et ses climats divers
Sont comme tes jardins auprès de l'univers.
Enfin il touche au nord, siége de sa puissance.
Là, dans tout l'appareil de sa magnificence,
Tel qu'un mont d'où s'élève un mont audacieux,
Le palais de Satan se présente à leurs yeux.
De loin on aperçoit ses tours pyramidales,
Des célestes palais orgueilleuses rivales,
Et de l'ambition coupable monument;
Lui-même les forma d'or et de diamant,
Et sur ce mont superbe où leur masse domine
Affecta d'imiter la montagne divine
Où l'Éternel réside, et, sur son trône assis,
Aux yeux de l'empyrée a couronné son fils.
Là, s'arrête Satan, et son conseil s'assemble;
Là, tous les chefs unis doivent régler ensemble
Les hommages nouveaux qu'en ce jour solennel
Doit offrir l'empyrée au fils de l'Éternel.
Sous ce prétexte heureux, son adroit artifice
Harangue dans ces mots la céleste milice :

« Trônes, principautés, rois, dominations,
« Si ces titres pompeux ne sont pas de vains noms,
» Depuis qu'un roi nouveau, grâce aux décrets suprêmes,
» Sur nos fronts éclipsés flétrit nos diadèmes,
» Pour cet oint du Seigneur tout pouvoir est détruit.
» C'est pour lui, pour lui seul, qu'au milieu de la nuit
» D'un maître impérieux la volonté subite
» A vers ces bords lointains précipité ma fuite.
» Eh! Quel motif pressant nous amène en ces lieux?
» L'honneur de recevoir cet autre roi des cieux,
» De régler les tributs qu'on doit à son passage;
» Trop heureux s'il veut bien accueillir notre hommage,
» Permettre qu'à ses pieds nous tombions à genoux!
» Au mépris de vos droits anéantis pour vous,
» Deux sceptres à la fois vont peser sur vos têtes.
» Fils des dieux, levez-vous, et songez qui vous êtes!
» Rois vous-mêmes, d'un Dieu serez-vous les vassaux?
» Les rangs sont différens, mais les droits sont égaux.
» La fière liberté souffre avec patience
» Les titres, les honneurs, et même la puissance;
» Mais, d'un pouvoir injuste ardente à s'affranchir,
» Au joug de ses égaux s'indigne de fléchir:
» L'égalité, fidèle au pouvoir légitime,
» Se relève en fureur sous la main qui l'opprime.
» Ce tyran à nos droits oppose ses arrêts:
» A qui suit la raison qu'importent ses décrets?
» C'était peu que le père usurpât notre hommage,
» Il nous faut dans son fils adorer son image.
» Vain espoir; ces sujets qu'il prétend asservir
» Sont nés pour gouverner, et non pas pour servir. »

Ainsi parle Satan; tout se tait, aucun n'ose
Ou venger l'Éternel, ou défendre sa cause.
Seul, du Dieu tout-puissant fervent adorateur,
Et de toutes ses lois fidèle exécuteur,

Abdiel s'est levé : dévoré d'un saint zèle,
Dans ses yeux enflammés la fureur étincelle,
Et sa voix tonne ainsi contre les factieux :
« O forfait ! O blasphème inouï dans les cieux,
» Odieux attentat d'un ingrat et d'un traître
» Qu'à côté de son trône avait placé son maître !
» Tu te plains que d'un Dieu les ordres tout-puissans
» Aient pour son fils unique exigé notre encens,
» Aient voulu que le ciel de sa grandeur divine
» Reconnût à genoux la céleste origine !
» Oses-tu bien blâmer le décret solennel
» Qu'il a juré lui-même à la face du ciel ?
» Aucun dans son égal ne doit trouver un maître !
» Est-ce à toi de juger le Dieu qui t'a fait naître,
» Qui nous donna les cieux, et dont les sages lois
» Dans leur juste limite ont renfermé nos droits ?
» Nos plaisirs, nos honneurs, de ce Dieu sont l'ouvrage :
» Bien loin que sa grandeur veuille nous faire outrage,
» Son éclat, son pouvoir rejaillissent sur nous,
» Et sous un même chef il nous réunit tous.
» Et quand il serait vrai, comme tu l'oses dire,
» Que nul de son égal ne supporte l'empire,
» Prétends-tu, quels que soient tes titres glorieux,
« Te croire égal au fils du souverain des cieux ?
» En vain tu vois marcher sous tes ordres suprêmes,
» Rois, dominations, trônes et diadèmes ;
» Quoi que t'ait prodigué son pouvoir paternel,
» Qu'es-tu près de ce fils par qui l'Être éternel
» Créa d'un mot le monde, et toi-même, et les anges ?
» Qui, sans rien exiger qu'un tribut de louanges,
» Leur assigna leurs noms, leurs titres glorieux,
» Et vient, comme un de nous, s'asseoir au milieu d'eux ?
» Ah ! Bien loin que par lui nos honneurs s'affaiblissent,
» Ses divines clartés sur nous se réfléchissent :

» Nos biens sont ses présens, sa force est notre appui ;
» Il gouverne par nous, et nous régnons par lui. »
Ainsi parle de Dieu le serviteur fidèle ;
Mais nul n'ose applaudir ou seconder son zèle ;
On le nomme indiscret et téméraire : enfin
L'affreux Satan triomphe, et, d'un ton plus hautain,
« Nous fûmes donc créés, dit-il, cœur bas et lâche,
» Et le père à son fils confia cette tâche !
» Étrange découverte ! Apprends-nous, si tu peux,
» Par qui fut révélé ce grand secret des cieux,
» Dans quels lieux, dans quel temps nous avons pris naissance,
» Quel caprice divin nous donna l'existence.
» Tu t'en souviens : pour moi je ne me souviens pas
» Que d'autres avant nous aient peuplé ces états.
» Aux habitans des cieux ne fais point cet outrage :
» Contemporains de Dieu, nous sommes notre ouvrage.
» Quand le cercle fatal eut achevé son tour,
» Au temps prédestiné nous reçûmes le jour :
» Race heureuse du ciel, notre antique patrie,
» Nous ne devons qu'à nous notre éclat, notre vie.
» Bientôt ils apprendront, nos superbes rivaux,
» Si nous avons un maître, ou même des égaux ;
» Toi-même tu sauras si c'est par la prière
» Que nous comptons de Dieu désarmer la colère,
» Et si dans son palais nous allons le chercher
» Pour lui demander grâce, ou pour l'en arracher.
» Pars, et cours en porter la nouvelle à ton maître ;
» Pars, un plus long délai serait peu sûr peut-être. »
Il dit : un bruit confus s'entend de tout côté,
Pareil à l'océan par l'orage agité.
Tout applaudit Satan : Abdiel en silence
Entend gronder les flots de cette armée immense.
Mais enfin, quoique seul, le céleste héros
Laisse éclater son zèle, et s'exprime en ces mots :

» O cœur maudit de Dieu, que nul remords ne touche,
» Entends, entends l'arrêt prononcé par ma bouche :
» Ton châtiment est prêt; tout ce peuple trompé,
» Va dans ton sort affreux périr enveloppé,
» Et de tes attentats infortuné complice,
» Ainsi que tes forfaits, partager ton supplice.
» Ne t'inquiète plus, lâche séditieux,
» Du rang que tu tiendras dans l'empire des cieux.
» Tu te plaignais du joug qui pesait sur ta tête :
» Pour cette tête impie un joug plus dur s'apprête;
» Au lieu de ce décret, douce loi de l'amour,
» L'arrêt de la vengeance est lancé sans retour.
» Tu sais si Dieu t'aima, tu sauras s'il se venge;
» Tremble : en sceptre de fer son sceptre d'or se change,
» Non plus pour endurer ton insolent affront,
» Mais pour courber ta tête et pour briser ton front.
» Oui, je suis ton conseil, je pars : non que je craigne
» Ces vils séditieux rangés sous ton enseigne;
» Je crains plutôt, je crains que la flamme du ciel
» Ne mêle l'innocent avec le criminel.
» Temble. Dieu prend sa foudre, et son bras va t'instruire
» S'il n'a pu te créer, qu'il a pu te détruire. »
Ainsi parle Abdiel, de tous ces factieux
Seul dévoué, seul pur, et seul religieux.
Tous ces flots menaçans et ce peuple infidèle,
Rien ne séduit sa foi, rien n'ébranle son zèle.
Il part, brave en passant les insultes, les cris,
Quelquefois se retourne avec un froid mépris,
Et pense déjà voir les flammes triomphantes
Embrâser leurs drapeaux et consumer leurs tentes.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

ARGUMENT.

RAPHAEL *continue sa narration. Il apprend à Adam comment Michel et Gabriel eurent ordre de marcher contre Satan et ses anges. Description du premier combat dans le ciel. Satan et ses puissances se retirent à la faveur de la nuit : il assemble un conseil, invente des machines infernales, qui, dans le combat suivant, causent quelque désordre dans l'armée de Michel; mais enfin les bons anges arrachent les montagnes, et enterrent les machines de Satan. Le désordre s'augmentant de plus en plus, l'Éternel envoie son fils, à qui l'honneur de cette victoire était réservé. Il vient sur le champ de bataille, revêtu de la puissance du père; et, défendant à ses légions de faire aucun mouvement, il pousse son char, et s'avance le foudre à la main. Ses ennemis sont d'abord renversés; il les poursuit jusqu'à l'extrémité du ciel, qui s'ouvre en deux. Les démons sont précipités jusqu'au fond de l'abîme que la justice divine leur avait creusé. Le Messie triomphant retourne vers son père.*

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE SIXIEME.

Sans être poursuivi, l'intrépide Abdiel
Durant toute la nuit fend les plaines du ciel.
Cependant par degrés la lumière est éclose ;
Les Heures conduisant l'Aurore aux doigts de rose
Ont ouvert la barrière au char brillant du jour.
  Sur la montagne sainte est un profond séjour
D'où, reprenant sans fin leur course régulière,
Partent pour revenir la nuit et la lumière,
Du théâtre des cieux douce variété :
Chacune a son issue ; et lorsque d'un côté
Paraît le jour naissant, de l'autre la nuit sombre
Rentre dans son palais jusqu'à l'heure où son ombre,
Comme un voile léger déployée à son tour,
Laisse au ciel étoilé la clarté d'un beau jour.
Son règne en ce moment faisait place à l'aurore :
Pour vous d'un feu moins vif le midi se colore ;
La nuit cédant au jour l'immensité des cieux,
Reportait loin de nous ses pas mystérieux.
Aux regards d'Abdiel tout à coup se présente
Des milices du ciel l'ordonnance imposante,
Des armes, des drapeaux, des coursiers et des chars ;
Un déluge d'éclairs jaillit de toutes parts ;
Et dans les champs de l'air, que leurs clartés inondent,
En une mer de feu leurs rayons se confondent.
Il voit que Dieu connaît ce qu'il vient annoncer :

Parmi les séraphins il accourt se placer :
On l'accueille avec joie, on admire le zèle
De ce cœur généreux, seul demeuré fidèle.
Vers le trône céleste en triomphe conduit,
Des acclamations le bruit flatteur le suit ;
On le présente au Dieu que la gloire couronne ;
Et du nuage d'or dont l'éclat l'environne
Une secrète voix fait entendre ces mots :
« Courage ! Ami de Dieu, séraphique héros,
» Courage ! Ton début vaut seul une victoire.
» Que ton zèle sublime a bien servi ma gloire !
» Ta constance pour moi fit plus que la valeur :
» Tu bravas les affronts pires que la douleur ;
» Et fier de remporter un glorieux outrage,
» De ton Dieu seulement tu briguas le suffrage.
» Suivi de mes guerriers, va domter leur fureur ;
» Où tu trouvas l'insulte apporte la terreur.
» Ces sujets révoltés n'ont voulu reconnaître
» Ni mes décrets pour loi, ni mon fils pour leur maître,
» Lui, des perfections le modèle divin !
» Que la force triomphe où la loi parle en vain :
» Pars, terrible Michel, honneur de mes phalanges ;
» Et toi, mène au combat tous ces millions d'anges,
» Généreux Gabriel : leur magnanime ardeur
» Pour elle aura le nombre ainsi que la valeur.
» Point de paix, point de grâce à ces sujets rebelles ;
» Punissez, confondez leurs trames criminelles :
» Armez vos bras vengeurs et du fer et des feux ;
» Que chassés devant vous jusqu'aux confins des cieux,
» Exilés du bonheur, voués à la souffrance,
» Ils soient tous à jamais bannis de ma présence :
» Leur arrêt est porté. Pour ces esprits pervers
» Déjà du noir chaos les gouffres sont ouverts ;
» Et, prêt à recevoir la foule des victimes,

» L'enfer insatiable élargit ses abîmes ».
A peine il a parlé, de brûlans tourbillons
Autour du mont sacré roulent à gros bouîllons,
Et, [illegible] à travers des torrens de fumée,
Font jaillir mille éclairs de la nuit enflammée,
Du céleste courroux présage menaçant.
Bientôt du haut des airs l'airain retentissant
A ces sinistres feux joint ses accens terribles.
Déjà de l'Éternel les troupes invincibles,
En bataillons serrés, au son des instrumens,
Dans un morne silence avancent à pas lents;
Du clairon belliqueux le souffle les enflamme:
Les chefs de rang en rang ont fait passer leur ame;
Et le front rayonnant, terrible, l'œil en feu,
Semblent des dieux armés pour la cause de Dieu,
Pour celle du Messie. Ils marchent: les montagnes,
Les rocs, les lacs profonds qui baignent les campagnes,
Les gorges, les vallons, les fleuves, les torrens,
Rien n'arrête leur cours, ne désunit leurs rangs;
Légers comme les vents, prompts comme le tonnerre,
Ils voyagent dans l'air bien plus que sur la terre:
Tels des peuples ailés volaient les bataillons,
Quand cités devant toi tu leur donnas leurs noms.
D'un cours impétueux, d'une aile infatigable,
Ils laissent après eux une foule innombrable
De provinces, d'états, de royaumes divers,
Dont chacun est plus grand que cet humble univers.
Enfin, à l'horizon, vers le nord se présente
Une plaine enflammée au loin étincelante.
Ils approchent: soudain s'offrent à leurs regards
Une moisson de fer, une forêt de dards,
D'enseignes, de drapeaux, d'armures colorées,
Que d'emblèmes pompeux l'orgueil a décorées:
C'est Satan conduisant les ennemis de Dieu.

Ce jour, ce même jour, fondant sur le saint lieu,
Il prétend usurper son sceptre, son empire,
Et s'asseoir sur le trône où son audace aspire:
Vain projet que bientôt va démentir le sort.
Un sentiment d'horreur nous glace à leur abord:
De ses propres sujets faut-il que Dieu se venge?
Le ciel contre le ciel, et l'ange contre l'ange
Vont donc combattre ensemble, eux qu'on vit tant de fois,
Enfans du même père, heureux des mêmes droits,
Dans les mêmes banquets, pleins d'une douce ivresse,
Savourer le nectar, l'amour et l'alégresse;
Ou, la lyre à la main, près du trône éternel,
Redire aux cieux ravis leur hymne fraternel?
Cet heureux temps n'est plus: déjà gronde l'orage,
Déjà des deux côtés partent des cris de rage.
Au centre de l'armée, à Dieu même pareil,
Sur un char dont l'éclat le dispute au soleil
Paraît le fier Satan; autour de lui rayonnent
Les brillans chérubins dont les flots l'environnent;
Et de leurs boucliers, invincibles remparts,
Le cercle éblouissant l'enceint de toutes parts.
Il descend: des deux camps prêts pour l'attaque horrible
L'intervalle est étroit, et d'autant plus terrible;
Tous deux, front contre front, se menacent des yeux,
Et de leur ligne immense ils occupent les cieux
Avant que le signal ordonne la mêlée.
Tel qu'un énorme tour pesamment ébranlée,
Tout brillant des rubis, d'or et de diamans,
L'archange révolté s'avance aux premiers rangs.
De ce rival superbe intrépide adversaire,
Abdiel, à sa vue, a frémi de colère;
Et du traître à regret admirant la splendeur,
L'ange exhale en ces mots sa généreuse ardeur:
« O ciel! Eh quoi! De Dieu l'auguste ressemblance

» Brille encor sur ce front d'où s'enfuit l'innocence !
» Le crime a-t-il donc pu garder cet air divin ?
» Mais d'un reste de gloire il s'applaudit en vain,
» En vain contre une cause et si juste et si belle
» L'opiniâtre orgueil lève son front rebelle;
» La raison n'a rien pu sur cet audacieux,
» Peut-être cette main le réfutera mieux.
» J'ai pour moi le bon droit : Dieu, joins-y la victoire :
» Que ce double avantage assure ici ma gloire;
» Et que le téméraire, à mes pieds abattu,
» Rende hommage à la force unie à la vertu! »
Il dit, sort de ses rangs, marche à l'ange rebelle
Qu'enflamme à cet aspect une fureur nouvelle,
Et provoque en ces mots l'archange audacieux :
« Je te retrouve donc, esprit séditieux!
» En vain entretenant ta superbe espérance,
» Tu crus, sûr de ta force et de ton éloquence,
» Ou séduire le ciel par tes trompeurs discours,
» Ou trouver de ton Dieu le trône sans secours;
» De ce Dieu qui d'un mot peut créer des armées,
» Ou, seul de tes projets dissipant les fumées,
» Du trône où son pouvoir se rit de ton orgueil,
» Exterminer d'un coup, d'un signe, d'un clin-d'œil,
» Toi, tes chars, tes drapeaux, ta troupe criminelle,
» Et vous abîmer tous dans la nuit éternelle.
» Tu vois que tu n'as pas entraîné tous les vœux;
» Il reste à Dieu des cœurs et purs et généreux :
» Tu ne les voyais pas, lorsqu'affrontant l'orage
» Seul à tes bataillons j'opposai mon courage.
» Des maux que j'ai prédits voici venir le temps,
» Et tu vas, mais trop tard, apprendre à tes dépens
» Qu'un esprit éclairé de l'erreur se sépare,
» Et suit le droit sentier quand la foule s'égare. »

« — Eh bien, malheur à toi, perfide séraphin,
» Lui réplique Satan avec un fier dédain;
» A ton retour vers nous ma colère rend grâce;
» Tu vas donc le premier expier ton audace,
» Toi qui, dans ce sénat d'augustes demi-dieux,
» Osas seul élever un cri séditieux!
» Que parles-tu de maître et de toute-puissance?
» Nous n'en connaissons point : sûrs de notre vaillance,
» Sûrs de nos droits sacrés, nous les soutiendrons tous.
» Mais toi, je t'applaudis de revenir à nous;
» D'un espoir orgueilleux ta valeur échauffée,
» Des débris de Satan se promet un trophée;
» Approche, que dans toi j'apprenne à mes rivaux
» Quel accueil cette main prépare à tes égaux.
» Toutefois, pour ne pas te laisser sans réponse,
» J'ai daigné différer le sort que je t'annonce.
» J'avais cru, j'en conviens, pardonne à ma fierté,
» Que le bonheur céleste était la liberté :
» Mais, je le vois, ton Dieu courbe à son joug servile
» La part la plus nombreuse ainsi que la plus vile;
» De lâches voluptés font seules vos destins,
» Vos armes sont des luths, vos combats des festins;
» Pour célébrer en chœur ta chute renommée,
» De ces chantres du ciel tu formas ton armée.
» Va combattre avec eux : vous apprendrez de moi
» Ce qu'est une ame libre aux esclaves d'un roi. »
« — Ah! Toi-même rougis de ta honteuse chaîne,
» Lui répond Abdiel, toi de qui l'ame vaine,
» Adorant de l'erreur le joug impérieux,
» Traite d'emploi servile un devoir glorieux.
» Mais la nature et Dieu repoussent cette injure,
» Car obéir à Dieu c'est suivre la nature;
» Ils nous disent tous deux, et j'écoute leurs voix,

» Que le meilleur de nous doit nous donner des lois :
» Ses bontés sont ses droits à notre obéissance ;
» Le premier en sagesse, il doit l'être en puissance.
» Tu parles d'esclavage! Oh! L'esclave est celui
» Qui se choisit un maître insensé comme lui :
» C'est celui qui, bravant le pouvoir légitime,
» S'est fait comme Satan un instrument du crime.
» Et toi-même, à l'orgueil n'es-tu pas asservi,
» Jaloux du saint emploi que l'orgueil t'a ravi?
» Hardi blasphémateur, cesse donc d'en médire ;
» Va régner dans l'enfer, le ciel est son empire :
» Nous sommes ses sujets, il sera notre appui ;
» Les fers sont pour Satan, et le sceptre est pour lui.
» Moi, lâche fugitif, je veux cesser de l'être,
» Et voici les tributs que j'apporte à mon maître. »
Comme il parlait encore, il élève le fer ;
Le fer étincelant, aussi prompt que l'éclair,
Frappe sans hésiter, et, comme la tempête,
Retombe, et de Satan a fait courber la tête.
La pensée et les yeux, bien moins son bouclier,
N'auraient pu prévenir le redoutable acier.
Il recule dix pas, et son corps qui succombe
Sur son genou ployé tremble, chancelle, et tombe ;
Mais sur sa lance énorme il demeure appuyé :
Tel roule d'un vieux roc le sommet foudroyé ;
Tel, attaqué soudain dans sa base profonde
Par les flots souterrains ou les efforts de l'onde,
A demi renversé, croule un antique mont
Avec les vieux sapins qui couronnent son front.
Du parti révolté les puissances se troublent ;
Cependant leur douleur et leur rage redoublent
En voyant de leur chef l'affront injurieux :
Mais le triomphe est peint sur nos fronts radieux.
Bientôt, de la victoire infaillible présage,

Le cri de l'espérance et le cri du courage
Demandent le signal : le signal est donné,
Par l'ordre de Michel la trompette a sonné ;
L'*hosanna* solennel vole de bouche en bouche.
D'un cœur non moins ardent, et d'un air plus farouche,
L'ennemi fond sur nous d'un vol impétueux.
A peine eut commencé le choc tumultueux,
D'épouvantables cris dans les airs retentirent,
Des cris tels que les cieux jamais n'en entendirent.
Tel qu'un même incendie embrâse deux volcans,
Une même fureur anime les deux camps;
Des nuages de traits pleuvent sur les armées:
Un orage brûlant de flèches enflammées
Monte, siffle, et dans l'air traçant d'affreux sillons,
D'une voûte de feu couvre leurs bataillons.
Des longs ébranlemens de ce double tonnerre
Le ciel au loin mugit ; et si de votre terre
Le globe encor récent dans les airs eût roulé,
Jusqu'en ses fondemens la terre aurait tremblé.
Faut-il s'en étonner, quand, mêlant leurs phalanges,
Se heurtaient des deux parts tous ces millions d'anges,
Dont un seul, saisissant tous ces globes divers,
D'un seul coup aurait pu les lancer dans les airs ?
Eh ! De quelle terreur cette horrible mêlée
N'eût-elle pas rempli la nature ébranlée ?
Quelles convulsions, quel désordre fatal
N'eût pas troublé la paix de leur séjour natal,
Si Dieu n'eût mis un terme à tant de violence !
Là, chaque bataillon est une armée immense ;
Tout chef vaut à lui seul un bataillon entier ;
Tout soldat vaut un chef : chaque simple guerrier
Peut guider du combat les manœuvres savantes,
Arrêter ou pousser les colonnes mouvantes,
Ouvrir, fermer, étendre ou resserrer les rangs ;

Même ame fait mouvoir tous ces corps différens.
Point de vaine terreur, point de penser timide;
A son poste marqué chacun reste intrépide,
Comme si ce grand jour dépendait de son bras.
Combien d'exploits perdus dans ces vastes combats!
Tant ce jour variait les scènes de la guerre!
D'un pied ferme tantôt ils luttent sur la terre,
Tantôt prennent l'essor, et leurs noirs bataillons
Dans les airs tourmentés roulent en tourbillons.
On croirait à leur bruit, à l'excès de leur rage,
Voir un double incendie, entendre un double orage.
Le sort flotte incertain; mais l'archange orgueilleux
Qu'ont déjà signalé tant d'exploits merveilleux,
Dont nul pouvoir n'a pu balancer la vaillance,
Parmi ses bataillons rapidement s'avance
Vers le brave Michel, dont le terrible fer
Montant, tombant, frappant, aussi prompt que l'éclair,
De sa lance à deux mains ramenée en arrière,
Moissonne à chaque coup une phalange entière,
Et parmi des débris s'ouvre un large chemin.
Il oppose à ses coups son bouclier divin,
Son bouclier immense, épais, inébranlable,
Qu'un triple diamant rendait impénétrable.
Michel à son aspect a suspendu son bras:
Il prétend par sa chute achever ces combats;
Et marchant sur sa tête, ou lui donnant des chaînes,
Terminer tant de maux, de combats et de haines.
Il vient, et, lui lançant un sinistre coup-d'œil,
Par ces terribles mots abaisse son orgueil:
« Ange du mal, auteur d'une guerre cruelle,
» Inconnue avant toi dans la paix éternelle;
» Guerre funeste au ciel, odieuse à son roi,
» Mais dont tous les malheurs vont retomber sur toi;

» Oui, sur toi, misérable! Et sur tes vils complices!
» Toi seul de la patrie as troublé les délices,
» Affligé la nature, et jeté dans son sein
» De malheurs inouïs un innombrable essaim,
» Et, soufflant aux cœurs purs tes fureurs criminelles,
» Changeas en conjurés des serviteurs fidèles.
» Pars : en vain tu voudrais troubler encor les cieux;
» Dieu te chasse à jamais de ces paisibles lieux,
» De la douce union demeure fortunée,
» D'où s'exile avec toi la haine forcenée,
» Et la triste discorde, et les sombres complots;
» Pars; emmène avec toi dans tes affreux cachots
» Les malheurs, les forfaits, ta famille exécrable;
» L'enfer accueillera ta race abominable.
» Cours entendre à loisir, dans ce séjour d'horreur,
» Les cris de la discorde et ceux de la fureur;
» Pars, avant que sur toi ma main s'appesantisse,
» Ou que d'un dieu vengeur la trop lente justice,
» De son bras suspendu précipitant les coups,
» Dans un gouffre de maux vous engloutisse tous. »
« Cesse, repond Satan, tes menaces frivoles :
» A qui brave ton Dieu qu'importent tes paroles?
» De mes derniers soldats nul n'a fui devant toi,
» Chacun tombe avec gloire, ou combat sans effroi.
» Je m'arme, prétends-tu, pour une cause injuste!
» Va, ces grands intérêts, cette querelle auguste,
» (J'appelle par son nom la cause des héros)
» La force en doit juger, et non tes vains propos.
» Ou nous triompherons par la force des armes,
» Ou bientôt de ce ciel, pour vous si plein de charmes,
» Nous ferons un enfer : dans ces affreux états
» Si je ne règne point, je ne servirai pas;
» La liberté sublime y suivra ma misère.

» Toi, viens, en attendant, méprisable adversaire,
» Viens ; et joins, si tu peux, à ton bras menaçant
» Les foudres de ce Dieu qui se dit tout-puissant :
» Loin de fuir devant vous, devant ce Dieu suprême,
» C'est moi qui dans ces lieux viens vous chercher moi-même. »
Leurs discours aussitôt font place à leurs exploits,
Ces exploits immortels dont les célestes voix
Ne sauraient ni compter ni nombrer les merveilles.
Et comment faire entendre à vos faibles oreilles
Ces prodiges lointains? A quel objet mortel
Comparer ces hauts faits de l'empire éternel ?
Ou comment élever l'intelligence humaine
Jusques à la hauteur de cette grande scène ?
A leur port, à leur air, on croirait voir des dieux,
Seuls faits pour décider la querelle des cieux.
Déjà des deux côtés, dans leur main menaçante,
Que peut seule égaler la main toute-puissante,
Brille le fer terrible : et bientôt dans les airs
Leurs glaives enflammés font jaillir mille éclairs ;
Au grand orbe du jour leur bouclier ressemble ;
Tels deux soleils rivaux se défiraient ensemble.
Aux lieux où l'on combat avec plus de chaleur,
L'attente a quelque temps enchaîné la valeur ;
Tout frémit, tous les rangs repliés en arrière
Laissent aux deux rivaux une large carrière.
Un désordre moins grand règnerait dans les airs,
Si, troublant tout à coup la paix de l'univers,
Deux astres ennemis, dans leur lutte terrible,
Se cherchaient, se heurtaient avec un bruit horrible,
Et, dans l'espace immense, égarés, furieux,
Épouvantaient la terre et menaçaient les cieux.
Déjà levant un bras qui ne cède en puissance
Qu'à celui qui du ciel courba la voûte immense,
Chacun prépare un coup qui du ciel incertain

Décide la querelle et commande au destin.
Tous deux égaux d'ardeur, de force, de vaillance,
Ont laissé quelque temps la victoire en balance ;
Mais la gloire en est due au glaive de Michel,
Glaive divin, sorti des arsenaux du ciel.
Sur lui le fier Satan fond, la pointe baissée ;
D'un seul coup de Michel sa lance fracassée
Vole en éclats ; soudain le glaive étincelant
Revient, tourne, s'abat, et lui perce le flanc.
Pour la première fois éprouvant la souffrance,
L'affreux Satan l'endure avec impatience ;
Tout son corps en frémit, tant le glaive divin
D'une blessure immense a déchiré son sein.
Cependant il survit au coup épouvantable :
Tout habitant des cieux naquit impérissable ;
Les tissus désunis sont bientôt rapprochés ;
Mais de son sang qui fuit les torrens épanchés,
De ce sang pur qui coule en ses veines célestes,
De sa force affaiblie ont épuisé les restes.
On vole à son secours : ses fidèles guerriers
Sous son corps suspendu joignent leurs boucliers,
L'emportent sur son char, où sa brillante armure
Rougit encor du sang sorti de sa blessure.
Là, des champs de la gloire et des siens séparé,
De honte, de regret, de remords déchiré,
Il s'indigne de voir sa puissance avilie,
De fléchir sous le Dieu dont le bras l'humilie,
De ce Dieu dont naguère il se croyait l'égal.

Mais enfin le repos guérit le coup fatal.
Des habitans du ciel étonnant privilége ;
Dieu de la vie en eux plaça partout le siége ;
Leur substance, fluide et pure comme l'air,
Comme lui peut braver les atteintes du fer :
Où la vie est partout, la mort perd son empire.

En eux tout sent, tout voit, tout écoute et respire:
Libre dans ses désirs, chacun d'eux à son choix
Peut changer de couleur, et de forme, et de voix.
  Cependant loin de là plus d'un ange fidèle
Ne signalait pas moins sa vaillance et son zèle.
Là tonnait Gabriel; devant ses étendards
Ses ennemis vaincus fuyaient de toutes parts.
Moloch s'offre à ses coups, Moloch, roi sanguinaire;
Il s'irrite à l'aspect de ce fier adversaire:
Le barbare à son char prétendait l'enchaîner,
Et captif à sa suite en pompe le traîner.
Mais de Dieu blasphémé vengeant soudain l'injure,
De son large poitrail jusques à la ceinture
Il fend son vaste corps: le monstre furieux
D'affreux mugissemens fait retentir les cieux,
Et, de ceux qu'il bravait devenu la risée,
Fuit, et traîne en fuyant son armure brisée.
  Aux ailes de l'armée, Uriel à son tour,
Avec lui Raphaël, signalaient ce grand jour.
De deux grands potentats qui, fiers de leur stature,
D'un roc de diamant composaient leur armure,
Ils terrassent l'orgueil, et jettent à leurs pieds
De ces rivaux du ciel les fronts humiliés;
Ils roulent; et le fer, domtant leur arrogance,
Entre eux et l'Éternel a marqué la distance.
  O combien de hauts faits, combien d'exploits fameux,
Dignes d'être chantés en vers brillans comme eux!
Mais aux esprits divins qu'importent nos louanges?
La voix du ciel suffit à la gloire des anges.
Nos rivaux en honneur ne nous céderaient pas,
Si des motifs plus purs avaient armé leurs bras;
Ils manquaient de vertu, mais non pas de vaillance;
Rien ne peut surpasser leur fière résistance.

Mais Dieu de la mémoire effaça les méchans;
N'allons pas de leurs noms déshonorer mes chants;
L'orgueil les égara, que l'oubli les punisse :
La gloire ne peut être où n'est pas la justice.
Déjà leurs rangs pliaient, déjà de toutes parts
Fuyaient désordonnés leurs bataillons épars.
Ce n'était plus la pompe et l'orgueil de la guerre;
Partout d'affreux débris couvraient au loin la terre;
Partout des dards rompus, des guerriers renversés,
Des coursiers abattus et des chars fracassés;
Tout fuit; tous ont fléchi sous la main qui les domte;
Ils semèrent le trouble, ils recueillent la honte.
Tel n'était point l'aspect des vrais soldats des cieux,
Du monarque éternel sujets victorieux;
Calmes, le cœur joyeux, le corps invulnérable,
En ordre s'avançait leur troupe inébranlable;
Leur armure est divine, et leurs bras indomtés.
Quelquefois hors des rangs par la force emportés,
Ils rentrent plus ardens; et leur milice sainte,
Combattant sans remords, combat aussi sans crainte.
Enfin la nuit revient, le silence la suit,
Et des affreux combats a fait taire le bruit;
Les vainqueurs, les vaincus sont couverts de son ombre.
Dans la plaine fatale où des débris sans nombre
Attestent leur valeur, les célestes héros
Au sein de la victoire attendent le repos.
Partout sont répandus de nombreux sentinelles.
Satan part, entraînant ses légions rebelles;
Et la rage à ses yeux refusant le sommeil,
Il harangue en ces mots son nocturne conseil:
« O braves compagnons! Ce combat mémorable
» A fait de vos grands cœurs une epreuve honorable;
» Et de la liberté généreux défenseurs,

» Vous n'avez point subi le joug des oppresseurs.
» Mais ce bonheur n'est pas le seul prix où j'aspire ;
» Je combats pour l'honneur, je combats pour l'empire ;
» Ce jour de votre gloire a commencé le cours,
» Ce que vous avez pu, vous le pourrez toujours.
» Ce Dieu, tyran cruel, monarque imaginaire,
» Sous le sceptre odieux du pouvoir arbitraire
» Devait courber nos fronts ; son regard prompt et sûr
» Pouvait de l'avenir percer le voile obscur ;
» Ce jour vous a montré s'il était infaillible,
» Bientôt il apprendra qu'il n'est pas invincible.
» Nous avons, je le sais, malgré notre valeur,
» Éprouvé la défaite et senti le malheur ;
» Mais la douleur, qu'est-elle à côté de la honte ?
» Qui l'ignore la craint, qui la connaît la domte.
» Nos malheurs aisément peuvent se corriger :
» Pour nous la vie est longue, et le mal passager ;
» Cette force accordée aux célestes natures
» D'elle-même à l'instant referme nos blessures ;
» Notre perte est légère, et notre espoir entier.
» Mais à de faibles traits c'est trop nous confier.
» Puissans par la valeur, soyons-le par les armes ;
» A l'auteur de nos maux renvoyons les alarmes :
» Égaux par la nature, osons l'être en pouvoir.
» Sur des moyens cachés s'il fonde son espoir,
» Si pour nous sa puissance est encore un mystère,
» Tandis que la raison brille en nous toute entière,
» Sachons ce qui peut rompre ou servir ses projets,
» Ce qui fit nos malheurs, ce qui fit ses succès.
» C'est pour ce grand dessein que ma voix vous rassemble ;
» Arrachons son secret ; qu'il le sache, et qu'il tremble. »
Il dit ; et tout à coup, au milieu du sénat,
De l'empire des cieux un vaillant potentat,
Messiroch s'est levé : tout son dehors atteste

De ce jour désastreux l'événement funeste ;
Sa cuirasse est rompue, et son casque est brisé.
Triste, sombre et pensif, et de force épuisé,
Il commence en ces mots : « O guerrier magnanime!
» Inébranlable appui d'un pouvoir légitime,
» Par qui des dieux encor nous conservons les droits,
» Contre l'usurpateur qui nous prescrit des lois
» En vain nous opposons des armes inégales :
» Des dieux mêmes, des dieux, dans ces luttes fatales,
» Doivent céder à ceux qui, plus heureux que nous,
» Ignorant la souffrance, échappent à nos coups.
» Et que pourrait la force unie à la vaillance,
» Quand l'horrible douleur fatigue la constance,
» Et, des plus grands guerriers décourageant l'effort,
» Aux armes du plus faible expose le plus fort?
» On peut, des voluptés s'interdisant l'ivresse,
» Goûter le calme heureux où se plaît la sagesse,
» A sa douce apathie arrêter son désir,
» Le doux repos de l'ame est son premier plaisir;
» Mais les maux sont affreux, mais la douleur cruelle
» Emporte le courage et la force avec elle.
» Celui donc qui pourra, par des moyens nouveaux,
» Assurer nos succès et perdre nos rivaux,
» Mérite, à mon avis, même reconnaissance
» Que l'auteur généreux de notre délivrance. »
« Eh bien, répond Satan d'un regard composé,
» Ce grand secret par toi sagement proposé,
» Satan l'a découvert, et vient vous en instruire.
» Qui de vous, à l'aspect de ce brillant empire,
» Paré de fruits, de fleurs, d'or et de diamans,
» D'un œil assez distrait parcourt ces ornemens,
» Pour ne pas découvrir qu'en ses sombres retraites
» La terre en cache aux yeux les semences secrètes?
» Là, des êtres futurs les élémens nombreux,

» De la terre en travail nourrissons ténébreux,
» Principes encor bruts, masse encore indigeste,
» Attendent pour mûrir que la clarté céleste,
» Les couvant lentement dans leurs berceaux obscurs,
» Les rende plus pa[illegible] [illegible]illans et plus purs.
» Parmi ceux qu'en son sein cache l'abîme im[illegible]
» Plusieurs des feux d'enfer recèlent la semence ;
» Il faut nous en saisir : au fond d'un tube creux
» La flamme à peine aura touché leurs grains poudreux,
» Soudain du feu captif la puissance terrible,
» Tonnant, se déchaînant avec un bruit horrible,
» De loin élancera des globes meurtriers ;
» Sous leurs coups vous verrez tomber des rangs entiers ;
» Ils craindront, aux éclats de la fatale poudre,
» Que nos mains au Très-Haut n'aient arraché le foudre,
» Ce foudre épouvantable, et de qui la fureur
» A pu seule à Satan inspirer la terreur.
» L'ouvrage n'est pas long : demain avant l'aurore
» Vos yeux charmés verront ces prodiges éclore.
» Reprenez donc l'espoir, et bannissez l'effroi :
» Qui peut désespérer combattant avec moi ?
» Allons, courons apprendre à ce maître du monde
» Ce que peut la valeur, lorsque l'art la seconde. »
Ainsi parle Satan et son génie affreux
Conseille à ses guerriers ce foudre désastreux,
Exécrable instrument, stratagème perfide,
Qui rend la mort plus sûre et son vol plus rapide.
Et faut-il s'étonner que l'auteur de nos maux,
Satan, ait inventé ces tonnerres nouveaux ?
Dieu lui-même étouffa cet art dans sa naissance ;
Depuis il le permit pour servir sa vengeance ;
Et lorsqu'enfin le crime eut fatigué ses traits,
Par nos propres fureurs châtia nos forfaits.
Ce tonnerre infernal gronda dans les batailles,

Foudroya les guerriers, renversa les murailles :
Ainsi grondent encor sur l'homme audacieux
Les foudres de la terre et les foudres des cieux.

Enfin Satan triomphe ; on l'admire, on s'étonne
Qu'il ait trouvé si tard cette [illegible],
Chacun par [illegible] croit être prévenu :
[illegible] paraît naturel, alors qu'il est connu,
Le secret le plus rare, et dont l'adroit prestige
D'un art inconcevable eût semblé le prodige.

Tout se lève, tout sort; ce grand ordre est suivi;
A ce fatal projet tout concourt à l'envi.
Avant que leurs fureurs renouvellent la guerre,
Tous, rassemblés en troupe et courbés vers la terre,
Tous fouillent à la fois les campagnes des cieux,
Arrachent à leur sein les alimens des feux,
Substance encore informe, écume encor grossière,
Dont l'art doit lentement épurer la matière.
Le salpêtre et le nitre, empreints d'humidité,
Corrigent par le feu leur âpre crudité :
On les mêle avec art; en grains légers de poudre
Leur masse atténuée apprend à se dissoudre.
L'arsenal se remplit. D'autres s'en vont chercher
Des filons de métaux, des masses de rochers,
Tels que ceux qu'en son sein renferme cette plage,
Messagers de la mort, instrumens du carnage,
Qui des tubes grondans dont rejaillit l'éclair
Partent avec la foudre et mugissent dans l'air.
Ailleurs croît le roseau, rapide incendiaire,
Qui touche et met en feu la poudre meurtrière.
Tout se meut, tout agit : de leur travail secret
Témoin silencieux et confident muet,
La nuit les favorise, et dès l'aube naissante
Leurs apprêts menaçans ont passé leur attente.

A peine elle a paru, le signal est donné,

Des ministres de Dieu la trompette a sonné :
Chacun sous ses drapeaux vole brûlant de zèle,
De leurs armures d'or la campagne étincelle ;
Du haut des monts frappés des premiers feux du jour,
D'autres vont observer dans les champs d'alentour
L'ennemi, ses projets, ses postes, sa conduite ;
S'il revient au combat, ou s'il hâte sa fuite ;
S'il avance ou s'arrête : aussitôt leurs regards
Aperçoivent de près leurs flottans étendards ;
A pas lents s'avançait leur colonne intrépide.
Des messagers des cieux soudain le plus rapide,
Zophiel part, fend l'air, arrive, jette un cri :
» Aux armes, compagnons ! Les voici, les voici !
» Nous le croyions en fuite, il revient plus terrible :
» Du moins il nous épargne une marche pénible.
» Rendons grâces au ciel ; au lieu de se cacher,
» Lui-même d'un pas ferme il revient nous chercher ;
» Son port est menaçant, son regard plein d'audace :
» Hâtez-vous ; que chacun attache sa cuirasse,
» Qu'il enfonce son casque, et de son bouclier
» Comme d'un mur d'airain se couvre tout entier.
» Soyez prêts, et surtout armez-vous de courage ;
» Car, si je ne suis pas trompé dans mon présage,
» Ce jour sera cruel. Je ne vous promets pas
» Une faible escarmouche et de légers combats,
» De quelques traits perdus une pluie innocente ;
» Une tempête affreuse, une grêle brûlante,
» En rapides torrens s'en va fondre sur nous :
» Aux armes ! Le danger est digne enfin de vous. »
Ainsi la voix céleste avertit leur courage,
Et leur cœur valeureux leur en dit davantage.
Tout s'ébranle, tout marche en bataillon serré :
Tout à coup à leurs yeux l'ennemi s'est montré.
Tranquille et résolue, en un morne silence,

D'un pas lent mais hardi la colonne s'avance,
Traînant entre ses rangs ses tonnerres affreux,
Que masquent en tous sens des bataillons nombreux.
Arrivés en présence, un moment on s'arrête;
Satan sort de leurs rangs et s'avance à leur tête;
Puis, élevant la voix: « Soldats, ouvrez vos rangs;
» Voici le jour qui doit finir nos différends.
» Que le ciel soit témoin, que notre ennemi voie
» Qu'au-devant de ses pas nous volons avec joie.
» A notre accueil sans doute ils ne s'attendent pas,
» En rivaux généreux nous leur ouvrons les bras.
» Un accord amical va bientôt se conclure;
» De nos vrais sentimens que ce jour les assure;
» Allons; et pour garans de ma sincérité,
» Amis, annoncez-leur les clauses du traité;
» Parlez à haute voix, et que chacun entende
» Les offres que je fais, la paix que je demande. »
En ces mots ambigus à peine il a parlé,
Soudain sur les deux flancs chaque rang redoublé
S'ouvre, et laisse un espace où nos regards se plongent;
Là, leurs foudres guerriers en trois files s'alongent;
Chacun vers l'horizon en cylindre étendu,
Sur deux orbes roulans se montre suspendu,
Et semble ouvrir sur nous sa bouche menançante.
Derrière eux, alongeant la baguette brûlante,
Des anges sont debout, attendant le signal.
Cet appareil guerrier, et bientôt si fatal,
Durant quelques instans amuse notre vue.
Tout à coup, ô surprise! O terreur imprévue!
Ces roseaux enflammés que leurs mains tiennent prêts
Touchent au même instant tous ces bronzes muets;
Des foudres assoupis la file est allumée,
Le feu prend, l'éclair part, des torrens de fumée
Obscurcissent les airs, le ciel gronde, et soudain

L'un à l'autre enchaînés, tous ces globes d'airain,
De leurs tubes en feu déchirant les entrailles,
Donnent en mugissant le signal des batailles.
La grêle affreuse vole : à ces coups nos soldats
Tombent sans résistance et vaincus sans combats;
Eux, du ciel leur patrie enfans inviolables,
Fermes comme les rocs, comme eux inébranlables,
Chérubins, séraphins, trônes, princes, vertus,
Roulent confusément l'un sur l'autre abattus.
Hélas! Sans le fardeau de leurs vaines armures,
Ils auraient pu dans l'air éviter les blessures;
Ou, de leurs ennemis éludant le couroux,
En atôme invisible échapper à leurs coups.
Tout s'ébranle, tout plie : en vain pour fuir l'orage,
Aux globes meurtriers ils ouvrent un passage.
Que faire en ce péril? Au combat acharné
Vainement lutterait leur courage obstiné;
Un second rang est là, prêt à lancer la foudre;
Et cependant à fuir nul ne peut se résoudre.
Le superbe Satan se croit déjà vainqueur;
Il insulte à leur trouble avec un ris moqueur,
Et, sûr de décider les destins de la guerre,
Au tonnerre des cieux oppose son tonnerre:
Mais son triomphe est court. Par la rage emportés,
Les bataillons divins à pas précipités
Partent, jettent bien loin leurs armes impuissantes:
Pour étouffer la foudre en ses mains triomphantes,
Ils cherchent des moyens et plus sûrs et plus prompts,
S'écartent de leurs rangs, s'élancent vers les monts.
Le ciel, comme vos champs, offre dans ses campagnes
Les aspects variés des vallons, des montagnes.
Aussi prompt que la foudre ils volent, et leurs bras
Des monts déracinés emportent les éclats:
Torrens, fleuves, rochers, forêts majestueuse,

Arment de leurs débris leur rage impétueuse.
Juge de leurs terreur quand, des monts et des bois
Emportant dans nos mains l'épouvantable poids,
Nous fondîmes sur eux ; lorsqu'au lieu de leurs cimes
Leur regard effrayé ne vit que des abîmes.
De leur masse accablante eux-mêmes sont atteints ;
Leurs rangs sont écrasés, leurs foudres sont éteints :
De moment en moment l'effroyable tempête
Volait, montait, tombait, et pleuvait sur leur tête.
Leurs armes vainement protégent les vaincus ;
Elles-même bientôt sont un tourment de plus :
Par elle tout couvert d'horribles meurtrissures,
Furieux de douleur, déchirés de blessures,
Du milieu de ces monts, de leurs vastes débris
Sortaient péniblement de lamentables cris ;
D'autres se débattant sous les masses qui tombent,
Enfin de notre exemple ils prennent des leçons :
Luttent avec effort, se lèvent et succombent.
Les monts lancés dans l'air entrechoquent les monts ;
La terre dans les cieux forme une voûte sombre ;
Même au milieu du jour ils combattent dans l'ombre ;
Le jour épouvanté les éclaire à regret.
Rochers contre rochers, forêt contre forêt,
Tout du chaos en guerre offre l'horrible image ;
Partout les cris, l'effroi, la douleur et la rage :
Auprès de ce fracas, de ce choc orageux,
La tempête est le calme, et les combats des jeux :
Tant leurs bras entassaient ruine sur ruine.
Des anges même enfin la demeure divine,
Le ciel, aurait croulé, si le Père éternel,
Signalant pour son fils son amour paternel,
Pour s'honorer lui-même en sa vivante image,
Certain de l'arrêter n'eût permis le ravage.
Enfin, du haut du trône où siége sa grandeur,

Il prétend de son fils rehausser la splendeur,
Et prouver au rival qui contre lui conspire
Qu'il partage ses droits, sa foudre et son empire.
Il regarde à sa droite et lui parle en ces mots :
» Noble image de moi, ma gloire, mon repos,
» Dont l'invisible éclat rend ma splendeur visible,
» Toi, le digne héritier de mon sceptre terrible,
» A qui seul appartient durant l'éternité
» Et ma toute-puissance et ma divinité !
» Deux jours sont écoulés, deux de nos jours célestes,
» Depuis que, combattant des discordes funestes,
» Michel a pris l'épée et conduit mes soldats.
» Tu connais les héros de ces affreux combats.
» Le fier Satan, malgré sa désobéissance,
» Digne de son rival, du moins par sa naissance,
» A presque conservé sa céleste vigueur ;
» J'ai pour lui de mes lois suspendu la rigueur.
» Quels termes auraient donc ces horribles querelles ?
» Moi-même, ouvrant le champ à ces sujets rebelles,
» Pour t'honorer, mon fils, par un dernier combat,
» De leurs divisions j'ai toléré l'éclat.
» Depuis qu'à leur fureur j'abandonnai les rênes,
» Tu vois à quels excès ils ont porté les haines :
» Des monts au lieu de traits dans les airs ont volé,
» Et de ce choc affreux le ciel même a tremblé.
» Le désordre eut son cours, il est temps qu'il s'arrête ;
» Je t'ai choisi, mon fils, pour calmer la tempête :
» Deux jours se sont passés, le troisième est à toi ;
» Réprime ce torrent de discorde et d'effroi.
» Armé de mon pouvoir, revêtu de ma grâce,
» De ces séditieux va confondre l'audace ;
» Et que les cieux vengés et les enfers punis
» Reconnaissent leur Dieu, leur monarque, et mon fils.

» Pars, et prends avec toi mon appareil de guerre,
» Mes flèches, mon carquois, mon glaive, mon tonnerre;
» Pars : monté sur ce char qui fait trembler les cieux,
» Poursuis, frappe, confonds tous ces audacieux;
» Disperse devant toi cette troupe rebelle,
» Que tous aillent apprendre en la nuit éternelle
» Quel prix je garde à ceux qui violent ma loi,
» Et dont le fol orgueil ose insulter son roi. »

Il dit, et sur son fils, que sa gloire illumine,
Verse tous les rayons de sa clarté divine.
De leur double splendeur tous les yeux sont ravis;
Le père tout entier éclate dans son fils;
Et le fils, de son père éblouissante image,
De sa reconnaissance exprime ainsi l'hommage:

» O toi, de ma naissance incomparable auteur,
» Toi, de tous les pouvoirs puissant dominateur,
» Que revêt la clarté, que la gloire environne,
» Devant qui tous les fronts inclinent leur couronne,
» Des êtres le plus pur, le plus saint, le plus grand!
» C'est toi qui m'élevas à ton suprême rang.
» Glorifier ton fils est ton bonheur suprême;
» Et moi, je mets ma gloire à t'honorer moi-même.
» Mon père! Quand tu mets tes foudres dans ma main,
» C'est à moi de remplir ton ordre souverain:
» Aussitôt à tes pieds je remets ma victoire;
» Un souris de mon père est ma plus douce gloire:
» Trop heureux, aux combats quand je vole pour toi,
» Si des dangers plus grands te prouvaient mieux ma foi!
» Je prends donc ton pouvoir, mais c'est pour te défendre;
» Fier de le recevoir, plus heureux de le rendre
» Quand seul tu seras tout, quand mon éternité
» Coulera dans le sein de ta divinité.
» Ta gloire, ton éclat rejaillit sur moi-même;

» Je hais ce que tu hais, ce qui te plaît je l'aime:
» Oui, je fais mon devoir, mon bonheur le plus doux,
» De servir tes bontés ainsi que ton courroux.
» Ton fils veut être en tout ta plus parfaite image.
» Armé de ton pouvoir, je pars; et mon courage
» S'en va chasser des cieux et jeter dans les fers
» Tous ces sujets ingrats dévoués aux enfers,
» Qui, tous associés à tes honneurs suprêmes,
» Reçurent de tes mains leurs brillans diadèmes;
» Qui pouvaient vivre heureux sous tes divines lois,
» Mais qui de ton courroux vont sentir tout le poids.
» Alors tu n'auras plus que des sujets fidèles;
» Le chérubin dira tes grandeurs éternelles;
» Et moi, dont le bonheur est ta félicité,
» Je donnerai l'exemple à la fidélité.»
» A ces mots, sur son sceptre il s'incline avec grâce,
Et se lève du trône où Dieu marqua sa place.
La troisième aube à peine eut argenté les cieux,
Soudain, pareil au bruit de l'ouragan fougueux,
Terrible, impatient de voler à la gloire,
Sort le char paternel, le char de la victoire.
Sans l'aide des coursiers, par un secret pouvoir,
De lui-même ce char apprit à se mouvoir.
Quatre fiers chérubins aux ailes éclatantes,
Dont chacun offre à l'œil quatre faces brillantes,
Ont volé devant lui; leurs ailes ont des yeux
Dont l'éclat défîrait les globes radieux.
Des yeux éblouissans parsèment chaque roue,
Où du soleil des cieux la lumière se joue;
Et l'orbite enflammée, et les rayons brûlans,
Roulent avec le char des feux étincelans.
Pareille au firmament, une superbe tente
Imite du cristal la blancheur transparente;

Un trône est au-dessus ; à l'ambre le plus pur
Le céleste saphir y mêle son azur :
De l'arc brillant des cieux la pompe les décore.
Lui, dans un appareil plus éclatant encore,
Cet appareil guerrier, armes de l'Éternel,
Où s'épuisa tout l'art des ouvriers du ciel,
Il monte sur son char : là, déployant ces ailes
Sur qui l'aigle s'élance aux voûtes éternelles,
La Victoire est assise à la droite de Dieu.
Plein des traits du tonnerre et de flèches de feu,
Sur lui pend son carquois : de la nuit enflammée
Autour de lui s'élève une épaisse fumée ;
Et, dans l'air embrâsé traçant d'affreux sillons,
Le feu sort en éclairs de ses noirs tourbillons.
De loin l'œil l'aperçoit ; une immense cohorte
De brûlans séraphins compose son escorte.
Il vient : dix mille chars, dix mille autres encor,
Volent à ses côtés et suivent son essor ;
De son trône d'azur partent des étincelles ;
De brillans chérubins le portent sur leurs ailes ;
Il vient, il vole, il fend l'immensité des cieux.
De son armée à peine il a frappé les yeux,
Tous, ivres des transports que son aspect fait naître,
Ont senti sa présence et reconnu leur maître.
Déjà s'est déployé le saint drapeau du ciel,
Le drapeau du Messie. A la voix de Michel,
Son innombrable armée autour de lui se range.
Partout régnait l'effroi ; Dieu paraît, et tout change :
Les monts déracinés retournent en leur lieu ;
La nature en riant félicite son Dieu ;
Le coteau reverdit, le vallon se colore,
Et les fleurs sous ses pas recommencent d'éclore.
Ses ennemis l'ont vu : témoins de son pouvoir,

Leur espoir désormais est dans le désespoir ;
De leurs soldats troublés ils rassemblent les restes :
Tant d'orgueil entre-t-il dans des ames célestes ?
Et l'orgueilleux jamais peut-il être domté ?
De ce qu'ont vu leurs yeux leur cœur est irrité ;
Contre ce Dieu puissant, que la nature adore,
De leur dépit jaloux la fureur les dévore.
Pour ces cœurs endurcis les prodiges sont vains ;
Ils veulent, ou ravir le sceptre dans ses mains,
Ou, si dans leur fureur le sort ne les seconde,
Tomber ensevelis sous les débris du monde :
Aucun ne veut céder, aucun ne songe à fuir ;
Tous ont dit dans leur cœur : « ou régner, ou périr ! »
Et cependant des siens, disposés sur deux ailes,
Dieu harangue en ces mots les cohortes fidèles :
» Soldats, reposez-vous, dit-il ; votre vertu
» A pour nos droits sacrés vaillamment combattu ;
» De vos nobles efforts le ciel reçoit l'hommage :
» Dans vos cœurs généreux il a mis le courage ;
» Ce que Dieu fit pour vous, vous l'avez fait pour lui ;
» Que vos vaillantes mains s'arrêtent aujourd'hui.
» Il faut de ces ingrats que le crime s'expie ;
» Mais, pour exterminer leur faction impie,
» Et mettre enfin un terme à ces tristes combats,
» Le ciel n'exige plus le secours de vos bras ;
» Dieu seul doit châtier leur désobéissance :
» Oui, Dieu seul, ou le bras chargé de sa vengeance.
» Le nombre est inutile à ce triomphateur ;
» Que chacun reste ici tranquille spectateur.
» L'orgueil méconnut Dieu ; sur l'orgueil téméraire
» Vous verrez si ce Dieu fait peser sa colère.
» Par eux, bien plus que vous, son fils fut outragé ;
» Maudit par eux, par moi je dois être vengé.

» Par leurs jaloux complots ma grandeur poursuivie
» Excita leur révolte, enflamma leur envie;
» Je sais quel intérêt les aigrit contre moi :
» Celui qui règne au ciel, qui m'a nommé leur roi,
» A qui seul appartient la gloire et la puissance,
» En honorant son fils irrita leur vengeance.
» Nous verrons qui de nous sait combattre et punir.
» Leurs bras contre moi seul ont dû se réunir,
» Seul je m'arme contre eux. Pour leur race parjure
» La force du pouvoir est la seule mesure,
» Et tout autre mérite est étranger pour eux.
» Enfin ils l'ont voulu, je vais remplir leurs vœux :
» Que le sort des combats à nos destins préside;
» La force fait leur loi, que la force décide. »
» Son visage à ces mots s'allume de fureur;
Les éclairs de ses yeux répandent la terreur.
Soudain, cachant les cieux de l'ombre de leurs ailes,
Partent avec son char ses chérubins fidèles;
Ils volent; et des vents le souffle impétueux,
D'une armée en fureur le choc tumultueux,
Les torrens en courroux précipitant leur onde,
Cèdent au bruit du char, qui court, s'enflamme et gronde.
» Lui, pareil à la nuit dans sa plus sombre horreur,
Part, sur ses ennemis s'élance avec fureur;
Comme un feu dévorant sa colère s'irrite;
Aux rangs les plus épais son char se précipite :
Sous la rapide roue et le brûlant essieu
Tout tremble, tout frémit, hors le trône de Dieu.
A peine il s'est montré, pour signal de la guerre
Mille dards, dont chacun est lui-même un tonnerre,
Sont partis de sa main, et vont au fond des cœurs
Porter en traits de feu l'aiguillon des douleurs :
Avec eux dans leurs rangs ont volé les alarmes;

Leurs défaillantes mains laissent tomber leurs armes.
Trônes, principautés, boucliers, étendards,
Les casques panachés, les coursiers et les chars,
Sa roue écrase tout. « Cessez, brûlant orage !
» O monts, tombez sur nous; sauvez-nous de sa rage ! »
Criaient-ils en fuyant. Avec non moins d'ardeur
Les anges qui traînaient le char triomphateur,
Leurs innombrables yeux, leurs ailes flamboyantes,
Et du char animé les clartés foudroyantes,
Partout faisaient pleuvoir un déluge de feu ;
Chacun semble lancer le tonnerre de Dieu :
Tous, avec l'Éternel marchant d'intelligence,
Partagent sa colère et servent sa vengeance.
L'ennemi se consume en efforts impuissans ;
Les cœurs sont abattus, et les bras languissans.
Tout à coup du Très-haut la victoire s'arrête,
Et son foudre est resté suspendu sur leur tête :
Il ne veut point les perdre ; il veut que pour jamais
Ces ingrats soient bannis de l'éternelle paix.
Épargné par son bras, devant son char rapide
Tout fuit, tout est chassé comme un troupeau timide
Jusqu'aux extrémités de l'empire de cieux ;
L'effroi hâte leurs pas. Tout à coup à leurs yeux
S'ouvre un gouffre profond, immense, épouvantable,
D'où se voit des enfers le séjour lamentable.
La foule à cet aspect a reculé d'horreur ;
L'abîme est devant eux, derrière eux la terreur ;
Poursuivis et tremblans sous la main souveraine,
Vers le bord redouté la foudre les ramène.
Là, plongeant dans la nuit leurs yeux épouvantés,
Tous des hauteurs des cieux tombent précipités :
Ils tombent ; mais de Dieu la foudre inexorable
Ne laisse point de trêve à ce peuple exécrable,

Et les poursuit encor de ses flèches de feu.
» Cependant l'enfer tremble à ce tumulte affreux :
Cet innombrable amas d'armes et de victimes
Jusqu'en ses profondeurs ébranle ses abîmes ;
Il croit voir tout le ciel fondre en éclats sur lui ;
La nuit s'en épouvante, et lui-même aurait fui
Si la main du destin sur sa base profonde
N'eût assis pour jamais les fondemens du monde.
Durant neuf longues nuits, durant neuf jours entiers
Les bataillons vaincus roulèrent par milliers ;
Du chaos étonné les régions tremblèrent,
De leurs vastes débris ses gouffres se comblèrent.
Mais enfin de l'enfer l'abîme ténébreux
S'ouvrit, les engloutit, se referma sur eux ;
L'enfer, leur digne asile, où mugit sur leur tête
D'un océan de feu l'éternelle tempête,
Lieux où règnent la nuit, la douleur et le deuil.
» Tel n'était point le ciel, d'où tomba leur orgueil :
Paisible, délivré de ses sujets rebelles,
Les hymnes, les festins, les pompes solennelles,
Tout renaît ; son séjour est plus doux, l'air plus pur,
Et la voûte céleste a repris son azur.
» Alors, heureux vainqueur de leur ligue infernale,
Le fils de Dieu reprend sa marche triomphale ;
Il revient, son char roule, et ses anges en chœur
Accompagnent leur maître et chantent le vainqueur.
Lui seul a triomphé ; mais, fiers de sa victoire,
Tous portent devant lui les palmes de la gloire :
» Béni sois, disaient-ils, sois béni mille fois,
» Toi, le fils, l'héritier du souverain des rois,
» Roi toi-même ! » Au milieu des hymnes, des cantiques,
Il avance, il atteint les célestes portiques.
Franchit leurs portes d'or, entre dans le saint lieu.

Sur son trône exhaussé, près du trône de Dieu
Il monte, il lui remet ses foudres paternelles,
Et partage avec lui ses splendeurs éternelles.
» Tu le vois, aux objets de ces terestres lieux,
Pour toi dans mes récits assimilant les cieux,
De Dieu sur des ingrats j'ai conté la victoire :
Adam, pour ton bonheur, gardes-en la mémoire !
Satan vous voit tous deux avec des yeux jaloux ;
Ses malheurs partagés lui sembleraient plus doux ;
Il voudrait se venger du maître du tonnerre,
Et consoler l'enfer par les maux de la terre ;
Il ne prétend rien moins, dans son horrible vœu,
Que les malheurs d'un monde et les affronts d'un Dieu.
Crains de ton ennemi l'insidieuse adresse ;
Avertis ta compagne, et soutiens sa faiblesse :
Dieu confondit l'orgueil armé contre ses droits ;
Profite de l'exemple, et respecte ses lois. »

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

ARGUMENT.

A la prière d'Adam, Raphaël explique comment et pourquoi le monde a été créé. Il lui apprend que Dieu, après avoir chassé du ciel Satan et ses anges, déclara le dessein qu'il avait de produire un autre monde et d'autres créatures pour l'habiter. Il envoie son fils avec un glorieux cortége d'anges pour accomplir l'ouvrage des six jours. Les esprits célestes en célèbrent la consommation par des hymnes et des cantiques, et remontent au ciel à la suite du créateur.

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE SEPTIÈME.

Descends du haut des cieux, immortelle Uranie;
Descends, et de mon luth seconde l'harmonie!
A peine à mon oreille arrivent tes accens,
Un délire divin s'empare de mes sens;
Je m'élance, je vole où jamais du Parnasse
Le coursier, fabuleux ne porta son audace.
Muse sainte! Pour moi tu n'es pas un vain nom;
Tu ne fréquentes point les sommets d'Hélicon,
Les eaux de Castalie, et ses bois poétiques;
Non, non, tu précédas ces rêves chimériques:
Noble fille du ciel! La Sagesse, ta sœur,
Dès long-temps entendit tes chants pleins de douceur;
Près d'elle dès long-temps tes brillantes merveilles
De l'Éternel lui-même ont charmé les oreilles.
Reviens donc, qu'avec toi d'un vol audacieux
Je puisse entrer encor dans le palais des cieux.
Dans ses nobles dangers tu dirigeas ma course;
Par toi les feux du ciel m'ont vu boire à leur source;
Mais ce n'est plus le temps: des lambris éternels
Ramène mon essor dans les champs paternels.
Mon char est loin encor du terme de sa route;
Assez long-temps du ciel il parcourut la voûte,
Et du vaste empyrée il traversa l'azur.
Je descends, je reviens raser d'un vol plus sûr

Ce globe où du soleil la course journalière
Dans un cercle moins grand achève sa carrière;
Mais avec même ardeur je poursuivrai mes chants,
Non moins harmonieux, peut-être plus touchans.
Dans ces temps malheureux, dans ce siècle de haine,
J'irai, je charmerai la discorde inhumaine,
Ma triste cécité, les cris de mes rivaux,
Et le toit solitaire où se cachent mes maux.
Que dis-je? Suis-je seul? Ah! Divine Uranie!
Non, ta douce présence inspire mon génie,
Soit quand la nuit revient, soit lorsque le soleil
Prête ses feux naissans à l'orient vermeil.
Viens donc, ah! Viens encor protéger ton poëte:
Favorise mes chants; dans mon humble retraite
Conduis quelques amis qui chérissent mes vers,
Et, quand j'ai tout perdu, sois pour moi l'univers.
Mais loin les jeux bruyans, la turbulente ivresse,
Des bacchantes du jour l'importune alégresse;
Sur les monts Rhipéens leurs fureurs autrefois
Du malheureux Orphée étouffèrent la voix,
Cette voix qui charmait les cavernes profondes,
Entraînait les forêts, et suspendait les ondes.
Son dernier chant émut les rochers attendris,
Et Calliope en pleurs ne put sauver son fils.
Mais toi, toi qui n'es pas un vain songe comme elle,
Descends, viens me guider dans ma course nouvelle:
Dis les faits avenus depuis que Raphaël
Eut instruit ces époux des menaces du ciel:
Leur eut dit que, pareils à l'archange parjure,
Lui, ses fils et sa race expîraient leur injure,
Si, parmi tant de fruits, présens de sa bonté,
Un seul fruit défendu n'était pas respecté.

Assis près d'Ève, Adam écoutait cette histoire;

Plein de ce long récit gravé dans sa mémoire,
Pensif, il méditait ces faits miraculeux,
Ces illustres revers, ces mystères des cieux :
Il ne peut concevoir, dans la cour éternelle,
Auprès d'un dieu de paix, cette guerre cruelle,
Dans le lieu du repos, la haine et la fureur,
Et la discorde horrible au séjour du bonheur;
Mais des anges punis les trames criminelles
Font retomber ces maux sur leurs têtes rebelles;
Et le ciel toujours pur repousse de son sein
Des viles factions le turbulent essaim.
Ces pensers ont calmé le trouble de son ame,
Mais l'ardeur de savoir de plus en plus l'enflamme;
Il éprouve en secret le désir curieux
De savoir quelle main fit la terre et les cieux;
Pour quel but, dans quel temps naquit ce monde immense;
Tout ce qui dans Éden précéda leur naissance;
Enfin quel est son sort; et tout ce qu'il apprit
A de l'ardeur d'apprendre enflammé son esprit.
Ainsi, lorsque les eaux d'une source abondante
N'ont éteint qu'à demi sa soif impatiente,
Sur les flots fugitifs le voyageur penché
A ce brillant cristal tient son œil attaché,
Écoute son murmure; et son ardeur avide
S'accroît au bruit flatteur de cette onde limpide.
Mais enfin à l'archange il s'adresse en ces mots :

« Que tes récits sont grands, sublimes et nouveaux!
Mon cœur en est ravi, mon esprit s'en étonne :
Poursuis, dissipe enfin la nuit qui m'environne,
O toi qui viens, d'un Dieu fidèle messager,
Du piége qui m'attend m'apprendre le danger.
Pour l'adorer sans doute il nous a donné l'être :
C'est apprendre à l'aimer, qu'apprendre à le connaître.

Nos cœurs lui sont voués, et ses heureux sujets
Lui doivent un amour égal à ses bienfaits.
Toi donc, puisque, sensible au bonheur de ma race,
De ton doux entretien tu m'accordes la grâce,
Parle, achève, et découvre à nos terrestres sens
Des mystères pour nous non moins intéressans :
Dis quel art a des cieux courbé l'immense voûte;
Quels feux si loin de nous suivent en paix leur route,
Où s'arrête l'espace à nos yeux étendu;
Comment un air fluide, en tous lieux répandu,
Embrasse doucement de sa molle ceinture
Et la terre, et le ciel, et toute la nature;
Pourquoi le créateur, sorti d'un long repos,
A fait jaillir enfin le monde du chaos;
Quel jour il a créé ces brillantes merveilles.
Parle, si Dieu consent qu'à nos faibles oreilles
Parviennent ces récits. De mes yeux indiscrets
Je ne viens point sonder ses augustes décrets;
Mais, pour mieux l'honorer, mon cœur brûle d'apprendre
Ce qu'il permet de voir, ce qu'il permet d'entendre.

» Le soleil a rempli la moitié de son tour,
L'autre est encore à nous; et quand l'orbe du jour
Serait près à nos yeux d'éteindre sa lumière,
Ce grand astre, à ta voix prolongeant sa carrière,
Pour toi s'arrêterait sur le trône des airs,
T'écouterait conter ces prodiges divers,
Dire quel jour, ouvrant sa marche solennelle,
Lui-même il s'étonna de sa clarté nouvelle;
Mais, si la nuit survient, à tes charmans discours
Non, non, les cieux muets ne resteront pas sourds;
Le silence prendra du plaisir à t'entendre;
Le repos sur nos yeux tardera de descendre;
Et, forcé par tes sons d'interrompre ses lois,

Le sommeil veillera pour écouter ta voix;
Et nous, nous jouirons jusqu'à ce que l'aurore
Se lève, et te renvoie à ce Dieu que j'adore. »
» Eh bien, mon cœur se rend à tes modestes vœux.
Mais comment te parler du monarque des cieux?
Sa gloire accable l'homme; à chanter ses louanges
A peine suffirait la voix même des anges.
Mais tant que je le puis, autant que je le doi,
Ces mystères des cieux vont s'ouvrir devant toi.
Tu sauras ce que Dieu permet que je révèle:
Dans la brillante nuit de sa gloire éternelle.
Le reste est sous un voile, et repose à jamais
Dans l'ombre impénétrable où dorment ses secrets:
Lui seul se voit lui-même, et demeure invisible.
N'espère point franchir cette borne invincible:
La terre, sans sonder les mystères des cieux,
Offre un champ assez vaste à ton œil curieux.
De même que le corps, l'ame a sa nourriture;
Mais dans leurs alimens tous deux ont leur mesure;
L'usage est salutaire, et l'abus dangereux.
Entends-moi donc. Après que l'ange ténébreux,
(Lucifer fut son nom, quand sa splendeur première
Surpassait en éclat les anges de lumière,
Ainsi que le soleil, au céleste séjour,
Éclipse en se montrant les astres de sa cour,)
Quand Satan, par son nom s'il faut que je l'appelle,
Dans sa chute entraînant tout un peuple rebelle,
Fut tombé dans le gouffre, au séjour paternel
Remonta triomphant le fils de l'Éternel,
Au milieu des parfums, des chants et des louanges.
Alors, comptant du ciel les nombreuses phalanges,
» Tu vois, dit le Très-haut à son auguste fils,
» Quel salaire ont reçu tous ces fiers ennemis:

» Ils croyaient, attaquant la montagne où je tonne,
» Usurper mon empire et ravir ma couronne:
» Leur audace est trompée, et leurs vœux sont déçus;
» Le ciel qui les vomit ne les recevra plus.!
» Mais la plus grande part me demeura fidèle;
» Leur foule habite encor sa patrie éternelle;
» Et Dieu ne manque pas de cœurs obéissans,
» Ma cour d'adorateurs, ni mes autels d'encens.
» Cependant l'ennemi pourrait, fier de nos pertes,
» Croire qu'il a laissé ces demeures désertes:
» De mes mains va sortir un nouvel univers;
» D'un seul couple y naîtront mille peuples divers;
» Ses heureux habitans y vivront jusqu'à l'heure
» Où leur foi s'ouvrira ma céleste demeure.
» Ensemble s'allîront d'indissolubles nœuds
» L'éternité, le temps, et la terre, et les cieux.
» Moi, je serai de tous le monarque et le père.
» Vous, les premiers sujets de mon règne prospère,
» Triomphateurs heureux d'un ennemi jaloux,
» Jouissez de vos droits, tout le ciel est à vous.
» Toi, mon unique enfant, mon verbe, mon image,
» C'est par toi que je veux accomplir mon ouvrage;
» Va, parle, et qu'il soit fait; moi-même dans ton sein
» Je verserai mon ame et mon pouvoir divin.
» Plane sur le chaos, finis sa vieille guerre;
» Va, sépare d'un mot et le ciel et la terre;
» L'abîme de l'espace était illimité,
» Mais je le remplissais de mon immensité.
» Je suis, rien n'est sans moi; seul de tout je dispose,
» Produis, détruis, refais, agis, ou me repose,
» Donne au hasard des lois, à la puissance un frein;
» Et mes commandemens sont l'arrêt du destin. »
« Il dit: le père ordonne, et le fils exécute;

L'éclair dans son essor, le torrent dans sa chute,
Du temps, du mouvement le cours précipité,
N'égalent point sa force et sa rapidité.
Ce qu'il ordonne est fait. Mais par quelles images
Peindre à tes faibles yeux ses sublimes ouvrages ?
A peine a retenti sa souveraine loi,
Tout le ciel en triomphe applaudit à son roi :
» Gloire soit au Très-haut, au souverain du monde !
» Gloire au Dieu dont l'amour descend, couve et féconde
» Les germes des vivans qui doivent naître un jour !
» Puisse la douce paix habiter leur séjour !
» Gloire au Dieu dont la main protégea l'innocence,
» Et bannit de sa cour la rebelle insolence,
» Au Dieu qui fait des maux une source de biens !
» Par lui, d'un ciel plus beau plus dignes citoyens,
» Aux trônes d'où sa main renversa les rebelles,
» Bientôt viendront s'asseoir des serviteurs fidèles :
» Il prépare déjà, dans leurs berceaux obscurs,
» Les siècles à venir et les mondes futurs. »
» Ils chantaient : cependant le grand œuvre commence :
Dieu vient, il vient armé de la toute-puissance ;
La majesté rayonne en son regard divin :
A ses traits la sagesse au front calme et serein
Mêle son doux éclat, l'amour sa vive flamme ;
Dieu brille dans ses yeux, il brûle dans son ame :
Le père tout entier s'admire dans son fils.
Autour de lui volaient d'innombrables esprits :
Chérubins, séraphins, puissances immortelles,
Tous leurs corps sont ailés, tous leurs chars ont des ailes,
Ces chars qui, reposant entre deux monts d'airain,
Attendent de leur roi le signal souverain.
Orgueilleux d'escorter sa marche triomphante,
A peine ils ont ouï sa voix toute-puissante,

D'eux-mêmes, ô prodige! Ils partent, et de Dieu
Suivent le char brûlant sur leurs axes de feu.
Il avance : à l'aspect des célestes cohortes,
Des cieux sur leurs gonds d'or s'ouvrent les vastes portes,
Et rendent en s'ouvrant des sons harmonieux :
Les célestes concerts sont moins mélodieux.
La gloire suit ses pas; dans sa pleine puissance
A des mondes nouveaux il porte la naissance;
S'arrête au bord du ciel, et du gouffre profond
Déjà ses yeux perçans ont pénétré le fond :
Abîme ténébreux, océan sans rivage,
Agité par les vents, tourmenté par l'orage,
Qui, lançant dans les airs ses flots séditieux,
Semble braver Dieu même et menacer les cieux.
« Vents fougueux, taisez-vous! Vaste mer, fais silence! »
Ainsi parle au chaos l'éternelle puissance.
Soudain l'abîme entend sa redoutable voix;
Ses brûlans séraphins accourent à la fois.
En triomphe porté sur leurs rapides ailes,
Il s'avance, brillant des splendeurs paternelles,
Il marche; du chaos le sein respectueux
A sa voix a calmé ses flots tumultueux.
Son cortége le suit, brûlant de voir éclore
Ce monde qu'il médite, et qui n'est pas encore.
Il arrête son char, et déjà dans sa main
Avec ses branches d'or luit ce compas divin
Qui, gardé dans les cieux, en cette nuit profonde,
Devait un jour tracer les limites du monde;
L'une s'arrête au centre, et l'autre dans les airs
Marque en tournant le cercle où sera l'univers.
« Monde, viens jusqu'ici, tes bornes sont prescrites;
» Reste dans ton enceinte, et connais tes limites. »
Ainsi Dieu fit d'un mot et la terre et les cieux.

» Mais de ce vaste amas, sombre et silencieux,
La nuit couvrait encor la matière inféconde :
L'esprit de Dieu s'étend sur les gouffres de l'onde,
Les couve sous son aile, et verse dans leur sein
Son ame créatrice et son souffle divin.
Au feu vivifiant de sa chaleur puissante
Le chaos se féconde, et la nature enfante.
Tout se range à sa place, et chaque germe impur
Étranger à la vie, au fond du gouffre obscur
Plonge sa masse inerte et sa grossière lie;
Attirant, attiré, l'être à l'être s'allie :
L'un écoute sa haine, et l'autre son amour,
Et comme ses penchans chacun a son séjour.
Le feu vole, l'air monte, et dans l'air élancée
La terre par son poids y demeure fixée.
» Alors l'Éternel dit au néant qui conçut :
» Que la lumière soit; » et la lumière fut;
La lumière, de l'air l'essence la plus pure,
L'enfant le premier né de toute la nature,
Dont Dieu même est la source, et qui, d'un air riant,
Commence sa carrière aux portes d'orient.
Cependant le soleil n'existait pas encore;
Les nuages cachaient le berceau de l'aurore,
Dieu la vit et l'aima; mais de l'obscurité
Son ordre tout-puissant sépara la clarté,
Nomma l'une le jour, et l'autre les ténèbres.
Ici des rayons purs, là des vapeurs funèbres,
Se succédant sans cesse et changeant de séjour,
Sur le double hémisphère habitent tour à tour.
Ainsi du jour naissant brillèrent les prémices :
Le ciel même à la terre envia ses délices;
Et tout l'Olympe en chœur, par de joyeux concerts,
Chanta le jour enfant et le jeune univers.
» Au chef-d'œuvre de Dieu les anges applaudirent;

Les célestes palais à leurs chants répondirent.
De la harpe et du luth, frémissant sous leurs doigts,
La corde harmonieuse accompagnait leurs voix;
Tous chantaient à l'envi le Dieu qui fit éclore
Et la première nuit et la première aurore.
Pour la seconde fois il commande au chaos:
« Flots humides, dit-il, séparez-vous des flots;
» Que dans l'immensité chacun prenne sa route,
» Et que le firmament arrondisse sa voûte. »
Il commande: à sa voix flotte une double mer,
L'une au-dessous des cieux, l'autre au-dessous de l'air.
Sur le monde entouré de la vapeur errante
Monte en voile d'azur une onde transparente:
Dieu leur donne des lois. Enfin son bras puissant
Du monde raffermit l'édifice naissant.
Dans l'abîme fougueux gronde un reste d'orage:
Il l'écarte; il a peur que son noir voisinage
Pour ce monde nouveau ne soit contagieux.
Du nom de firmament il a nommé les cieux:
C'en est fait; et le soir, l'aimable matinée
Déjà chantent en chœur la seconde journée.

» Le monde était formé, son globe à peine éclos
Tel qu'un faible embryon sommeillait sous les flots
Mais l'humide élément de ses vapeurs fécondes
Pénétrait en secret ce nourrisson des ondes;
Dieu fait entendre alors ces mots impérieux:
» O flots, rassemblez-vous, et roulez sous les cieux;
» Flots, vos bassins sont prêts. Terre, sors des abîmes. »
Il dit: des monts altiers les gigantesques cimes
Lèvent leur tête chauve, et, s'approchant des cieux,
Vont cacher dans la nue un front audacieux.

» Autant que vers le ciel les montagnes s'étendent,
Autant des vallons creux les profondeurs descendent:
Vaste lit qui, s'ouvrant en canal, en bassin,

Reçoit les flots charmés de rouler dans leur sein;
D'abord faibles, pareils aux gouttes orageuses
Qu'épanche un ciel brûlant sur les plaines poudreuses,
Tous de l'auteur du monde ont entendu la voix;
A leur poste assigné tous marchent à la fois:
Les uns se redressant en montagnes liquides;
D'autres suivant leur marche en bataillons rapides,
Et tels que je t'ai peint aux accens des clairons
Les escadrons des cieux suivant les escadrons,
Du ruisseau qui murmure ou du torrent qui gronde.
Les flots pressent les flots, et l'onde pousse l'onde;
Chacun suit son penchant; d'autres du haut des monts
Tombent avec fracas dans des gouffres profonds;
Là, sur la plaine unie, une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente:
Des monts et des rochers les séparent en vain;
L'un, sous terre en secret se frayant un chemin,
Dans son lit caverneux rapidement s'élance;
Un autre, en longs détours s'avançant en silence,
Dans les champs s'insinue, et par mille canaux
Filtre à travers le sable abreuvé de ses eaux;
Et cependant déjà les fleuves, les rivières
Ouvrent pompeusement leurs courses régulières,
Laissent à nu la terre, et dans leur cours heureux
De leur sol paternel baisent les bords poudreux,
Enfin, se grossissant des sources vagabondes,
Dans l'abîme grondant amoncèlent leurs ondes.
Dieu voit l'amas des eaux, et le nomme les Mers.
« Maintenant sur la terre offrez vos tapis verts,
» Rians gazons, dit-il; paraissez, frais ombrages;
» Arbres, donnez vos fruits, déployez vos feuillages.
» Déjà les champs féconds vous portent dans leur sein;
» Vivez et montrez-vous. » Il commande, et soudain
La terre, qui d'abord sombre, informe et hideuse,

Découvrait tristement sa nudité honteuse,
Prend sa robe de fête, et de rians gazons
Ont tapissé la plaine, ont habillé les monts;
Dans les champs parfumés le jeune arbuste étale
De son luxe naissant la pompe végétale,
Et, déployant sa tige, et sa feuille, et ses fleurs,
De nuance en nuance assortit ses couleurs.
Le lierre étend ses bras; la vigne qui serpente
Montre ses fruits de pourpre, et sa vrille grimpante.
L'épi doré rangea ses nombreux bataillons;
Les buissons hérissés s'armèrent d'aiguillons;
L'humble ronce embrassa les rochers des collines;
L'arbre leva sa tête, et cacha ses racines,
Forma de frais abris de ses bras complaisans,
Et donna tour à tour ou promit ses présens;
Il borda les ruisseaux, couronna les montagnes,
Et fut et le trésor et l'honneur des campagnes.
La terre ainsi devint une image des cieux,
Et le séjour de l'homme eût fait envie aux dieux.

» Mais nulle ondée encor ne tombait de la nue;
La terre inculte encore ignorait la charrue;
Seulement des vapeurs la douce exhalaison
Rafraîchissait la plante, humectait le gazon
Et les germes cachés de la jeune verdure
Qu'avait déjà créés l'auteur de la nature.
Il vit, il approuva ces prodiges nouveaux,
Et le troisième jour admira ses travaux.

» Le suivant le revit: « Allez, astres sans nombre,
» Reprit-il, et du jour distinguez la nuit sombre;
» Éclairez l'univers de vos feux bienfaisans,
» Et ramenez les jours, les saisons et les ans. »
Il commande, il sont nés: à la céleste voûte
Deux astres suspendus ouvrent déjà leur route;

Le plus grand luit le jour, et le moindre la nuit;
Un cortége brillant en triomphe les suit:
D'innombrables flambeaux, qu'il nomme les étoiles,
De la nuit étonnée ont parsemé les voiles,
Et se cachant aux yeux, se montrant tour à tour,
Séparent les confins de la nuit et du jour.
Dieu les vit, applaudit à leur magnificence.
Eh! Qui l'honorait mieux que ce soleil immense
Qui, créé pour briller, mais encor ténébreux,
Surpasse de bien loin tous les orbes des cieux,
Et la lune, et les feux qu'aux champs de la lumière
L'Eternel a semés ainsi que la poussière,
Inégaux de beauté, d'éclat et de grandeur?
Enfin, de l'orient qui cachait sa splendeur,
La lumière s'élance, elle abreuve, elle inonde
D'un torrent de clarté le grand àstre du monde,
Dont la masse solide et le tissu poreux
Sont faits pour recevoir et retenir ses feux.
Là, comme en son palais, habite la lumière;
C'est son temple sacré, c'est sa source première:
Là, ses brillans sujets avec leurs urnes d'or
Vont puiser de ses feux le liquide trésor;
Ceux même qui, placés bien loin de votre vue,
Se perdent comme un point dans la vaste étendue,
Se partageant entre eux l'écoulement divin,
S'alimentent des feux émanés de son sein.
Superbe, impatient de franchir la barrière,
C'est lui qui le premier commença sa carrière,
Et de son trône d'or jusqu'aux bornes des cieux
Lança ses traits brûlans et ses gerbes de feux.
Les pléiades ouvraient sa marche triomphante;
L'Aurore déployait sa robe blanchissante.
D'autre part, ce bel astre, ami du doux sommeil,
Ornement de la nuit, et miroir du soleil,

Sur son char, entouré d'un cortége d'étoiles,
Descendait de l'olympe et repliait ses voiles.
L'astre du jour paraît, il marche dans les cieux;
La lune a dérobé son cours mystérieux.
La nuit sombre renaît, et sa lampe argentée
Revient montrer encor sa splendeur empruntée,
Reprend son doux empire, et sur ses frais habits
Les astres de sa cour ont semé leurs rubis.
Pour la première fois, le soir, la douce aurore
Admire les flambeaux dont le ciel se décore,
Leur retour régulier, le partage des temps,
Du quatrième jour prodiges éclatans.
» Dieu reprend la parole, il éveille, il féconde
Les germes endormis dans les gouffres de l'onde:
« Troupeaux, couvrez les champs; poissons, peuplez les mers;
» Légers oiseaux, volez et planez dans les airs. »
Soudain l'oiseau léger, la pesante baleine
Fendent les champs de l'air et la liquide plaine.
Dieu les voit et jouit; mais son souffle puissant
Veut propager leur germe à jamais renaissant:
Les mers et leurs détroits, leurs golfes et leurs anses
Reproduisent sans fin leurs peuplades immenses;
L'onde à peine contient tout ce peuple écaillé,
Des plus vives couleurs richement émaillé;
Tout son sein est couvert de rameurs innombrables:
Les uns, plongeurs adroits, descendent sur les sables;
Sur les flots populeux, d'autres par bataillons
Croisent en mille sens leurs rapides sillons;
Les uns seuls de la mer paissent les frais herbages;
Dans des bois de corail, quelques-uns moins sauvages
Vont se jouant ensemble, ou de leur corps vermeil
Allument les couleurs aux rayons du soleil;
Ceux-ci, le corps paré de perles éclatantes,
Boivent les eaux des mers dans leurs conques flottantes.

L'un conduit sa gondole, en habile nocher;
Sous l'abri protecteur d'un énorme rocher,
D'autres forment ensemble une vivante chaîne,
Et guettent le butin que le flot leur amène.
Là, les dauphins voûtés, les phoques vagabonds
Vont tournant, se jouant, et s'élançant par bonds;
De ses longs mouvemens l'autre en courant tourmente
L'onde tumultueuse et la vague écumante.
L'affreux léviathan, géant des animaux,
Tantôt, le corps tourné, s'alonge sous les eaux,
Et de loin semble aux yeux un vaste promontoire,
Tantôt, développant son immense nageoire,
Semble une île mouvante, et des profondes mers
Absorbe tour à tour et rend les flots amers.
Les marais, les étangs, les lacs ont leurs familles;
Leurs bords sont animés; de ses frêles coquilles
En foule on voit sortir le peuple des oiseaux,
Sous le sein maternel couvés dans leurs berceaux:
D'abord faibles et nus, bientôt fiers de leurs ailes,
Et hasardant l'essor de leurs plumes nouvelles,
De leur terre natale ils fuiront le séjour,
Et d'un nuage immense iront noircir le jour.
Au cèdre aérien, aux rochers solitaires
L'aigle altier, la cigogne ont suspendu leurs aires.
Les uns voyagent seuls dans les champs de l'éther;
Les autres, pressentant l'approche de l'hiver,
En triangles ailés, caravane annuelle,
Se prêtent, en voguant, leur force mutuelle;
Ils traversent les mers, ils franchissent les monts:
Telle, ombrageant les cieux de ses noirs escadrons,
La grue agile part, vole avec les nuages,
Et s'abat à grand-bruit sur de lointains rivages.
Cependant, tout le jour, un peuple d'oiselets,
De rameaux en rameaux volant dans les bosquets

Charme leur doux silence, et, sous le vert feuillage,
Fait ouïr ses concerts et briller son plumage.
Ses chants ont-ils cessé ? Dans les bois ténébreux
Philomèle reprend ses refrains douloureux :
Elle chante ; et, sensible à sa voix douce et tendre,
L'astre brillant des nuits s'arrête pour l'entendre.
L'onde à son tour reçoit les germes créateurs :
Tous les flots sont peuplés d'oiseaux navigateurs ;
Dans les lacs azurés, dans les ruisseaux limpides,
Ils baignent le duvet de leurs gorges humides ;
A leur tête le cygne, au plumage d'argent,
Courbe son col en arc, s'applaudit en nageant,
Et déploie au milieu des ondes paternelles
Les rames de ses pieds, les voiles de ses ailes ;
Tantôt il prend l'essor, et vers l'astre du jour
S'élance dédaigneux de l'humide séjour.
D'autres, sans s'élever à la voûte céleste,
Préfèrent sur la terre un destin plus modeste.
Au milieu d'eux le coq, d'un air de majesté,
Marche, sûr de sa force, et fier de sa beauté ;
Superbe, le front haut, en triomphe il étale
Son panache flottant, son aigrette royale ;
Son plumage doré descend en longs cheveux ;
L'orgueil est dans son port, l'éclair est dans ses yeux ;
Sa voix est un clairon ; son organe sonore
Marque l'heure des nuits, et réveille l'aurore ;
C'est le chant du matin, c'est l'annonce du jour,
L'accent de la victoire, et le cri de l'amour ;
Lui seul réunit tout, force, beauté, courage.
De la création le plus brillant ouvrage,
Après lui vient le paon de lui-même ébloui ;
Son plumage superbe, en cercle épanoui,
Déploie avec orgueil la pompe de sa roue :
Iris s'y réfléchit, la lumière s'y joue ;

Il semble réunir dans son arc radieux
Et les fleurs de la terre et les astres des cieux.
Tout vit au sein des eaux, tout vit sur le rivage :
L'un montre son écaille, et l'autre son plumage.
« Enfin le soir arrive, et la nuit à son tour
Vient finir à regret cet admirable jour.
« Le sixième finit ce magnifique ouvrage ;
Le soir et le matin lui rendirent hommage ;
Et des harpes, des chants les sons mélodieux
Ajoutèrent encore aux délices des cieux.
Le créateur poursuit : « Terre fertile, enfante ! »
Il dit ; la terre entend sa voix toute-puissante :
Aussitôt de son sein les êtres animés
Comme d'un long sommeil s'élancent tout formés.
La terre s'organise, et la poudre est féconde.
Les antres caverneux et la forêt profonde
Ont chacun leurs enfans, chacun leurs nourrissons :
Ils sortent des taillis, s'élancent des buissons.
Les troupeaux en famille inondent la prairie,
Errent au bord des eaux, paissent l'herbe fleurie.
L'un vit seul ; celui-ci, moins sauvage en ses mœurs,
De la société veut goûter les douceurs.
Chaque instant donne au monde une race naissante ;
Chaque sol est fécond, et chaque glèbe enfante.
Lynx, tigre, léopard, de taches parsemés,
Dans leurs berceaux poudreux déjà sont animés.
Cherchant enfin le jour la taupe souterraine
Autour d'elle en monceaux a rejeté l'arène.
Le lion montre aux yeux la moitié de son corps ;
Le reste pour sortir tente de longs efforts,
Et cherchant à briser la prison qui l'enserre,
De sa griffe tranchante il déchire la terre ;
Enfin, tel qu'un captif échappé de ses fers,
Il s'élance, il s'enfuit dans le fond des déserts,

Et secoue en grondant sa crinière ondoyante.
Le daim bondit et part; de sa forêt naissante
Le cerf aux pieds légers étale les rameaux;
Tandis que le plus lourd de tous les animaux,
Le difforme éléphant, de sa terre natale
Dégage pesamment sa masse colossale.
Comme l'herbe des champs, d'innombrables troupeaux
Ont couvert les vallons, ont peuplé les coteaux.
De leurs molles toisons les brebis se vêtissent:
De leurs longs bêlemens les plaines retentissent.
Le chevreau vagabond suit son goût inconstant.
De son double séjour équivoque habitant,
Le crocodile sort de l'arène féconde,
Et balance indécis entre la terre et l'onde.

» Par un art plus savant et plus prodigue encor,
De la création épuisant le trésor,
Déjà de tous côtés naît, pullule et fourmille,
Des insectes, des vers l'innombrable famille :
Les uns, de l'œuf natal à peine épanouis,
Déjà d'un vol léger se sont évanouis.
Dieu lui-même forma de la plus molle argile
Leurs membres délicats, et leur tissu fragile :
On croit voir du printemps s'assortir les couleurs,
Se nuancer l'iris, et voltiger des fleurs.
D'autres naquirent nus, et sur la douce arène
En replis tortueux cheminent avec peine.
Tandis que sont éclos ces vermisseaux rampans,
De terribles dragons, de monstrueux serpens
Vont roulant, déroulant leur croupe tortueuse,
Ou s'élancent dans l'air d'une aile impétueuse.

» Pourrais-je t'oublier, ô modeste animal,
Content d'un antre obscur et d'un repas frugal,
Qui dans un faible corps caches un grand courage;
Toi, d'un état heureux la plus parfaite image,

Chez qui l'autorité, partagée entre tous,
Rend les droits plus égaux, et le pouvoir plus doux,
Et qui peut-être un jour aux nations humaines
Seras l'exemple heureux des mœurs républicaines?
» Des abeilles bientôt on vit naître l'essaim,
Peuple heureux, dont la ville enferme dans son sein
Et ses ruisseaux de miel et ses palais de cire;
Tandis que, par son luxe appauvrissant l'empire,
Le frelon fainéant vit des travaux d'autrui,
Et s'engraisse d'un suc qui n'était pas pour lui.
» Mais pourquoi m'égarer dans ce détail immense?
Tous sont nés tes sujets: toi-même à leur naissance
Tu leur donnas des noms, observas leurs humeurs.
Le serpent à tes yeux n'a point caché ses mœurs:
De tous les animaux le plus rusé peut-être,
Quelquefois il s'irrite, il menace son maître,
Agite sa paupière, et roule un œil ardent;
Mais bientôt, plus paisible, ou du moins plus prudent,
Il se calme, et répond à la voix qui l'appelle.
Ne deviens point ingrat, il te sera fidèle.
» Le jour brillait encor; dans toute leur splendeur.
Les cieux de l'Éternel proclamaient la grandeur;
Tous les globes, ouvrant leur carrière naissante,
Suivaient du grand moteur l'impression puissante.
La terre en souriant admirait sa beauté:
Le monde s'étonnait de sa fécondité;
Les airs, les eaux, les champs, les monts étaient fertiles
Quadrupèdes, oiseaux, et poissons et reptiles,
Nageaient, marchaient, rampaient, ou prenaient leur essor.
Mais cet ouvrage immense est imparfait encor:
Un être lui manquait, dont la face divine
Attestât la grandeur de sa noble origine,
Qui, doué de raison, sentant sa dignité,
Revînt comme à sa source à la divinité,

La peignît dans ses traits, brillât de sa lumière,
Aux pieds de l'Éternel envoyât sa prière,
Fixât sur lui son cœur, son esprit et ses yeux.
» O mon fils! Dit alors le monarque des cieux,
» Créons l'homme pour nous, créons-le à notre image;
» Que du monde il reçoive et m'apporte l'hommage. »
Il dit, et tu naquis; lui-même en chaque trait
Grava sa ressemblance, et traça son portrait.
Tu vivais seul encor, mais sa main paternelle
Forma pour ton bonheur ta compagne fidèle;
Puis il dit à tous deux: « Allez, heureux époux,
» Vivez, croissez, aimez, et multipliez-vous;
» De vos nombreux enfans peuplez ce nouveau monde,
» Et rangez sous vos lois les airs, la terre et l'onde. »
Mais toi, dans quelque lieu que le ciel t'ait formé,
(Car alors aucun lieu n'était encor nommé,)
Adam, tu t'en souviens, de mes mains bienfaitrices,
Moi-même te portai dans ces lieux de délices,
Dont les brillantes fleurs et les fruits savoureux
Sont à la fois le charme et du goût et des yeux.
Eh bien, les fleurs, les fruits que ce lieu te présente,
A tes libres désirs sa bonté complaisante
Les abandonne tous; mais du bien et du mal
L'arbre interdit pour toi te deviendrait fatal.
Oui, par lui de la mort doit commencer l'empire:
Qui le cueille est coupable, et qui le goûte expire.
Contiens donc tes désirs. Il dit, vit ses travaux,
Et s'admira lui-même en les voyant si beaux;
Et le sixième soir et la sixième aurore
Aux prodiges du jour applaudirent encore.
» Là, ne s'arrête point l'infatigable auteur:
De sa demeure sainte il gagne la hauteur;
Veut, du fond de sa gloire et de son sanctuaire
Qu'habite sa grandeur, qu'entoure le mystère,

Voir ce jeune univers si beau, si gracieux,
Conforme à sa pensée et digne de ses yeux,
Voir son empire accru de ces nouveaux empires :
Il s'élève en triomphe; et d'innombrables lyres,
Les acclamations, les chants et les concerts
Félicitent l'auteur, le roi de l'univers.

» Un hymne universel (tu l'entendis dans doute)
Accompagnait le char vers la céleste voûte;
Tous les astres rendaient un son harmonieux;
Les cieux applaudissaient, l'air répondait aux cieux;
Les soleils s'arrêtaient; et, jeune, vierge et pure,
La nature fêtait le dieu de la nature.
« Le voici! S'écriaient tous les anges en chœur;
» Voici de l'univers l'incomparable auteur;
» Il arrive; ouvrez-vous, demeures éthérées!
» Et vous, sur vos gonds d'or roulez, portes sacrées!
» De son sixième jour l'ouvrage est accompli :
» Il revient triomphant, son décret est rempli.
» Qu'à nos vœux, à nos voix le ciel entier réponde :
» Rien ne manque à sa gloire, il a créé le monde;
» Il a fait l'univers, il fait notre bonheur.
» Du séjour des élus impérissable honneur,
» Lui-même au milieu d'eux a choisi sa demeure.
» Dieu sera l'un de nous; nous pourrons, à toute heure,
» L'adorer, le servir, et porter aux humains
» Les trésors de sa grâce, et les dons de ses mains;
» Lui rapporter leurs vœux, leurs hommages fidèles.
» Pour jamais ouvrez-vous, demeures éternelles;
» Et puissent être unis par d'invincibles nœuds
» Et l'homme et le Très-haut, et la terre et les cieux! »

» Tels, du chaos domté solennisant la fête,
De leur roi triomphant ils chantaient la conquête.
Il approche : soudain du séjour fortuné
Sur leurs gonds éternels les portes ont tourné :

Les deux battans font place à ses grandeurs suprêmes,
Et devant ses regards ont reculé d'eux-mêmes;
Dans sa demeure enfin leur maître est arrivé.
Un chemin sablé d'or, et d'étoiles pavé,
Sur une mer de feu le conduit dans son temple.
Tel, au milieu des nuits, ton œil charmé contemple
Cette voie où, pareils à des points enflammés,
En poussière d'argent les astres sont semés.
Il entre : à son aspect tout s'enivre de joie.

» Mais l'ombre sur Éden par degrés se déploie :
La septième soirée obscurcit l'univers ;
Le jour fuit, le soleil redescend dans les mers;
Et du pâle orient, nageant déjà dans l'ombre,
Le crépuscule obscur annonce la nuit sombre.
Enfin, le fils de Dieu parvient au mont sacré
Qui de foudres, d'éclairs, et d'ombres entouré,
Et portant jusqu'aux cieux sa cime inviolable,
Est du trône de Dieu la base inébranlable.
A côté du Très-haut le Verbe s'est assis:
Le père en ses travaux accompagnait son fils;
Privilége divin de la toute-puissance,
Seul il remplit l'espace, et tout sent sa présence.
L'auteur, la fin de tout, lui-même de sa main
Des mondes à son fils a tracé le dessin.
Six jours ainsi remplis, l'architecte suprême
Consacre le septième au repos, à lui-même.
Tout le ciel fut en paix, et de ses saints loisirs
Ses anges fortunés partageaient les plaisirs.
Mais dans ce calme heureux, leur sublime délire
Ne laissa reposer la harpe, ni la lyre;
Durant le jour entier l'orgue majestueux,
Les fils retentissans, le luth voluptueux,
La voix mélodieuse à la cithare unie,

Ensemble répandant un torrent d'harmonie,
Tantôt résonnaient seuls, et tantôt tour à tour.
Des fleurs jonchent au loin le céleste séjour;
L'encens fume, et, porté vers la montagne sainte,
D'un nuage odorant en a voilé l'enceinte.
« Salut, ô Jéhovah! Chantait le ciel en chœur,
» Tu nous reviens plus grand que quand ton bras vainqueur
» Foudroya la révolte, et vengea ton empire.
» Tu détruisais alors, et tu viens de produire.
» Ton empire est sans borne, et ton pouvoir sans fin:
» Contre un de tes regards, contre un trait de ta main,
» Que pouvait, Dieu puissant, leur ligue ambitieuse?
» En vain ils espéraient, espérance trompeuse!
» Décourageant la foi, refroidissant l'amour,
» Séduire tes sujets et dépeupler ta cour.
» Tu te lèves: soudain tes ennemis succombent;
» Ton trône est agrandi de leurs trônes qui tombent.
» Mais ta bonté, grand Dieu, tire le bien du mal.
» Ce globe qu'environne une mer de cristal,
» Ce beau séjour de l'homme est ton heureux ouvrage:
» Placé si près du ciel, lui-même en est l'image.
» Que son sein est fécond, son domaine étendu!
» Qu'avec grâce dans l'air ta main l'a suspendu!
» De quels feux rayonnans la clarté l'environne!
» De quels astres pompeux tu formas sa couronne!
» Monde encore désert, mais dont peut-être un jour
» Des êtres inconnus peupleront le séjour.
» Par toi, renouvelant leurs voyages sans nombre,
» La nuit succède au jour, et la lumière à l'ombre;
» Tu prodigues tes dons à ce jeune univers:
» Il a ses continens, son soleil et ses mers;
» Digne empire de l'homme, et son noble héritage,
» De l'homme où ton amour a gravé ton image;

» De qui la douce tâche et le sublime emploi
» Est d'honorer son dieu, d'obéir à son roi;
» D'asservir à ses lois les airs, la terre et l'onde;
» Noble vassal du ciel et souverain du monde!
» Da sa race divine à jamais renaissans
» Ses fils sur tes autels feront fumer l'encens.
» Que leur bonheur est grand, s'ils savent le connaître,
» Et s'ils savent toujours obéir à leur maître! »
» Ainsi chantait le ciel; et ses nombreux échos
Fêtèrent les premiers le saint jour du repos.
Des prodiges de Dieu je t'ai conté l'histoire;
Et le monde nouveau, monument de sa gloire,
Tout ce qui précéda votre arrivée au jour:
Votre postérité doit l'apprendre à son tour.
Les pères à leurs fils en transmettront l'image.
Toi, si ton cœur désire en savoir davantage,
Parle; je t'instruirai de tout ce que tes yeux
Peuvent lire ici bas dans les secrets des cieux.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

ARGUMENT.

ADAM *fait diverses questions sur les mouvemens célestes. Il reçoit une réponse douteuse, et une exhortation de chercher plutôt à s'instruire de ce qui peut lui être utile. Il y souscrit; et, pour retenir Raphaël, il lui rapporte ses premières idées après la création; comment il fut enlevé dans le paradis terrestre; son entretien avec Dieu touchant la solitude. Il obtient une compagne, et raconte à l'ange quels furent ses transports en la voyant. Raphaël lui fait là-dessus une leçon utile, et retourne au ciel.*

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE HUITIÈME.

Ainsi l'ange l'instruit des secrets qu'il ignore :
Il cesse de parler, Adam l'écoute encore.
Et bientôt revenu comme d'un long sommeil :
« Esprit des cieux, dit-il, quel bienfait est pareil
» A tes récits divins? De combien de merveilles
» Tes célestes discours ont charmé mes oreilles!
» Que j'en étais avide! O pur esprit! Sans toi,
» Ces grands évènemens étaient perdus pour moi :
» Ta voix me les apprend; je vois au Dieu que j'aime
» Ce que doivent les cieux, et la terre, et moi-même.
» Mais un point trouble encor mon esprit incertain :
» Près de ces corps pompeux qu'une immortelle main
» Dans les champs de l'espace a répandus sans nombre,
» Qu'est-ce que notre terre? Un point étroit et sombre,
» A peine un grain de sable; aussi lorsque je vois
» Tous ces astres lointains obéir à ses lois,
» Je me dis en secret : tous ces globes immenses,
» Jetés loin de nos yeux à d'énormes distances,
» D'où vient que l'Éternel, dans leurs rapides cours,
» Les condamne à marquer et nos nuits et nos jours?
» Pourquoi les força-t-il, dans leur course pénible,
» D'apporter leur lumière à ce point invisible?
» Le ciel, sans tant d'efforts, n'a-t-il pu l'éclairer?
» Lui-même, à moins de frais ne peut-on l'admirer?

» Ce Dieu qui créa tout d'une main économe,
» D'où vient qu'il ordonna, pour le séjour de l'homme,
» Ces révolutions, ces mouvemens sans fin ;
» Tandis que l'humble objet d'un appareil si vain,
» La terre, qui pouvait, dans son étroite orbite,
» Décrire un moindre cercle, et voyager moins vite,
» Reine immortelle, attend que ces corps lumineux
» Reviennent de si loin l'éclairer de leurs feux ;
» Et, tournant sans repos, dans leur course éternelle,
» Comme de vils sujets, se fatiguent pour elle ;
» Eux qui, par leur grandeur faits pour donner des lois,
» Au lieu de ses vasseaux devraient être ses rois ? »

Il dit. Ève entendit ce qu'à l'esprit céleste
Demandait son époux, et, noblement modeste,
Respecte, en s'éloignant, ce sublime entretien.
Sa touchante candeur en son chaste maintien
Aux regards enchantés l'embellissent encore :
Elle part, va revoir le fruit qui se colore,
Ses arbustes, ses fleurs, doux objets de ses soins ;
Elle aide à leur naissance, et veille à leurs besoins
A peine elle a paru, les bois se réjouissent,
Le gazon s'épaissit, les fleurs s'épanouissent,
Et semblent, prodiguant les trésors de leur sein,
Deviner sa présence et connaître sa main.
Des grands secrets des cieux digne dépositaire,
Sans doute elle en pourrait connaître le mystère :
Mais d'un époux chéri son cœur veut les savoir ;
De ce doux entretien elle nourit l'espoir,
Brûle de l'écouter ; et son amour extrême
Préfère ses discours à ceux de l'ange même.
Elle espère mêler à ces récits charmans
Les folâtres propos, les doux embrassemens ;
Lui demander le prix des caresses perdues,

Faire trêve aux leçons doucement suspendues,
Et, sur sa bouche aimable en arrêtant le cours,
Cueillir un miel plus doux que celui des discours.
O temps! O mœurs! Où sont ces innocentes flammes,
Ces saints plaisirs d'hymen, ces doux liens des ames,
Et des soins mutuels l'échange affectueux?
D'un air tout à la fois simple et majestueux,
Elle part : sa démarche est d'une souveraine;
Ces lieux, en la voyant, ont reconnu leur reine.
Ne la croyez point seule en ce riant séjour,
Sa suite sont les jeux, les plaisirs sont sa cour;
Et l'innocent désir, le chœur brillant des grâces
En se donnant la main ont volé sur ses traces.
Son époux reste seul auprès de Raphaël,
Avide de savoir les grands secrets du ciel.

« Cher Adam, tu veux lire en la céleste voûte?
» Lui dit l'ange. Tes vœux sont louables, sans doute:
» Dieu lui-même t'ouvrit le grand livre des cieux.
» Là, le jour et la nuit ces orbes radieux
» Racontent sa puissance; et la vue étonnée
» Lit en lettres de feu l'histoire de l'année,
» Les annales du ciel, et les fastes du temps,
» Et leur pompe changeante, et leurs retours constans.
» Mais si la terre tourne, ou bien l'astre du monde,
» Que t'importe? Crois-moi, dans une nuit profonde
» Laisse ce qu'à tes yeux le ciel défend de voir :
» Ton sort est d'admirer, et non pas de savoir.
» Dieu d'avance se rit des recherches futiles
» Que tenteront un jour des efforts inutiles;
» Il voit dans l'avenir ces vains imitateurs,
» D'un ciel imaginaire insensés créateurs,
» Conduire dans les cieux des sphères vagabondes
» Figurer des soleils, distribuer des mondes,

» Changer cent fois leur place, envoyer tous ces corps
» Des bords du monde au centre et du centre à ses bords ;
» Construire, déconstruire, embarrasser leurs sphères
» De cercles compliqués, de mouvemens contraires ;
» Et, par les vains efforts d'un art capricieux,
» Bouleverser le monde et tourmenter les cieux ;
» Tandis que la nature, à sa marche fidèle,
» Emporte l'astronome et ses plans avec elle.
» Ton instinct curieux déjà me fait prévoir
» Que tes fils, comme toi, brûleront de savoir.
» Tu vois d'un œil surpris ces masses de lumière
» De l'aurore au couchant parcourir leur carrière,
» Tandis que seul, tranquille en ce grand mouvement,
» Ce globe voit pour lui tourner le firmament.
» Mais apprends-le de moi : ce n'est point par la masse,
» Ce n'est point par l'éclat que notre aveugle audace
» Des œuvres du Très-haut doit décider le prix :
» L'usage règle seul l'estime ou le mépris.
» La terre, comme un point nageant dans l'étendue,
« Cède au feu du soleil : mais sa force perdue
» Ne produit rien pour lui ; tandis que dans ses flancs,
» Doublant l'activité de ses rayons brûlans,
» Grâce aux trésors couvés par sa chaleur profonde,
» La terre rend jaloux l'astre qui la féconde :
» Cette terre elle-même, elle emprunte ses feux :
» Vante donc ton auteur, ô toi, voûte des cieux,
» Dont le cercle infini dans sa circonférence
» Des campagnes de l'air remplit l'espace immense !
» Lève tes yeux au ciel, homme ! Et songe tout bas
» Que tu n'habites point dans tes propres états.
» Envisage ces cieux, vaste et brillant domaine,
» D'où cette terre et toi s'aperçoivent à peine ?
» Ne pousse pas plus loin tes regards indiscrets :

» Le reste a devant Dieu ses usages secrets ;
» Même en les ignorant il faut qu'on les révère.
» Ces étoiles sans fin dont le feu vous éclaire,
» Dont le vol est si prompt, dont chacune, en son tour,
» Part, monte, redescend, et revient en un jour ;
» C'est Dieu qui les conduit, ce Dieu dont la sagesse
» Peut des esprits aux corps imprimer la vitesse.
» Moi, parti ce matin de la hauteur des cieux,
» Vers le milieu du jour j'ai touché ces beaux lieux.
» N'imagine donc pas que la céleste voûte
» Ne puisse se mouvoir : Dieu connaît, et je doute.
» Tous ces orbes lointains, ton œil ne peut les voir :
» Le monde est son secret ; adorer, ton devoir.
» Peut-être aussi dans l'air, que son fluide inonde,
» Ce soleil, le moteur et le centre du monde,
» Fait mouvoir, circuler ces innombrables corps ;
» Peut-être son pouvoir et leurs propres efforts
» Attirent vers le centre, et repoussent sans cesse
» Ces globes différens de grandeur, de vitesse,
» S'élevant, s'abaissant, visibles ou cachés,
» Tantôt fuyant du centre, et tantôt rapprochés,
» Tantôt fixés, tantôt errant dans l'étendue ;
» Six d'entr'eux d'ici bas se montrent à ta vue.
» Mais si, pour expliquer le plan de l'univers,
» La terre, que tu crois tranquille au sein des airs,
» D'un triple mouvement s'élance dans l'espace,
» L'ordre du monde alors n'a rien qui t'embarrasse ;
» Dès-lors, pour l'établir tu n'auras plus recours
» A ces orbes divers qui, croisés dans leurs cours,
» Par d'obliques chemins marchent en sens contraire ;
» Le soleil n'aura plus ce long voyage à faire ;
» Alors tu ne fais plus tourner péniblement
» Ce grand cercle, moteur de tout le firmament,

» Et qui roule avec lui, dans sa course indomtable,
» De la nuit et du jour la roue infatigable.
» Et qu'en as-tu besoin, si d'un instinct pareil
» Chaque hémisphère évite et cherche le soleil,
» Et suivant ses aspects, tantôt clair, tantôt sombre,
» Trouve et perd tour à tour et la lumière et l'ombre ?

» Peut-être tes enfans découvriront un jour
» D'innombrables soleils qu'environne leur cour ;
» Comme vous, dans leurs fils destinés à renaître,
» Les lunes, les soleils ont des sexes peut-être,
» Qui d'enfans radieux repeuplent l'univers ;
» Car, je n'en doute point, des deux sexes divers
» La puissance est partout, et leurs flammes fécondes
» Enfantent les soleils et propagent les mondes.
» Comme le tien, sans doute, ils sont tous habités ;
» Car, que ces vastes corps, muets, infréquentés,
» Ne servent qu'à donner une courte lumière
» Dont les traits, affaiblis dans leur longue carrière,
» Arrivent à ce monde, et, reprenant l'essor,
» Réfléchissent dans l'air un jour plus faible encor :
» Dieu ne l'a pas permis. Mais quoi que Dieu dispose,
» Soit que dans son foyer l'astre du jour repose,
» Soit qu'autour de ton globe éclairé de ses feux
» Il ouvre à l'orient son cours majestueux ;
» Soit que la terre autour de sa masse enflammée
» Parcoure à l'occident sa route accoutumée,
» S'achemine en silence, et d'un doux mouvement
» Te roulant dans les airs t'y berce mollement ;
» Adore l'Éternel, à ses mains souveraines
» Des mondes qu'il créa laisse guider les rênes,
» Et chéris, sans tenter un indiscret essor,
» Ces beaux lieux, ces beaux fruits, Ève, plus belle encor.
» Voilà ton univers : ces planètes lointaines,

« Leurs lois, leurs habitans, leurs mœurs, leurs phénomènes,
» Va, laisses-en le soin à leur suprême roi;
» Occupe-toi des biens qu'il plaça près de toi. »
Il dit; et de la soif d'une vaine science
Adam calme, à ces mots, la folle intempérance.
« Interprète des cieux, lui dit-il, que mon cœur
» De tes récits charmans a goûté la douceur!
» D'utiles vérités et de grandes merveilles
» Qu'ils ont rempli mon ame et charmé mes oreilles!
» D'un frivole savoir le pénible plaisir
» De mes jours fortunés eût troublé le loisir:
» Cette source d'ennui, d'erreur, d'incertitude,
» Un Dieu nous l'épargna, si notre inquiétude
» Aux lieux où loin de nous il daigna la cacher
» Dans son vol imprudent ne va pas la chercher.
» Mais qui peut arrêter ses écarts téméraires?
» Long-temps impatient de percer ces mystères,
» L'homme voudra franchir son étroit horizon;
» Jusqu'à ce que, docile aux lois de la raison,
» Les conseils du malheur, les leçons de la vie
» En viennent réprimer la dangereuse envie,
» Et qu'il se dise enfin: Aimer Dieu sans le voir,
» L'adorer, et jouir, voilà le vrai savoir.
» Au livre des vivans nous avons notre page,
» Lisons-la: malheureux qui saurait davantage!
» Le reste est un vain songe, une faible vapeur,
» Et de l'orgueil oisif le délire trompeur,
» Stérile ambition, éclatante folie,
» Qui rend l'homme inhabile aux emplois de la vie,
» Et, cherchant d'un vain nom l'infructueux honneur,
» Au désir de la gloire immole le bonheur.
» De la hauteur des cieux daigne donc redescendre
» A ce qui m'est utile, et que je puis comprendre.

» Tu m'as dit les combats, les triomphes des cieux;
» Tout ce qui précéda mon séjour en ces lieux;
» Pour comble de faveur m'est-il permis de croire
» Que tu daignes toi-même écouter mon histoire?
» Tu l'ignores peut-être, et c'est le seul moyen
» De prolonger ici ton aimable entretien:
» La nuit est loin encor. Tu t'aperçois sans doute
» Que je veux reculer l'instant que je redoute;
» Assis auprès de toi, je me crois dans les cieux;
» Oui, pour moi tes discours sont plus délicieux
» Que les fruits du palmier, dont la sève embaumée
» Mouillant ma lèvre aride et ma bouche enflammée,
» Au retour du travail, aimable et doux festin,
» Désaltère ma soif et contente ma faim.
» Que dis-je? Leur douceur est bientôt insipide,
» Et mon cœur de t'entendre est toujours plus avide. »

« O père des humains! Lui répond Raphaël
» Avec ce doux accent qui n'appartient qu'au ciel,
» Toi-même as pour mon cœur un charme qui le touche:
» Dieu se peint sur ton front, il parle par ta bouche;
» Le ciel te prodigua ses plus rares trésors,
» Aussi bien que ton ame il embellit ton corps;
» D'une main complaisante il soigna son ouvrage,
» Et voulut que dans toi l'on chérit son image.
» L'homme vit sur la terre, et l'ange dans les cieux,
» Mais ce père commun les voit des mêmes yeux;
» Comme nous tu le sers, et sa main libérale
» A l'homme de ses dons fit une part égale.
» Parle donc. Quand tu vis la lumière du jour,
» Adam, j'étais bien loin du céleste séjour;
» J'allais, accompagné d'une troupe nombreuse,
» Visiter des proscrits la rive ténébreuse;
» On craignait que Satan ne forçât les enfers,

» Qu'il ne vînt épier ce naissant univers ;
» Et que, la foudre en main, la vengeance divine
» A la création ne mêlât la ruine.
» Cependant qu'auraient pu tenter, sans son aveu,
» Ces traîtres, surveillés dans leur gouffre de feu?
» Nous marchons, et, bien loin de la porte fatale,
» Nous entendons le bruit de la rive infernale.
» Ce n'était point du ciel les chants mélodieux,
» Les danses de la joie, et le doux bruit des jeux;
» C'étaient des sons plaintifs, des clameurs lamentables,
» Et du crime souffrant les cris épouvantables.
» Nous repartons en hâte, et rentrons au saint lieu
» Le soir qui termina le grand repos de Dieu;
» Ainsi nous l'ordonna la suprême puissance.
» Mais tu me l'as promis, conte-moi ta naissance;
» Parle : mon entretien eut des attraits pour toi,
» Et le tien n'aura pas moins de charmes pour moi. »
» Ah! Si l'homme, en naissant, se connaît mal encore,
» Comment, reprit Adam, conter ce que j'ignore?
» Cependant j'obéis; le plaisir de te voir
» Triomphe de ma crainte, et soutient mon espoir.
» J'étais né : tels qu'on voit de l'être qui sommeille
» Les sens encor troublés au moment qu'il s'éveille,
» Les yeux à peine ouverts, de moi-même surpris,
» Je me vis étendu sur des gazons fleuris;
» Une douce moiteur sur mon corps épanchée
» S'évapore au soleil par ses rayons séchée :
» Je regarde, je vois ce ciel brillant et pur,
» Ce vaste firmament, cette voûte d'azur;
» De mon lit de gazon tout à coup je m'élance,
» Et sur son double apui mon corps droit se balance;
» De là, mes yeux charmés embrassent à la fois
» Les coteaux, les vallons, et les prés, et les bois;

» Tout m'étonne et me plaît. Bientôt d'une onde pure
» Arrive jusqu'à moi l'agréable murmure :
» Sur ses bords se jouaient mille animaux divers,
» Les uns foulent les champs, d'autres fendent les airs ;
» Du concert des oiseaux le bocage résonne;
» Les fleurs, leurs doux parfums, tout ce qui m'environne
» M'enivre de plaisir. Un instinct curieux
» Sur moi-même, à la fin, me fait jeter les yeux :
» J'examine mon corps, sa grâce, sa souplesse;
» J'allais, je revenais, plein d'une douce ivresse.
» Mais qui suis-je? D'où viens-je? Et comment suis-je né?
» De la terre, du ciel, de moi-même étonné,
» J'interroge mes sens, ma voix cherche une route,
» J'écoutais les oiseaux, moi-même je m'écoute,
» Et ma langue étonnée articule des sons,
» A tout ce que je vois elle donne des noms.
» O soleil, m'écriai-je, ô bienfaiteur du monde!
» Toi, qu'échauffent ses feux, que sa lumière inonde;
» Terre, séjour riant dont l'aspect enchanté
» Réunit la fraîcheur, la grace et la beauté!
» Vous, épaisses forêts! Vous, superbes montagnes!
» Et toi, fleuve pompeux! Et vous, vertes campagnes!
» Vous tous, êtres charmans que je vois dans ces lieux
» Vivre, agir, se mouvoir, et jouir à mes yeux!
» De grâce, apprenez-moi, vous le savez peut-être,
» Qui m'a mis en ces lieux, et qui m'a donné l'être.
» Ce n'est pas moi, sans doute; un suprême pouvoir
» Qui par ses bienfaits seuls me permet de le voir,
» En me donnant le jour signala sa puissance.
» Où chercher, où trouver l'auteur de ma naissance,
» Celui par qui je vis, je sens, j'entends, je vois,
» Qui m'a fait ce bonheur qu'à peine je conçois? »
« Tout se tait. Las d'errer dans ces lieux que j'ignore,

» Sur les gazons touffus, qu'un vif émail colore,
» Je tombe, je m'étends à l'ombre de ces bois.
» Là, vient le doux sommeil, pour la première fois,
» De ses molles vapeurs affaisser ma paupière;
» Mon œil appesanti se ferme à la lumière,
» Je me sens défaillir, et rentre par degré
» Dans ce même néant dont Dieu m'avait tiré;
» Mais ce néant pour moi n'était pas sans délices:
» A peine cependant j'en goûtais les prémices
» A mes yeux s'offre un songe, un fantôme charmant;
» Dans mon cœur, à sa vue, un doux tressaillement
» M'avertit que j'existe, et mon ame ravie
» Retrouve avec transport la lumière et la vie.
» Lève-toi, disait-il, toi qui doit être un jour
» Le père des humains, lève-toi; ton séjour
» Est celui du bonheur; viens; tes jardins t'attendent,
» Tes ombrages, tes fleurs, et tes fruits te demandent. »

« Il dit, saisit ma main, et, comme si des airs
» Nous fendions doucement les liquides déserts,
» De ses pieds suspendus à peine effleurant l'herbe,
» Glisse, vole, et me pose au haut d'un mont superbe,
» En cercle environné d'arbres majestueux.
» Là, tout est frais, riant, fécond, voluptueux,
» Plein de fruits et de fleurs; et, près de ce bocage,
» Tout ce que j'ai connu semble un désert sauvage.
» J'avance: autour de moi pendent des pommes d'or,
» Et mon avide main convoite leur trésor.
» Tout à coup je m'éveille: ô surprise! Mon songe
» Était une figure, et non pas un mensonge;
» Je vois ce qu'il m'a peint, et de mon doux sommeil
» L'erreur se réalise au moment du réveil.
» Je marchais vers ces bois, quand de leurs voûtes sombres
» Une splendeur soudaine illumine les ombres:

» Dieu, c'était Dieu lui-même, apparaît à mes yeux ;
» Un doux effroi saisit mon cœur religieux.
» A ses pieds prosterné, je l'adore et m'incline;
» Je me sens relevé par cette main divine :
« L'ami que tu cherchais, me dit-il, le voici ;
» Ce que tu vois là-haut, ce qui te charme ici,
» Tout ce qui sous tes pieds croît, fleurit et respire,
» Je t'en fais possesseur : la terre est ton empire.
» Embellis cet enclos, cultive ce jardin ;
» Dans ces riches vergers moissonne à pleine main,
» Leur prodigalité passera ton envie.
» Mais l'arbre du savoir près de l'arbre de vie
» (Regarde, il n'est pas loin) est planté dans ces lieux ;
» Adam, je t'interdis ce fruit pernicieux:
» Pour unique tribut, à ta reconnaissance
» J'impose cette utile et juste obéissance ;
» De ta rébellion la mort serait le prix ;
» Toi, les tiens, leurs enfans, exilés et proscrits,
» Vous iriez, promenant votre juste infortune,
» Traîner dans les déserts une vie importune. »
« Il dit, et dans mes sens imprime une terreur
» Dont le seul souvenir me glace encor d'horreur,
» Quoique ma volonté, que nul pouvoir ne gêne,
» Ainsi que les forfaits puisse éviter la peine.
» Cependant sur son front à la sévérité
» Succèdent la douceur et la sérénité.
» Il poursuit, et me dit d'une voix consolante:
« O père d'une race à jamais renaissante !
» Ton empire à ces lieux ne sera point borné ;
» Non : ce monde nouveau, que mes mains ont orné,
» A tous les tiens, à toi, je le donne en partage,
» L'air, la terre et les eaux seront votre héritage.
» Dès ce jour, je te veux, les brutes, les oiseaux,

» Tes fidèles sujets et tes heureux vassaux,
» Devant leur souverain en foule vont paraître;
» Ils recevront des lois et des noms de leur maître;
» Seuls, ne pouvant quitter leurs humides états,
» Les habitans des eaux ne comparaîtront pas.
» Il dit, et tout à coup autour de moi se range
» Des diverses tribus l'innombrable phalange;
» Par couples réunis, quadrupèdes, oiseaux,
» Sont accourus du ciel, des vallons, des coteaux.
» Sur ma tête attroupés, les uns battent des ailes;
» D'autres de mon pouvoir tributaires fidèles,
» Ont fléchi les genoux, et, soumis à ma loi,
» Semblent avec plaisir reconnaître leur roi.
» De mille instincts divers la foule m'environne;
» J'assortis à leurs mœurs les noms que je leur donne:
» Dieu même les dictait. Toutefois dans mon cœur
» Un vide inexprimable attristait mon bonheur,
» Quelque chose manquait à ce cœur solitaire:
» Heureux et mécontent, je m'écrie: O mon père!
» O source de tout bien! Toi de qui la splendeur
» Efface tout éclat, passe toute grandeur,
» O créateur du monde, ô bienfaiteur de l'homme!
» De quel nom glorieux faut-il que je te nomme?
» Que tes bienfaits sont grands! Qu'ils sont riches, mais quoi!
» Aucun être chéri ne les goûte avec moi.
» Que m'importe ce monde et ce vaste héritage?
» Ah! Les biens le plus doux sont les biens qu'on partage.
» Ainsi mon triste cœur s'exhale en liberté. »
« Avec un doux sourire où se peint sa bonté,
» Tu te plains d'être seul, dit l'Éternel; ce monde
» Si riche, si peuplé, cette terre féconde,
» Ces nombreux animaux qui, pour flatter leur roi,
» Viennent bondir, courir, folâtrer devant toi,
» Ne te disent-ils rien? Pour t'offrir leur hommage,

» Leur voix a ses accens, leur geste son langage;
» Leur instinct quelquefois ressemble à ta raison.
» Mais je t'ai fait leur roi, sois content de ce don. »
» A ces mots, rappelant mon humble obéissance,
» J'ose implorer encore la céleste puissance:
» Si je crains ton courroux, j'espère en ta bonté;
» O mon père! Pardonne à ma témérité;
» A tes sévères lois je suis prêt à souscrire.
» Mais n'as-tu pas soumis la terre à mon empire?
» Ne m'as-tu pas créé le roi des animaux?
» Pour être mes amis, sont-ils donc mes égaux?
» Non: d'un tendre penchant les sympathiques flammes
» Veulent mêmes besoins, même esprit, mêmes ames,
» Le doux rapport des cœurs l'un par l'autre entendus,
» L'échange des plaisirs accordés et rendus.
» Chaque animal choisit l'être qui lui ressemble:
» L'un vers l'autre attirés, ils s'unissent ensemble.
» Voyons-nous à l'oiseau le poisson s'allier,
» Le lion aux brebis, et le singe au coursier?
» Et celui qui les tient sous ses lois souveraines,
» L'homme seul au hasard doit-il former des chaînes? »
« Je le vois, répond-il d'un ton plein de douceur,
» L'être semblable à toi peut seul remplir ton cœur;
» Eh quoi! Trouves-tu donc mon sort si déplorable?
» Seul dans l'éternité, je n'ai point de semblable,
» A qui puis-je m'unir qui ne soit près de moi
» Moins que le ver rampant n'est aujourd'hui pour toi?
» Grand Dieu, lui répondis-je, en tes sacrés mystères
» Je suis loin de porter mes regards téméraires;
» Mais l'homme, tu le sais, de la perfection
» Seul a reçu de toi la noble ambition;
» Et ne pouvant lui seul en combler la mesure,
» Hélas! Il a besoin d'une autre créature,
» Un être son égal, lui prêtant son appui,

» Soutienne sa faiblesse, et s'unisse avec lui,
» L'être faible et borné qui finit et commence,
» En la communiquant, accroît son existence.
» Toi seul es tout pour toi ; mais l'homme hors de lui
» Verse son existence, et renaît dans autrui.
» Toi seul, avec toi-même habitant d'âge en âge,
» Tu vis sans héritier, et jouis sans partage ;
» Mais peux tu rapprocher les sujets de leur roi ?
» Comment pourront les miens commercer avec moi?
» Puis-je de ma raison leur prêter la noblesse ?
» A leur instinct rampant faut-il qu'elle s'abaisse ?
» Pardonne des désirs par toi-même enhardis. »
« A tes vœux, me dit-il, moi-même j'applaudis ;
» J'ai voulu t'éprouver. C'était peu de connaître
» Ces nombreux animaux dont je t'ai fait le maître,
» Et que ta voix naguère a nommés de leur nom :
» Tu te connais toi-même ; il suffit. Ta raison
» Te sépare en effet, par un vaste intervalle,
» De ceux que vers la terre un vil instinct ravale.
» Tu puisas dans mon sein les purs rayons des cieux ;
» Tu reçus une autre ame, et vois par d'autres yeux :
» Conforme donc ta vie à ta noble origine.
» J'ai prévenu tes vœux : l'objet que je destine
» A consoler tes jours, je ne l'ai point cherché
» Chez le peuple servile à la terre attaché.
» J'ai voulu m'assurer si tu savais connaître
» L'être digne en effet de s'unir à ton être.
» Bientôt tu l'obtiendras, ce besoin de ton cœur,
» Compagnon de tes jours, source de ton bonheur,
» Ta plus chère moitié, ta plus fidèle image,
» Le plus doux bien de l'homme, et mon plus bel ouvrage. »
« A ces mots il se tait. En moi-même troublé,
» De la splendeur de Dieu je me sens accablé.
» Je n'entendis plus rien ; cet entretien céleste

» De ma force mortelle avait usé le reste,
» Et de son vif éclat, de sa puissante voix;
» Trop long-temps ma faiblesse avait porté le poids :
» Telle d'un feu brillant la vue est éblouie.
» Alors, pour ranimer ma force évanouie,
» J'appelle le sommeil; son voile officieux,
» Mollement déployé, revient fermer mes yeux,
» Mes yeux seuls; car l'esprit, l'esprit qui toujours veille,
» Était ouvert encor. Tout à coup, ô merveille!
» Je vois, je reconnais ce fantôme divin
» Par qui je fus porté dans ce riant jardin;
» Je le vois, il se baisse, et, dans mon corps qui s'ouvre
» Sans effort, sans douleur, il enlève, il découvre
» Une côte ravie à mes flancs déchirés,
» Puis rejoint avec art les tissus séparés;
» Le sang rentre, et bientôt de ma large blessure
» Les deux bords rapprochés ont fermé l'ouverture.
» Cette part de moi-même, il la forme; elle prend
» Avec les traits de l'homme un sexe différent.
» Dieu! Quel charme divin brillait dans sa figure!
» Jamais objet si beau n'embellit la nature;
» Ou plutôt on eût dit que de leurs doux attraits
» Les habitans du ciel avaient formé ses traits.
» Je la vis; de ses yeux part un rayon de flamme;
» Des plaisirs tout nouveaux ont inondé mon ame;
» Un monde tout nouveau vient s'offrir à mes yeux;
» Le ciel devient plus pur, l'air plus délicieux.
» Tout à coup elle échappe, elle fuit; je m'éveille :
» Où vas-tu? M'écriai-je, ô céleste merveille!
» Reviens; je veux revoir, adorer tes attraits,
» Ou dans ces lieux déserts te pleurer à jamais.
» Et quels plaisirs mon cœur eût-il goûtés sans elle?
» Je vole, je l'atteins, et la trouve aussi belle

» Que le sommeil l'avait présentée à mes yeux.
» Tout ce qu'ont de beautés et la terre et les cieux
» S'éclipse devant elle : elle vient ; Dieu lui-même
» (Ah ! Dans ce doux moment j'ai connu si Dieu m'aime !)
» D'une invisible main guidait vers moi ses pas.
» Par la nature, instruite, elle n'ignorait pas
» Les saints droits de l'hymen et sa chaste tendresse.
» La beauté dessina sa forme enchanteresse ;
» Le ciel est dans ses yeux, sur son front la candeur ;
» Ses moindres mouvemens ont un charme flatteur ;
» La volupté, l'amour, l'essaim riant des grâces,
» Composent son cortége, et volent sur ses traces.
» Dieu puissant, m'écriai-je, éperdu, hors de moi,
» Le voilà donc enfin ce bien promis par toi !
» Sévère et bienfaisant, par quelle douce ivresse
» Tu viens de racheter un moment de tristesse !
» Auteur de tous les biens, à ma félicité,
» Mon cœur avec transport reconnaît ta bonté ;
» C'est toi qui m'as choisi ma compagne fidèle ;
» La beauté vient de toi, mais rien n'est beau comme elle :
» De ma propre substance elle naquit par toi ;
» C'est moi que j'aime en elle, elle que j'aime en moi.
» L'époux doit pour sa femme abandonner son père,
» Le père dans ses fils adorera leur mère :
» Tous les deux ne seront qu'un esprit et qu'un cœur
» Enchaînés par l'amour, unis pour le bonheur.
» Ève entend mes discours ; et, quoique Dieu lui-même
» L'eût conduite à l'époux qu'elle adore et qu'elle aime,
» L'honneur, la dignité, la timide pudeur,
» Qui des plus doux transports dissimulent l'ardeur,
» Qui, rougissant d'aller au-devant des caresses,
» Repoussent mollement les plus chastes tendresses,
» Et, pour mieux lui céder combattant le désir,

» Par d'amoureux délais augmentent le plaisir,
» La retiennent encor; dans sa crainte ingénue
» Elle me voit, tressaille, et recule à ma vue;
» La nature inspirait ses innocens refus.
» Je la suis, sa fierté ne me résiste plus,
» Le devoir en triomphe, et sa noble innocence
» Obéit avec grâce et cède avec décence :
» Sa docile pudeur m'abandonne sa main,
» Je la prends, je la mène au berceau de l'hymen;
» Fraîche comme l'aurore, et rougissant comme elle,
» Tout me félicitait en la voyant si belle.
» Pour nous ces globes d'or qui roulent dans les cieux
» Épuraient leurs rayons et choisissaient leurs feux;
» Les oiseaux par leurs chants, l'onde par son murmure,
» A fêter ce beau jour invitaient la nature;
» Les côteaux, les vallons semblaient se réjouir,
» Les arbres s'incliner, les fleurs s'épanouir;
» Zéphyre nous portait ses fleurs fraîches écloses,
» De son aile embaumée il secouait les roses;
» Des plus douces vapeurs l'encens délicieux
» En nuage odorant s'exhalait vers les cieux.
» Dieu lui-même bénit la couche fortunée;
» Le rossignol chanta le doux chant d'hyménée;
» Et l'étoile du soir, brillant d'un feu plus beau,
» Vint du premier hymen allumer le flambeau.
» Je t'ai conté mon sort, mon bonheur, mes richesses;
» L'Éternel, tu le vois, prodigue de largesses,
» Comble ici bas mes vœux, et prévient mes désirs.
» Toutefois, je le sens, des terrestres plaisirs,
» Si j'en excepte un seul, le sentiment s'émousse :
» Ces fruits semblent moins beaux, et leur saveur moins douce
» Déjà je goûte moins le concert des oiseaux,
» Le vif émail des fleurs, le murmure des eaux;
» Mais Ève est toujours chère à mon ame ravie,

» C'est là qu'est mon amour, mon bonheur et ma vie.
» Je brûlai quand je vis ses innocens attraits;
» Je brûlai quand son œil lança ses premiers traits;
» Je brûle quand ma main touche son corps céleste;
» D'un œil indifférent je puis voir tout le reste.
» D'un coup-d'œil, d'un souris, quel est donc le pouvoir?
» Les droits de la justice, et les lois du devoir,
» Au cœur de son époux sont mieux gravés peut-être;
» Elle ressemble moins au Dieu qui nous fit naître;
» Dieu ne lui donna point cet imposant aspect
» Par qui sa noble image imprime le respect:
» Mais, je te l'avoûrai, quand je m'approche d'elle,
» Elle me paraît sage à force d'être belle:
» Sûre du doux pouvoir qu'elle exerce sur moi,
» Ses conseils sont ma règle, et ses vœux sont ma loi;
» Son aimable raison, sa grâce enchanteresse
» Déconcerte l'esprit, fait honte à la sagesse;
» Plus fort que le pouvoir son charme me ravit;
» Timide elle m'impose, et faible m'asservit;
» La crainte et le respect composent son cortége;
» La grâce l'embellit, la pudeur la protége:
» Il semble que le ciel, la formant à plaisir,
» L'ait faite pour régner, et non pour obéir:
» Ah! Comment maîtriser un être qui sait plaire? »
Raphaël lui répond avec un front sévère:
« N'accuse point le ciel; la nature pour toi
» A fait ce qu'elle a dû, fais donc ce que tu dois;
» Que toujours la raison sois ta garde fidèle:
» Elle sera pour toi, si tu n'es pas contre elle.
» Ève sans doute est belle, et doit charmer ton cœur;
» Fais-en donc ton amie, et non pas ton vainqueur;
» Connais ta dignité, connais ton rang sublime:
» Qui ne s'estime pas perd ses droits à l'estime.
» Exige sans rigueur le respect qui t'est dû:

» La fierté généreuse entretient la vertu ;
» Garde donc de tes droits la noble conscience ;
» Dans ton autorité ta juste confiance
» Contiendra ton épouse, et sa docilité
» Bientôt à la raison soumettra la beauté.
» Belle, ses doux appas flatteront ta tendresse ;
» Vertueuse, tu peux l'adorer sans faiblesse.
» Son amour veillera dans les temps dangereux ;
» Aveuglé par l'erreur, tu verras par ses yeux.
» Tu parles de plaisirs! Mais ce vil avantage
» Le roi des animaux avec eux le partage :
» Ils sont loin de savoir, s'ils domtaient leurs désirs,
» Sur les besoins du cœur s'ils réglaient leurs plaisirs,
» Quel charme aurait pour eux cette volupté pure
» Qu'au souverain du monde accorda la nature.
» Qu'Ève trouve dans toi son guide et son soutien ;
» Sois maître de ton cœur, tu le seras du sien.
» Aime-la, tu le dois ; un amour légitime
» Aux penchans vertueux donne un élan sublime,
» Et, volant sans effort sur des ailes de feu,
» Va de la terre au ciel et des hommes à Dieu. »
« Crois-tu donc, dit Adam que la pudeur colore,
» Que pour le plaisir seul ma faiblesse l'adore ?
» Il est commun à tous. Je sais que des humains
» L'hymen est plus auguste, et les devoirs plus saints :
» Dieu même l'entoura des ombres du mystère ;
» Mais ce qui, plus que tout, me rend Ève si chère,
» Ce sont mille trésors dont le ciel lui fit don ;
» C'est sa grâce facile et son tendre adandon,
» Le charme de sa voix, celui de son silence,
» Son aimable fierté, sa douce complaisance.
» Communs sont nos désirs ; notre bonheur commun ;
» Oui, sa vie est la mienne, et nos cœurs ne font qu'un :
» Accord délicieux ! Ravissante harmonie !

» La harpe séraphique à la voix réunie
» Pour l'oreille charmée a bien moins de douceur
» Qu'à ce tendre concert n'en éprouve mon cœur.
» Tu le vois, mon amour n'est point de la faiblesse :
» Ève plaît à mes sens et flatte ma tendresse ;
» Mais libre, dégagé d'un servile lien,
» Mon esprit sait connaître et pratiquer le bien :
» C'est un bien que l'amour, tu l'approuves toi-même ;
» Par lui, me disais-tu, vers le bonheur suprême
» L'ame prend son essor, et, comme un trait de feu,
» Vole, plonge, et se perd dans le sein de son Dieu.
» Mais puis-je quelque temps te retenir encore,
» Et savoir de ta bouche un secret que j'ignore ?
» Aimez-vous dans le ciel ? Et quels sont vos amours ?
» Est-ce un tendre regard, ou de tendres discours ?
« Vous lancez-vous de loin vos amoureuses flammes ?
» Unissez-vous de près vos rayons et vos ames ? »
Avec ce doux sourire et ce tendre incarnat
Dont la rose elle-même eût envié l'éclat,
Et dont l'amour divin dans les cieux se colore,
« D'un mot, dit Raphaël, je puis répondre encore :
» Nous sommes tous heureux au céleste séjour,
» Et comment concevoir le bonheur sans amour ?
» Nous aimons ; et toi-même obtins de la nature
» De l'union des cœurs la jouissance pure :
» Mais cet amour plus libre ignore parmi nous
» Des entraves du corps les obstacles jaloux ;
» Nous sommes tout entiers pénétrés de sa flamme ;
» Comme l'air avec l'air, l'ame s'unit à l'ame,
» L'esprit avec l'esprit ; nos êtres confondus,
» L'un par l'autre embrassés, l'un dans l'autre perdus,
» Contractent, en s'aimant, cette union intime,
» Des célestes amours privilége sublime ;
» Tandis que, pour s'unir, vos esprits impuissans

» Ont toujours à franchir la barrière des sens.
» Mais adieu ; le soleil, à sa marche fidèle,
» Descend vers l'occident, et le ciel me rappelle.
» Va, sois heureux, sois sage, aime Dieu, suis ses lois :
» C'est l'aimer, cher Adam, qu'obéir à sa voix.
» Coupable ou vertueux, tes erreurs, ta sagesse
» Vont remplir tout le ciel de joie ou de tristesse ;
» Le ciel t'a créé libre, et ta postérité
» Te devra ses malheurs ou sa félicité.
» Garde-toi de te rendre à des conseils perfides ;
» Ne prends que ton devoir et la raison pour guides ;
» Crains l'ennemi de Dieu, crains ton propre ennemi. »
A ces mots il se lève. « Adieu, céleste ami,
» Adieu, lui dit Adam, toi que le roi suprême
» A ses humbles sujets a député lui-même :
» Je l'aimerai toujours ; je n'oublîrai jamais
» Ton aimable entretien, ses précieux bienfaits.
» De retour dans les cieux, sois-nous toujours propice,
» Et reviens quelquefois charmer notre humble hospice. »
Là, cesse l'entretien ; ils repartent tous deux,
Adam pour son berceau, Raphaël pour les cieux.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

ARGUMENT.

SATAN *ayant parcouru la terre, et s'étant armé de malice, revient de nuit comme un brouillard dans le paradis. Il s'insinua dans le serpent, tandis qu'il dormait. Adam et Ève sortent au lever de l'aurore pour leurs occupations ordinaires. Ève propose de s'écarter l'un de l'autre, et de travailler séparément. Adam s'y oppose, alléguant le danger prochain, et la crainte qu'il a que l'ennemi, dont ils ont eté avertis, ne vienne la tenter quand elle sera seule. Ève, touchée de ce qu'il ne la croit pas assez circonspecte, ni assez ferme, persiste dans sa première idée, afin de faire preuve de sa vertu. Adam se rend à la fin. Le serpent la trouve seule, et l'aborde avec souplesse. D'abord il la regarde, ensuite il lui parle en termes flatteurs, et l'élève au-dessus de toutes les créatures. Ève, surprise de l'entendre parler, lui demande comment il a acquis la voix et la raison humaine, qu'il n'avait point dans son origine. Le serpent répond que le fruit d'un certain arbre du jardin lui a procuré ces avantages. Ève le prie de la conduire à cet arbre; elle trouve que c'est celui de la science, qui leur était interdit. Le serpent l'engage à manger du fruit, elle le trouve exquis; elle délibère quelque temps si elle en fera part à Adam ou non. Enfin, elle lui porte une branche garnie de ses fruits. Adam est d'abord consterné; mais, par un excès d'amour, il prend la résolution de périr avec elle; et, s'aveuglant lui-même, il mange du fruit. Quels en furent les effets. Ils cherchent d'abord à couvrir leur nudité; ensuite la discorde se met entre eux, et ils en viennent aux reproches.*

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE NEUVIEME.

O terre malheureuse ! O changemens funestes !
Ils vont finir ces jours où les esprits célestes
Remplissaient ici bas leurs messages divins ;
Où l'ange, hôte indulgent du premier des humains,
L'entretenait du ciel, des grandeurs de son maître ;
Quelquefois s'asseyant à sa table champêtre,
Oubliait pour ses fruits le doux nectar des dieux.
Au lieu de ces accords de la terre et des cieux,
Quel sujet vient s'offrir à ma lyre affligée ?
L'Éternel méconnu, sa puissance outragée,
La révolte aux humains amenant le trépas,
Tous les fléaux en foule accourant sur ses pas,
Et la justice enfin, vengeresse du crime :
Déplorable sujet, mais plus grand, plus sublime
Qu'Achille sous les murs d'Ilion désolé,
Traînant sept fois Hector à sa rage immolé,
Que la lance de Mars, le trident de Neptune,
Qu'Énée aux champs latins transportant sa fortune,
Et le fougueux Turnus, et la fière Junon
Poursuivant sur les flots les débris d'Ilion !
Toi, daigne seulement inspirer ton poëte,
O muse ! Qui souvent dans ma sombre retraite
En silence reviens, à l'heure du repos,
Dicter mes vers nombreux qui coulent à grands flots,

Depuis que le sujet dont le charme m'entraîne
Vint transporter mon ame et féconder ma veine.
D'autres assez long-temps ont chanté les guerriers,
La valeur romanesque et les vieux chevaliers,
Tandis que leur oubli dans un ingrat silence
Laisse le vrai courage et la noble constance.
Qu'ils célèbrent les jeux, les joûtes, les tournois,
La vigueur des coursiers, et l'éclat des harnois;
Des illustres beautés qu'ils nous vantent les charmes,
Et les grands coups de lance, et les nobles faits d'armes,
Et les manteaux de pourpre, et les boucliers d'or
Où des faits glorieux resplendissent encor;
Qu'ils dressent des festins l'ordonnance pompeuse;
De pages, d'écuyers, qu'une foule nombreuse,
Dans des parcs somptueux, des palais enchantés,
Relève l'appareil de ces solennités:
J'ignore et veux toujours ignorer ces merveilles,
Qui du peuple crédule amusent les oreilles.
Un sujet plus nouveau, plus cher à l'univers,
Va réveiller ma lyre et consacrer mes vers;
A moins qu'un ciel glacé, la vieillesse pesante,
N'éteignent mon courage, et qu'à ma main tremblante
Ma muse par pitié n'ôte la lyre d'or,
Et d'un vol indiscret ne réprime l'essor.
  Le soleil dans les eaux achevait sa carrière;
Déjà de Vespérus la douteuse lumière,
Qui participe ensemble et de l'ombre et du jour,
Éclairait à demi le terrestre séjour;
La nuit venait couvrir une moitié du monde;
Lorsqu'enfin terminant sa course vagabonde
Satan, du frais Éden banni par Gabriel,
Revient braver encor les menaces du ciel.
Non moins fier, mieux instruit, et fidèle à sa haine,
La nuit le vit partir, et la nuit le ramène,

Mais prudent, mais craintif; depuis que cet esprit
Qui guide le soleil dans le tour qu'il décrit
Vers Éden menacé de ses piéges funestes
A dénoncé sa marche aux milices célestes,
Satan a par trois fois dans son immense cours
Doublé le cercle ardent qui des nuits et des jours
Conserve l'équilibre et le juste partage.
Durant trois longues nuits il poursuit son voyage;
Durant quatre grands jours son essor agrandi
Revient du sud au nord, et du nord au midi,
Toujours fuyant l'éclat, et se cachant dans l'ombre:
De la huitième nuit enfin le voile sombre
Seconde dans Éden son retour criminel;
Mais il craint les regards des milices du ciel.
Par des chemins cachés trompant leur vigilance,
Vers la plage opposée il aborde en silence.
Là, jadis fut un antre, (avant que sur ces lieux
Le désordre marquât la colère des cieux)
Où le tigre, perdu sous son obscure voûte,
S'enfonçait, ressortait, et poursuivait sa route.
L'ennemi le découvre : en ce chemin secret
Il plonge avec le fleuve, avec lui reparaît.
Cependant, pour cacher sa marche frauduleuse,
Il emprunte des eaux la vapeur nébuleuse,
La jette autour de lui comme un voile mouvant,
Et pour asile enfin cherche un être vivant.
De l'aurore au couchant, du midi jusqu'à l'ourse,
Il avait observé, durant sa longue course,
Les mœurs des animaux; le plus astucieux,
Le perfide serpent, avait frappé ses yeux.
Là, Satan veut cacher et son piége et lui-même.
Dans un être stupide, un adroit stratagème
Au spectateur surpris aurait avec raison
D'une infernale ruse inspiré le soupçon;

Le serpent pouvait seul, connu par sa finesse,
D'un air de vérité colorer tant d'adresse.
Le traître le choisit; mais de quelle douleur
Ce choix humiliant vient déchirer son cœur!
» O terre! Cria-t-il, (puisqu'ainsi l'on te nomme,)
» Séjour digne des dieux, et profané par l'homme,
» Toi, le second travail de la divinité,
» Le second par le temps, le premier en beauté.
» Terre! De quel éclat ces astres te couronnent!
» C'est pour toi que sont faits ces cieux qui t'environnent.
» Chacun de ces flambeaux, tout fier de son emploi,
» Se lève, part, revient, et voyage pour toi.
» De son maître nouveau fidèle tributaire,
» Chacun de leurs rayons vient tomber sur la terre.
» Ainsi que dans le ciel, tous ces globes de feu
» Comme au centre commun aboutissent à Dieu,
» De même autour de lui, ce monde heureux assemble
» Tous ces soleils épars qui rayonnent ensemble;
» Ce feu, source de grâce et de fécondité,
» Tu lui dois tes trésors, tu lui dois ta beauté.
» Il court dans chaque fleur, circule en chaque tige;
» Il forme, accroît, nourrit, par un plus grand prodige,
» Ces peuples animés, sans cesse renaissans;
» Il leur donne la vie, il leur donne des sens,
» Et, choisissant pour eux sa plus subtile flamme,
» Leur prête la pensée, et leur inspire une ame.
» Tous inégaux en rang, mais sans être jaloux,
» S'obéissent entre eux; l'homme commande à tous.
» O terre! Quels tableaux décorent tes campagnes!
» O vous, rians vallons, vous, altières montagnes,
» Verts côteaux, antres frais, abris voluptueux,
» Élégans arbrisseaux, arbres majestueux,
» Audacieux rochers, agréables prairies,
» Ruisseaux, fleuves pompeux, beaux lacs, rives fleuries!

» O combien me plairait votre aspect enchanteur,
« Si le plaisir encore était fait pour mon cœur !
» Il n'en est plus pour moi : pour calmer mes supplices,
» J'ai besoin de forfaits, j'ai besoin de complices.
» Il me faut un malheur à mes malheurs égal ;
» Le bien n'est plus pour moi que dans l'excès du mal.
» Enfer, en vain j'ai fui ton océan de flamme,
» Un enfer plus ardent se rallume en mon ame ;
» Il me suit sur la terre, il me suivrait aux cieux
» Si je n'humiliais leur despote orgueilleux.
» Le monde est son chef-d'œuvre, et l'homme son image.
» Au Dieu qui les a faits faisons un double outrage ;
» Mon sort est trop cruel s'il n'est point partagé ;
» Satan se croit heureux si Satan est vengé.
» Qu'alors tombe sur moi le sort de mes victimes ;
» Que mes calamités l'emportent sur mes crimes,
» Par les douleurs d'autrui je serai consolé.
» Que l'homme soit perdu, son séjour désolé ;
» Ce monde est fait pour lui ; ce monde m'importune ;
» De son maître odieux qu'il suive la fortune.
» Objet de mon envie, objet de mon courroux,
» Homme, Dieu, terre, ciel, évanouissez-vous :
» Dans les mêmes projets ma haine vous rassemble.
» Je vous attaque tous ; périssez tous ensemble ;
» Qu'au gré de ma fureur, tout soit anéanti !
» Rendons-leur le tourment que mon cœur a senti ;
» Et qu'heureux d'un désordre où mon bonheur se fonde,
» Satan seul soit debout sur les débris du monde ;
» Alors je pars content ; je cours dire aux enfers :
» Le voici le vainqueur du dieu de l'univers !
» Tombez tous à ses pieds, rendez-lui tous hommage !
» Des six jours en un seul j'ai renversé l'ouvrage,
» L'ouvrage du Très-haut, de l'Être tout-puissant !
» De la création ce prodige récent

» Semble nouveau pour nous; mais dieu dans sa vengeance
» Peut-être dès long-temps méditait sa naissance.
» C'est du sein des fureurs que naquit sa bonté.
» Peut-être il le conçut quand son bras irrité
» De la moitié des siens délivrés de leur chaîne
» Par un coup imprudent dépeupla son domaine.
» Bientôt le repentir irrita son courroux.
» Pour peupler son palais, et se venger de nous,
» Soit que sa main ne pût créer de nouveaux anges
» De qui la voix servile entonnât ses louanges,
» (Si les anges pourtant sont sortis de ses mains),
» Soit pour mieux nous flétrir, il créa les humains,
» Ce vil peuple, sorti d'une obscure origine,
» Qui, riche de nos biens, fier de notre ruine,
» Et de notre grandeur saisissant les débris,
» Doit monter de sa fange aux célestes lambris.
» Ce qu'il voulut jadis aujourd'hui se consomme.
» L'homme est né de la terre, et la terre est à l'homme;
» Sur son trône il plaça ces superbes rivaux;
» L'empyrée est leur dais, les astres leurs flambeaux,
» L'ange est leur messager; à leurs grandeurs nouvelles
» Les brûlans séraphins ont asservi leurs ailes:
» Pour un indigne maître ils veillent nuit et jour;
» Ils forment son cortége et composent sa cour,
» Et soumettent sans honte, en cet emploi servile,
» Leurs célestes esprits à sa terrestre argile.
» Pour éviter leurs yeux, je me suis vu réduit
» A me glisser couvert des vapeurs de la nuit.
» Trop heureux maintenant si, pour tromper leur veille,
» Je trouve pour asile un serpent qui sommeille,
» Et si je puis cacher dans ses plis tortueux
» Du chef des séraphins les traits majestueux!
» O honte! Ce rival du monarque du monde,
» Il va donc se cacher dans ce reptile immonde!

» Moi, qui prétends au ciel, habiter un serpent!
» Dans les plis sinueux de cet être rampant,
» Je vais donc, rasant l'herbe, et léchant la poussière,
» Humilier ce front et cette ame si fière!
» O puissances d'enfer! Qui de vous, dites-moi,
» Dans cet état abject reconnaîtra son roi?
» O que pour s'élever l'ambition s'abaisse! —
» Plus hauts sont ses projets, plus grande est sa bassesse.
» Vengeance, dont la rage empoisonna mon cœur,
» Que d'amertume, hélas, se mêle à ta douceur!
» Si tes plaisirs sont grands, que leur suite est cruelle!
» N'importe; cieux, tonnez sur ma tête rebelle!
» Sans en être ébranlé, je recevrai vos coups;
» Puissé-je seulement punir ce Dieu jaloux!
» Ou, si mon bras enfin ne l'atteint pas lui-même
» Puissé-je m'en venger sur l'insolent qu'il aime
» Sur ce fils que créa son dépit envieux,
» Ce fils de sa fureur, adopté par les cieux!
» Ce Dieu me provoqua : c'en est assez; ma rage
» Rendra haine pour haine, outrage pour outrage. »
A ces mots, apaisant ses transports orageux,
A travers les buissons, les joncs marécageux,
Il se glisse sans bruit comme un sombre nuage,
Et cherche le serpent ministre de sa rage;
Il le trouve dormant : en cercles redoublés
De son corps sinueux les replis sont roulés :
Au milieu reposait sa tête languissante;
Rusé, mais non cruel, sa douceur innocente,
Incapable de crainte ainsi que de fureur,
N'habitait point des bois la ténébreuse horreur,
Ni des antres muets la profondeur obscure;
Tranquille, il sommeillait sur un lit de verdure :
Le perfide Satan se glisse dans son corps;

Dans son cœur s'insinue, anime ses ressorts,
Et, prêtant sa raison à l'instinct qui sommeille,
Attend paisiblement que le jour le réveille.

Le jour enfin paraît, et vers le ciel serein
Montent en pur encens les parfums du matin.
Au dieu qui la créa la terre rend hommage;
Ce dieu puissant [illegible]n sourit à son ouvrage;
Et, par ces doux tributs payé de ses bienfaits,
Voit remonter vers lui les présens qu'il a faits.
Le couple heureux alors quittait ses toits champêtres;
Il vient, joignant sa voix aux chœurs muets des êtres,
Du soleil renaissant saluer le retour,
Et goûter à longs traits les prémices du jour.
Mais les momens sont chers, leurs jardins les attendent;
Il est temps de régler les doux soins qu'ils demandent;
Seuls à leur tâche immense ils ne suffisent pas.
« O cher époux! Dit Ève; en vain nos faibles bras
» Unissent leurs efforts pour un si grand ouvrage;
» Ces boutons et ces fleurs, ces fruits et ce feuillage
» Exercent vainement nos travaux assidus;
» Les travaux de la veille au matin sont perdus:
» En vain nous étayons ces tiges languissantes;
» Des rameaux trop hâtifs, des feuilles renaissantes,
» En vain nous réprimons l'essor présomptueux;
» Une nuit reproduit leur luxe infructueux;
» Et tout ce que notre art retranche à leur verdure
» Leur prodigalité le rend avec usure:
» Pour abréger l'ouvrage inventons des moyens;
» Donne-moi tes conseils, ou profite des miens;
» Partageons entre nous cette tâche innocente
» Qu'exige de nos mains chaque fleur, chaque plante.
» Toi, porte tes secours aux lieux où leurs besoins
» Où ton libre caprice appelleront tes soins,

» Soit que tu joignes l'orme au lierre qui l'embrasse,
» Soit qu'autour du palmier le jasmin s'entrelace;
» Ou que le cep errant, le souple chèvre-feuil
» De leurs bras amoureux étreignent le tilleul;
» Moi, j'irai cultiver les myrtes et les roses,
» Dans ces rians jardins nouvellement écloses:
» Car lorsque, réunis pour les mêmes travaux,
» Ensemble nous soignons nos fleurs, nos arbrisseaux,
» Faut-il nous étonner que, si près l'un de l'autre,
» Souvent nous oublions leur bonheur pour le nôtre;
» Que les doux entretiens, les sourires charmans
» Et d'aimables hasards nous volent nos momens,
» Et qu'à notre festin quand midi nous ramène
» Nous goûtions sans plaisir des mets acquis sans peine? »

« O charme de mes jours! Doux repos de mon cœur!
» Ce désir de hâter notre agreste labeur,
» Cet amour des devoirs dont ton sexe s'honore,
» A mes yeux, dit Adam, te rend plus chère encore.
» Eh! Quel plus doux honneur pour ton sexe charmant
» Que de sacrifier un vain amusement
» Aux paisibles vertus des emplois domestiques,
» D'exciter un époux à ces travaux rustiques?
» Mais Dieu ne nous fit pas d'aussi sévères lois:
» Au milieu du travail, il permet quelquefois
» Que ma main se repose un moment dans la tienne,
» Que ta bouche en passant vienne effleurer la mienne;
» Qu'un champêtre repas nous rende la vigueur;
» Par de tendres discours, doux aliment du cœur,
» D'un pénible exercice il permet qu'on respire,
» Qu'on s'adresse un regard, qu'on s'envoie un sourire,
» Ce sourire, de l'ame aimable expression,
» Dont à l'être pensant la nature a fait don,
» Et qui, de l'homme seul intéressant langage,

» De la brute jamais n'embellit le visage ;
» Il entretient l'amour, cet amour vertueux,
» Le plus doux des besoins et le plus saint des nœuds,
» Et de tous les présens de notre divin maître
» Le plus inestimable, et le plus cher peut-être.
» Dieu même, dans nos cœurs a daigné l'allumer,
» Et nous dit d'être heureux en nous disant d'aimer.
» Ce Dieu, dont la sagesse à jouir nous convie,
» A la peine n'a pas condamné notre vie ;
» Il voulut qu'au travail succédât le loisir,
» Et fit de la raison le guide du plaisir.
» Travaillons, nettoyons ces belles promenades ;
» Veillons sur les besoins de ces vertes peuplades.
» Un jour peut-être, un jour, nos propres rejetons,
» Brillans comme ces fleurs, frais comme ces boutons,
» Appuis de leurs parens, ainsi que leurs délices,
» Croîtront autour de nous dans ces rians hospices,
» Et viendront partager, s'instruisant près de nous,
» Un travail avec eux plus facile et plus doux.
» Si tu ne peux toujours te plaire en ma présence,
» Je ne t'interdis pas quelques momens d'absence :
» Heureux qui, retiré, ne connaît point l'ennui !
» L'homme n'est jamais seul s'il se plaît avec lui,
» On revient avec joie à l'ami que l'on quitte,
» Et vers lui le regret nous rappelle bien vite.
» Mais pour toi, loin de moi, je crains quelque danger,
» Sur nous l'affreux Satan brûle de se venger ;
» N'espérant plus de paix, il veut troubler la nôtre,
» Nous corrompre, nous perdre : assistons-nous l'un l'autre.
» Quel triomphe pour lui s'il nous voit séparés !
» Sans secours, en ses mains nous nous verrions livrés ;
» Dieu nous a prévenus, l'ennemi nous assiége :
» Non loin d'ici peut-être il nous prépare un piége.
» Nous avons tout promis, nous devons tout à Dieu :

» Nous séparer de lui, Satan, voilà ton vœu!
» L'amour doit offenser un cœur nourri de haine;
» Notre plus grand plaisir est ta plus grande peine.
» Chère Ève, au nom de Dieu, demeure à mon côté;
» Il fut ton origine, il est ta sûreté.
» De celle que la honte ou le danger menace,
» Je le répète encor, la véritable place
» Est près de son époux; il prévient le danger,
» Et si le mal arrive, il sait le partager. »

A ces mots, sa compagne aussi chaste que pure,
S'affligeant d'un soupçon dont sa gloire murmure,
Lui répond d'un air triste ensemble et gracieux:
» Cher époux! Noble enfant de la terre et des cieux!
» Je connais nos dangers; je sais quel artifice
» D'un ennemi caché prépare la malice;
» Et ta voix, cher époux, et l'envoyé des cieux
» Ne m'ont que trop appris ses projets odieux.
» Hier, lorsque nos fleurs refermaient leurs calices,
» Quand, près de retourner aux célestes délices,
» Raphaël te faisait les adieux du départ,
» De retour du travail, et couchée à l'écart,
» Sous ce berceau voisin, je l'écoutais; sa bouche
» Te parlait du danger d'un ennemi farouche:
» Ces dangers, fuyons-les, j'y consens; mais que moi,
» Dont mon Dieu, mon époux, ont éprouvé la foi,
» Parce qu'un noir esprit médite des vengeances,
» Tu m'oses affliger d'injustes défiances!...
» L'ange n'en a rien dit, Ève rien entendu.
» Non, mon cœur à ce coup ne s'est point attendu.
» Que crains-tu, cher Adam? Est-ce la force ouverte?
» Nous sommes immortels; ainsi donc notre perte
» Doit venir de la ruse. Elle peut quelque jour,
» Malgré tous mes sermens de respect et d'amour,
» Dans une erreur coupable entraîner ma faiblesse!...

» Cher Adam! D'où te vient ce soupçon qui me blesse?
» En ai-je mérité l'humiliant aveu? »
O fille de la terre! O chef-d'œuvre de Dieu!
» Toi qui reçus de lui la vie et l'innocence,
» Non, je ne te crains point, mais je crains ton absence.
» Seule à notre ennemi pourquoi donc t'exposer?
» Satan peut te flétrir, s'il ne peut t'abuser;
» L'espoir de te séduire est lui-même un outrage,
» Ignores-tu sa ruse et sa perfide rage?
» Ah! S'il a pu changer en vils séditieux
» Ces esprits immortels, ces purs enfans des cieux,
» Combien pour nous le traître est plus à craindre encore!
» Accepte donc l'appui d'un époux qui t'adore;
» Moi-même, près de toi, plus prudent et plus fort,
» Pour ne pas succomber redoublerai d'effort.
» Ton époux n'oserait faillir en ta présence;
» Un seul de tes regards soutiendra ma constance.
» Rien près de toi, non, rien ne saurait m'ébranler,
» Et, près de moi, toi-même aurais moins à trembler.
» Oui, ce qu'Ève est pour moi, je le serai pour elle.
» Donc, s'il faut cette épreuve à ton ame fidèle,
» Va, parais hardiment dans ce champ glorieux;
» Mais prends-moi pour témoin, et combats sous mes yeux. »
Tel Adam alarmé fait parler sa tendresse,
Sa prudence attentive et sa mâle sagesse.
Ève, craignant toujours qu'on soupçonne son cœur,
Exhale encore ainsi sa plaintive douleur:
« Ainsi donc, en ces lieux, et la force et l'adresse
» Par un double danger nous menacent sans cesse.
» Ah! Si chacun de nous ne peut impunément,
» Pour errer à son choix, quitter l'autre un moment,
» Où donc est le bonheur? La honte suit le crime.
» Si de nos propres cœurs nous conservons l'estime,
» Notre honneur dépend-il des attentats d'autrui?

» Non, l'ennemi n'aura déshonoré que lui.
» Que craignons-nous? Sans risque on n'obtient point de gloire;
» Plus grand fut le danger, plus grande est la victoire.
» Nous triompherons mieux ayant bien combattu,
» Et Dieu du haut des cieux verra notre vertu.
» Qu'est-elle sans combats, si sur le bras d'un autre
» Il faut que lâchement nous appuyions le nôtre?
» De nos faibles moyens ce flétrissant aveu
» Est affligeant pour nous, est outrageant pour Dieu.
» Ah! Si le Créateur fit l'homme si fragile,
» Non, non, du vrai bonheur Éden n'est plus l'asile. »
« Femme, répond Adam, ne te plains pas du ciel,
» Tout est sorti parfait des mains de l'Éternel.
» Tout est ce qu'il doit être, et dans ce grand ouvrage
» Aurait-il donc moins fait pour l'homme son image?
» Libre dans son bonheur, il doit le conserver:
» Lui seul il peut se perdre, et seul peut se sauver.
» Dieu même à nos désirs abandonna les rênes;
» Mais la sage raison sait leur donner des chaînes.
» La raison elle-même est un présent des cieux:
» Pour régler notre marche, ils lui donnent des yeux,
» Qui, des objets divers marquant la différence,
» Lui font voir les vrais biens et leur fausse apparence,
» De peur que nos désirs, égarés dans leur choix,
» Ne quittent les sentiers que nous tracent ses lois.
» Je le répète encor, d'une lutte douteuse
» N'ambitionne pas l'épreuve dangereuse;
» Ne l'affronte du moins qu'auprès de ton époux:
» Les dangers sont toujours assez voisins de nous.
» De ta docilité présente à Dieu l'hommage,
» Ensuite prouve-lui, si tu peux, ton courage,
» Plus faible, plus obscur s'il est sans spectateur.
» Mais je ne retiens plus ta généreuse ardeur:

» Pars ; Ève, à mes conseils à regret complaisante,
» Présente malgré soi, serait encore absente.
» Rassemble ton courage, appelle ta vertu ;
» Pour toi le Tout-puissant a fait ce qu'il a dû,
» Fais donc ce que tu dois ; sa bonté toujours sage
» T'a donné la raison, et t'en laisse l'usage. »
Prenant un ton soumis, mais ferme en ses desseins,
Ainsi lui répondit la mère des humains :
» Puisque tu le permets, et puisqu'enfin toi-même,
» Dans tes derniers conseils à l'épouse qui t'aime,
» Conviens que des assauts imprévus à tous deux
» Auraient plus de dangers, je marche au devant d'eux.
» Mais crois-tu que jamais le fier Satan s'abaisse
» A venir d'une femme attaquer la faiblesse ?
» Quel triomphe pour moi ! Quelle honte pour lui ! »
Elle dit, et des mains de son fidèle appui,
Sa main qu'il tient encor doucement se dégage ;
Elle part : moins légère en sa course volage
Des mensonges brillans nous peignaient autrefois
La jeune Hamadryade et la nymphe des bois ;
Bien moins majestueux la fiction profane
Nous peignait et les traits et le port de Diane.
Au lieu d'arc, de carquois, la serpe, le rateau
A sa jeune beauté prête un charme nouveau :
Adam même forgea cette armure champêtre,
Ou quelque ange des cieux les apporta peut-être.
Adam la suit de l'œil, et son geste et sa voix
De hâter son départ la pressent mille fois ;
Chaque fois, témoignant la même impatience,
Son épouse promet d'abréger son absence.
Le soleil, achevant la moitié de son tour,
Au berceau nuptial la verra de retour,
La verra préparer sous sa verte tenture
Et leur festin champêtre, et leur lit de verdure.

Épouse infortunée! Hélas! Que promets-tu?
C'est fait de ton bonheur, comme de ta vertu.
Non, non, tu n'auras plus, dans ce riant asile,
Ni d'innocens festins, ni de sommeil tranquille.
Avide de sa proie, avec ce couple heureux
Voulant perdre leur race et le monde avec eux,
Satan, dès le matin, parcourait les bocages;
De réduits en réduits, d'ombrages en ombrages,
Agréables vergers, bosquets mystérieux,
Il interroge tout d'un regard curieux;
Il court de la fontaine au ruisseau qui murmure,
De la clairière ouverte à la forêt obscure;
Il cherche ces époux de son cœur abhorrés;
Trop heureux si son œil les trouve séparés!
Il n'ose s'en flatter: sans l'époux qu'elle adore
Ève dans ces beaux lieux ne parut point encore.
Mais enfin le hasard a passé tous ses vœux:
Sur les gazons fleuris bientôt Ève à ses yeux
D'un nuage odorant se montre environnée,
Il la voit sur les fleurs mollement inclinée,
Leur reine de plus près en respirait l'encens,
Des unes relevait les rameaux languissans,
Des autres, dont la tête à son poids s'abandonne,
De baguettes de myrte appuyait la couronne;
Elle-même oubliait, durant son doux labeur,
Qu'elle est de ces beaux lieux la plus brillante fleur;
Hélas! Et sans l'appui de son époux fidèle,
Bientôt la plus fragile. Il s'avance vers elle;
Audacieux et souple, il vient, il a passé
La forêt où le cèdre et le pin élancé
S'élèvent vers les cieux en verte pyramide;
Tantôt se laissant voir, et tantôt, plus timide,
Dans le dédale obscur des fleurs, des arbrisseaux,
Se glisse, s'insinue en flexibles anneaux:

Il entre enfin, il entre au fortuné bocage
Où la beauté hâtait son innocent ouvrage.
Tel qu'un triste habitant d'une vaste cité,
Si, dans un beau matin d'un beau jour de l'été,
Au lieu de ces vieux murs, de cet impur mélange
De peuple, d'artisans, de brouillard et de fange,
Il rencontre, en sortant, des champs délicieux,
Les fermes, les jardins, les lointains gracieux,
Les troupeaux, les vergers, cette odeur végétale
Que dans l'air embaumé la laiterie exhale,
Tout lui plaît; mais parmi ce spectacle enchanté,
Si de loin se découvre une jeune beauté,
En voyant son maintien, sa pudeur et sa grâce,
Pour lui tout s'embellit, ou plutôt tout s'efface;
En elle il voit uni ce qu'il vit de plus doux,
Et dans un seul objet il les retrouve tous:
Tel au cœur de Satan un doux transport s'élève,
Lorsqu'il voit ces beaux lieux, ces fleurs, ces bois; mais Ève,
Ève, sans son époux, fixe surtout ses yeux.
Il s'arrête, il croit voir un habitant des cieux.
Seulement son œil lance une plus douce flamme;
C'est un ange en effet sous les traits d'une femme:
Sa grâce, son maintien, ses brillantes couleurs,
La fleur de la beauté souriant à des fleurs,
La pudeur de son front, sa forme ravissante,
Le moindre mouvement de sa taille élégante,
Pénétrant doucement dans le fond de son cœur,
Ont de ses noirs projets désarmé la fureur.
Dans le démon du mal le mal vaincu s'arrête;
Enchaîné, confondu, l'étonnement lui prête
Le stupide semblant d'un moment de bonté,
Involontaire oubli de sa férocité.
Mais bientôt dans son cœur tout l'enfer se rallume,
A l'aspect du plaisir le dépit le consume.

Indigné d'un bonheur qu'il ne peut partager,
Ne pouvant en jouir, il prétend s'en venger;
Et, bénissant le lieu qui lui montre sa proie,
Il exprime en ces mots son effroyable joie:
« Quel projet m'a conduit en ce riant séjour?
» Est-ce un projet de haine? Est-ce un transport d'amour?
» Non, je ne prétends point partager leurs délices,
» Ni contre leur bonheur échanger mes supplices;
» Les détruire, voilà mon unique désir.
» Trop heureux, si d'Éden je chasse le plaisir!
» L'occasion me rit, profitons-en: la femme
» Doit contre tous les deux favoriser ma trame.
» Son époux est absent, c'est lui qui m'effrayait;
» Sur son bras protecteur sa femme s'appuyait.
» Et comment triompher de sa mâle constance,
» Séduire sa sagesse, et tromper sa prudence,
» Et corrompre à la fois tous ces dons précieux
» Qu'à son sexe héroïque ont accordés les cieux!
» Je dois, en l'attaquant, redouter ma victime:
» Son cœur est sans blessure, et son ame sans crime.
» Flétri par mes forfaits, par mes maux abattu,
» Moi, j'ai perdu ma force en perdant ma vertu:
» A peine ai-je gardé, dans cet état funeste,
» Quelques traits effacés de ma splendeur céleste.
» Sa femme est ravissante; et, si j'en crois mes yeux,
» Elle pourrait tenter le cœur même des dieux:
» Sa grâce, sa beauté, voilà ses seules armes.
» Mais tant d'attraits pourraient m'inspirer des alarmes,
» Si la haine en mon cœur ne subjuguait l'amour.
» Eh bien, sans le sentir, feignons-le à notre tour,
» Si ce semblant d'amour peut seconder la haine.
» Marchons; le piége est prêt, et leur chute est certaine. »
Ainsi du tentateur s'exprime la fierté.
Dans les plis sinueux de son corps emprunté,

Vers la jeune beauté doucement il s'avance.
Ce n'est point ce serpent qui, rampant en silence,
Traîne, humblement couché, ses cercles tortueux.
Sur sa queue arrondie en plis majestueux,
L'un sur l'autre posés, et croissans par étage,
Son front impérieux domine le bocage;
Une crête de pourpre en relève l'orgueil.
La flamme de l'éclair étincelle en son œil.
Son cou brille émaillé d'émeraudes, d'opales.
Sur ses anneaux, roulés en brillantes spirales,
La moitié de son corps s'élève dans les airs;
Rassemblée à l'entour en cent replis divers,
L'autre rase la terre; et l'orgueilleux reptile
Marche en pompe, exhaussé sur son trône mobile.
Il s'essaie, il prélude, et glissant de côté
S'avance obliquement vers la jeune beauté,
Épiant le moment, l'occasion propice:
Ainsi d'un courtisan le prudent artifice,
Craignant à des refus d'exposer son orgueil,
Se prépare avec art un obligeant accueil.
Vers l'épouse d'Adam, par une marche habile,
S'avance en louvoyant l'insidieux reptile:
Tel, semblant fuir le port qu'il brûle d'approcher,
Manœuvre lentement l'industrieux nocher;
Tel, des vents inconstans il consulte l'haleine,
Règle sur eux les plis de sa voile incertaine,
Trompe leur violence, au lieu de l'affronter,
Et lui cède avec art, afin de la domter.
Ainsi l'adroit serpent en cent formes se joue,
Étale ses replis, les roule, les dénoue,
Et, par ses tours changeans et ses folâtres jeux,
D'Ève occupée ailleurs veut attirer les yeux:
Retirée à l'écart, et toute à son ouvrage,
Ève d'un bruit léger sent frémir le feuillage,

Ce bruit l'étonne peu : souvent les animaux
Venaient en se jouant égayer ses travaux.
Enfin il s'encourage, et, sans qu'Ève l'appelle,
Il approche, il se montre, et, l'œil fixé sur elle,
Il feint de l'admirer, d'un air respectueux
Incline quelquefois son front majestueux ;
Et tantôt à ses pieds courbant sa tête altière,
De ses pas adorés il baise la poussière.
Alors plus attentive à ses jeux amusans,
Ève arrête sur lui des regards complaisans.
Le perfide triomphe, et, tressaillant de joie,
D'un air plus familier joue autour de sa proie ;
Et soit que du serpent qui le tient enfermé
Son adresse empruntât l'organe accoutumé,
Soit qu'il anime l'air et lui souffle un langage,
Le traître à sa victime en ces mots rend hommage :
« O toi que Dieu lui-même a voulu couronner,
» Reine de ces beaux lieux, ne va point t'étonner !
» Et quel étonnement est fait pour une belle
» Qui voit le ciel lui-même étonné devant elle ?
» Non, ne sois pas surprise, et ne t'irrite pas,
» Si, brûlant d'admirer, d'honorer tes appas,
» Malgré ton air auguste et ta forme imposante,
» Moi seul des animaux devant toi me présente ;
» Et, par excès d'amour devenant indiscret,
» Viole pour te voir ton asile secret.
» O d'un auteur divin incomparable ouvrage !
» Mon œil, sans se lasser, voit dans toi son image ;
» Plus j'observe tes traits, plus tu sais me charmer ;
» Tout vit pour te connaître, et tout sent pour t'aimer.
» Mais de quel triste empire on te fit souveraine !
» Il faut d'autres sujets pour une telle reine,
» Des yeux de ta beauté dignes admirateurs,
» Et d'un si noble objet moins vils adorateurs.

» Tous ces nombreux sujets que t'a soumis ton maître
» Sont faits pour te servir, et non pour te connaître.
» L'homme seul, animé par un céleste feu,
» A droit d'apprécier le chef-d'œuvre de Dieu.
» Mais à tant de vertus l'homme peut-il suffire?
» Il te faut un plus vaste, un plus brillant empire.
» Oui, le palais des cieux doit être ton séjour,
» Les astres ta couronne, et les anges ta cour. »
Ainsi le tentateur, caressant et timide,
Par l'attrait décevant d'un éloge perfide,
Préludait avec art, et, par un ton flatteur,
Se frayait doucement le chemin de son cœur.

Au son de cette voix, à l'homme seul donnée,
Fixant sur lui les yeux, Ève reste étonnée:
« Quoi! La brute, dit-elle, articule des sons!
» Elle a notre langage, elle a nos passions,
» Comme nous, les exprime. O surprise! Veillé-je?
» L'homme seul, ce me semble, obtient ce privilége;
» Et le destin n'accorde à nos humbles sujets
» Qu'un murmure confus, et des sons imparfaits.
» Depuis quand donna-t-il à leur race muette
» Ce langage, de l'ame éloquent interprète?
» Celui-ci, cependant, en son geste, en son air,
» Montre je ne sais quoi de plus grand, de plus fier;
» Un céleste rayon dans ses yeux étincelle. »
Après un long silence, « O serpent, reprit-elle,
» Réponds-moi: je savais que la faveur des cieux
» Te fit des animaux le plus ingénieux;
» Mais je ne savais pas que sa loi souveraine
» Aux formes d'une brute unît la voix humaine.
» Pourquoi donc en ces lieux ne trouvé-je qu'en toi
» Ce langage flatteur, et si nouveau pour moi? »

Le perfide répond: « O beauté sans seconde,
» L'amour, l'étonnement et la reine du monde!

» Commander est ton sort, t'obéir mon devoir.
» Mon destin est changé. Long-temps tu m'as pu voir,
» Vers la terre comme eux courbé par la nature
» Avec les animaux partager leur pâture;
» Et leurs grossiers repas, et leurs grossiers amours,
» Dans cet état abject occupaient tous mes jours;
» L'instinct me parlait seul, et jamais ma pensée
» Vers des objets plus hauts ne s'était élancée:
» Mais un jour qu'au hazard j'errais dans ces beaux lieux,
» Un bel arbre soudain s'en vint frapper mes yeux;
» A ses rameaux féconds pend un fruit que colore
» Un or pur où se joint la pourpre de l'aurore;
» Son doux parfum encor surpassait son éclat;
» Le serpolet fleuri flatte moins l'odorat;
» Une moins douce odeur parfume le laitage
» Que rapporte le soir d'un riche pâturage,
» La chèvre ou la brebis qui sevra ses agneaux,
» Quand sous tes belles mains il coule en longs ruisseaux.
» Rien ne me retient plus; je cours, vole où m'invitent
» Et la faim et la soif que ces beaux fruits irritent;
» Je me glisse, m'élance autour du tronc mousseux,
» Et je vois de plus près ce fruit délicieux;
» Toi, ton époux lui-même, auriez peine à l'atteindre:
» A sa vue une soif que rien ne peut éteindre
» Saisit les animaux, dont l'appétit fougueux,
» Ne pouvant le cueillir, le dévore des yeux.
» Me voilà donc sur l'arbre, entouré de richesses
» Qu'à mes vœux enflammés prodiguaient ses largesses;
» Les cueillir, les goûter n'est pour moi qu'un moment.
» O dieu! Quelle saveur, et quel ravissement!
» Oui, le long des ruisseaux, dans les gras pâturages,
» Les gazons les plus frais, les plus riches herbages,
» Semblent moins odorans et moins délicieux.
» Enfin, rassasié de ces fruits précieux,

» Tout à coup je me sens une vigueur nouvelle.
» Que dis-je? Un avant-goût de la vie éternelle,
» Plus pur que l'ambroisie, et plus doux que le miel,
» De la terre à l'instant m'a porté dans le ciel;
» Et quoique ce beau fruit m'ait laissé la figure
» Qu'en me donnant le jour me donna la nature,
» Je parlai comme vous, plein d'un céleste feu,
» Je sentis l'animal se transformer en dieu;
» Devant moi l'ignorance abaissant sa barrière
» Ouvrit à ma pensée une vaste carrière;
» La terre fut sans voile, et le ciel sans rideau;
» Je reconnus le bon, je distinguai le beau.
» Bel objet, l'un et l'autre en toi seul se rassemble,
» Aux célestes beautés ton visage ressemble;
» Grâce à ce fruit puissant mon œil est dessillé;
» A mes regards enfin tes vertus ont brillé:
» C'est lui qui m'enhardit, trop indiscret peut-être,
» A te voir de plus près; trop heureux de connaître
» Celle à qui tant d'attraits et de titres divers
» Ont mérité l'empire et soumis l'univers! »
Sous les traits de l'amour ainsi parlait la haine.
» O serpent! Lui répond Ève encore incertaine,
» Plus tu vantes ici ce fruit nouveau pour moi,
» Dont les sucs n'ont encor divinisé que toi,
» Et plus je dois douter. Mais réponds-moi, sa tige
» Croît-elle loin de nous? Où trouver ce prodige?
» En arbres si divers ces lieux sont abondans!
» Mon œil voit tant de fruits à leur branches pendans!
» La terre en est prodigue; et quelque jour, peut-être,
» D'heureux cultivateurs une race doit naître,
» Qui de ces plants nombreux de leurs fruits surchargés
» Dépouilleront enfin les rameaux soulagés. »
L'astucieux serpent que ce prélude enchante
Lui répond: « O ma reine! O beauté ravissante!

» Cet arbre n'est pas loin : près de ces lieux chéris,
» Par-delà ces bosquets et ces myrtes fleuris,
» Dans ces lieux arrosés d'une fraîche fontaine,
» Un doux et court chemin t'y mènera sans peine;
» Et si ta volonté ne s'y refuse pas,
» Moi-même avec plaisir je conduirai tes pas. »
» Eh bien ! Dit-elle, allons. » L'auteur de sa ruine,
Presque sûr du succès, aussitôt s'achemine,
Glisse rapidement, rampe moins qu'il ne court,
Et même en serpentant rend le chemin plus court :
L'espoir brille en ses yeux, il relève sa tête;
D'un rouge plus ardent il enflamme sa crête.
Telle, enfant des marais, une humide vapeur
S'embrâse dans la nuit; de son phare trompeur
Le voyageur séduit voit la lueur sinistre,
Des esprits malfaisans pernicieux ministre :
Malheureux, à travers la vaste obscurité,
Il marche, il erre, il suit l'infidèle clarté,
Et, de l'astre perfide ignorante victime,
Tombe englouti dans l'onde, ou plongé dans l'abîme.
Ainsi brillait Satan : tel, vers l'arbre fatal,
Auteur de notre perte et la source du mal,
Il conduit la jeune Ève; elle le voit, s'arrête :
« Serpent, garde pour toi ta brillante conquête,
» Lui dit-elle; ce fruit si beau, si merveilleux,
» Qui transforma ton être et qui t'ouvrit les cieux,
» Le toucher seulement pour moi serait un crime.
» De tous les autres fruits l'usage légitime
» Nous fut abandonné par le suprême roi;
» Son ordre est la raison, la raison notre loi. »

» Eh quoi! Répond Satan, vous, les maîtres du monde,
» Parmi les fruits divers dont ce jardin abonde,
» Il en est que le ciel interdit à vos mains! »

— « Eh bien! Qu'ont de cruel ces ordres souverains?
» Dieu nous laissa d'Éden la libre jouissance :
» Des présens infinis que nous fait sa puissance
» Cet arbre qui s'élève au centre du jardin
» Est lui seul excepté par son ordre divin :
» Gardez-vous d'y toucher! Nous a-t-il dit lui-même,
» Autrement vous mourrez » De son vil stratagême
Déguisant la noirceur sous un air d'amitié,
L'affreux Satan poursuit; dans sa fausse pitié
Il plaint l'homme opprimé par une loi sévère,
Du juste courroucé feint la noble colère;
Sur le large contour de son corps tortueux
Il s'assied, il élève un front majestueux,
Et son air, son regard, le beau feu qui l'anime,
De son adroit discours sont l'exorde sublime.
Ainsi, parmi les Grecs ou ces fameux Romains,
Quand Rome, libre encore, commandait aux humains,
Du geste, du regard la muette éloquence
D'avance du discours préparait la puissance :
Des plus grands intérêts profondément rempli,
L'orateur en soi-même un instant recueilli
Méditait de son art les brillantes merveilles,
Par le plaisir des yeux prévenait les oreilles,
S'arrêtait à propos, se taisait à dessein,
S'exprimait du regard, et parlait de la main;
Tantôt insinuant, circonspect et timide,
Préludait lentement; tantôt brusque et rapide,
Et d'un exorde adroit dédaignant les lenteurs,
Partait comme l'éclair, et tonnait dans les cœurs.
Tel prélude Satan, tel il rompt le silence,
Et déploie en ces mots sa funeste éloquence :
« Arbre sacré, dit-il, où germe le savoir,
» Apprends de moi ta force et connais ton pouvoir;
» C'est par toi que j'ai su des mystères du monde

» Déchirer le bandeau, chasser la nuit profonde,
» Senti chaque beauté, connu chaque ressort.
» Reine de l'univers, eh quoi! Tu crains la mort!
» Mais d'où pourrait venir son atteinte funeste?
» Est-ce de ce beau fruit? Cet aliment céleste,
» Chère Ève, est un bienfait, et non pas un poison;
» Il nourrit le génie et mûrit la raison.
» Crains-tu que de ton Dieu le courroux te dévore?
» Je l'ai goûté ce fruit, et je respire encore:
» Que dis-je? Avec ses sucs si doux et si puissans,
» La source de la vie a coulé dans mes sens.
» Quoi! De Dieu pour vous seuls la bonté se resserre!
» La brute obtiendrait plus que le roi de la terre!
» Pourrait-il donc, ce Dieu, punir une action,
» De son injuste loi légère infraction?
» Ah! Plutôt il loûrait la courageuse audace
» Qui, dédaignant la mort, oubliant sa menace,
» Vers un plus noble rang, un destin plus heureux,
» Aurait osé tenter un essor généreux,
» Et du bien et du mal conquérir la science
» Dont il nous dérobait l'utile connaissance.
» Oui, l'homme doit savoir, et qui peut en douter?
» Le bien pour en jouir, le mal pour l'éviter.
» Si l'Éternel est juste, en quoi peut-il vous nuire?
» S'il n'exerce sur vous qu'un tyrannique empire,
» Alors il n'est plus Dieu; s'il ne l'est plus, vos cœurs
» Peuvent-ils redouter ses injustes rigueurs?
» Non, non, bravez sa haine ainsi que son envie;
» Sa menace de mort vous assure la vie.
» Pourquoi donc sa défense? Il veut que la terreur
» Vous retienne enchaînés sous le joug de l'erreur,
» Et, dans une honteuse et longue ignominie,
» Vous trouve sans secours contre sa tyrannie.

» Il sait trop que le jour où, plus audacieux,
» Vous aurez pu goûter ce fruit digne des dieux,
» De vos yeux dessillés tombera le nuage
» Qui du bien et du mal vous dérobait l'image.
» Si le serpent, de Dieu peut devenir l'égal,
» L'homme ne peut-il pas être un jour son rival?
» Ce que je suis à vous, l'homme l'est à son maître.
» Ce trépas qui vous doit donner un nouvel être,
» Loin de le redouter, faites pour lui des vœux;
» Sujets, devenez rois; hommes, devenez dieux.
» Que sont ils plus que vous, si votre ame immortelle
» Boit avec le nectar une vie éternelle?
» Si l'on en croit ces dieux, de l'homme trop jaloux,
» Existant les premiers, ils nous ont créés tous.
» Mais, peut-on le penser? Non, non; l'astre du monde
» Lui seul a tout produit par sa chaleur féconde :
» Tout existe sans eux. Quel pouvoir souverain
» A caché dans ce fruit ce principe divin,
» Qui, dès qu'on a goûté sa sève enchanteresse,
» Dans nos cœurs, malgré nous, fait entrer la sagesse?
» Dieu craint notre savoir; mais, s'il est notre roi,
» S'il est seul tout-puissant, d'où viendrait son effroi?
» Serait-il donc jaloux? Mais un dieu peut-il l'être?
» Que te faut-il de plus pour t'apprendre à connaître
» Que ce fruit, nécessaire autant que précieux,
» Est l'honneur de la terre, et le gage des cieux?
» Il enferme en son sein la vie et la sagesse.
» O femme! Étends la main, et tu seras déesse! »
Il dit : de ses discours l'artifice vainqueur,
Comme un poison subtil, a glissé dans son cœur.
Elle fixe ce fruit dont la beauté suprême
Aurait fait chanceler la sagesse elle-même.
C'est peu; dans son oreille Ève conserve encor
La voix qui la pressa de cueillir ce trésor;

L'œil est déjà séduit; l'ardeur qui la dévore
Par son parfum divin est irritée encore;
Et la vue éblouie et l'odorat charmé
Aiguillonnent du goût le désir enflammé.
Cependant le soleil, dans la céleste voûte,
Déjà vient de marquer la moitié de sa route:
Sa faim se fait sentir; et le besoin pressant
Ajoute un nouveau charme à ce fruit ravissant.
A peine elle contient sa main impatiente;
L'éclat des pommes d'or, leur vapeur odorante,
L'heure de son banquet, tout sert à la tenter.
Brûlant de les cueillir, brûlant de les goûter,
Elle résiste encore, elle hésite et balance;
A leur vertu divine elle rêve en silence.
« Fruit défendu, dit-elle, ou plutôt négligé,
» C'est par toi qu'avec nous la brute a partagé
» Et la raison divine et le don du langage
» Dont l'homme seul encore avait reçu l'usage;
» Et l'éloge étonnant de cet arbre si beau
» Fut le premier essai de son talent nouveau.
» Celui qui le défend, Dieu l'a vanté lui-même,
» Il appelle sacré cet arbre heureux que j'aime;
» Par lui, dit-il, du bien on distingue le mal,
» Et cet arbre divin nous doit être fatal.
» Ah! L'interdire ainsi, c'est le louer encore:
» En croyant l'avilir, sa défense l'honore.
» Qui peut trouver le bien, s'il ne le connaît pas?
» Et d'un bien inconnu quels seraient les appas?
» Qui défend le savoir nous défend la sagesse;
» Obéir à ses lois serait une faiblesse.
» La mort sera le prix de la rebellion!
» Mais cette liberté dont il nous a fait don,
» Que devient-elle alors? Si jamais votre audace
» Touche à ce fruit fatal, et vous et votre race

» Vous mourrez, nous dit-il. Mais cet heureux serpent
» Qui, sans voix, sans raison, se traînait en rampant,
» Il respire, il connaît, il raisonne, il s'exprime.
» Ce fruit pour l'homme seul serait-il donc un crime?
» Ce fruit par qui des sens l'erreur s'évanouit,
» Il le refuse à l'homme, un serpent en jouit!
» Il l'accorde à lui seul! Mais l'heureux téméraire
» Qui fit l'essai hardi de ce fruit salutaire,
» Avec l'homme du moins veut bien le partager,
» Et, si j'en crois mon cœur, son offre est sans danger;
» Il paraît nous aimer; il est sans artifice.
» S'il commit un forfait, je me fais sa complice.
» Un forfait! En est-ce un, quand j'ignore à la fois
» Et le bien et le mal, et le crime et les lois,
» Et Dieu même, et la mort dont il nous épouvante?
» Le remède du mal, c'est vous, céleste plante,
» C'est vous, arbre divin, c'est votre aimable fruit,
» Dont la beauté me plaît, dont l'odeur me séduit,
» Dont le palais chérit la douceur savoureuse.
» Et qui répand dans l'ame une lumière heureuse!
» Allons, plus de délais, cueillons ce fruit charmant,
» Du corps et de l'esprit immortel aliment. »

Elle dit, et soudain, ô forfait lamentable!
Sur le fruit tentateur porte une main coupable,
Le saisit, le dévore; à peine il est cueilli,
D'épouvante et d'horreur la terre a tressailli.
La nature en ressent la blessure profonde,
Et marque par son deuil la ruine du monde.
L'adroit serpent s'enfuit, et dans les antres creux
Va cacher, en rampant, son triomphe honteux.
Mais elle avec transport admire sa conquête,
Et de ce jour affreux se fait un jour de fête.
Jamais aucun des fruits, trésors de ces beaux lieux,

Ne lui parut si doux et si délicieux,
Soit que de son nectar la saveur délectable
Eût rempli tous ses sens d'un plaisir véritable,
Ou soit que du savoir l'impatiente ardeur
Eût séduit sa raison, eût abusé son cœur,
Et que d'un rang divin la perfide promesse
Flattât de son orgueil l'ambitieuse ivresse :
Elle revient à l'arbre, hélas! Et ne sait pas
Que l'arbre du savoir est celui du trépas.
Enfin, dans les transports où son ame se noie,
Ivre de ce doux suc, et d'espoir, et de joie :
« Arbre divin, dit-elle, arbre trop ignoré,
» Non, Dieu n'a pas en vain produit ton fruit sacré;
» Cependant de tes biens l'abondance perdue
» A tes bras dédaignés demeurait suspendue.
» Mais, j'en jure le ciel, de leurs riches fardeaux
» Chaque jour me verra soulager tes rameaux,
» Jusqu'à ce que ta douce et sainte nourriture
» M'ait fait des immortels partager la nature.
» D'un trésor qu'ils n'ont pas, les dieux semblent jaloux;
» Ah! S'il était leur bien, serait-il parmi nous?
» Et toi, ma bienfaitrice, utile expérience,
» Salut! Je te dois tout, je te dois la science :
» Je l'ignorai long-temps; tu parus, et par toi
» La porte de son temple est ouverte pour moi.
» Peut-être aussi, (du ciel la distance est extrême)
» Aux yeux des immortels j'échappe ici moi-même;
» Ils ne peuvent d'en-haut nous apercevoir tous;
» Peut-être aussi que Dieu, ce surveillant jaloux,
» Laissant à d'autres yeux cette pénible tâche,
» D'une longue rigueur un moment se relâche,
» Et s'occupe de soins plus pressans ou plus doux.
» Mais comment retourner? Que dire à mon époux?
» Dois-je lui révéler ma fortune nouvelle,

» Partager avec lui le sort d'une immortelle,
» Ou garder pour moi seul un bien si précieux!
» Alors ce qu'à mon sexe ont refusé les cieux
» Est compensé sans doute; alors, et je l'espère,
» Au cœur de mon époux je deviendrai plus chère;
» Ève aura moins souvent besoin de son appui;
» Je pourrai quelquefois marcher égale à lui,
» Prétendre aux mêmes droits, et peut-être à l'empire.
» Que dis-je? Quels pensers un fol orgueil m'inspire!
» Qui? Moi désobéir! Cher époux, est-ce à moi
» D'oublier un respect dont tout me fait la loi,
» D'oublier mon devoir? Ah! Si Dieu, notre maître,
» Voyait Ève coupable, Ève cesserait d'être;
» Et si je n'étais plus, ô regret! O douleur!
» Une autre Ève viendrait consoler ton malheur?
» C'en est fait, cher époux, partage avec ta femme
» La joie, et, s'il en est, les peines de mon ame;
» Adam est mon bonheur, Adam est tout pour moi;
» Cher Adam, tous les maux me sont chers avec toi;
» Absent, tu manques seul à mon ame ravie;
» Oui, si je perds Adam, que je perde la vie! »
Alors, après avoir rendu grâce à genoux
A cet arbre, à ces fruits qui lui semblent si doux,
Ou plutôt à celui que son cœur s'imagine
L'auteur de ces beaux fruits, de leur vertu divine,
Elle part. Son époux, impatient d'amour,
Avec empressement attendait son retour;
Il avait, pour orner sa belle chevelure,
Enlacé mille fleurs, doux prix de sa culture:
Sur son trône champêtre, ainsi de ses festons
La rose pare encor la reine des moissons.
Quels plaisirs se promet son ame impatiente!
Combien ils seront chers, embellis par l'attente!
Cependant, de ses maux sinistre avant-coureur,

Je ne sais quel effroi trouble en secret son cœur ;
Il ne se contient plus, il marche au-devant d'elle ;
Il part, prend le chemin que son cœur lui rappelle,
Ce chemin du bosquet où, la suivant des yeux,
Par un tendre regard il lui fit ses adieux.
Ève dans ce moment quittait l'arbre funeste ;
Au lieu des instrumens de son labeur agreste,
O douleur ! Dans ses mains il voit les pommes d'or,
Et la branche où pendait ce perfide trésor :
L'air en est embaumé. Brûlant d'impatience,
Ève hâte ses pas ; et, l'excusant d'avance,
De loin son doux sourire et son tendre regard
Demandent les premiers pardon de son retard ;
Puis, d'un accent plus doux qu'un ruisseau qui murmure :
« Cher époux, que te voir, dit-elle, me rassure !
» Mes délais n'ont-ils pas affligé ton amour ?
» Ah ! Que le mien vers toi devançait mon retour !
» Que le temps paraît long à la tendresse absente !
» Que mon ame a souffert, loin de toi languissante !
» Dès ce jour, c'en est fait, je ne te quitte pas ;
» Je vivrai sous tes yeux, marcherai sur tes pas.
» Me préserve le ciel d'abandonner encore
» L'ami qui me protége, et l'époux que j'adore !
» Il m'en a trop coûté. Mais apprends quel hasard
» Ou plutôt quel prodige a causé mon retard :
» Cet arbre qu'on nous peint comme fatal au monde,
» Non, il n'est point du mal l'origine féconde ;
» Non, crois moi, ce beau fruit qu'on dit pernicieux
» Illumine notre ame, et nous ouvre les cieux :
» Le serpent l'éprouva. Soit erreur, soit audace,
» Malgré l'arrêt de mort dont le ciel nous menace,
» Il a goûté ce fruit : loin de subir la mort,
» Ce reptile ennobli s'applaudit de son sort.
» Né sans voix, sans raison, il parle, et la science

» Élève son instinct à notre intelligence.
» Sur la foi du succès j'ai suivi son conseil;
» J'ai fait la même épreuve, et l'effet est pareil;
» Mes yeux sont plus perçans, ma raison plus hardie,
» Devant moi des objets la scène est agrandie,
» Mon cœur est plein d'espoir, mon esprit plein de feu,
» Mes pensers sont d'un ange, et mes destins d'un dieu.
» Cher époux! J'ai pour toi cherché ces avantages;
» Mes plaisirs les plus doux sont ceux que tu partages.
» Avec toi le bonheur a des charmes plus doux;
» Et puis-je rien aimer que n'aime mon époux!
» Prends cette pomme, Adam, pour toi je l'ai cueillie;
» Ainsi que même attrait, que même sort nous lie:
» De biens et de penchans douce conformité;
» Ces destins si brillans, cette immortalité,
» Je les sacrifîrais sans peine à ma tendresse.
» Mais enfin de mon sort je ne suis plus maîtresse;
» Mes destins sont fixés : prends, et, sans craindre rien,
» Ajoute à mon bonheur en achevant le tien. »
Ainsi, d'un air riant, son vain bonheur s'exprime;
Mais déjà dans ses traits est l'empreinte du crime;
Déjà s'est éveillé le repentir vengeur,
Et son front de la honte a connu la rougeur.
Mais, que devient Adam à ce récit funeste!
De sa force mourante il cherche en vain le reste,
D'horreur, en l'écoutant, son front s'est hérissé,
Tout son corps en frissonne, et son sang s'est glacé.
Sa défaillante main laisse tomber les roses
Que pour un sort plus doux le matin vit écloses,
La couronne de myrte, et les festons fleuris
Brillans comme elle, hélas! Et comme elle flétris.
Immobile d'horreur, et muet d'épouvante,
Sa langue se refuse à sa voix expirante.
Enfin elle s'échappe, et, parmi des sanglots,

Prononce en gémissant ces lamentables mots :
» O des bienfaits du ciel ineffable assemblage !
» O son dernier présent, et son plus bel ouvrage !
» Ornement de ce monde, et chef d'œuvre des cieux !
» Tout ce qui plaît au cœur, tout ce qui parle aux yeux,
» Innocence, vertu, grâce, beauté divine,
» Tu réunissais tout : ah ! Dans quelle ruine
» Un matin, un instant t'a-t-il précipité !
» Avec ton innocence a péri ta beauté.
» Téméraire ! Comment ta rebelle imprudence
» A-t-elle osé de Dieu violer la défense ?
» Quel esprit malfaisant, conjuré contre moi,
» Chère Ève, t'a perdue, et moi-même avec toi ?
» Car, quel que soit ton sort, je suis prêt à le suivre ;
» Je puis mourir pour toi, sans toi je ne puis vivre.
» Pourrais-je me passer de tes doux entretiens,
» De tes tendres regards qui répondaient aux miens ?
» Ces lieux, remplis de toi, de nouveau solitaires,
» Me reverront-ils seul promener mes misères ?
» Ah ! Quand le Tout-puissant, pour charmer mon malheur,
» Dans ma propre substance, et tout près de mon cœur,
» Choisirait une autre Ève, ô moitié de moi-même !
» Peux-tu sortir d'un cœur qui te plaint et qui t'aime ?
» Quels traits remplaceront tes adorables traits ?
» Non, mon amour vivra, nourri par mes regrets ;
» Dieu, le sang, la nature, ont formé notre chaîne ;
» L'un vers l'autre à jamais leur pouvoir nous entraîne.
» C'est moi qu'en t'immolant le ciel voudrait punir ;
» Chère Ève ! Il peut nous perdre, et non nous désunir. »
Il dit ; et toutefois il appelle à son aide
La fermeté qui sied à des maux sans remède ;
Et mêlant la tendresse à la sévérité :
» Quels effets je prévois de ta témérité !
» Ton crime est grand ; ces fruits dont Dieu défend l'usage ;

» Les convoiter des yeux déjà c'est un outrage ;
» L'œil même de la faim, sans blesser l'Éternel,
» Ne peut les regarder ; combien plus criminel
» Quiconque ose y porter, bravant leur privilége,
» Sa main audacieuse, et sa dent sacrilége !
» Enfin il n'est plus temps, le mal est trop certain :
» Rien ne peut l'empêcher, ni Dieu, ni le destin.
» Mais tu ne mourras point, ma tendresse l'espère.
» Ce fruit, qui menaçait l'audace téméraire,
» Peut-être est moins sacré depuis qu'impunément
» De ce reptile heureux il devint l'aliment.
» De ce fruit dangereux loin d'être la victime,
» Lui-même, me dis-tu, s'applaudit de son crime.
» D'ailleurs puis-je penser que ce Dieu tout-puissant
» Qui nous a fait les rois de ce monde naissant
» Tout à coup au néant rende son propre ouvrage,
» Détruise l'univers, et l'homme son image ?
» De créer, de détruire, il se ferait un jeu :
Détruire est d'un démon, et créer est d'un dieu.
» Le voilà donc ce Dieu ! Dirait le noir abîme :
» L'ange périt, et l'homme à son tour est victime !
» Qu'épargnera-t-il donc ? Quoi qu'il puisse arriver,
» Adam veut avec toi périr ou se sauver :
» Ta faute doit me perdre, ou rester impunie.
» Ma fortune à la tienne est pour jamais unie :
» Nos êtres ne sont qu'un ; oui, chère Ève, je croi
» M'attacher à moi-même en m'attachant à toi ;
» Ton corps naquit du mien, ton ame de la mienne :
» Ta mort sera ma mort, et ma vie est la tienne. »
« O modèle d'amour ! Prodige d'amitié !
» Répond d'un air touchant sa coupable moitié,
» Comment puis-je payer ce dévoûment sublime ?
» Puis-je égaler jamais cet effort magnanime ?
» Ton être est trop parfait ; et moi, tu t'en souvien,

» La gloire de mon sexe est d'être né du tien.
» Mais, ô mon doux appui! Qu'il m'est doux de t'entendre
» M'exprimer cet amour, ce dévoûment si tendre,
» M'assurer, me prouver que nos cœurs ne sont qu'un;
» Que communs sont nos maux, notre bonheur commun;
» Que mon crime est le tien, si ce fruit délectable,
» Quand j'y portai la main, put me rendre coupable!
» Mais quoi! Comment le bien peut-il naître du mal?
» N'est-ce pas à ce fruit, que l'on dit si fatal,
» Que je dois les garans d'un amour qui m'enchante,
» Et dont j'aurais perdu l'expression touchante?
» Mais daigne m'écouter: si cet arrêt de mort
» Nous menace en effet, ah! Permets que mon sort
» Se sépare du tien; si j'ai commis un crime,
» Dois-je t'offrir au ciel pour seconde victime?
» Que son courroux sur moi retombe tout entier.
» Cher époux! A mes maux dois-je t'associer,
» Lorsque de mes malheurs ta grande ame jalouse
» Sur le bord de l'abîme embrasse ton épouse,
» Lorsque je te dois tout, et qu'en ce même jour
» Ton cœur m'a prodigué tant de marques d'amour?
» Que dis-je, cher époux? Bien loin d'être mortelle,
» Je sens en moi, je sens une force nouvelle:
» Mes yeux se sont ouverts, mon cœur est exalté;
» Un torrent de plaisirs, une mer de clarté
» D'un bonheur inconnu m'inondent tout entière.
» A ces biens dont ta femme a joui la première
» Participe à ton tour: jouis; et loin de toi
» Écarte de la mort le chimérique effroi. »

Elle dit, et se tait, mais, sûre de ses charmes,
L'embrasse doucement, laisse échapper des larmes,
Des larmes de plaisir. S'applaudissant tout bas
D'un amour qui pour elle affronte le trépas,

Affronte Dieu lui-même : alors l'enchanteresse,
Comme le digne prix d'une indigne faiblesse,
Lui présente ce fruit, ce fruit séditieux
Qui le séduit bien moins qu'un regard de ses yeux.
Il le prend, le dévore ; et l'amour d'une femme
Triomphe du remords, et subjugue son ame.
De rechef à ce coup la nature a gémi,
Jusqu'en ses fondemens la terre en a frémi ;
Au tonnerre en éclats les deux pôles répondent ;
L'horizon s'est voilé, le jour fuit, les vents grondent ;
Et sur ce jour fatal qui comble leurs malheurs
Le ciel même attendri répandit quelques pleurs ;
Et toutefois Adam, que sa femme encourage,
Prolonge son festin, redouble son outrage.
Le délire et l'orgueil enivrent leurs esprits,
Ils jettent sur la terre un regard de mépris ;
Et pour voler aux cieux par des routes nouvelles,
Déjà leur fol orgueil croit déployer des ailes :
Les cieux ! Ah ! Leurs plaisirs ne sont plus faits pour eux :
Leur saint amour n'est plus qu'un délire honteux.
Adam fixe sur elle un regard immodeste,
Et ses yeux ont perdu leur pureté céleste ;
Ses caresses sans frein affligent la pudeur,
Et, dans l'emportement de sa brutale ardeur,
Adam, déjà si loin de l'heureuse innocence,
Du plaisir, en ces mots, enhardit la licence :
« Que ne te dois-je pas, chère épouse ! Jamais
» Un fruit si ravissant n'a flatté mon palais.
» Pourquoi de notre goût l'ignorante paresse
» A-t-elle de ces fruits connu si tard l'ivresse ?
» Mais des plaisirs plus doux sollicitent mes sens :
» Chère épouse, jamais tes attraits innocens,
» Avant ce fruit divin, n'ont tant charmé mon ame ;
» Tu lui dois tes appas, et je lui dois ma flamme :

» Jamais rien de si beau n'a paru devant moi,
» Je le sens aux transports que j'éprouve pour toi. »
Alors d'un œil où brille une gaîté folâtre,
Provoquant la beauté que son cœur idolâtre,
Il lui lance un regard précurseur du plaisir;
L'amour a reconnu le signal du désir.
A sa douce demande elle n'est point rebelle,
Son sourire répond au regard qui l'appelle;
Adam saisit sa main; sous un toit d'arbrisseaux
Dont les rameaux fleuris se voûtent en berceaux,
Oubliant cette adroite et molle résistance
Qu'oppose aux doux ébats la pudeur qui balance,
Ève suit son époux; sur leurs pas mille fleurs,
Diverses de parfums, de formes, de couleurs,
L'iris, la violette, et la sombre hyacinthe,
De l'alcôve amoureuse ont tapissé l'enceinte;
La rose exhale autour son baume le plus pur:
Leur couche brillait d'or, et de pourpre, et d'azur;
Et sous eux la pelouse, et plus molle et plus douce,
En lit voluptueux avait enflé sa mousse.
Enfin aux voluptés succède le sommeil,
Sommeil affreux, suivi d'un plus affreux réveil!
Le fruit qui de leur vie empoisonnait la source,
De leur sang embrâsé précipitant la course,
Fascine leurs esprits de prestiges trompeurs.
Le jour luit à leurs yeux; des fantômes vengeurs
A leurs sens éperdus, à leur ame tremblante,
Le réveil offre encor l'image menaçante.
Ils se lèvent: saisis d'un long étonnement,
Tous les deux interdits se fixent tristement.
Où sont leur innocence et leur vertu première?
L'un et l'autre maudit la fatale lumière
Qui luit pour son malheur à ses yeux éblouis:
Repos, grâces, beauté, se sont évanouis.

N

Qu'êtes-vous devenue, heureuse confiance
Que donne des vertus la douce conscience?
Avec elle a péri cette simplicité
Qui d'un voile si pur parait leur nudité;
La honte est arrivée, et la pudeur bannie.
Dépouillés de l'honneur, couverts d'ignominie,
Leur honte reste nue; à leurs coupables yeux
Bientôt tous deux voudront cacher ses traits hideux.

Ainsi, de la vertu dépouillé par le crime,
Privé de l'innocence, et de sa propre estime,
Long-temps muet d'effroi, le couple infortuné
Va, baissant vers la terre un regard consterné.
Adam lui-même, Adam, non moins effrayé qu'Ève,
D'un long abattement toutefois se relève;
Et d'un ton douloureux laisse échapper ces mots:
« Maudit soit le serpent, auteur de tous nos maux!
» J'ignore quel étrange et triste phénomène
» A ce reptile impur prêta la voix humaine;
» Mais ce qu'il a prédit, hélas! Est trop certain;
» Il est trop vrai que l'homme a changé de destin.
» O du bien et du mal connaissance funeste!
» C'est le bien qui nous fuit, et le mal qui nous reste!
» Oui, pour notre malheur, nos yeux se sont ouverts,
» Un nouveau jour nous luit, mais pour voir nos revers,
» Pour nous voir dépouillés de bonheur, d'innocence,
» Des célestes vertus, de la douce espérance;
» C'étaient là nos trésors, notre digne ornement,
» Qu'a souillés de l'orgueil le fol égarement;
» Les désirs effrontés, l'ardeur luxurieuse,
» Ont gravé sur nos fronts leur empreinte hideuse;
» La honte enfin, la honte ajoute à ces fléaux,
» Et ferme, en rougissant, la marche de nos maux.
» Oh! Comment pouvons-nous, couverts de cette fange,
» Nous montrer devant Dieu, paraître aux yeux d'un ange?

» Ils sont perdus pour nous ces entretiens charmans
» Qui portaient dans nos cœurs de saints ravissemens;
» Comment pourrait encor ma débile paupière,
» De ces hôtes du ciel soutenir la lumière?
» Leur gloire accablerait mes yeux épouvantés.
» N'est-il point de déserts, de bois infréquentés,
» Des antres ténébreux, et des cavernes sombres,
» Qui puissent me prêter d'impénétrables ombres?
» Dans l'éternelle horreur de leur profonde nuit,
» J'irai, je cacherai la honte qui me suit.
» Sur moi, cèdres touffus, redoublez vos ombrages;
» Forêts, recevez-moi sous vos abris sauvages;
» Que je puisse à jamais, dans leur muet effroi,
» Me cacher au soleil, et, s'il se peut, à moi!
» Cherchons un arbre au moins dont le large feuillage
» De nos corps dégradés puisse voiler l'outrage;
» Et que du moins la honte aux regards indiscrets
» N'aille pas de nos maux dévoiler les secrets. »
Alors vers la forêt tous deux prennent leur route.
Parmi les plants nombreux qui composent sa voûte,
Le figuier, avant tous, s'en vient frapper leurs yeux;
Non ce figuier chargé de fruits délicieux,
Qui distille un doux suc à nos lèvres arides,
Mais celui qui, connu des peuples Gangarides,
Étend ses longs rameaux, dont les bras inclinés
Autour du tronc natal ensemble enracinés,
Remontant vers les cieux en vertes colonnades,
S'enlacent en berceaux, se courbent en arcades,
Et, déployant dans l'air leur dôme ténébreux,
Composent à leur père un cortége nombreux:
Des chansons du berger leur voûte au loin résonne;
Là, paisible, et goûtant le frais qui l'environne,
A la faveur des jours que laissent leurs rameaux,
Tranquille, il voit bondir et paître ses troupeaux.

Ce feuillage pour eux se transforme en ceintures;
Heureux, si de leur ame il cachait les souillures!
Hélas! Ils ont perdu ces voiles précieux
Dont l'honneur, la vertu les paraient à leurs yeux.
Telle des Indiens la peuplade alarmée,
Renouant autour d'eux leur ceinture emplumée,
A l'aspect de Colomb fuyait dans les déserts,
Dans les creux des rochers, sur la rive des mers;
Tels tous deux en tissus assemblent le feuillage.
Mais de leur déshonneur qui peut voiler l'image?
Fatigués, sur la terre ils se jettent tous deux;
Là, des torrens de pleurs s'échappent de leurs yeux:
Ils gémissent, l'orage éclate sur leur tête.
Mais rien, rien de leur cœur n'égale la tempête:
Des vives passions le souffle impétueux
Soulève dans leur sein ses flots tumultueux;
Le chagrin, le soupçon, la sombre défiance,
Des plaisirs déréglés la folle intempérance,
La haine, la fureur, s'emparent à jamais
De ces cœurs autrefois l'asile de la paix.
La raison leur dictait ses règles souveraines;
Les désirs effrénés ont secoué ses rênes,
Et, de leur reine auguste usurpant tous les droits,
D'esclaves qu'ils étaient sont devenus ses rois.

Alors Adam, non plus celui dont les tendresses
A sa douce moitié prodiguaient les caresses,
Mais Adam criminel, mais Adam condamné,
Lui reproche en ces mots son sort infortuné;
« O femme! A mes conseils, à mes vœux infidèle,
» Pourquoi m'as-tu quitté? Si ton désir rebelle
» Ne t'avait point soustraite aux yeux de ton époux,
» Nous jouirions encor du destin le plus doux.
» Qui brave le péril, souvent s'y précipite;

» L'insensé le provoque, et le sage l'évite.
» La foi, sans t'exposer, t'ordonnait d'obéir;
» Et vouloir l'éprouver c'est déjà la trahir. »
« Pourquoi me reprocher, répond Ève en colère,
» De l'erreur d'un moment le crime involontaire,
» Que ta femme peut-être eût commis près de toi,
» Que mon époux peut-être eût commis près de moi?
» Le séducteur de moi n'avait point à se plaindre;
» Ne pouvant me haïr, ai-je eu lieu de le craindre?
» Dieu me créa-t-il donc pour la captivité?
» Devais-je donc toujours rester à ton côté,
» Et, n'osant me mouvoir qu'au gré de ton envie,
» Sur tes moindres désirs régler toujours ma vie?
» Si j'ai prévariqué, la faute en est à toi;
» N'étais-je pas ta femme, et soumise à ta loi?
» Tu prévis le danger: pourquoi donc ta prudence
» M'a-t-elle abandonnée à mon imprévoyance?
» Hélas! Sans ta faiblesse et ta facilité
» Mon devoir t'assurait de ma docilité;
» Et tous les deux encor, sans ta molle indulgence,
» Ainsi que le bonheur, nous aurions l'innocence. »
Ces reproches amers irritent son époux.
Pour la première fois enflammé de courroux:
« Auteur de ma ruine, hélas! Et de la tienne,
» Voilà donc ta tendresse, et le prix de la mienne!
» Précipité par toi dans l'excès du malheur,
» Dans tes embrassemens j'oubliais ma douleur;
» De ta coupable erreur innocente victime,
» J'ai voulu, tu le sais, te suivre dans l'abîme.
» Ne te souvient-il plus qu'il n'a tenu qu'à moi
» D'être heureux, immortel, sans me perdre avec toi?
» Mais j'ai bravé la mort, la vengeance divine;
» Et tu viens maintenant m'imputer ta ruine!
» J'ai dû me prévaloir de mon autorité?

» Mais l'amour connaît-il tant de sévérité ?
» Si j'ai peu fait pour toi, que pouvais-je plus faire ?
» Ne te donnai-je pas un conseil salutaire ?
» Ne t'ai-je pas prédit, annoncé, répété
» Le piége où t'exposait ton indocilité ?
» Eh quoi ! Fallait-il donc user de violence ?
» Mais, sans la liberté que vaut l'obéissance ?
» Le ciel t'avait fait libre ; à qui t'en prendras-tu,
» Qu'à la témérité de ta fausse vertu ?
» D'affronter le péril tu te fis une gloire ;
» Tu crus que le combat serait une victoire :
» Tu te trompais, hélas ! Et moi je m'égarais :
» Pour autant de vertus je prenais tes attraits ;
» J'ai cru que, signalant ta noble résistance,
» Tu me rapporterais le prix de ta constance :
» Si c'est un crime, hélas ! C'est l'amour qui l'a fait.
» Et tu viens m'accuser de ton propre forfait !
» Sexe ingrat ! Malheureux celui dont le délire
» De sa faible raison t'abandonne l'empire !
» Ton aveugle désir ne connaît plus de frein ;
» Et si le sort résiste à ton caprice vain,
» On te voit le premier blâmer notre faiblesse,
» Et d'un époux facile accuser la tendresse.
Ainsi par leurs débats leurs cœurs étaient aigris ;
Et déjà de leur crime ils reçoivent le prix.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Aussitôt *que les anges ont connu la désobéissance de l'homme, ils abandonnent le paradis, et remontent au ciel pour justifier leur vigilance. Le fils de Dieu, envoyé pour juger les coupables, descend, prononce le jugement; et, touché de compassion, il les habille tous deux, et remonte. Le Péché et la Mort, assis jusque-là aux portes de l'enfer, sentant par une sympathie merveilleuse le succès de Satan dans ce nouveau monde, et le crime de ceux qui l'habitent, prennent la résolution de ne pas rester davantage aux enfers, mais de se transporter vers la demeure de l'homme pour retrouver Satan. Ils font une communication de l'enfer à ce monde, et construisent un pont à travers le chaos, en suivant la route que Satan avait d'abord tenue; ensuite, se préparant à descendre sur la terre, ils le rencontrent qui revenait tout fier de ses succès. Leur congratulation mutuelle. Satan arrive à Pandémonium; il raconte avec vanité, dans une pleine assemblée, la victoire qu'il a remportée sur l'homme. Au lieu des applaudissemens qu'il comptait recevoir, il entend un sifflement général. Les anges de ténèbres sont changés tout à coup en serpens : ils rampent tous, suivant le jugement prononcé dans le paradis. Un bois de la même nature que l'arbre défendu s'élève auprès d'eux. Ils montent avidement pour prendre du fruit, et mâchent de la poussière et des cendres amères. Le Péché et la Mort infectent la nature. Dieu prédit que son fils les détruira un jour tous deux; il commande à ses anges de faire diverses altérations dans les cieux et parmi les élémens. Adam s'apercevant de plus en plus du changement de son état, pleure amèrement, et repousse Ève, qui met tout en usage pour le consoler. Elle redouble ses efforts, et l'apaise enfin : elle songe*

à détourner la malédiction qui devait tomber sur leur postérité, et propose à Adam des moyens violens qu'il n'approuve point. Il conçoit de meilleures espérances; il lui rappelle la promesse qui leur a été faite que sa race tirera vengeance du serpent; et il l'exhorte à se joindre avec lui pour apaiser, par la pénitence et par les prières, la divinité offensée.

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE DIXIEME.

Satan était vainqueur : sa trame criminelle,
Ève par lui trompée, Adam séduit par elle,
L'Éternel a tout su ; car comment échapper
A ce regard perçant que rien ne peut tromper ?
Bon, mais juste, il permit qu'à l'homme qu'il protége,
Pour éprouver sa foi, Satan tendît un piége.
Armé par la sagesse, et maître de son cœur,
L'homme de ce combat pouvait sortir vainqueur,
Éviter le danger, et repousser l'atteinte
Ou de la force ouverte, ou d'une amitié feinte.
Dieu même avait parlé ; Dieu de ce fruit mortel
Leur avait interdit l'usage criminel :
Complices tous les deux, tous les deux sont victimes
D'un crime qui doit seul enfanter tous les crimes :
Rien ne peut les sauver. Alors du triste Éden
Les milices du ciel désertent le jardin ;
Amis zélés de l'homme et muets de tristesse,
Ils quittent pour les cieux l'objet de leur tendresse ;
Ils ne conçoivent pas quel art insidieux
A pu cacher Satan et son piége à leurs yeux.
Ils arrivent : déjà dans la cour immortelle
Les avait précédés la fatale nouvelle.
Les anges des humains déploraient le malheur ;
Mais leurs traits ne sont point flétris par la douleur,

Et, dans les saints plaisirs où leur ame se noie,
A travers la pitié laissent briller la joie :
Tous, brûlant de savoir comment l'homme a péri,
Accourent s'informer de ce couple chéri.
Mais un soin plus pressant au maître du tonnerre
Conduit les purs esprits députés sur la terre :
Ils partent, et, brûlant de lui prouver leur foi,
Courent se prosterner au trône de leur roi.
De la profonde nuit que la flamme environne,
En ces mots foudroyans tout à coup sa voix tonne :
« Chérubins, séraphins, que vos cœurs généreux
» Soient affligés pour l'homme et non pas malheureux.
» L'homme est tombé; mais vous, bannissez la tristesse;
» Son sort peut-il des cieux exiler l'alégresse?
» Le jour même où Satan s'échappa des enfers,
» Des fragiles humains j'ai prédit les revers :
» Qu'ils ne se plaignent point; l'homme fut créé libre;
» Lui seul de la raison a rompu l'équilibre.
» Ils ont cru, quand sur eux j'ai suspendu mes coups,
» Pouvoir impunément rire de mon courroux;
» Mais, si la terre a vu ma clémence outragée,
» Ma justice, du moins, en reviendra vengée.
» Pars; c'est à toi, mon fils, de soutenir tes droits :
» L'air, la terre et l'enfer reconnaissent tes lois;
» Pourtant que la pitié dirige la justice :
» Pars, que l'homme à ce choix connaisse un Dieu propice.
» Entre le monde et moi divin médiateur,
» Mon fils est sa rançon, il est son rédempteur.
» C'est à toi d'infliger et d'adoucir la peine;
» Que l'amour dans ton cœur adoucisse la haine! »
A ces mots, vers sa droite où le verbe est assis,
Le père tout entier s'imprime dans son fils;
Et le fils, tout brillant des splendeurs qu'il partage,
Du pouvoir paternel est l'éclatante image.

« O mon père! Dit-il avec un front serein,
» Commandez, j'obéis : qu'ainsi mon souverain
» Daigne m'associer à sa gloire éternelle ;
» Je pars, je vais juger leur race criminelle :
» Mais, j'en ai fait serment quand l'âge dans son cours,
» Aux temps prédestinés aura conduit les jours,
» Moi seul de leurs forfaits je dois porter la peine :
» Réparateur divin de la nature humaine,
» J'en ai fait la promesse et ne m'en repens pas,
» Holocauste sacré, j'arrêterai ton bras.
» Permets à la pitié d'attendrir la justice ;
» Que la miséricorde à l'équité s'unisse ;
» Que la vengeance marche à côté du pardon,
» Et fasse un jour bénir et redouter ton nom.
» L'homme à jamais en moi doit trouver son refuge,
» Mais loin du tribunal où je serai son juge,
» Seul j'interrogerai ce couple malheureux.
» Quant à l'instigateur de ce crime odieux,
» Sa honte le trahit et sa fuite l'accuse :
» Qu'il tremble ; le serpent lui-même est sans excuse. »

Il dit ; et du séjour de la divinité,
Où, rayonnant de gloire et d'immortalité,
Il siége sur son trône à côté de son père,
En monarque indulgent plus qu'en juge sévère,
Il part. Trônes, vertus, princes et potentats,
Jusqu'aux confins du ciel prêts à suivre ses pas,
Rangent autour de lui leurs brillantes cohortes.
Déjà de l'empyrée ils ont touché les portes,
D'où se montre d'Éden l'aspect délicieux.
Là, sans suite et sans cour, de la hauteur des cieux
Il s'élance, des airs fend l'océan liquide :
La lumière est moins prompte et le temps moins rapide.

Le soleil moins ardent penchait vers son déclin ;

Les folâtres zéphyrs, errans dans le jardin,
Glissaient d'une aile agile, et de ces verts bocages
Un doux frémissement agitait les feuillages.
Les deux époux erraient sous la voûte des bois,
Et de Dieu tout à coup ils entendent la voix;
Cette voix, par l'écho doucement répétée,
A l'oreille d'Adam par les vents est portée.
Dieu l'appelle, et soudain ces malheureux époux,
De leur maître outragé redoutant le courroux,
Sous les arbres touffus d'un bosquet solitaire
Vont dérober leur honte et cacher leur misère;
L'œil de Dieu les a vus sous les épais rameaux,
Leur juge vient près d'eux et leur parle en ces mots:

« Adam, pourquoi de Dieu fuis-tu donc la présence?
» Toi que j'ai vu jadis, rempli de confiance,
» Accourir à ma voix, et, d'un air si joyeux,
» Bénir mon arrivée en ces aimables lieux!
» Moins aimables depuis que ta main les néglige,
» Privés de toi, leur deuil, leur nudité m'afflige.
» De tes fruits, de tes fleurs je t'ai vu si soigneux!
» Pourquoi de mes bienfaits cet oubli dédaigneux?
» Me méconnais-tu donc? Et devant votre maître
» Pourquoi tous deux ainsi tardez-vous de paraître?
» Viens. » Adam obéit. D'un cœur moins confiant
Ève le suit, non plus avec cet air riant
Dont on la vit du crime affronter la carrière:
Honteuse elle se cache et demeure en arrière.
Tous deux, baissant leurs yeux tristement dessillés,
Sur la terre en tremblant se sont agenouillés:
Le cri sourd du remords en son secret reproche
De ce Dieu désormais leur interdit l'approche.
Adieu ces entretiens où leurs cœurs tour à tour
Commerçaient de bonté, d'alégresse et d'amour.

Infortunés! Au lieu de ces divines flammes,
Le feu des passions brûle aujourd'hui vos ames!

Adam enfin répond, le cœur saisi d'effroi :
« Le son de ta parole est venu jusqu'à moi,
» Seigneur; mais étant nu j'évitais ta présence. »
» Qui peut, lui répond-il, causer ta défiance?
» Et comment cette voix, qui consolait ton cœur,
» Peut-elle dans ce jour t'inspirer la terreur?
» Jadis ta nudité ne blessait point ta vue:
» Comment et depuis quand t'est-elle donc connue?
» Parle : aurais-tu cueilli d'une imprudente main
» Ce fruit que t'interdit mon ordre souverain? »
A ces accens pour lui plus frappans que la foudre:
« Malheureux, dit Adam, que faire et que résoudre?
» Mon juge est devant moi; dans ce fatal moment
» Il faut, ou subir seul mon juste châtiment,
» Ou moi-même accuser une épouse que j'aime,
» Le charme de mon cœur, la moitié de moi-même.
» Pour prix de sa constance et de sa tendre foi,
» Je voudrais réunir tout ton courroux sur moi;
» Mais tu vois la rigueur du destin qui m'accable,
» Ta voix va prononcer l'arrêt irrévocable.
» Puis-je donc de ses torts te refuser l'aveu?
» Comment supporter seul la colère d'un Dieu,
» Et la honte du crime, et le poids du supplice?
» Et quand je le tairais, tu connais mon complice.
» Celle qui de mes jours dut faire le bonheur,
» Ce modèle de foi, de constance et d'honneur,
» Dont tous les mouvemens semblent autant de grâces,
» Qui menait le plaisir et l'espoir sur ses traces,
» La femme enfin, ce cœur si parfait, si divin,
» Dont le mal, disais-tu, s'approcherait en vain,
» M'a présenté la pomme, et moi je l'ai reçue. »

Alors se déployant tout entier à sa vue,
« Ta femme, répond-il, est-elle un dieu pour toi,
» Ingrat! Et devais-tu la préférer à moi?
» Devait-elle régler tes vœux, ta destinée?
» Des mêmes dons que toi l'avais-je donc ornée?
» Pour exercer l'empire Adam n'avait-il plus
» Et les droits de son sexe et ses mâles vertus?
» Depuis quand l'homme est-il l'esclave de la femme?
» Eût-elle ta raison? Lui donnai-je ton ame?
» Tout ce qui plaît aux yeux, intéresse le cœur,
» Je lui prodiguai tout, grâce, beauté, pudeur,
» Mais non l'autorité: t'obéir et te plaire,
» Briller au second rang sous ta loi tutélaire,
» Voilà son sort; et toi, pourquoi l'oublias-tu?
» Régner est ton devoir; gouverner, ta vertu. »
Ève entend à son tour la fatale sentence:
« O femme! Qui t'a fait violer ma défense?
» Et pourquoi touchas-tu ces funestes rameaux? »
Ève, les yeux baissés, répond en peu de mots:
« Le perfide serpent, par qui je fus tentée,
» M'a vanté cette pomme, et moi je l'ai goûtée. »
A ces mots le Seigneur, enflammé de courroux,
Veut venger à la fois et punir ces époux.
« O toi qui dans le piége attiras ces victimes,
» Organe de la ruse, et l'instrument des crimes,
» Détestable serpent, pour prix de tant de maux,
» Sois à jamais maudit parmi les animaux;
» Rampant et méprisé traîne-toi sur la terre:
» Qu'entre la femme et toi s'établisse la guerre;
» J'arme à jamais entre eux ta race et ses enfans.
» Un jour, un jour viendra que ses pieds triomphans
» Écraseront ton dard, et briseront ta tête:
» Tu fus son ennemi, tu seras sa conquête. »

(L'oracle s'accomplit ; et le Verbe de Dieu,
Né d'une Ève plus pure, en des gouffres de feu
A fait tomber du ciel cet archange terrible
Qui du serpent fatal devint l'ame invisible.
Depuis, humiliant encor mieux son orgueil,
La terre a vu le Christ échappé du cercueil
Se relever, vainqueur de sa rage étouffée,
En pompe dans les airs emporter son trophée,
Et, bienfaiteur du monde et vainqueur des enfers,
Conduire leurs captifs délivrés de leurs fers.)
Aujourd'hui de son père exerçant la vengeance,
« Ève, dit-il, tes fils naîtront dans la souffrance,
» Et d'horribles douleurs déchireront ton sein.
» C'est peu, de ton époux je fais ton souverain,
» Tu seras sa sujette. Et toi, dont la faiblesse
» Pour elle a transgressé les lois de ma sagesse,
» Homme, tu paîras cher ton infidélité :
» La nature à tes yeux va perdre sa beauté.
» Ingrat! Tu compteras tes jours par tes misères.
» Les champs te prodiguaient leurs tributs volontaires :
» Il faudra tourmenter un avare terrain;
» La sueur du travail arrosera ton pain.
» Pour toi l'âpre buisson et la ronce épineuse
» Partout vont hérisser la terre infructueuse.
» La terre t'a produit, son sein te reprendra :
» L'homme né de la poudre en poudre tombera. »
Ainsi ce Dieu sévère à la fois et propice
Servait mais tempérait l'éternelle justice,
Et, de l'horrible mort annonçant les fureurs,
Éloignait sa menace et ses fléaux vengeurs.
Pourtant ce Dieu qui doit, s'humiliant lui-même,
Servir dans leurs besoins des disciples qu'il aime,
Pour ces infortunés, coupables envers lui,
Daigne à cet humble emploi s'essayer aujourd'hui.

Bientôt de son haleine affligeant la nature,
L'aquilon va souffler la piquante froidure :
Ce Dieu bon, des hivers prévoyant la saison,
Pour eux à la brebis emprunte sa toison,
Et leur rend des frimas l'inclémence moins rude,
D'un amour paternel tendre sollicitude !
Mais c'est peu qu'à leurs corps il donne un vêtement ;
Leurs ames ont perdu leur plus riche ornement,
Il veut cacher leur honte, et, malgré leur offense,
Les pare aux yeux du ciel de sa propre innocence.
Son message est rempli ; du couple criminel
Il s'éloigne, il revole au séjour paternel,
Va de ses jugemens rendre compte à son père,
Achève, en l'embrassant, d'attendrir sa colère,
Redouble auprès de lui ses prières, ses vœux,
Et plaide encor pour l'homme ingrat et malheureux.

Mais avant que le crime eût profané la terre,
Et provoqué l'arrêt du maître du tonnerre,
Depuis que, menaçant le nouvel univers,
Satan avait franchi les portes des enfers,
Leur passage était libre, et leurs gueules béantes
Lançaient dans le chaos leurs flammes dévorantes ;
L'insolente Révolte et son horrible fils,
En face l'un de l'autre, au seuil étaient assis.
Tout à coup au Trépas la Révolte sa mère
Adresse ce discours : « Eh quoi ! Lorsque mon père,
» Pour ses enfans chéris, dans des climats nouveaux
» Cherche un séjour plus doux et des mondes plus beaux,
» Quelle indigne langueur en ces lieux nous arrête ?
» Satan déjà sans doute en a fait la conquête :
» Autrement du Très-haut le bras victorieux
» L'eût déjà replongé dans ce gouffre de feux.
» Car quels lieux plus cruels, plus féconds en tortures,
» Pouvait-il nous choisir pour venger ses injures ?

» Oui, je crois déjà voir mon empire agrandi,
» Je le sens; je dois prendre un essor plus hardi;
» Il semble, pour voler vers ces plages nouvelles,
» Qu'un pouvoir inconnu vient me donner des ailes,
» Et, par l'attrait puissant d'un charme impérieux,
» Comme au séjour natal me rappelle en ces lieux;
» Qu'à travers le chaos une superbe voûte,
» De deux mondes divers miraculeuse route,
» Passe de l'une à l'autre, et de ces noirs tombeaux
» Conduise un jour nos pas dans des climats plus beaux.
» Je ne crains ni dangers, ni fatigue, ni peine,
» Et, si j'en crois mon cœur, l'entreprise est certaine. »
Le maigre et noir squelette, avec un rire affreux,
Lui répond : « Ton discours a prévenu mes vœux.
» Partons, me voilà prêt; sur les pas d'un tel guide
» Tout chemin m'est facile, et rien ne m'intimide.
» Je crois déjà, je crois, plein d'un même transport,
» Flairer de loin ma proie; une vapeur de mort
» Du séjour de la vie arrive à cette plage;
» Déjà je bois le sang, et goûte le carnage. »
Il dit, et vers la terre avidement tourné,
En aspire de loin le vent empoisonné.
Tels, en foule accourus la veille des batailles,
Des vautours ont senti l'odeur des funérailles,
Et des morts qui bientôt vont joncher les deux camps
Promettent à leur faim les cadavres sanglans :
Avide, et tressaillant d'une barbare joie,
Tel le monstre farouche a pressenti sa proie,
Et d'une odeur de mort, du fond de sa prison,
Hume, le front levé, l'impure exhalaison.
Soudain d'un vol bruyant partent les deux fantômes;
Tous deux du vieux chaos traversent les royaumes,
Rien ne peut arrêter leur vol impétueux.
Bravant des corps rivaux le choc tumultueux,

Tous deux s'en vont chassant, dans l'abîme qui gronde,
Les tourbillons de l'air, les tempêtes de l'onde,
Et roulent devant eux cette orageuse mer
Qui s'étend de la terre aux portes de l'enfer.
Ainsi, sur l'Océan que tourmente leur rage,
Deux vents rivaux, fougueux, soufflent un double orage.
Tels en rochers de glace ils entassent ces flots,
Des froides mers du nord éblouissant chaos,
Qui, des navigateurs barrière insurmontable,
Leur ferment du Catay la route impraticable.

Soudain le Trépas fond sur l'abîme grondant;
De sa froide massue, émule du trident,
Frappe, enchaîne, condense en montagne de glace
Des corps accumulés la gigantesque masse.
L'asphalte les cimente; et son œil redouté
Achève d'un regard leur immobilité.
Le pont audacieux dont la largeur égale
L'ouverture sans fin de la porte infernale
Cache au fond de l'enfer son vaste fondement;
Son cintre est suspendu sur l'abîme écumant,
Et vers l'autre côté, rempart du nouveau monde,
Se termine et s'assied sur sa base profonde.
Monde trop malheureux, quel je prévois ton sort!
Ce pont épouvantable est celui de la mort.
De là, prête à porter les vainqueurs et leur proie,
S'élargit, se prolonge une effroyable voie
Dont le penchant fatal, des bords de l'univers,
Descend rapidement jusqu'au fond des enfers.
Tel, si les grands objets aux petits se comparent,
Sur ces bords renommés que les ondes séparent,
Xerxès, courbant dans l'air l'arc immense d'un pont,
De l'Asie à l'Europe embrassa l'Hellespont,
Et vint, d'un bras vengeur fouettant les flots esclaves,

Porter des fers aux Grecs, à l'onde des entraves.
L'ouvrage est achevé : déjà, du noir chaos
Défiant la tempête et dominant les flots,
La voûte dans les airs hardiment suspendue
Prolonge de son arc l'effrayante étendue.
Ils partent ; et tous deux de l'archange inhumain
Interrogent la trace, et suivent le chemin,
Jusqu'aux lieux où, touchant ces régions nouvelles,
Vainqueur, il replia ses triomphantes ailes,
Et loin du sombre abîme entendit en repos
Murmurer la tempête et rugir le chaos.
Là, d'un lien puissant, hélas! Et trop durable,
Leur art unit ce pont à la terre coupable.
Ils examinent tout, parcourent tour à tour
Les célestes lambris, le terrestre séjour.
A leur gauche est le sombre et terrible Tartare,
Que de ce double empire un long chemin sépare;
Trois routes conduisaient aux trois mondes divers.
Dans ce moment, Éden et ses bocages verts
Sont le but de leur route : ils marchent; et leur vue,
Sous la forme d'un ange, ô surprise imprévue!
Entre le Scorpion et le brûlant Archer,
Découvre au loin Satan que leurs pas vont chercher.
Au signe du Bélier qu'inondait sa lumière,
L'astre du monde alors commençait sa carrière.
Satan poursuit sa route : avec un doux transport
Ses horribles enfans l'ont reconnu d'abord.
Lorsqu'Ève eut succombé, l'auteur de sa ruine
S'enfuit, chercha l'abri de la forêt voisine,
Puis, se rapprochant d'eux sous un aspect nouveau,
Il avait vu l'époux, au fond de leur berceau,
Tenté par son épouse, imiter sa faiblesse;
Il avait vu leur honte, après leur courte ivresse,

Sous un feuillage vain cacher leur déshonneur.
Mais, dès qu'il aperçut leur juge, leur seigneur
Descendre sur la terre, une frayeur subite
Avait loin de ses yeux précipité sa fuite :
Tant l'aspect foudroyant du Dieu qu'il a bravé
Reste encore en son cœur profondément gravé.
Enfin, l'arrêt porté, dans la nuit, le perfide
S'était glissé près d'eux, et, d'une oreille avide
Tandis qu'il écoutait leurs discours douloureux,
Lui-même de son sort il fut instruit par eux,
Et sut que l'Éternel avait, dans sa prudence,
Pour des temps éloignés réservé sa vengeance.
Aussitôt il triomphe : à l'enfer qui l'attend
Il brûle d'annoncer son succès éclatant.
Voilà qu'au bord du pont que bâtit son audace
Se présente à ses yeux son exécrable race.
De l'horrible famille ô quel fut le plaisir !
Surtout de quel transport Satan se sent saisir,
Lorsqu'à ses yeux surpris tout à coup se présente
Du pont qu'elle éleva la structure imposante !
Il ne se lasse point de voir et d'admirer.
Celle enfin que les cieux le virent adorer,
La Révolte s'approche et lui tient ce langage :
« Admire dans ce pont ton magnifique ouvrage,
» Oui, le tien; oui, l'enfer te doit ce monument :
» Tu sais quels doux rapports, quel tendre sentiment
» Par des nœuds éternels nous attachent ensemble ;
» Même vœu, même espoir, même sort nous rassemble.
» Aussi quand loin de toi des présages secrets
» Avertirent mon cœur de tes heureux succès,
» (Et ton aspect ici confirme mon augure.)
» Soudain le cri du sang, la voix de la nature,
» Un charme impérieux, m'appelèrent vers toi :

» Des mondes vainement te séparaient de moi,
» A vivre loin de toi rien ne put me résoudre;
» Le sort forma nos nœuds, rien ne peut les dissoudre.
» L'Érèbe, le Chaos ne m'arrêtèrent pas.
» Tous les deux nous brûlions de marcher sur tes pas;
» Enfermés si long-temps dans ces prisons affreuses,
» Si nous avons franchi leurs routes ténébreuses
» Nous le devons à toi; c'est par toi que nos mains
» Ont de tes noirs états reculé les confins;
» Par toi, ce pont hardi, ce monument sublime,
» Étonna le chaos, et régna sur l'abîme.
» De Dieu dans son ouvrage heureux triomphateur,
» Toi seul de nos revers humilias l'auteur;
» Maître de cette terre, enfin par tes conquêtes
» Tu consoles nos maux et venges nos défaites;
» Tu règnes ici bas, et tu servais aux cieux.
» Laisse dans son palais ce roi victorieux,
» Ainsi l'a des combats décidé la fortune;
» Il nous épargne au moins sa présence importune.
» De son pouvoir ici tranquille successeur,
» Lui-même t'en laissa le libre possesseur;
» Avec tes grands desseins sa volonté conspire,
» Il veut qu'entre vous deux vous partagiez l'empire;
» Loin de décourager tes glorieux essais,
» Son triomphe lui-même assure tes succès;
» Ou, s'il tentait encor les hasards de la guerre,
» Qu'il sache ce que peut l'enfer joint à la terre. »

Le fier Satan répond : « Fille charmante! Et toi,
» Que par un double nœud le sang unit à moi,
» A ces nobles liens vos exploits feront croire.
» Ennemi du Très-haut, (et Satan en fait gloire,)
» Combien ne dois-je pas à vos généreux soins!
» Vos amis de l'enfer ne vous doivent pas moins.

» Ces deux mondes rivaux, grâce à votre industrie,
» Ne sont qu'un même état, qu'une même patrie.
» Le ciel a vu de près vos exploits triomphans,
» Et mon orgueil charmé jouit dans mes enfans.
» Allez donc; et tandis qu'aux rives infernales,
» Où mènent de ce pont les arches triomphales,
» J'irai conter leur gloire et mes heureux travaux,
» Vous, marchez à travers tous ces mondes nouveaux;
» Cherchez du frais Éden les riantes demeures;
» Là, coulez désormais de plus aimables heures;
» Là, fixez vos destins; goûtez-y pour jamais
» Les charmes du pouvoir, le calme de la paix.
» De là, régnez sur l'air, et commandez à l'onde,
» Surtout à ce vaincu qu'on nomme roi du monde;
» Accablez-le de fers, d'opprobres et de maux,
» Et pour jamais, enfin, détruisez vos rivaux :
» Je vous remets mes droits, faites en mon absence
» Reconnaître Satan, respecter sa puissance,
» Que mon autorité se partage entre tous;
» Vous règnerez par moi, je règnerai par vous.
» De nos pouvoirs unis si la force conspire,
» De quel éclat nouveau va briller cet empire!
» Allez, soyez heureux, soyez dignes de moi,
» Honorez votre père, et servez votre roi. »

Il dit : dans un chemin bordé d'astres sans nombre
Ils volent; devant eux s'étend un voile sombre;
Le soleil en pâlit, l'air en est infecté.
Cependant, sur l'abîme en triomphe porté,
Satan poursuit sa route au ténébreux rivage :
En vain le noir Chaos, contre un pont qui l'outrage,
Gronde, écume, et le bat de ses flots courroucés
Qui, toujours menaçans, sont toujours repoussés.
Satan enfin arrive à la porte fatale :

Il entre ; les gardiens de la rive infernale
Avaient quitté ces lieux ; le peuple des enfers,
Laissant leurs murs sans garde, et leurs confins déserts,
Au centre de l'empire errait sous ces portiques,
De leur monarque absent demeures magnifiques :
Une garde y veillait ; tous les chefs de l'état,
Inquiets du retard de leur grand potentat,
Dans ce palais pompeux délibéraient ensemble.
Là, de leur souverain l'ordre exprès les rassemble ;
Lui-même, à son départ pour des mondes lointains,
Leur avait de l'état confié les destins.
Tous les cœurs attendaient avec impatience
Qu'un retour si tardif leur rendît sa présence.
Il vient ; d'un ange obscur il emprunte les traits,
Glisse à travers la foule, entre dans le palais,
Observe, inconnu d'eux, tous les grands de l'empire,
Monte enfin et s'assied sur un trône où respire
Toute la majesté qui sied au nom royal :
L'or et la pourpre ornaient le siége impérial.
Là, sans se dévoiler, sans rompre le silence,
Il promène ses yeux sur cette foule immense.
Soudain, tel, qu'échappé de son nuage obscur
Um astre reparaît plus brillant et plus pur,
Il éclate, il se montre en des flots de lumière,
Restes éblouissans de sa splendeur première.
A peine il a paru de gloire environné,
Tout ce peuple aussitôt vers son roi s'est tourné :
De leurs cris redoublés la voûte au loin résonne.
Au même instant, les chefs, soutiens de sa couronne,
Descendent de leur trône, et, lui prouvant leur foi,
D'un murmure d'amour environnent leur roi.
Tout à coup il étend sa main majestueuse ;
A ce signe se tait sa cour respectueuse.

« Trônes, principautés, rois, dominations,
» Ces titres, leur dit-il, ne sont point de vains noms;
» Non, je vous donne ici des titres véritables,
» De votre antique rang attributs respectables;
» Car mes heureux succès ont passé mon espoir:
» Oui, j'ai rempli vos vœux, j'ai rempli mon devoir.
» Vous donc, d'un Dieu jaloux courageuses victimes,
» Vainement sa colère a creusé ces abîmes:
» De la profonde horreur de cet affreux séjour,
» C'est moi, c'est votre roi qui va vous rendre au jour;
» Un monde vous attend au sortir des supplices,
» Dont votre ciel natal envîrait les délices.
» Par combien de périls, d'ennuis et de travaux,
» J'ai trouvé, j'ai conquis ces royaumes nouveaux!
» Tantôt forcé d'errer dans le néant du vide,
» Tantôt dans le chaos voyageur intrépide,
» J'errais et subjuguais les bouillons orageux
» Qu'embrasse enfin un pont, monument courageux
» Bâti par le trépas secondé de sa mère,
» Où vient des flots grondans expirer la colère;
» Sa voûte vous présente un facile chemin;
» Mais moi seul, enfoncé dans des gouffres sans fin,
» Hardi nocher, vainqueur d'une onde innavigable,
» Il m'a fallu voguer d'une aile infatigable
» A travers ces torrens, ces fougueux tourbillons,
» Tracer à longs détours de pénibles sillons
» Dans le sein du chaos, de la nuit éternelle;
» (Car la nuit envieuse et le chaos rebelle
» Craignaient à mes regards de trahir leurs secrets,
» Et m'opposaient du sort les augustes décrets.)
» Mais enfin j'ai vaincu, j'ai découvert un monde,
» Mélange heureux de l'air, de la terre et de l'onde.
» De ce monde enchanteur paisible souverain,
» L'homme, en des bois fleuris et sous un ciel serein,

» De ses trésors naissans savourait les prémices,
» Et c'est à nos malheurs qu'il devait ses délices !
» Son bonheur m'irritait ; par un fruit défendu
» J'ai tenté sa faiblesse, et ce fruit l'a perdu.
» Qui l'aurait pu penser ? Sa ridicule offense
» A d'un roi ridicule irrité la vengeance.
» Ces favoris à peine établis dans ces lieux,
» Lui-même nous les livre, et le monde avec eux.
» J'ai conquis sans combat leur immense héritage,
» Et la terre aux enfers est échue en partage.
» Dirai-je de ce Dieu l'étrange jugement ?
» Un être sans raison, mon aveugle instrument,
» A porté sur lui seul le poids de sa justice.
» A des temps incertains renvoyant mon supplice,
» Entre l'homme et ma race il met l'inimitié ;
» De mon dard quelque jour je dois blesser son pié ;
» De son pied quelque jour il doit fouler ma tête.
» Ai-je donc trop du monde acheté la conquête ?
» Ce beau lieu vous attend : partez ; je vous promets
» Des torrens de bonheur et des siècles de paix. »
A ces mots il se tait, il attend qu'on éclate
En acclamations dont son orgueil se flatte ;
Mais quand il se promet des applaudissemens,
L'air soudain retentit d'horribles sifflemens.
A ce bruit imprévu Satan surpris se trouble ;
Mais combien sa surprise et sa honte redouble
Lorsqu'il sent tout à coup, par un cruel affront,
Se rétrécir sa tête et s'alonger son front !
Ses bras collés aux flancs, ses pieds roulés ensemble
Traînent en longs replis le corps qui les rassemble.
De son trône sans gloire il s'élance, il s'abat.
Sous sa forme rampante en vain il se débat,
La main du Tout-puissant sur lui pèse et le dompte ;
Ce qui fit son succès aujourd'hui fait sa honte.

Il veut parler ; trois dards qu'il agite à la fois,
Remplacent en sifflant l'organe de sa voix :
Dans le même destin, rois, sujets se confondent,
Aux sifflemens aigus les sifflemens répondent ;
L'un par l'autre saisis, l'un par l'autre embrassés
Tous par d'horribles nœuds se sont entrelacés.
De leurs sinistres sons tout le palais résonne,
La nature en frémit, l'enfer même s'étonne ;
Par un forfait commun l'orgueil les réunit,
D'un châtiment commun l'Éternel les punit.
Moins de monstres sont nés du sang de la Gorgone.
Seul dominant encor tout ce qui l'environne,
Satan offre aux regards un superbe dragon :
Moins terrible autrefois parut le fier Python,
Ce monstre que la fable en une fange immonde
Fit naître des rayons de l'astre ardent du monde :
Tel paraissait Satan, tel brillant de splendeur
Il montre à ses sujets un reste de grandeur.
Distingué par sa forme, il l'est par son courage,
Leur race aveugle encore obéit à sa rage.
Il sort ; tout l'accompagne ; il arrive aux lieux
Où tous ceux qu'épargna la vengeance des cieux
Veillaient à chaque poste ; ou, joignant leurs bannières,
Déployaient dans les champs leurs phalanges guerrières,
Attendant que ce chef, objet de tant de vœux,
Superbe et triomphant, reparaisse à leurs yeux.
Mais quel spectacle affreux trompe leur espérance !
Partout de noirs serpens s'offre une horde immense.
L'effroi glace leurs cœurs : même sort les attend ;
Ce que chacun abhorre il l'éprouve à l'instant ;
Leurs bras sont enchaînés par d'invincibles charmes,
Même effroi fait tomber les guerriers et les armes.
Tous, poussant à la fois des sifflemens affreux ;

Suivent en se traînant leurs frères malheureux :
Un même châtiment punit le même crime ;
D'une horreur mutuelle un instinct unanime
Fait siffler tous les dards, et leur orgueil surpris
Reçoit au lieu d'honneurs les signes du mépris.
Pour aggraver leurs maux, (le ciel ainsi l'ordonne,)
Enfanté tout à coup un verger les étonne ;
Les fruits dont chaque tige étale le trésor,
Ainsi que dans Éden, brillaient de pourpre et d'or :
Leur beauté d'Ève encor tenterait l'innocence.
Leur long étonnement les contemple en silence ;
De cet arbre interdit les plants multipliés
Semblent un nouveau piége à leurs yeux effrayés.
Mais la faim et la soif tout à coup les enflamme,
Le besoin dévorant s'empare de leur ame.
Tout s'élance à la fois ; leurs bataillons pressés
Autour de chaque tronc se sont entrelacés,
S'y suspendent en foule, et, parmi la verdure,
Présentent d'Alecton l'horrible chevelure ;
Ils arrachent ces fruits aussitôt dévorés.
D'un moins brillant émail paraissaient colorés
Ces beaux fruits qu'admirait sur ses rives infâmes
Ce lac dont le bitume alimentait les flammes :
Ceux-là trompaient les yeux, et ceux-ci le palais.
Ils convoitent en vain leurs perfides attraits ;
Au lieu du doux nectar d'une sève abondante,
Ils laissent dans la bouche une âcreté mordante,
Une affreuse amertume ; et le monstre étonné
Rejette avec horreur le fruit empoisonné.
Mais leur âpre saveur vainement les dégoûte,
Leur faim demande encor le mets qu'elle redoute ;
Et, maudissant du fruit la trompeuse couleur,
Leur bouche se déchire et se tord de douleur.

Ainsi ces malheureux, qui se riaient de l'homme
Une fois abusé par la fatale pomme,
Du fruit toujours maudit se nourrissent toujours.
Leur forme enfin renaît; mais chaque an dans son cours
Ramène leur supplice, et de leur gloire impie
Par la honte et la faim l'insolence s'expie.
Cependant la Révolte et le hideux Trépas
Vers le riant Éden précipitent leurs pas;
La Révolte en bannit la crédule innocence;
Elle y vient elle-même établir sa puissance,
Attendant que son fils, sur son pâle coursier,
Bientôt à ses fureurs vienne s'associer.
« Eh bien, dit la Révolte en tressaillant de joie,
» Payâmes-nous trop cher une si belle proie?
» Misérables geoliers aux portes des enfers,
» Enfin nous voilà rois de ce riche univers. »
» L'enfer, dit le Trépas, et son horrible porte,
» Le paradis, le ciel, la terre, que m'importe?
» Partout où se pourra rassasier ma faim,
» C'est là qu'est mon séjour; dans cet étroit jardin
» Comment puis-je assouvir cette faim dévorante
» Que chaque instant irrite, et que rien ne contente?
» Il faut un champ plus vaste à ma voracité. »
A ce fils monstrueux par l'inceste enfanté,
« Eh bien, que tardes-tu? Dit sa perfide mère:
» Si ce riche séjour ne peut te satisfaire,
» Prélude dans ces lieux à tes riches banquets:
» Troupeaux, oiseaux, poissons, pour les festins sont prêts.
» Oui, tout ce que du temps l'avide faulx moissonne,
» Tout ce que Dieu créa, ta mère te le donne:
» Mais attends seulement que mes attraits vainqueurs
» Aient séduit les esprits et corrompu les cœurs;
» Alors j'ouvre à ta faim une immense carrière,

» Et dès ce jour ta proie est la nature entière. »
L'un et l'autre à ces mots, par deux chemins divers,
Courent de leurs poisons infecter l'univers,
Portent partout le deuil, le crime et le ravage;
Terre, hommes, animaux, sont promis à leur rage.
Le Très-haut les a vus de son trône éternel :
« Vous voyez les fureurs de ce couple cruel,
» Dit-il aux purs esprits dont la cour l'environne;
» Partout à pleine main l'un et l'autre moissonne;
» Beauté, vertu, tout meurt; je ne reconnais plus
» Ces lieux où mon amour et mes yeux se sont plûs,
» Que j'aurais conservés, si l'imprudence humaine
» D'un couple destructeur n'eût appelé la haine.
» Les enfers et leur chef blasphèment contre moi;
» J'ai remis, disent-ils, ce monde sous leur loi;
» Et d'un jaloux orgueil écoutant la vengeance,
» A leur lâche fureur j'ai livré l'innocence.
» Aveugles instrumens, ils ne se doutent pas
» Que moi-même en ces lieux j'ai dirigé leurs pas;
» Qu'ils sont venus, contraints par mes ordres suprêmes,
» Purifier ces lieux qu'ils ont souillés eux-mêmes,
» Se gorger de carnage, et s'enivrer de sang,
» Jusqu'a ce que d'effroi, de douleur rugissant,
» Dans tes mains, ô mon fils! O mon unique joie!
» De l'avare sépulchre ils remettent la proie;
» Que dans leurs noirs cachots tu plonges ces pervers,
» Et scelles pour jamais la porte des enfers.
» Alors tu reverras sourire la nature,
» Renaître un ciel plus sain, une terre plus pure;
» Mais jusque-là, la terre et le ciel profanés
» Satisferont au Dieu qui les a condamnés. »
Il dit, et tout à coup les harpes, les cantiques
Font des palais divins retentir les portiques:

Plus nombreux, plus bruyans que les vagues des mers,
De longs *alleluia* résonnent dans les airs :
» Qui pourrait s'opposer à ton pouvoir auguste ?
» Salut, Être éternel, toujours grand, toujours juste ! »
Puis ils chantent son fils, l'homme régénéré,
Le ciel purgé de crime, et le monde épuré.
  Aussitôt, par leurs noms le Tout-puissant appelle
Ses ministres ailés ; il confie à leur zèle
Le bouleversement des saisons et des jours.
Le soleil le premier doit, en changeant son cours,
Tantôt de feux brûlans dévorer la nature,
Tantôt laisser dans l'air régner l'âpre froidure ;
Du pôle boréal partent les noirs frimas ;
Du sud l'ardent solstice embrâse les climats ;
L'un de l'humide nuit va guider la courrière,
De ses frères errans diriger la carrière,
Leur vitesse, leurs feux rapidement croisés,
Leur rencontre sinistre et leurs fronts opposés.
Aux astres réguliers d'autres marquent leur course,
De leurs feux malfaisans ils préparent la source.
Les astres orageux, dans un sombre appareil,
Escortant le lever, le coucher du soleil,
Des torrens pluvieux précipitent la chute.
Déjà, près d'exercer leur effroyable lutte,
Dominateur des eaux, fougueux tyrans des airs,
Les vents sont établis dans leurs climats divers,
Et prêtent à l'envi, pour ravager la terre,
Leur souffle à l'ouragan, leurs ailes au tonnerre.
Fécond comme l'automne, et beau comme l'été,
Le printemps régnait seul : l'Éternel irrité,
Du soleil qui meut tout par sa chaleur féconde,
Ordonne d'écarter les deux pôles du monde.
Les anges à sa voix avec de longs efforts,

De l'ardent équateur éloignent ce grand corps.
A la voix du Très-haut, l'astre de la lumière
Peut-être aussi changea son oblique carrière,
Et, poursuivant sa marche en ses douze maisons,
Dans son cours inégal varia les saisons.
Peut-être aussi, quand l'homme à son Dieu fut parjure,
Un tremblement d'horreur ébranla la nature,
Et, rompant l'équilibre et des nuits et des jours,
Cet astre épouvanté changea soudain son cours:
Dans les champs de la terre, au séjour des orages,
Le désordre partout étendit ses ravages;
Bientôt, de la Révolte abominable enfant,
La Discorde naquit, et d'un vol triomphant
Aux êtres animés courut souffler sa rage.
Tout s'arma, tout brûla de la soif du carnage:
Les oiseaux dans les airs, fondaient sur les oiseaux;
Le poisson poursuivait le poisson sous les eaux;
Les troupeaux, dédaignant leur pâture innocente,
L'un sur l'autre, en grondant, portaient leur dent sanglante:
Tous pour leur souverain perdirent le respect:
L'un, saisi de terreur, s'enfuit à son aspect;
Un autre, en frémissant, lui jette à son passage
Des regards de fureur ou des accens de rage;
Le désordre est partout. Adam épouvanté
Voudrait des bois profonds chercher l'obscurité:
Partout l'orage éclate, et son ame troublée
D'un plus terrible orage, hélas! est ébranlée.
Il succombe, il gémit, il pousse des sanglots,
Et son cœur oppressé se soulage en ces mots:
» Après tant de bonheur, eh quoi! Tant d'infortunes!
» Fuyez de mes plaisirs images importunes!
» Le voilà donc ce monde autrefois si charmant!
» Et moi, dont la présence en était l'ornement,
» Voilà mon sort! Du ciel l'amour se change en haine;

» Comme il versait la joie, il nous verse la peine.
» Je suis devant ce Dieu dont la céleste voix
» Dans ces lieux enchanteurs me charma tant de fois:
» Sa haine de mon crime est le juste salaïre.
» Ah! Que ne peut la mort terminer ma misère!
» Mais ce trépas si doux et si bien mérité
» Finirait-il les maux de ma postérité?
» Non, non; mes descendans, leurs fils, toute ma race,
» Doivent de mes malheurs perpétuer la trace.
» O voix que j'entendis avec un doux transport!
» *Croissez, multipliez.* Et pour qui? Pour la mort.
» De mes maux renaissans victime héréditaire,
» Chaque âge maudira l'auteur de sa misère.
» Il faut attendre, au lieu de bénédictions,
» Un concert de douleurs et d'imprécations.
» O plaisirs passagers suivis de longs supplices!
» O Dieu! T'avais-je donc demandé ces délices?
» Ne m'as-tu donc comblé de richesse et d'honneur,
» Que pour me renverser du faîte du bonheur?
» Fallait-il dans mes traits, ton plus parfait ouvrage,
» Pour l'effacer toi-même imprimer ton image?
» A mon limon poudreux n'as-tu pu me laisser?
» Ce qu'on n'a pu vouloir, on y peut renoncer;
» Reprends ces biens cruels, ces dons que je déteste.
» Pourquoi m'affligeas-tu de ce bonheur funeste?
» Quand de le conserver tu m'imposas ta loi,
» Devais-tu sans secours m'abandonner à moi?
» Le perdre n'est-il point assez pour ta justice?
» Faut-il y joindre encore un éternel supplice?
» Ah! Que dis-je? Et comment osé-je t'accuser?
» De tes bontés encor n'est-ce pas abuser?
» A ces conditions je reçus la naissance,
» J'acceptai le bienfait..... J'en dois la récompense.
» A son père en courroux un fils dénaturé

» Dirait-il, du néant pourquoi m'as-tu tiré?
» Je ne t'en priais pas. Et cependant son être
» Est le fruit du hasard, et ton choix m'a fait naître.
» Ah! Mon ingratitude en fait enfin l'aveu,
» Oui, mon crime est de moi, le bienfait est de Dieu:
» De ses dons méconnus je dois porter la peine.
» O terre, engloutis-moi! Sauve-moi de sa haine!
» Que je puisse à jamais, dans ton sein maternel,
» M'endormir doucement d'un sommeil éternel!
» Que je ne tremble plus sous sa main foudroyante!
» Loin de moi les éclats de sa voix effrayante!
» Ote-moi du passé le cruel souvenir,
» Et la douleur présente et les maux à venir,
» Ces maux qui, sur le monde étendant ma misère,
» Dans ses derniers neveux iront punir leur père!
» Ah! Quand arriveront ces fortunés instans?
» Faut-il souffrir sans cesse et mourir si long-temps!
» O mort, exauce-moi! Mais un doute me reste:
» Mourrai-je tout entier? Et de ce feu céleste
» Qui de mon corps fragile anima le limon
» Est-il sûr que la mort éteindra le rayon?
» O doute épouvantable! A quel trouble il me livre!
» Quoi! Même en expirant, je risquerais de vivre,
» Et je perdrais le jour sans jouir de la mort!
» Que dis-je? De mon ame écoutons le remord:
» Cette ame intelligente est seule criminelle;
» A ce corps innocent pourquoi survivrait-elle?
» Je mourrai tout entier. Quoi donc! L'être fini
» D'un supplice sans fin pourrait être puni!
» La mort, pour venger Dieu, serait donc immortelle!
» Ce pouvoir passerait sa puissance éternelle:
» Il le voudrait en vain; par sa fragilité
» Mon être échapperait à sa divinité.
» Ce vœu démentirait sa sublime sagesse,

» Au lieu de son pouvoir montrerait sa faiblesse.
» Au-delà de ma cendre étendra-t-il ses coups ?
» De vengeance affamé, constant dans son courroux,
» Voudrait-il, prolongeant son effroyable joie,
» Ainsi que sa colère éterniser sa proie ?
» Contre un être mortel son pouvoir est borné,
» Par les décrets du sort lui-même est enchaîné.
» Mais si, de son courroux renaissante victime,
» L'éternité sans fond m'ouvrait son noir abîme !...
» L'éternité ! Ce mot fait dresser mes cheveux,
» Et gronde autour de moi comme un tonnerre affreux.
» Mon ame et cette argile, également punies,
» Pour souffrir à jamais seraient donc réunies !
» C'est peu, de mon destin triste fatalité,
» Je lègue donc la mort à ma postérité !
» Que n'en puis-je épuiser la coupe toute entière,
» Et sa première proie être aussi la dernière !
» Mon nom serait béni par mes derniers neveux :
» Pourquoi les innocens seraient-ils malheureux ?
» Innocens ! Le sont-ils ? Non : de toute ma race
» Le levain de mon crime a corrompu la masse :
» Leur ame, leur esprit, leur cœur, leurs volontés,
» Sont autant de ruisseaux dans leur source infectés.
» O ciel, à tes rigueurs il faut donc se résoudre !
» Mon aveugle raison est contrainte à t'absoudre ;
» Et même, en t'accusant, elle parle pour toi.
» Mais ce monde futur est malheureux par moi !
» Puisque seul de ce Dieu j'ai bravé la défense,
» Si ce Dieu sur moi seul déchargeait sa vengeance !...
» Que dis-tu, misérable ? Ah ! Frémis d'un tel vœu ;
» Peux-tu soutenir seul tout le courroux d'un Dieu,
» Ce courroux plus affreux que la foudre qui gronde,
» Ce courroux plus pesant que la masse du monde ?
« Ah ! Quand de ce fardeau ta femme, par pitié,

» Coupable comme toi, porterait la moitié,
» Pourriez-vous soutenir ce poids insupportable ?
» Ainsi donc, ô douleur! O destin lamentable!
» Mes prières, mes vœux, mon espoir, mon effroi,
» Le passé, l'avenir, tout s'arme contre moi!
» Chef-d'œuvre du malheur, qu'en tremblant je contemple,
» Qui sera sans égal, et qui fut sans exemple,
» Satan, Satan lui seul, ô remords! O tourment!
» Aussi bien qu'en forfait, m'égale en châtiment.
» Conscience terrible! Inexorable juge!
» Contre Dieu, contre moi, je suis donc sans refuge!
» Dans un gouffre sans fin je m'enfonce avec toi,
» Et l'abîme en tombant s'approfondit sur moi. »

Dans le calme profond de la nuit ténébreuse,
Tel Adam exhalait sa plainte douloureuse;
Nuit effroyable, hélas! Qu'elle ressemble peu
A ces charmantes nuits des favoris de Dieu,
Qu'égayait d'un vent frais l'haleine douce et pure!
La sombre horreur ajoute aux tourmens qu'il endure.
Déchiré de remords, sur la terre étendu,
Il implore le coup, si long-temps suspendu,
Qui doit finir ses maux en détruisant son être;
Il maudit mille fois le jour qui l'a vu naître.
« Dieu puissant! Ton courroux, ou plutôt ta bonté
» M'avait promis la mort; aurais-je en vain compté
» Sur ce triste bienfait? D'où vient que ta justice,
» Si je l'ai mérité, diffère mon supplice?
» Vainement de la mort j'invoquai le secours:
» Toujours sollicitée, elle me fuit toujours;
» Elle est sourde à ma voix et se rit de mes peines.
» O vallons! O coteaux! O forêts! O fontaines!
» Où sont ces doux accens qu'ont redits tant de fois
» Les échos de ces monts, la voûte de ces bois?

» Vous ne répondez plus à mes chants d'alégresse ;
» Témoins de mes plaisirs, ah! Voyez ma tristesse! »
Tandis qu'Adam succombe au poids de son malheur,
Ève, qui loin de lui renfermait sa douleur,
Accourt pour adoucir le tourment qui l'accable.
Adam la voit venir: «Fuis, serpent détestable,
» Lui dit-il d'un accent et d'un œil irrité;
» Oui, ce nom est le tien, tu l'as trop mérité:
» Le serpent fit mes maux, et tu fus sa complice;
» Ta lâche cruauté l'égale en artifice.
» Que n'ai-je mieux connu tes perfides attraits!
» Ainsi que son poison que n'avais-tu ses traits!
» Hélas! Sans ta beauté, cette beauté divine
» Qui faisait mon bonheur, et cause ma ruine,
» Mon cœur eût évité ton piége insidieux:
» L'enfer est dans ton cœur et le ciel dans tes yeux.
» Beauté qui m'as séduit, et que mon cœur abhorre,
» Hélas! J'étais heureux! Je le serais encore,
» Si d'errer loin de moi l'indocile désir
» Ne t'avait fait ailleurs chercher un vain plaisir,
» Si l'obstination d'un orgueil téméraire
» Ne t'eût fait dédaigner un avis salutaire,
» N'eût fermé ton oreille à la tendre frayeur
» Qui me parlait pour toi dans le fond de mon cœur.
» N'avais-je pas assez averti ta faiblesse?
» Ta rebelle imprudence a vaincu ma sagesse.
» Qui sait même, qui sait si tu ne voulais pas
» Faire aux yeux de Satan triompher tes appas,
» Peut-être le tenter, le séduire lui-même?
» Mais de l'adroit serpent le fatal stratagème
» Te jeta dans le piége; et moi, trop faible époux,
» Te laissai sans défense exposée à ses coups!
» J'ai cru que ta vertu, plus ferme, plus prudente,

» D'un péril annoncé sortirait triomphante.
» Crédule, j'ignorais (pourquoi me l'appris-tu?)
» Combien est vain l'éclat de ta fausse vertu!
» Pourquoi ton sexe ingrat, malheureux que nous sommes,
» Ignoré dans les cieux, règne-t-il chez les hommes?
» Le ciel ne pouvait-il de ses fécondes mains
» Comme les esprits purs propager les humains!
» Ah! Pourquoi la nature, O Dieu! Vit-elle éclore
» Ce sexe qui la pare et qui la déshonore?
» O sexe dangereux qui nous plais et nous perds,
» Que de maux vont par toi désoler l'univers!
» L'intérêt marchandant des épouses vénales,
» Les refus des parens, les chaînes inégales,
» Le caprice au hasard assortissant les cœurs,
» Les superbes dédains, les fantasques humeurs,
» D'une altière beauté les hauteurs despotiques,
» L'aigreur empoisonnant les douceurs domestiques;
» Voilà quel sort attend d'infortunés époux;
» Et par toi ces malheurs ont commencé dans nous! »

Il dit, et se détourne; Ève alors fond en larmes,
Ses beaux cheveux épars ajoutent à ses charmes;
Elle tombe à ses pieds, embrasse ses genoux;
Et de l'air le plus humble et du ton le plus doux:
» Cher Adam, prends pitié de ma douleur extrême!
» J'en atteste le ciel, qui sait combien je t'aime,
» Et pour toi quel respect est gravé dans mon cœur,
» Ma faute fut bien moins un crime qu'une erreur:
» L'imprudence la fit, que le remords l'efface:
» Vois mes larmes couler sur tes pieds que j'embrasse;
» Assez de maux sur moi tombent de toutes parts,
» Ne me refuse pas tes consolans regards;
» Toi seul es mon conseil, mon guide, ma ressource:
» D'un reste de bonheur ne ferme point la source.

« Dans ce monde désert tout me glace d'effroi,
» Ah! Ne repousse point un cœur qui vient à toi!
» Où fuir, si mon époux me défend de le suivre?
» Peut-être nous n'avons que peu d'instans à vivre;
» Ah! Qu'aujourd'hui nos vœux et nos cœurs ne soient qu'un
» Nous avons à lutter contre un danger commun:
» Cet ennemi du ciel, il est aussi le nôtre;
» Pour le combattre mieux liguons-nous l'un et l'autre;
» Pour la seconde fois ne nous séparons pas;
» J'ai failli loin de toi, je vaincrai sur tes pas.
» Hélas! D'un double poids l'infortune m'accable;
» Je suis la plus à plaindre, étant la plus coupable:
» Comme moi tu péchas contre le ciel; et moi,
» Criminelle envers lui, je le suis envers toi.
» Aux lieux où l'Éternel prononça la sentence,
» J'irai, j'irai flechir, s'il se peut, sa vengeance,
» Lui dire que moi seule ai provoqué ses coups,
» Que sur moi seule aussi doit tomber son courroux.
» Heureuse, s'il exauce un vœu si légitime,
» D'emporter en mourant le pardon de mon crime! »
Elle dit, et sa voix expire dans les pleurs.
Son maintien suppliant, ses remords, ses malheurs,
Ses accens douloureux, l'aveu de sa faiblesse,
Ont dans le cœur d'Adam réveillé la tendresse:
Le doux ressouvenir fait parler la pitié.
L'objet de ses désirs, sa plus chère moitié,
Dont son amour naguère idolâtrait les charmes,
Prosternée à ses pieds qu'elle baigne de larmes,
Embrassant ses genoux, implorant son appui,
Résolue à mourir s'il faut vivre sans lui,
Ont insensiblement désarmé sa colère.
Il la fixe en silence, et d'un ton moins sévère:
« Imprudente! Dit-il, quelle nouvelle erreur
» Vient encor t'abuser d'un délire trompeur!

» Tu veux seule, dis-tu, supporter la tempête;
» Contente-toi des maux qui pèsent sur ta tête.
» Comment peux-tu de Dieu soutenir le courroux,
» Quand tu ne peux souffrir celui de ton époux ?
» Tu ne vois que l'essai de nos longues misères.
» Si j'espérais d'un Dieu fléchir les lois sévères,
» Je te devancerais au lieu du jugement,
» J'appellerais sur moi tout son ressentiment;
» J'irais, m'humiliant sous sa main vengeresse,
» De ton sexe fragile excuser la faiblesse,
» De ce sexe imprudent que j'ai dû protéger,
» Et que j'ai laissé seul s'exposer au danger.
» Lève-toi; bannissons ces discordes cruelles,
» N'allons pas aux remords ajouter les querelles;
» Que la paix, que l'amour consolent nos deux cœurs;
» Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos douleurs.
» Notre mort, je le vois, n'est pas encor prochaine,
» Son terme est reculé, son heure est incertaine;
» Pour augmenter nos maux elle vient pas à pas.
» Par combien de douleurs s'achète le trépas!
» Hélas! Au même sort ma race est condamnée!
» O déplorable père! O race infortunée! »
Ève à ces cris plaintifs répond modestement :
« Le cruel souvenir de mon égarement,
» Et les dures leçons de mon expérience,
» Cher époux, me devraient condamner au silence;
» Mais puisque dans tes bras daignant me recevoir,
» Ton pardon généreux relève mon espoir,
» Dois-je rien oublier, époux sublime et tendre,
» Pour conserver ce cœur que tu viens de me rendre?
» Permets donc que ma voix te confie un dessein
» Qui peut calmer le trouble élevé dans ton sein.
» Si j'en crois tes discours, ta douleur la plus vive
» C'est cette désolante et longue perspective

» Des fléaux réservés à nos derniers neveux,
» Du crime paternel héritiers malheureux,
» Et dont l'affreuse mort doit faire un jour sa proie.
» Ah! Comment en effet conserver quelque joie
» En songeant qu'après nous notre postérité
» Doit subir un arrêt par nous seuls mérité,
» Et terminer, hélas! De douleurs poursuivie,
» Par l'horreur de la mort les horreurs de la vie?
» De toi dépend le sort de ces infortunés :
» Ces fils déjà proscrits ne sont pas encor nés;
» Le néant seul, hélas! Ignore la souffrance;
» Pour prévenir leurs maux, empêchons leur naissance;
» Et, regrettant la proie échappée à ses coups,
» Que l'avide trépas ne dévore que nous.
» S'il te paraît trop dur, dans un hymen austère,
» De n'oser être époux, de n'oser être père;
» S'il nous faut, renonçant à nos doux entretiens,
» Moi, repousser tes vœux, toi, résister aux miens,
» Qui peut nous arrêter? Appelons à notre aide
» Cette mort, des douleurs prompt et dernier remède;
» Et si, sourde à nos cris, nous l'appelons en vain,
» Au défaut de ses traits nous avons notre main.
» De l'horrible trépas, dont l'attente nous lasse,
» Faut-il donc supporter l'éternelle menace?
» Marchons sans hésiter au terme de nos jours;
» Les chemins sont ouverts, choisissons les plus courts;
» De notre sort affreux abrégeons la misère;
» Périssant avec toi, la mort me sera chère. »
Elle dit: le trépas qu'invoque sa douleur,
A déjà sur son front imprimé la pâleur.
Adam, d'un cœur plus ferme et d'un esprit plus sage,
En ces mots consolans relève son courage:
» Ce mépris de la vie et de ses vains plaisirs,
» Chère Ève, annonce un cœur maître de ses désirs.

» Tu méprises l'amour et ses molles délices ?
» Mais crois-tu par la mort finir de longs supplices,
» Et par là du Très-haut éluder les décrets ?
» Dieu, d'avance, crois-moi, se rit de tes projets ;
» La vie et le trépas connaissent sa puissance.
» Chère Ève, crains plutôt d'irriter sa vengeance,
» Que ce Dieu courroucé n'aggrave notre sort,
» Et pour mieux se venger n'éternise la mort !
» Pensons plus sagement : tu te souviens peut-être
» D'un mot qu'a prononcé ce juge, notre maître :
» Je veux, nous a-t-il dit, que le serpent rusé
» Par le pied de la femme un jour soit écrasé.
» Vain dédommagement de ce malheur extrême !
» Qui sait si ce serpent n'est pas Satan lui-même
» Qui sous ses traits menteurs nous a séduits tous deux ?
» Peut-être sa défaite apaisera les cieux.
» Mais une mort précoce, une couche inféconde
» D'avance détruirait l'espérance du monde ;
» Et, perdant son triomphe en hâtant son trépas,
» La femme, de Satan ne nous vengerait pas.
» Si mon cœur t'accordait ce que tu me demandes,
» Satan serait vainqueur, et nos peines plus grandes ;
» Et Dieu nous traiterait comme un couple orgueilleux,
» Impatient du joug, et rebelle à ses vœux.
» Ève, tu te souviens avec quelle indulgence
» Son courroux paternel tempéra sa vengeance ;
» Aucun reproche amer, aucune inimitié ;
» Sa colère avait pris l'accent de la pitié.
» Nous croyons voir sur nous fondre une mort prochaine :
» Tu vivras, mais tu dois enfanter avec peine ;
» Voilà ton seul supplice : et, chers à tes malheurs,
» Des enfans adorés te paîront tes douleurs.
» Pour moi, qu'à tes destins cet arrêt associe,
» Il me faudra dompter une terre endurcie ;

» La sueur du travail arrosera mon pain :
» Cet arrêt est sévère et non pas inhumain,
» L'oisiveté serait une peine plus dure ;
» Mes mains me nourriront. La chaleur, la froidure
» Nous menaçaient tous deux, tous deux nous étions nus,
» Et de sa propre main ce Dieu nous a vêtus.
» Pour l'attendrir enfin nous avons la prière.
» Crains-tu les noirs frimas, la grêle meurtrière,
» Des torrens pluvieux les flots dévastateurs ?
» Eh bien, il enverra les arts consolateurs
» Déjà des noirs brouillards du sommet des montagnes
» S'avancent dans les airs et couvrent les campagnes ;
» Déjà des aquilons le souffle impétueux
» A dépouillé des bois le front majestueux :
» Cherchons un sûr abri ; qu'une heureuse industrie
» Saisisse du soleil la chaleur amortie,
» Soit que ses feux unis dans un étroit foyer
» Enflamment d'un bois sec le débris nourricier,
» Soit que des corps choqués où dort la flamme oisive
» S'échappe en pétillant l'étincelle captive :
» Ainsi nous avons vu, dans les plaines des airs,
» Des nuages heurtés rejaillir les éclairs,
» Et les pins embrâsés de leur cime brûlante
» Envoyer jusqu'à nous la flamme consolante
» Qui remplace le jour et sa douce chaleur.
» Dieu, chère Ève, crois-moi, plaindra notre malheur ;
» Il hâtera les arts dont les secours utiles
» Rendront nos maux plus doux et nos champs plus fertiles.
» Jusqu'à l'heure où la terre, en ses paisibles flancs,
» Pour les rendre au repos reprendra ses enfans,
» Nous, cependant, allons aux lieux où la clémence
» De l'homme criminel adoucit la sentence ;
» Prions le Dieu vengeur, tombons à ses genoux,
» Par les cris du remords désarmons son courroux ;

» Pleurons, Ève, pleurons; que nos voix gémissantes,
» Du repentir sincère expressions touchantes,
» S'élèvent vers son trône : ah! Même en nous jugeant,
» S'il a traité ses fils comme un père indulgent,
» N'en doutons point, nos vœux, notre ardente prière,
» Chère Ève, nous rendront sa tendresse première. »
Tandis que de ses maux il s'entretient ainsi,
Adam verse des pleurs, Ève en répand aussi.
Cependant tous les deux volent où la clémence
De l'homme criminel prononça la sentence;
La face contre terre, ils tombent à genoux,
Par les cris du remords désarment son courroux;
Et leurs ardens soupirs, et leurs voix gémissantes,
Du repentir sincère expressions touchantes,
S'élèvent vers le Dieu qui, même en les jugeant,
Traita des fils ingrats comme un père indulgent.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

ARGUMENT.

Le fils de Dieu intercède pour nos premiers pères qui confessent leur faute ; il présente leurs prières à son père. Le Seigneur les exauce ; mais il déclare qu'ils ne sauraient rester plus long-temps dans le paradis. Il envoie Michel avec une légion de chérubins, pour les chasser du jardin de délices : il lui ordonne cependant de révéler auparavant à Adam ce qui arrivera dans la suite des temps. Descente de Michel. Adam fait observer à Ève quelques signes funestes. Il discerne l'arrivée de Michel, et s'avance au-devant de lui. L'ange lui annonce l'arrêt de son exil. Lamentations d'Ève. Adam tâche d'obtenir grâce ; enfin il se soumet. L'ange le conduit sur une hauteur du paradis, lui découvre, dans une vision, ce qui doit arriver jusqu'au déluge.

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE ONZIÈME.

Ainsi que la rosée en nos champs répandue,
Du sein de l'Éternel la grâce descendue
Au couple infortuné, touché de ses erreurs,
Avait rendu l'espoir, le remords et les pleurs.
Soumis, agenouillés, ils priaient; leur prière
Franchissant d'un plein vol les champs de la lumière,
Malgré les vents jaloux, sur des ailes de feu,
Part, vole, monte, arrive aux portes du saint lieu;
Là, du temple divin le pontife suprême,
Heureux médiateur, fils de Dieu, Dieu lui-même,
Sur l'autel d'or où fume un encens éternel,
La bénit et la porte aux pieds de l'Éternel.
« O mon père, sur moi tourne des yeux propices!
» De la grâce du ciel je t'offre les prémices;
» Reçois du repentir la prière et les vœux,
» Fruits divins de la grâce, et plus chers à tes yeux
» Que ces terrestres fruits qu'en son séjour champêtre
» L'homme encore innocent présentait à son maître.
» Vers son trône indulgent leurs vœux ont pris l'essor;
» Parmi les doux parfums dont fume l'autel d'or,
» J'ai moi-même reçu, j'ai béni leurs demandes.
» Du repentir sincère accepte les offrandes;
» Que son humble soupir par toi soit entendu!
» De leur douleur muette interprète assidu,

» Je parlerai pour eux : oui, ton fils pour leur crime
» Sera l'intercesseur, le prêtre et la victime ;
» Dès ce jour je leur voue et ma vie et ma mort ;
» Justes ou criminels, je prends sur moi leur sort ;
» J'épurerai le bien, réparerai l'offense ;
» Le supplice d'un Dieu leur rendra l'innocence ;
» Sans être exempts de maux, du reste de leurs jours,
» Punis mais résignés, qu'ils achèvent le cours,
» Qu'ils meurent ; car ton fils demande à ta clémence,
» D'adoucir et non pas d'annuller leur sentence.
» Mais un jour au bonheur ils renaîtront par moi,
» Réunis à ton fils comme ton fils à toi. »
—« Ce qu'implorent tes vœux, mon fils, je te l'accorde ;
» Oui, déjà ma justice et ma miséricorde
» Ont décidé leur sort ; mais du riant Éden
» Ces prévaricateurs quitteront le jardin :
» La sainteté du lieu repousse leurs souillures ;
» Oui, des mets plus grossiers, des régions moins pures
» Conviennent désormais à leur être mortel.
» Par eux seuls, du péché le souffle criminel
» A flétri la nature, et sa vapeur immonde
» Souilla de ses poisons l'innocence du monde ;
» L'homme sera puni par les maux qu'il a faits.
» De moi l'homme naissant reçut deux grands bienfaits,
» Le bonheur, et le don d'une vie éternelle :
» Dépouillé du bonheur, sa durée immortelle
» Serait un long tourment ; et le ciel, comme un port,
» Lui voulut accorder le bienfait de la mort.
» Mais, si d'un long combat sa foi sort triomphante,
» Un ciel pur, au sortir d'une terre innocente,
» Sera sa récompense ; et mes élus, un jour,
» D'un peuple de mon choix composeront ma cour.
» Le ciel a déjà vu la révolte punie,

» De la terre à son tour elle sera bannie;
» Et de mes châtimens l'exemple repété
» Affermira le zèle et la fidélité. »
Il dit : son fils s'incline au signal qu'il lui donne;
Des cieux au même instant la trompette résonne,
Trompette formidable, et qu'Horeb entendit
Quand sur le mont sacré l'Éternel descendit,
Et qui, des morts un jour réveillant la poussière,
Doit du monde embrâsé sonner l'heure dernière!
Par son souffle puissant le céleste héraut
A peine a proclamé les ordres du Très-haut,
Au son que fait ouïr la trompette éclatante
Le ciel au loin répond; des bosquets d'amarante,
Du fleuve de la vie où le peuple des cieux
Boit du plus pur nectar l'ambre délicieux,
Des fils de la lumière accourt la foule immense.
Tous sur leurs siéges d'or se placent en silence,
Et, du trône d'où part le destin des mortels,
Dieu prononce en ces mots ses ordres solennels:

« Mes fils, vous le voyez, brûlant de tout connaître,
» L'homme insensé voulait s'approcher de son maître;
» Qu'il soit vain de connaître et le bien et le mal;
» O combien ce savoir lui doit être fatal!
» Et qu'il eût mieux valu qu'en sa douce ignorance
» Son tranquille bonheur eût gardé l'innocence!
» Maintenant les remords s'éveillent dans son cœur,
» Et ses pleurs supplians conjurent ma rigueur;
» Mais si je pardonnais, de l'arbre de la vie
» Le fruit pourrait tenter leur imprudente envie,
» Et le bienfait cruel de l'immortalité
» Prolongerait leurs jours et leur calamité.
» De mes fiers chérubins prends avec toi l'élite,
» Pour protéger Éden qu'elle marche à ta suite.

» Point de grâce, va, pars, et bannis à l'instant
» De ce séjour sacré le profane habitant :
» Mais n'arme point tes yeux d'un regard trop sévère ;
» En punissant leur crime, épargne leur misère,
» Le cri de leur remords est monté jusqu'à moi.
» Si leur docile cœur se soumet à ma loi,
» Console leur malheur ; qu'à leur ame craintive
» Brille d'un sort plus doux l'heureuse perspective,
» Et montre-leur de loin ce pacificateur,
» Entre le ciel et l'homme heureux médiateur.
» Pars ; aux portes d'Éden, du côté de l'aurore,
» Oppose à l'ennemi qui le menace encore
» De brûlans séraphins un bataillon armé ;
» Dans l'arsenal des cieux prends ton glaive enflammé ;
» Et que le fer vengeur, dans ta main foudroyante,
» Darde en flèches de feu sa clarté flamboyante.
» Ferme tous les accès ; crains que l'ange infernal
» Par le perfide appât d'un fruit non moins fatal,
» Ne trompe ces époux, et, par ce nouveau piége,
» Ne tente encor leur soif et leur faim sacrilége. »
Il parle : au même instant le brillant chérubin
Range, prêt à partir, son cortége divin.
Chacun a quatre fronts ; sur leurs corps et leurs ailes
Brillent des yeux sans nombre, assidus sentinelles.
Le jour venait de naître, et semait en riant
Les calices des fleurs des perles d'Orient.
Éveillé par l'éclat de l'aube matinale,
Adam aux doux tributs des parfums qu'elle exhale
Avait mêlé ses vœux ; une heureuse vigueur
Renaissait par degrés dans le fond de son cœur,
Et, mettant la tristesse et la joie en balance,
Joignait à sa terreur un rayon d'espérance.
Alors à son épouse il adresse ces mots,

Qui, comme un baume pur, adoucissent ses maux :
« Ève, quels biens sur nous Dieu se plaît à répandre !
» Et nous, pour tant de biens, qu'avons-nous à lui rendre ?
» Que dis-je ? Pour lui plaire et fléchir sa rigueur,
» Nous avons la prière, humble tribut du cœur.
» Un seul gémissement élancé de la terre
» Va dans sa main terrible éteindre le tonnerre :
» Je l'éprouvai moi-même ; et lorsqu'à deux genoux
» Mon malheur suppliant conjurait son courroux,
» Je l'ai vu de son front écarter les nuages,
» Et d'un air de bonté sourire à mes hommages.
» Il m'a rendu l'espoir, l'espoir me rend la paix.
» J'entends encor ces mots, gage de ses bienfaits :
» LE SERPENT DOIT PÉRIR ÉCRASÉ PAR LA FEMME.
» Ce mot, que la terreur effaça de mon ame,
» Retentit de nouveau dans mon cœur soulagé ;
» Oui, l'homme fut séduit, l'homme sera vengé ;
» Je redoutais la mort, et j'espère la vie.
» Et toi, du genre humain mère à jamais bénie,
» Ève, de ce beau nom que j'aime à t'honorer !
» Et l'homme et l'univers, tu vas tout réparer ! »

Ève, les yeux baissés, répond d'un ton modeste :
« Cher Adam ! Quoi ! L'auteur de ta chute funeste,
» Qui, né pour ton bonheur, fit ta calamité,
» Tu lui parles encore avec tant de bonté !
» Ève peut être encor la source de la vie.
» Ah ! Mon juste salaire était l'ignominie,
» Et non ces noms si doux et ces titres d'honneur !
» Mais allons ; ce jardin qui fit notre bonheur,
» Et l'objet aujourd'hui d'une ingrate culture,
» Attend que nos travaux y domtent la nature.
» Quel triste jour va suivre une nuit sans sommeil !
» Sans pitié pour nos maux, exacte à son réveil,

» L'aurore au char du jour vient ouvrir les barrières,
» Avant qu'un doux repos ait fermé nos paupières!
» Viens donc, et reprenons nos travaux suspendus :
» Cher époux, désormais je ne te quitte plus.
» Oui, ton œil près de toi me verra dès l'aurore,
» Au coucher du soleil tu me verras encore.
» Coulons en paix ici nos jours laborieux,
» Dieu nous permet de vivre en ces aimables lieux :
» Achetons leur bienfait, quelque soin qu'il nous coûte,
» Puisqu'il nous les laissa, Dieu nous aime sans doute.
» Des biens plus précieux manquent à leurs attraits :
» Mais n'allons pas aux maux ajouter les regrets. »
Ainsi, les yeux baissés, Ève tendre et soumise
Entretenait Adam : mais quelle est sa surprise
Quand le monde changé n'offre plus à son œil
Que des sujets de crainte et des marques de deuil!
L'aube naissante à peine a commencé d'éclore,
La nuit revient noircir les roses de l'aurore :
Un aigle tout à coup du haut d'un ciel brûlant
S'abat sur deux oiseaux au plumage brillant :
Le lion, qui déjà cherche en grondant sa proie,
Descend du haut des monts, et, rugissant de joie,
Poursuit deux jeunes faons qui, s'échappant soudain,
Se sauvent tout tremblans vers la porte d'Éden.
Adam les suit des yeux, et, troublé du présage,
A sa timide épouse adresse ce langage :
« Chère Ève, tu le vois, du céleste courroux,
» Quand l'Éternel se tait, tout parle autour de nous;
» Par des signes affreux le monde le proclame,
» Et le cri de la mort retentit dans mon ame.
» Ah! Sans doute Dieu craint qu'en une fausse paix
» L'homme n'espère vivre au gré de ses souhaits;
» En vain de notre mort il a retardé l'heure,
» Un jour notre berceau sera notre demeure.

» De la terre sortis, à la terre rendus,
» Voilà notre destin; mais ses coups suspendus
» Quand doivent-ils tomber? Vers le terme funeste
» Quel chemin nous prescrit sa volonté céleste?
» Quelle sera la vie? Et quand viendra la mort?
» Sous un nuage épais il cache notre sort:
» L'avenir est douteux, mais la mort est certaine;
» Oui, j'en prends à témoin ce double phénomène,
» Et ces hôtes tremblans de la terre et de l'air,
» Sur qui leurs ennemis fondaient comme l'éclair,
» Qui du même côté, dans leur frayeur subite,
» Tous deux, au même instant, précipitaient leur fuite:
» J'en atteste la nuit qui vient voiler le jour
» Avant qu'il ait rempli la moitié de son tour.
» Regarde à l'occident; la nuit resplendissante
» Égale d'un beau jour la pompe éblouissante,
» Et semble jusqu'à nous, sur un char radieux,
» Apporter lentement quelque envoyé des cieux. »
Il ne se trompait pas: de la céleste voûte
Le bataillon divin, dans sa brillante route,
Trace un sillon de flamme, et dans les airs porté
Sur la montagne sainte enfin s'est arrêté:
O combien ce spectacle eût eu pour toi de charmes,
Adam, si ton remords, ta honte et tes alarmes
N'eussent troublé ta vue! Un tableau moins pompeux
De Jacob autrefois vint éblouir les yeux,
Quand, descendant du ciel, la milice des anges
Dans toute sa splendeur déploya ses phalanges.

L'archange radieux au bataillon divin
Ordonne tout à coup d'investir le jardin.
Lui, perçant l'épaisseur de la forêt touffue,
Pour découvrir Adam il jette au loin la vue.
Adam le voit venir; saisi d'un saint effroi:

» A quelque grand message, Ève, prépare-toi,
» Dit-il ; de notre sort voici l'arrêt peut-être,
» Ou des ordres nouveaux de notre divin maître.
» De ce nuage d'or qui, de feux entouré,
» Déposa sur ce mont le bataillon sacré,
» Un seul guerrier vers nous avec pompe s'avance :
» Son port majestueux, sa noble contenance
» Marque un chef distingué des milices des cieux ;
» Vois : rien de menaçant n'est écrit dans ses yeux ;
» Mais il n'a point cet air, ces grâces attrayantes
» Dont Raphaël charmait nos ames confiantes.
» Je vais le recevoir avec le saint respect
» Que commande son rang, qu'imprime son aspect.
» Toi, demeure à l'écart.» Il achevait à peine,
Le messager divin, sous une forme humaine,
Descend de la montagne, et s'offrant à ses yeux,
Vient prononcer l'arrêt du monarque des cieux.
De son céleste éclat tempérant la lumière,
Il se montre, couvert d'une armure guerrière ;
Son air est d'un héros : il s'approche ; les vents
De son manteau de pourpre enflent les plis mouvans.
Moins riche se montrait cette pourpre si pure
Que du poisson de Tyr abreuvait la teinture,
Et ces riches habits qu'étalaient autrefois
Le faste des héros et le luxe des rois,
Quand, brillante d'éclat, de richesse et de gloire,
La paix s'embellissait des dons de la victoire,
Il s'avance avec grâce, et sa mâle beauté
Joint la fleur du jeune âge à la maturité.
Douze signes ornaient son baudrier céleste,
Où pend le fer terrible à Satan si funeste ;
De son glaive tranchant jaillit un feu divin ;
Enfin sa large lance étincelle en sa main.
Adam tombe à genoux : le séraphin s'arrête ;

Sans rendre le salut, sans incliner la tête,
Il garde de son rang toute la dignité.
« Tes vœux sont accueillis par la divinité,
» Lui dit-il; Dieu pouvait, par une mort soudaine,
» De ses droits violés vous infliger la peine,
» Mais le ciel indulgent veut bien la différer;
» Tu commis ton offense, il faut la réparer.
» Va par mille vertus racheter un seul crime,
» A ce prix il t'arrache à l'infernal abîme;
» Mais dans ce beau jardin tu n'habiteras plus.
» Pars; je t'apporte ici ses ordres absolus;
» Pars, va loin de ces lieux fertiliser la terre;
» Que ton travail lui livre une éternelle guerre:
» Dans son sein maternel Dieu plaça ton berceau;
» Qu'elle soit ta nourrice, et te garde un tombeau. »
Adam, à ce discours, d'épouvante frissonne;
Tout son sang s'est glacé, sa force l'abandonne.
Ève, non loin de là, cachée en un bosquet,
A de leur triste exil entendu le décret.
Soudain elle s'élance, et les cris qu'elle jette
A l'oreille d'Adam ont trahi sa retraite.
« O coup plus rigoureux que la perte du jour!
» C'en est donc fait! Il faut les quitter sans retour
» Ces beaux champs, ces beaux lieux où j'ai reçu la vie!
» Lieux charmans, que le ciel n'a pu voir sans envie!
» Hélas! Jusqu'à la mort dans ces réduits secrets
» J'ai cru pouvoir nourrir mes douloureux regrets!
» Je n'emporterai donc, ô terre fortunée,
» Que le remords cruel de t'avoir profanée!
» O vous, objets chéris de mes soins assidus,
» Adieu charmantes fleurs, vous ne me verrez plus
» Aux rayons du soleil présenter vos calices,
» Du printemps près de vous épier les prémices,
» A vos jeunes tribus assigner leurs cantons,

» Cultiver votre enfance et vous donner vos noms ?
» Quel autre soutiendra vos tiges languissantes ?
» Qui viendra vous verser des eaux rafraîchissantes ?
» Hélas ! Chaque matin je courais vous revoir,
» Je vous soignais le jour, vous visitais le soir ;
» Des eaux du paradis j'entretenais vos charmes,
» Et mes yeux maintenant vous arrosent de larmes !
» Adieu donc pour toujours ! Vous n'aurez plus ailleurs
» Ni les mêmes parfums ni les mêmes couleurs !
» Et toi, que je parais des plus riches guirlandes,
» Lit où l'hymen reçut de si douces offrandes,
» Il faut donc te quitter ! Dans quels tristes climats,
» Dans quels affreux déserts vont s'égarer mes pas ?
» Où retrouver les fruits de cette terre heureuse ?
» Quels mets remplaceront leur douceur savoureuse ?
» Adieu, riant Éden ! Plaisir trop court, adieu ! »
A ces accens plaintifs, le ministre de Dieu
Répond d'un ton sévère : » Ève, cesse tes plaintes ;
» D'un courroux mérité tu ressens les atteintes ;
» Tu dictas ton arrêt en violant ta foi ;
» Regrette moins des biens qui ne sont pas à toi ;
» Pars : Adam te suivra ; votre offense est commune ;
» Soyez joints par l'amour, comme par l'infortune.
» Partagés avec lui tes maux seront plus doux ;
» Ta patrie est partout où sera ton époux. »
Il dit ; Adam se calme, il revient à lui-même,
Et s'adresse en ces mots au ministre suprême :
« O toi, qui que tu sois, noble habitant des cieux !
» Tant d'éclat nous apprend ton titre glorieux ;
» Ah ! Qu'en exécutant ta charge rigoureuse
» Tu sais bien tempérer cette loi douloureuse !
» Sans un accent si doux, l'arrêt de notre sort
» Peut-être au même instant nous eût donné la mort !
» Eh ! Quel plus grand malheur pouvais-tu nous apprendre

» Que le fatal décret que nous venons d'entendre?
» O lamentable exil! Hélas! Nos yeux charmés
» A ces champs paternels étaient accoutumés :
» C'étaient nos derniers biens, nos délices dernières.
» Où fuir? Où promener nos jours et nos misères?
» Hors d'ici je ne vois que des déserts affreux :
» Ils nous sont étrangers, nous le sommes pour eux.
» Si je pouvais fléchir ce maître que j'adore,
» J'irais, je le prîrais, l'implorerais encore :
» Mais que pourraient mes vœux? Hélas! Il n'est plus temps!
» C'est opposer mon souffle au souffle des autans,
» Et, frappant vainement son oreille indignée,
» Ma prière vers moi reviendrait dédaignée.
» Eh bien je me soumets, j'obéis à mon Dieu;
» Mais ma plus grande peine, en quittant ce beau lieu,
» Ah! C'est d'être exilé de sa sainte présence.
» Du moins si je pouvais, pour charmer son absence,
» Revenir quelquefois dans ce séjour sacré!
» Partout où je l'ai vu je l'aurais adoré;
» Des œuvres de ses mains, des bienfaits de sa grâce,
» Partout mon œil avide eût recherché la trace.
» A mes jeunes enfans à mes côtés assis
» Je l'eusse encor rendu présent par mes récits.
» Sur ce mot, (rien n'en peut effacer la mémoire)
» O mes fils, leur dirais-je, il parut dans sa gloire;
» Parmi ces pins touffus nous ouîmes sa voix;
» Souvent il m'apparut dans l'ombre de ces bois;
» Au bord de cette source il reçut mon hommage.
» Des cailloux du ruisseau, des gazons du rivage,
» Je dresserais pour lui de rustiques autels :
» Mes mains y porteraient des tributs solennels;
» Et les plus belles fleurs, la myrrhe la plus pure,
» Offriraient leur encens au Dieu de la nature.
» Mais dans mon lieu d'exil, froids et sombres climats,

» Où trouver sa présence ? Où rencontrer ses pas ?
» Disgracié par lui, son courroux me renvoie.
» Que dis-je ? A mes chagrins se mêle quelque joie :
» Il pardonne, il diffère un trépas mérité ;
» Il me promet de vivre en ma postérité.
» Si son courroux punit, sa clémence fait grâce :
» De loin mon œil encor peut adorer sa trace,
» Et, dans ce monde obscur, du trône de mon roi
» Quelques rayons encor peuvent tomber sur moi. »
« Bannis, répond Michel, une peur qui l'offense ;
» Crois-tu qu'à ces jardins il borne sa présence ?
» Non son immensité remplit tout l'univers,
» Il commande sur l'onde, il règne dans les airs,
» Sur le globe terrestre étend sa main puissante,
» Par lui respire l'homme, et végète la plante ;
» Par lui de ce séjour l'empire t'est donné.
» Mais à ce cercle étroit crois-tu qu'il soit borné ?
» Peut-être ton Éden, capitale du monde,
» Eût été le berceau de ta race féconde ;
» Et tes yeux auraient vu mille peuples divers
» Venir t'y reconnaître au nom de l'univers,
» Adorer leur monarque et révérer leur père.
» Tu perds avec Éden cet avenir prospère ;
» Ton crime t'a ravi ce destins triomphans.
» Dans un monde moins pur, toi, tes fils, leurs enfans,
» Ensemble foulerez une terre moins belle ;
» Mais ton Dieu t'y suivra, te prendra sous son aile,
» Et favorisera ta faible humanité
» Des rayons consolans de sa divinité.
» Pour te convaincre mieux, pour dissiper ta crainte,
» Avant que sur mes pas tu quittes cette enceinte,
» Je veux te dévoiler, moi, l'envoyé des cieux,
» Quel destin attend l'homme et ses derniers neveux.
» De bonheur, d'infortune, incroyable mélange !

» Tu verras tour à tour le vice dans la fange,
» La vertu dans le ciel, le bien auprès du mal,
» Et l'empire céleste et l'empire infernal
» Tour à tour s'arrachant, se cédant la victoire.
» Si tous ces grands tableaux restent dans ta mémoire,
» Ces spectacles frappans de triomphe et de deuil
» Par un utile effroi contiendront ton orgueil,
» T'apprendront à souffrir, dans ta mâle sagesse,
» Les biens sans insolence et les maux sans faiblesse;
» Et, d'un sort inconstant suivant en paix le cours,
» Tu marcheras tranquille au terme de tes jours.
» Vois ce mont élevé, c'est là qu'il faut me suivre;
» Et, tandis qu'en ce lieu ton épouse se livre
» Au sommeil que mes mains ont versé sur ses yeux,
» Viens connaître le sort que t'apprêtent les cieux. »
« Je ne balance point, je te suis, sois mon guide,
» Lui répondit Adam; ma constance intrépide
» Déjà court au-devant des maux que je prévois;
» Quel qu'en soit le fardeau, j'en accepte le poids;
» Et, dans ces durs sentiers marchant avec courage,
» J'arriverai sans crainte au terme du voyage. »
Tous deux au même instant s'avancent vers les lieux
Où le vaste avenir va s'ouvrir à leurs yeux.
Au sommet du jardin est une vaste plaine,
D'où l'œil du monde entier possède le domaine,
C'est l'éternel séjour de la sérénité.
Moins fier de sa hauteur, moins brillant de clarté,
Était ce mont fameux où l'artisan du crime
Porta le fils de Dieu, quand du haut de sa cime
Il montrait à ses pieds les royaumes divers,
Et promettait le monde au Dieu de l'univers.
Ainsi les yeux d'Adam commandaient à l'espace.
Cependant aux tableaux que son regard embrasse,
Bientôt vont succéder des spectacles plus grands;

P 5

Mais il faut pour les voir des regards pénétrans.
L'archange raffermit sa débile paupière;
Et pour la délivrer d'une vapeur grossière,
Il y verse le suc des puissans végétaux,
Et du fleuve de vie y mêle encor les eaux.
Adam voit la lumière, une rapide flamme
Court ainsi que ses yeux illuminer son ame;
Mais de tant de clarté son œil est ébloui;
Sa force l'abandonne, il tombe évanoui;
L'ange lui tend la main, excite son courage,
L'anime, le relève, et lui tient ce langage :
« Regarde, Adam, et vois tous ses infortunés,
» Pour la faute d'un seul à jamais condamnés,
» Du crime paternel innocentes victimes :
» O que ce crime un jour doit enfanter de crimes! »
Adam regarde, et voit dans un champ spacieux,
Ici des moissonneurs l'essaim laborieux,
Là, des troupeaux parqués en des gras pâturages,
Et des bornes déjà marquant les héritages;
Au milieu s'élevait un autel de gazons;
Des épis jaunissans, prémices des moissons,
Amassés au hasard par un avare maître,
Sont jetés à regret sur un autel champêtre;
Par ses longues sueurs son champ fut fécondé,
Et de sueurs encor son front est inondé.
Un berger après lui, dans un maintien modeste,
Présentait en tribut à la faveur céleste
L'élite du troupeau : sur des rameaux brûlans
Sa main a déposé les intestins sanglans;
L'encens fume autour d'eux, les flammes dévorantes
Exhalent dans les airs des vapeurs odorantes :
Tout à coup l'éclair part, et, tombant sur l'autel,
Dit que son sacrifice est agréable au ciel.
Mais l'autre est moins heureux; dans sa jalouse rage,

Indigné que le ciel préfère un autre hommage,
Il s'arme d'une pierre; elle vole, et soudain
Du malheureux berger s'en va frapper le sein :
Le juste tombe, expire, immolé par l'envie,
Et son sang innocent s'échappe avec sa vie.
Adam, à cet aspect, a frémi de terreur :
« O mon guide, dit-il, quelle indigne fureur,
» Sans respect des autels et du Dieu qu'elle encense,
» Sous ses coups meurtriers fait tomber l'innocence ?
» Est-ce ainsi qu'aux vertus Dieu prête son appui ? »
Son guide lui répond non moins troublé que lui :
« Ces rivaux sont tes fils; mais que leur sort diffère !
» Le juste est immolé par son coupable frère;
» Sa jalouse fureur ne peut voir sans courroux
» Que Dieu sur son rival jette un regard plus doux.
» Mais de sa barbarie il portera la peine:
» Ce frère que tu vois, victime de sa haine,
» Couché dans la poussière et roulé dans son sang,
» Un jour saura que Dieu sait venger l'innocent. »
Alors Adam s'écrie: « O rage impitoyable !
» L'effet en est affreux, et la cause effroyable.
» Témoin infortuné d'un si funeste sort,
» Avant de la subir, j'ai donc connu la mort !
» Voilà par quel chemin, malheureux que nous sommes,
» A leur premier séjour reviendront tous les hommes !
» O mort horrible à voir! Combien plus à souffrir !
» Ah ! Qu'il est dur de vivre, et cruel de mourir ! »
L'ange alors lui répond : « Rappelle ton courage;
» De la première mort tu vois ici l'image;
» Ce spectacle sanglant fait frémir de terreur,
» Mais toujours le trépas n'inspire point l'horreur :
» A son triste séjour tout homme doit se rendre,
» Mais par divers chemins Dieu les y fait descendre;
» Ce qu'ont de plus affreux ces demeures de deuil,

» C'est leur funèbre entrée et leur lugubre seuil.
» Tous ont le même but, leur route est différente;
» L'un meurt, avant le temps, d'une mort violente;
» Dans les feux, dans les eaux plusieurs trouvent leur fin;
» Plusieurs vont expirer victimes de la faim:
» Combien plus expîront leur folle intempérance!
» De là des maux humains sort la famille immense;
» Ève en donna l'exemple, et ces maux triomphans
» En foule vont punir ses malheureux enfans.
» Viens, perce des douleurs l'asile lamentable;
» Vois des infirmités l'essaim épouvantable,
» Sous mille aspects hideux, en des murs dévorans,
» De l'haleine des morts infecter les mourans:
» C'est là, c'est dans ces lieux, leurs sinistres domaines,
» Que vont s'accumuler les souffrances humaines,
» La rage aux yeux hagards, le délire effréné,
» Le vertige troublant l'esprit désordonné,
» La colique tordant les entrailles souffrantes,
» Les ulcères rongeurs, les pierres déchirantes,
» Et la triste insomnie, au teint pâle, à l'œil creux,
» Et la mélancolie au regard langoureux;
» La toux, l'asthme essoufflé, dont la fréquente haleine
» Par élans redoublés entre et sort avec peine;
» Et l'enflure hydropique, et l'étique maigreur,
» Et des accès fiévreux la bouillante fureur;
» L'évanouissement, la langueur défaillante,
» Et la goutte épanchant son âcreté brûlante,
» Et du catarrhe affreux les funestes dépôts,
» Et la peste qui seule égale tous ces maux.
» Vois tous ces malheureux, en proie à leur ravage,
» Se tordre de douleur, et se rouler de rage.
» Que de cris! Que de pleurs! Que de gémissemens!
» Chaque sexe a ses maux, chaque âge a ses tourmens.
» Les angoisses, l'effroi, le désespoir farouche,

» Errent de lit en lit, volent de bouche en bouche ;
» L'horrible mort les suit ; le fantôme inhumain
» Suspend sur eux le dard qu'il balance en sa main,
» Et, cent fois invoqué comme un abri propice,
» En différant ses coups prolonge leur supplice.
» Hélas! En contemplant cet amas de douleurs,
» Quel barbare mortel ne répandrait des pleurs? »
Quoiqu'il soit né de Dieu, qu'il n'ait rien de la femme,
Adam à tant de maux sent succomber son ame :
Il gémit, il soupire, il regarde les cieux,
Et des torrens de pleurs s'échappent de ses yeux;
Enfin, donnant passage à sa voix douloureuse,
Il s'écrie: « O destin! O race malheureuse!
« Cessez, affreux tourmens! Mort, viens nous secourir!
» Vivre si malheureux, c'est trop long-temps mourir.
» Pourquoi, si de sa coupe il faut boire la lie,
» Nous donner ou plutôt nous imposer la vie?
» N'a-t-il donc réuni nos frêles élémens
» Que pour les séparer par l'excès des tourmens?
» S'il prévoyait les maux semés dans sa carrière,
» Ah! L'homme épouvanté s'enfuirait en arrière!
» O Dieu qui le créas, quels que soient ses forfaits,
» Devais-tu sur son front déshonorer tes traits?
» Lui qui vers son auteur lève un regard sublime,
» Ne l'as-tu donc paré que comme une victime? »
« Tu te trompes, Adam; non, répondit Michel,
» Tu n'as plus rien de lui; non, l'homme criminel,
» De son antique rang dégradé par sa chute,
» En s'éloignant de Dieu s'approcha de la brute.
» Le jour qu'il écouta son appétit grossier,
» Dieu de l'homme avili disparut tout entier.
» Non, non, ce n'est plus lui, ce n'est plus son image,
» Ce sont tes propres traits que la douleur outrage. »
« Eh bien, répond Adam, je me soumets au ciel;

» J'irai, je rentrerai dans le sein maternel:
» Mais pourquoi cette mort dont l'horreur me repousse?
» N'est-il donc point vers elle une route plus douce?
» Ne pouvait-on l'offrir sous des traits moins hideux? »
« Eh bien, dépouille-la de cet aspect affreux,
» Répond l'hôte divin; crains tout excès funeste,
» Conduis la tempérance à ta table modeste;
» Permets-lui de régler, dans ton sobre festin,
» Ta boisson et tes mets sur ta soif et ta faim.
» Tes jours seront plus longs, ta mort sera plus douce;
» Et quand l'heure viendra, sans douleur, sans secousse,
» Réclamé par la terre, et marqué par le ciel,
» Content, tu rentreras dans le sein maternel,
» Pareil à ce fruit mûr qui tombe dans l'automne,
» Ou qui, sans résistance, à la main s'abandonne.
» Ce temps est la vieillesse: alors seront flétris
» La fleur des jeunes ans et leur frais coloris;
» Ton corps s'affaiblira; de ses sillons arides
» Sur toi l'âge au front chauve imprimera les rides;
» Le plaisir glissera sur tes sens émoussés;
» Tout ton sang appauvri dans ses canaux glacés
» Ne s'humectera plus du baume de la vie;
» L'ame, l'ame elle-même, affaissée et flétrie,
» Perdra la douce joie et les jeunes désirs,
» L'avenir son espoir, le présent ses plaisirs. »

« C'en est fait, dit Adam; et puisque la nature
» Nous impose en naissant une charge si dure,
» Mon ame désormais de mes pénibles jours
» Ne veut éterniser ni prolonger le cours;
» Alléger, supporter le fardeau de la vie,
» La perdre sans regret, voilà ma seule envie. »
« Il ne faut, dit Michel, l'aimer ni la haïr;
» Le désespoir accable, et l'espoir peut trahir;

» Malheureux qui la craint, imprudent qui s'y livre.
» Tandis que tu vivras, souviens-toi de bien vivre,
» C'est assez ; laisse au ciel, arbitre de tes jours,
» Le soin de prolonger ou d'abréger leur cours.
» Un spectacle plus doux maintenant te rappelle. »
« Il dit ; et, remplaçant cette scène cruelle,
Un tableau plus riant vient charmer ses douleurs :
Il voit des pavillons de diverses couleurs ;
Autour d'eux, des brebis, des génisses superbes,
Broutaient nonchalamment l'émail fleuri des herbes ;
Ailleurs, remplissant l'air de sons harmonieux,
Résonnaient le haut-bois, le luth mélodieux.
Un mortel paraissait, qui, plus habile encore,
Laissait errer sa main sur le clavier sonore :
Un autre de la harpe interrogeant la voix,
Parcourt ses fils légers de ses rapides doigts ;
Il presse, il raleutit ses mesures savantes,
Remonte, redescend, et de ses mains brillantes
Variant, nuançant, entrelaçant les tons,
Forme, sans les confondre, un dédale de sons.
Ailleurs, le feu mugit dans la forge brûlante,
Le marteau retentit sur l'enclume pesante,
Et d'un noir forgeron l'infatigable main
Domte le fer rebelle, et façonne l'airain,
Soit que, dans les vallons, sur le haut des montagnes,
Dévorant les forêts, ornement des campagnes,
Le feu les ait fondus, et des ses noirs canaux,
Par la bouche d'un autre ait vomi ces métaux,
Soit que, précipitant ses ondes souterraines,
Un torrent ait lancé leur masse dans les plaines,
Du liquide métal, dans des creux préparés,
Coulent à gros bouillons les ruisseaux épurés ;
L'ouvrier a formé de leur lave durcie
Le tranchant de la hache et la dent de la scie ;

Le reste, façonné par un art tout nouveau,
Est forgé dans les feux, sculpté par le ciseau.
Alors de la montagne une race plus belle
Descend dans les vallons; ces hommes pleins de zèle
Partout des arts sacrés vont répandre le feu,
Et l'amour des humains, et le culte de Dieu.
Adam les suit de l'œil, quand de leurs riches tentes
Sortent mille beautés de jeunesse éclatantes;
Leurs légers vêtemens brillent de pourpre et d'or,
Et leurs jeunes attraits les parent mieux encor.
Elles dansaient en chœur, chantaient, touchaient la lyre.
Ravis à leur aspect, ces sages qu'on admire,
Le désir dans le cœur, le feu dans les regards,
Ont oublié les cieux, la nature et les arts.
Soudain chacun choisit la beauté qui l'enflamme,
Chacun au doux plaisir abandonne son ame
Jusqu'à l'heure où du soir brille l'astre amoureux.
De leur rapide hymen l'amour hâte les nœuds;
L'hymen déifié dans ces âges antiques
Pour la première fois entendit des cantiques;
Des banquets sont dressés; la flûte, le hautbois,
Et le bruit de la danse, et le concert des voix,
Des époux fortunés célèbrent les conquêtes;
Chaque couple est heureux, chaque tente a ses fêtes.

En voyant leur plaisir, leurs folâtres ardeurs,
Ces danses, ces banquets, ces festons et ces fleurs,
(Des molles voluptés que ne peuvent les charmes!)
Adam sent tout à coup dissiper ses alarmes.
« O toi par qui j'ai lu dans les secrets des cieux,
» Par quels rians tableaux tu consoles mes yeux!
» Ah! Mon cœur, dit Adam, se rouvre à l'espérance!
» Tu ne m'avais montré que terreur, que vengeance,
» Le trépas, la douleur plus horrible que lui;

» Mais enfin à mes yeux un jour plus doux a lui,
» Et du bonheur perdu je retrouve l'image. »
Le Séraphin l'arrête, et lui tient ce langage :
« O toi, sans ton péché, de ce Dieu qui t'a fait
» Le chef-d'œuvre sublime et le brillant portrait,
» Crains à ces faux dehors de te laisser séduire :
» Ces asiles si doux de l'amoureux délire,
» Des chants harmonieux, des molles voluptés,
» Par le vice et le crime ils seront habités ;
» Là, doivent naître un jour des mortels sanguinaires
» Qui souilleront leur main du meurtre de leurs frères.
» Les beaux arts, il est vrai, délices des humains,
» Seront l'ouvrage heureux de leurs savantes mains ;
» Mais de leur fol orgueil l'aveugle ingratitude
» Des dons brillans du ciel rendra grâce à l'étude,
» Et, craignant d'un bienfait l'humiliant aveu,
» Saura tout, excepté ce qu'elle doit à Dieu.
» La beauté cependant distinguera leur race ;
» Ces femmes que tu vois si brillantes de grâce,
» Dont les amis de Dieu font leurs divinités,
» Dédaignant de l'hymen les chastes voluptés,
» Au bonheur domestique, à ses paisibles scènes,
» Préfèreront l'éclat des vanités mondaines ;
» Pour elles embrâsés d'un impudique feu,
» Ces sages honorés du nom d'hommes de Dieu
» A leurs trompeurs attraits immoleront leur gloire ;
» Mais que de maux suivront cette indigne victoire ! »
Il dit ; Adam gémit, et pleure amèrement,
Replongé dans ses maux, le plaisir d'un moment.
« O honte ! Disait-il, par quelle erreur funeste
» L'ami de la vertu de son sentier céleste
» Détourne-t-il ses pas, lui qu'elle a su charmer ?
» Peut-on l'avoir connue, et ne la plus aimer ?
» Ah ! La femme a goûté le fruit illégitime,

» Hélas! Et tous les maux sont sortis de son crime ! »
« Cesse de l'accuser, répond l'hôte du ciel,
» L'homme indocile et faible est-il moins criminel ?
» Non; aux lois de son maître il dut être fidèle ;
» Il se fit malheureux en devenant rebelle.
» Regarde maintenant un spectacle nouveau. »
Adam se tourne, et voit dans un mouvant tableau
Le domaine des rois, leurs campagnes fertiles,
La hauteur de leurs tours, la pompe de leurs villes ;
Des princes, des héros, par la fureur armés ;
Leur taille est gigantesque, leurs yeux sont enflammés.
Les uns lancent des traits ; de leur coursier farouche
D'autres guident la fougue et gourmandent la bouche ;
Cavaliers, fantassins, s'élancent au combat ;
Là, lutte corps à corps soldat contre soldat ;
Ici, des rangs pressés la file se déploie.
Cependant des guerriers pleins d'une horrible joie
En triomphe amenaient des superbes taureaux,
Des timides brebis, et leurs jeunes agneaux
Qui, ravis par la force aux campagnes fleuries,
Se plaignaient, en bêlant, de quitter leurs prairies.
Les bergers en fuyant jettent des cris affreux ;
On vole à leurs secours ; les deux partis entr'eux
Engagent la mêlée ; on attaque, on repousse ;
Ces prés, dont les troupeaux foulaient en paix la mousse,
Se couvrent de débris, de corps ensanglantés,
Et n'offrent qu'un désert aux yeux épouvantés.
Un siége affreux succède à l'horreur des batailles ;
Les uns, l'échelle en main, menacent les murailles ;
D'autres vont, s'avançant par des chemins obscurs,
Et du bélier tonnant d'autres battent les murs.
L'assiégé se défend, fait pleuvoir sur leur tête
De pierres et de traits une horrible tempête,
Et du haut des remparts un torrent sulfureux

Inonde l'ennemi d'un déluge de feux ;
Des deux côtés la mort, des deux côtés la rage.
Cependant des hérauts graves, blanchis par l'âge,
Aux portes de la ville, un sceptre dans la main,
S'assemblent en conseil ; un belliqueux essaim
Se joint à ces vieillards ; on parle, on délibère,
Quant tout à coup rugit la fureur populaire.
Un sage alors paraît, dont la maturité
A passé son printemps, et touche à son été.
Il leur parle de lois, d'ordre, d'obéissance,
D'un Dieu vengeur du crime, appui de l'innocence :
Chacun, jeune et veillard, l'écoute avec dédain ;
Contre lui la fureur armait déjà leur main,
Lorsque, pour l'enlever à leur aveugle rage,
La faveur du Très-Haut fait descendre un nuage.
Adam, à cet aspect, gémit, verse des pleurs.
« Quels sont donc ces mortels enivrés de fureurs ?
» Le trépas en tous lieux suit leurs drapeaux sinistres ;
» De la destruction sont-ils donc les ministres ?
» Quels monstres sont cachés sous un visage humain ?
» Eh quoi ! L'homme de l'homme est le lâche assassin !
» Le frère égorge un frère ! O crime ! O barbarie !
» Mais quel est ce mortel sauvé de leur furie ? »
L'ange alors lui répond : « Tu sais quels tristes nœuds
« Ont joint un peuple impie à des mortels pieux,
» Le mal avec le bien ; la discorde fatale
» Est le fruit monstrueux de leur chaîne inégale.
» De leur hymen sont nés de barbares mortels,
» L'un de l'autre en naissant ennemis criminels.
» C'est de là que nacquit la Victoire sanglante,
» L'affreuse Ambition, et les maux qu'elle enfante ;
» La fureur à son char enchaînant le malheur,
» La rage s'honorant du beau nom de valeur.
» Les voilà ces vainqueurs si chers à la mémoire,

» Dont le père à son fils racontera la gloire,
» Ces grands triomphateurs, ces célèbres héros
» Protecteurs des humains, ou plutôt leurs bourreaux;
» Ces dieux, enfans des dieux, objets d'un fol hommage,
» Consacrés par le meurtre, et grands par le ravage,
» Jusqu'à ce que leurs noms cruellement fameux
» Dans la nuit du tombeau soient replongés comme eux.
» Ce sage, l'un des fils de ta septième race,
» Qu'assiégeait une vile et folle populace,
» Était ami de l'ordre; et seul juste entre tous,
» Lui seul il opposait à leurs flots en courroux
» Les lois, l'ordre, et ce Dieu dont l'équité profonde
» Un jour, du haut des cieux, viendra juger le monde:
» Aussi Dieu, tu l'as vu, propice à l'homme pur,
» L'a couvert à tes yeux d'un nuage d'azûr,
» Et des coursiers ailés l'ont porté dans son temple,
» Où sans cesse présent, sans cesse il le contemple,
» Et vainqueur du tombeau, triomphant du destin,
» Dans une coupe d'or boit des plaisirs sans fin.
» Tu vois quel prix le ciel réserve à l'innocence;
» Du crime maintenant apprends la récompense. »
Alors une autre scène est ouverte à ses yeux,
La douce paix revient; de ses cris furieux
La guerre au front d'airain, à la voix de tonnerre,
A cessé tout à coup d'épouvanter la terre.
Partout règnent les jeux, les danses et les ris;
La débauche insensée enflamme leurs esprits;
Le plaisir effréné, la passion brutale,
Offrent de toutes parts des scènes de scandale:
De l'hymen au basard les gages sont donnés;
L'ivresse irrite encor leurs sens désordonnés;
Le désir sur sa proie arrête un œil avide,
L'emportement choisit, et le moment décide;
L'adultère en courant forme des nœuds nouveaux,

Bientôt tous ces amans deviennent des rivaux.
Alors vient un vieillard qui, d'une voix austère,
Accuse la fureur, gourmande l'adultère:
De leur lâche licence il a vu les excès,
Et leur triomphe obscène, et leurs impurs banquets;
Il leur montre le ciel prêt à les mettre en poudre,
Et sur leur front coupable il fait gronder la foudre.
Vains efforts! Il les livre à leurs affreux destins,
Gagne un antique mont ombragé de vieux pins:
Et d'une arche flottante ordonnant la structure,
Il prescrit sa largeur, sa hauteur, sa figure.
L'arche à sa voix s'élève, et dans ses flancs pressés
A reçu des saisons les tributs amassés;
Par couple réunis dans son enceinte heureuse
Des animaux divers la famille nombreuse
Tout à coup, au signal de ce mortel chéri,
Contre les flots vengeurs vient chercher un abri.
Le vieillard à son tour, ses enfans, leurs épouses,
Viennent prendre leur place. Au choc des eaux jalouses,
Dieu même a mis un frein. Tout à coup les autans
Vont poussant devant eux les nuages flottans;
De moment en moment leurs noirs amas s'augmentent,
De leurs sombres vapeurs les monts les alimentent.
Le soleil s'est voilé, l'ombre croît, le jour fuit;
Tout le ciel embrâsé n'est qu'une immense nuit:
Il s'ouvre; et, s'échappant de ses voûtes profondes,
Tous les torrens des airs précipitent leurs ondes:
Les vallons sont comblés, et les monts sont couverts;
La nef en bondissant s'élève dans les airs,
La mer en vain l'assiége, et le vent la tourmente;
Elle vogue, elle insulte à la vague écumante;
Tout s'abîme à l'entour, les nuages errans
Versent fleuve sur fleuve, et torrens sur torrens:

Tout n'est plus qu'une mer, une mer sans rivage,
Où des rois habitaient flotte un monstre sauvage.
En foule amoncelant dans le même cercueil
Les hommes, leurs trésors, leurs projets, leur orgueil,
L'onde, attendant le feu, purge un monde profane.
La cité, le hameau, le palais, la cabane,
L'homme, les animaux, par les vagues surpris,
L'abîme engloutit tout; et, dans ces grands débris,
Seul protégé du ciel, seul triomphant de l'onde,
Un frêle esquif contient l'espérance du monde.
 En voyant ce désastre et ce fléau vengeur,
O père des humains, quelle fut ta douleur!
Que dis-tu quand tu vis ta race anéantie,
La nature en ruine, et la terre engloutie?
A cet affreux aspect, ton cœur frémit d'effroi;
Tous les malheurs des tiens semblent peser sur toi;
Et, portant dans ton cœur la plus noire tempête,
Ce déluge de maux tombe entier sur ta tête.
Son guide toutefois, par des mots consolans,
S'empresse d'adoucir ces tableaux désolans;
Il l'exhorte, il lui tend une main secourable,
S'il reste des secours pour son sort déplorable.
Adam tremble, gémit, et s'écrie en ces mots:
« Oh! Pourquoi me montrer ce long tissu de maux?
» Dieu! Que ne laissais-tu dans une nuit obscure
» De moi, de mes enfans, la ruine future?
» N'avais-je pas assez de mon propre malheur?
» Sort affreux, qui, toujours présent à ma douleur,
» Rends mes jours si cruels, mon sommeil si pénible!
» Et voilà maintenant, ô perspective horrible!
» Que, souffrant pour les miens les maux que je prévoi,
» Des siècles de tourmens s'en vont peser sur moi!
» Vois quelle est ma douleur, Dieu juste que j'implore!
» Je pleure des malheurs qui ne sont pas encore.

» Pourquoi prévoir, hélas! Des maux qu'on ne peut fuir?
» Deviner ses douleurs, c'est déjà les sentir :
» Où l'espoir est perdu la prévoyance est vaine.
» Que dis-je? En ce tombeau de la nature humaine,
» A qui puis-je adresser mon impuissante voix?
» Peut-être sous les eaux tout périt à la fois;
» Ou, si quelqu'un des miens survit à ce naufrage,
» Il va de roc en roc, sur quelque mont sauvage,
» Poursuivi par l'effroi, dévoré par la faim,
» Par un affreux trépas terminer son destin.
» Hélas! J'avais pensé que, lorsqu'enfin la guerre
» Aurait éteint ses feux et calmé son tonnerre,
» L'homme chérirait l'homme, et d'une longue paix
» Pourrait en cheveux blancs recueillir les bienfaits.
» Que je suis détrompé de mon erreur profonde!
» Voilà que la paix même ensanglante le monde,
» Et déjà de la guerre égale les fléaux.
» O mon guide! Apprends-moi la source de ces maux,
» Et si de tous les miens la race est condamnée. »

« De l'homme, répond-il, apprends la destinée.
» Ces mortels, de plaisirs et de luxe enivrés,
» Naguère, dans les camps, de carnage altérés,
» Tu les vis affronter et le fer et les flammes;
» Mais l'honneur véritable était loin de leurs ames.
» Vainqueurs, comblés de gloire et de meurtres souillés,
» Emportant les débris des vaincus dépouillés,
» Bientôt tu vis tomber leur orgueilleuse ivresse
» Du char de la victoire au lit de la mollesse;
» Les loisirs ont produit les troubles, les forfaits,
» Et la discorde éclate au milieu de la paix.
» Abandonnés de Dieu, dans un lâche esclavage
» Les vaincus ont perdu leurs mœurs et leur courage :
» Leur orgueil indolent, sous des tyrans pervers,

» Parmi de faux plaisirs, dormira dans les fers :
» Car l'excès du bonheur corrompra la sagesse,
» Et le luxe insolent naîtra de la richesse.
» Alors l'homme avili, de vices infecté,
» Oublîra Dieu, les lois, les devoirs, l'équité;
» Quand tout à coup, au sein de cette nuit profonde,
» Un fils de la lumière, apparaissant au monde,
» Fera la guerre au vice, instruira l'univers,
» Et seul marchera pur au milieu des pervers.
» Ferme dans sa carrière, il foule aux pieds la haine,
» La honte, les tourmens, les plaisirs et la peine;
» Il fait rougir le crime, il éclaire l'erreur,
» Jette au cœur de l'impie une sainte terreur,
» Montre à tous la justice, et cette étroite voie
» Où marchent la vertu, l'innocence et la joie.
» On l'insulte, on l'écoute avec un ris moqueur.
» Mais Dieu, dont le regard lit au fond de son cœur,
» Vengera ces mépris : par son ordre suprême,
» Une arche enfermera ses enfans et lui-même;
» Et quand, pour repeupler un meilleur univers,
» Lui, les siens, et le choix des animaux divers,
» Se seront retirés dans l'arche protectrice,
» Alors, d'un Dieu vengeur exerçant la justice,
» Ces vastes réservoirs, cataractes des cieux,
» Verseront jour et nuit leurs torrens pluvieux.
» Éden même aura part à cet affreux ravage :
» Adieu le mont divin, et le sacré bocage!
» Son fleuve, s'élançant dans les champs inondés,
» Ravagera les lieux qu'il avait fécondés;
» Au lieu des bois, des fleurs qui paraient cet asile,
» Les flots en s'éloignant ne laisseront qu'une île
» Triste, inculte et déserte; et les monstres des eaux
» De ses bords sans honneur fouleront les roseaux.

« Mais contemple, il est temps, de plus douces images. »
Adam regarde, et voit s'apaiser les orages;
Les vents changent; les flots, déjà moins furieux,
S'abaissant lentement, redescendent des cieux.
Les nuages ont fui devant le froid Borée,
Dans un lit plus étroit la mer s'est resserrée;
La vague s'aplanit, et l'humide séjour,
Comme un vaste miroir, renvoie au loin le jour;
Le soleil à longs traits boit les eaux qu'il attire,
L'onde silencieuse à pas lents se retire;
La terre dans son sein rappelle ses ruisseaux,
Et les torrens des cieux ont suspendu leurs eaux.
Tout se tait; le vaisseau, long-temps jouet de l'onde,
Enfin vient d'arrêter sa course vagabonde,
Et, tel qu'un roc, debout sûr les hauteurs d'Athos,
Demeure suspendu sur la pointe des flots.
Cependant, par degrés, de l'orageux abîme,
Les bois lèvent leur front, les montagnes leur cime:
Pareils à ces écueils élevés sur les mers,
Leurs flancs sont sous les eaux, leur tête est dans les airs;
Et les derniers torrens, précipitant leur onde,
Tombent dans l'Océan, qui recule et qui gronde.

Hors de l'arche bientôt le corbeau prend l'essor;
Après lui, messager plus diligent encor,
Le pigeon part, va, vient, cherche dans la nature,
Pour reposer son vol, un reste de verdure,
Repart, gagne en volant le toit hospitalier,
Et porte dans son bec un rameau d'olivier,
Du retour de la paix témoignage fidèle.
La terre sort des eaux; la flottante nacelle
Lui rend l'heureux vieillard, et ceux qu'il a sauvés.
Les mains et les regards vers le ciel élevés,
Il rend grâce au Très-haut; alors un beau nuage

De la faveur des cieux annonce un nouveau gage.
Humide encor de pluie, aux rayons du soleil,
D'une triple couleur il peint son arc vermeil.
À l'éclat radieux que son cintre déploie,
L'heureux Adam respire, et tressaille de joie.
« J'en crois le ciel, dit-il; non, nous ne mourrons pas;
» L'homme et ces animaux échappés du trépas
» Repeupleront la terre; ils vivront, et ta grâce
» Jusqu'à la fin des temps perpétûra leur race.
» Par un Dieu juste et bon le monde est éprouvé :
» Les méchans ont péri, mais un sage est sauvé.
» Il désarma le ciel; oui, sa race féconde
» Va consoler la terre, et réparer le monde.
» Mais que peut annoncer cet arc éblouissant
» Où brille la splendeur de l'être tout-puissant?
» Il en a la douceur et la magnificence;
» Son cercle, qui des cieux parcourt la voûte immense,
» Ne nous apprend-il pas que par lui l'Éternel
» A renfermé les eaux dans les sources du ciel? »

« Tu ne te trompes pas, répond l'esprit céleste :
» Dieu d'un courroux mourant dépouille enfin le reste.
» Dieu regarda la terre; il vit du haut des cieux
» Régner insolemment le vice audacieux :
» Son cœur se repentit, il brisa son ouvrage;
» Il punit les pervers, mais il protége un sage,
» Et, déposant pour lui son tonnerre irrité,
» Lui permet de revivre en sa postérité.
» Non, les torrens des cieux et les eaux de la terre
» Au monde renaissant ne feront plus la guerre;
» Lui-même l'a promis. Alors que dans les cieux
» Cet arc aux trois couleurs viendra luire à tes yeux,
» Que ce lien brillant à ton esprit rappelle
» De la terre et du ciel l'alliance nouvelle.

» La lumière et le jour, les ans et les saisons,
» Le temps de la semence et celui des moissons,
» Tous les astres des cieux suivront en paix leur course,
» Jusqu'à l'heure où le feu, s'échappant de sa source,
» Dévorera le monde. Alors de son tombeau
» Ton Dieu fera sortir un univers plus beau,
» Des cieux plus épurés, une terre nouvelle,
» Et d'un peuple d'élus la demeure éternelle. »

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

ARGUMENT.

MICHEL *expose dans une narration ce qui suit le déluge. Abraham lui donne occasion d'expliquer quelle sera la race de la femme, suivant la promesse qui avait été faite dans le jugement prononcé par le fils de Dieu; son incarnation, sa mort, sa résurrection, son ascension, l'état de l'église jusqu'à son second avènement. Adam, consolé, remercie l'archange, descend de la montagne avec Michel. Il éveille Ève qui avait dormi pendant tout ce temps, mais dont l'esprit avait été calmé par des songes favorables. Michel les prend tous deux par la main, et les conduit hors du paradis. On voit l'épée flamboyante derrière eux, et les chérubins placés dans le jardin, pour en garder les avenues.*

PARADIS PERDU,

POËME.

LIVRE DOUZIÈME.

Ainsi qu'un voyageur, avec l'astre des jours,
S'arrête et se repose au milieu de son cours,
Tel de son entretien le messager céleste
Achève une partie, et diffère le reste;
Enfin il le reprend, et poursuit en ces mots:
« Des mains de l'Éternel tu vis un monde éclos,
« Tu le vis submergé; de son antique race
» De nouveaux habitans ont occupé la place:
» Mais tu n'as pas tout vu; les prodiges des cieux,
» Offerts à tes regards, ont affaibli tes yeux.
» Je vais donc en récit t'achever cette histoire;
» Écoute, et pour jamais gardes-en la mémoire.
» Tant que de l'univers les citoyens nouveaux,
» Errant en petit nombre à travers des tombeaux,
» Virent l'affreux débris de ce monde en ruines,
» L'homme, encore effrayé des vengeances divines,
» Respecta l'Éternel; ses enfans plus nombreux,
» Et d'un terrain fécond cultivateurs heureux,
» Recueillirent en paix des moissons abondantes;
» La vigne se courba sous ses grappes pendantes;
» L'olivier sous sa charge abaissa ses rameaux:
» L'élite de leurs fruits, le choix de leurs troupeaux,
» De leurs libations les pieuses offrandes,
» Les autels par leurs mains enlacés de guirlandes,

» Présentaient leur hommage au maître des saisons,
» Et d'un Dieu paternel sollicitaient les dons.
» Tous, classés par tribus, cultivaient la sagesse;
» Leurs plaisirs étaient purs, leurs banquets sans ivresse;
» L'asile paternel fut le berceau des lois;
» Les fils étaient sujets, les pères étaient rois.
» Mais bientôt tout changea; sous son joug tyrannique
» Un despote opprima la fortune publique,
» Brisa le frein des lois, bannit la liberté,
» Et le bonheur s'enfuit avec l'égalité.
» Ce roi fut un chasseur, et sa barbare joie
» Se fit un jeu du meurtre, et de l'homme une proie;
» Commanda par la force, et, le fer à la main,
» Fonda sur le massacre un pouvoir inhumain.
» Sa folle vanité brave l'Être suprême,
» Ou plutôt le tyran se croit un dieu lui-même:
» Il accuse l'orgueil et la rebellion,
» Et de l'orgueil rebelle il tirera son nom.
» Des campagnes d'Éden sa marche triomphale
» Atteindra dans son cours la rive occidentale.
» Là, se présente un gouffre où d'un bitume ardent
» En bouillons enflammés roule un fleuve abondant.
» Là, d'une tour superbe il puise la matière;
» Il veut que, dans les airs portant sa cime altière,
» L'arène cimentée, ouvrage audacieux,
» De sa masse insolente aille outrager les cieux,
» Étonne au loin le monde, et, garant de sa gloire,
» Annonce sa puissance, et garde sa mémoire.
» Qu'importe quel moyen éternise son nom?
» Qu'il vive, c'est assez. De son ambition
» Tels étaient les projets: mais cet être invisible
» Qui, cachant aux regards sa majesté terrible,
» Vient, sans être aperçu, visiter les humains,
» A vu du haut des cieux ses superbes desseins;

» Il vient; il n'attend pas que la tour commencée
» Aille insulter les airs de sa masse insensée ;
» Il se rit en passant de ses faibles rivaux,
» Et trouble leurs discours, pour troubler leurs travaux.
» Tous, oubliant déjà leur langue maternelle,
» Se parlent l'un à l'autre une langue nouvelle ;
» Les murmures confus de leurs rauques accens
» Font, pour être entendus, des efforts impuissans ;
» A des sons inconnus des sons nouveaux répondent ;
» Leurs signes, leurs projets, leurs travaux se confondent.
» Tous s'expriment ensemble, aucuns ne sont compris ;
» La discorde des voix divise les esprits ;
» Les cœurs sont furieux, l'oreille est étonnée,
» Et l'orgueilleuse tour demeure abandonnée.
» Tout le ciel applaudit, et la confusion
» A la tour gigantesque a donné son vieux nom. »
Alors Adam sentit les entrailles d'un père :
« O barbare oppresseur! O tyran sanguinaire!
» Eh quoi! S'écria-t-il, un despote inhumain
» Ose courber mes fils sous un sceptre d'airain!
» D'où lui viennent ses droits? Dieu met sous notre empire
» Les oiseaux, les poissons, et tout ce qui respire ;
» L'homme de son égal ne reçoit pas la loi ;
» Il commande à la terre, et Dieu seul est son roi.
» Mais d'un transport fougueux l'orgueil insatiable
» Ne se contente pas d'opprimer son semblable ;
» Il insulte à son Dieu. Ses superbes travaux,
» Des célestes palais ambitieux rivaux,
» S'élancent dans la nue, et, dédaignant la terre,
» Vont jusque dans les cieux affronter son tonnerre. »
« Oui, dit l'ange, tu dois abhorrer l'oppresseur
» Qui de l'aimable paix vient troubler la douceur,
» Et ravit aux humains leur liberté première ;
» Mais lorsque, de tes sens suivant l'erreur grossière,

» Tu te montras rebelle à la divinité,
» Toi-même tu perdis l'auguste liberté,
» Fille de la raison, sa compagne fidèle,
» Qui s'allume à sa flamme, et s'éteint avec elle.
» Tant qu'il suit sa lumière et lui laisse ses droits,
» L'homme est roi de lui-même, et seul se fait des lois;
» Mais quand ses passions règnent en souveraines,
» Dieu permet aux tyrans de lui donner des chaînes:
» De là les oppresseurs; ainsi l'homme abattu
» Voit naître l'esclavage où périt la vertu,
» Et par de longs malheurs son attentat s'expie.
» En veux-tu des témoins? Vois ce mortel impie,
» Enfant dénaturé du vertueux vieillard
» Sauvé sur cette nef, chef-d'œuvre de son art:
» Il insulte son père; et lui, toute sa race,
» Sont à jamais punis pour prix de son audace;
» Esclave d'un esclave il languit dans les fers.
» Ainsi, dégénérant de l'antique univers,
» De coupables aïeux race plus criminelle,
» Les hommes lasseront la justice éternelle,
» Et leur Dieu, les livrant à leurs penchans honteux,
» Loin de ces fils ingrats détournera les yeux.
» Il se choisit un peuple, objet de sa tendresse,
» Heureux enfant d'un juste, ami de la sagesse.
» Au-delà de l'Euphrate, à ses dieux impuissans
» Lui-même offrait, hélas! Un idolâtre encens.
» Pour dissiper la nuit où son erreur le plonge,
» Le Très-haut a daigné l'avertir par un songe.
» Homme pur, mais trompé, lui dit-il, lève-toi,
» Laisse là tes parens, tes faux dieux, et suis-moi
» Sur des bords étrangers où Dieu te fera père
» D'une race à son cœur éternellement chère.
» Il se lève, il se fie à ce guide divin:
» Je vois d'ici son Dieu le mener par la main;

» Oui, je le vois, il fuit ses parens, sa patrie,
» Et les objets honteux de son idolâtrie ;
» Chanaan le reçoit ; je vois ses pavillons
» Dans les champs de Sichem, près de tes beaux vallons,
» O fortuné Moreh ! Là, son Dieu renouvelle
» Des biens qu'il lui promit l'assurance fidèle ;
» Lui montre ces beaux lieux que ses fils triomphans
» Doivent peupler un jour d'innombrables enfans ;
» Hemath qui vers le nord se présente à ta vue,
» Au midi le désert bornent leur étendue ;
» A ces lieux fortunés je vais donner leurs noms.
» Dès mers où du soleil s'éteignent les rayons,
» Jusqu'aux plaines d'Hermon du côté de l'aurore,
» Ces états, à mes yeux, se prolongent encore.
» Vois ; Hermon est ici ; de ce côté les mers ;
» Plus loin le mont Carmel s'élève dans les airs,
» Le fortuné Carmel, où commençant sa course,
» Ton fleuve, heureux Jourdain, sort de sa double source,
» Baigne une riche plaine, et, dans son cours riant,
» Présente une barrière aux peuples d'orient.
» Ils atteindront Senir, dont les longues montagnes
» Vont de leur chaîne immense embrasser les campagnes.
» Là, (pèse bien ces mots du Dieu de vérité)
» Dieu bénira le monde en ta postérité.
» Le grand libérateur un jour sortira d'elle ;
» Lui qui, vengeant le ciel et la race mortelle,
» Foulera le serpent d'un pied victorieux.
» Mais Dieu te voile encor ces faits mystérieux.
» Abraham, c'est le chef de ces tribus sacrées,
» Établit son empire en ces belles contrées ;
» Son nom et ses vertus sont à jamais bénis.
» Aïeul et père heureux, son fils, son petit-fils,
» Par leur foi, leur sagesse, honorant sa mémoire,
» Ainsi que ses vertus égaleront sa gloire.

» Son heureux petit-fils comptera douze enfans.
» De Chanaan un jour il quittera les champs;
» Habitera l'Égypte, où le Nil qui l'inonde
» Répand l'heureux tribut de sa fange féconde.
» Vois ce fleuve pompeux qui court par sept canaux
» Au sein des vastes mers précipiter ses eaux;
» Tandis qu'ailleurs la faim exerce ses ravages,
» Il trouve un doux abri sur ces heureux rivages.
» Là, l'appelle son fils qu'un honorable choix
» Porta de sa prison dans les palais des rois;
» Établie avec lui sur cette terre heureuse,
» Sa race chaque jour y devient plus nombreuse.
» Du monarque nouveau les soupçons inquiets
» N'ont pas vu sans chagrin ses rapides progrès;
» Il écoute l'envie, et, poussé par la crainte,
» Il viole dans eux l'hospitalité sainte,
» Les charge de travaux, proscrit les nouveau-nés,
» Par leur sexe en naissant à mourir condamnés.
» Alors dans sa bonté Dieu suscite deux frères;
» Par eux il veut enfin terminer leurs misères;
» Et chargés des trésors de vingt peuples soumis,
» Ils marchent vers les lieux qui leur furent promis.
» Mais, avant leur départ, Dieu d'un prince idolâtre
» A tenté de fléchir l'orgueil opiniâtre;
» Par ses ambassadeurs le ciel lui parle en vain,
» Son cœur reste endurci. Dieu commande, et soudain
» L'onde se change en sang; de moucherons sans nombre
» Dans les airs obscurcis vole un nuage sombre;
» D'immondes animaux pullulent sous leurs toits;
» Le vil crapaud croasse à la table des rois;
» Et jusque sous la pourpre une vermine impure
» Fait de l'orgueil puni la honte et la torture.
» De ces races sans nombre un jour finit le sort,
» Mais en perdant la vie elles donnent la mort:

» L'air se corrompt, des eaux la source s'empoisonne;
» Dans la ville, au hameau, la peste au loin moissonne;
» Le mal croît dans sa course, il immole au hasard
» Le vulgaire, les grands, l'enfant et le vieillard,
» Infecte les humeurs, couvre les chairs fétides
» D'ulcères dévorans et de tumeurs livides;
» Des hommes, des troupeaux amoncèle les corps,
» Et d'un cadavre seul enfante mille morts.
» La faim la suit de près; et le vent et la grêle
» Dans les champs dévastés ont volé devant elle;
» Et d'insectes ailés un nuage vivant
» Achève de ronger ce qu'épargna le vent.
» De feuillages, de fruits, et de fleurs affamée,
» Partout tombe à la fois la dévorante armée.
» Tout à coup le jour fuit; de ses brouillards impurs
» L'air oppose au soleil les nuages obscurs,
» Et la noire épaisseur de l'atmosphère sombre
» Forme une nuit palpable, et donne un corps à l'ombre.
» Enfin, l'ange de mort fond sur les nouveau-nés;
» Tous, dans la même nuit, meurent exterminés;
» Toute l'Egypte pleure, et les toits solitaires
» Retentissent au loin des cris plaintifs des mères.

» A l'aspect de ces maux et de l'empire en deuil,
» Le monarque étonné fait fléchir son orgueil,
» Il permet leur départ; mais dans son ame vaine
» L'orgueilleux repentir a ramené la haine :
» Telle, auprès d'un foyer qui l'a dissoute en eau,
» La glace qui fondait s'endurcit de nouveau.
» Il vole sur leurs pas au sein des mers profondes,
» Qui partagent leurs flots et suspendent leurs ondes :
» A travers deux remparts d'un liquide cristal,
» L'Hébreu marche à pied sec au fond de leur canal :
» Il marche; une colonne obscure et lumineuse,

» Lumineuse la nuit, et le jour ténébreuse,
» Leur prête tour-à-tour et retire ses feux.
» Là, comme sur son trône, assis au-dessus d'eux,
» Et pour eux du tyran redoutant la poursuite,
» Dieu tantôt les conduit, tantôt marche à leur suite.
» Durant toute la nuit on vole sur leurs pas;
» La noire obscurité les dérobe au trépas;
» Dès que le jour a lui, le dieu de la victoire
» Se retourne et paraît dans l'éclat de sa gloire;
» Il regarde, il a vu l'Égyptien tremblant;
» Un désordre soudain vole de rang en rang.
» Sa voix brise leurs chars: il commande; Moïse
» Élève sa baguette: ô terreur! O surprise!
» Les élémens troublés ont reconnu ses lois,
» Et la mer en courroux obéit à sa voix.
» Sur le roi, sur les siens l'onde en grondant retombe;
» L'abîme se referme; et dans la même tombe,
» Fantassins, cavaliers, coursiers, armes, drapeaux,
» Roulent ensevelis dans le gouffre des eaux,
» Tandis qu'à l'autre bord, contemplant leur ruine,
» L'Hébreu vainqueur rend grâce à la bonté divine.
» Chanaan les reçoit dans son heureux séjour,
» Non par le droit chemin, mais par un long détour.
» Leur chef craint qu'attaqués par des hordes barbares
» Ils n'aillent retrouver, sous des maîtres avares,
» Leur honteux esclavage et leurs serviles arts.
» Des travaux de la guerre ignorant les hasards,
» Leurs cœurs n'ont point acquis la noble confiance
» Que donne des combats la longue expérience;
» Leurs faibles mains encor n'ont porté que des fers.
» Leur frayeur à pas lents traverse ces déserts;
» Mais déjà sur leur culte et sa sainte police
» De leur naissant empire ils fondent l'édifice;
» De leurs douze tribus déjà l'auguste choix

» Se rassemble en conseil, et leur donne des lois.
» Dieu lui-même est leur chef; législateur suprême,
» Il vient de leurs devoirs les instruire lui-même;
» De Sina sous ses pieds la cime a tressailli,
» Le tonnerre a grondé, les éclairs ont jailli,
» La trompette à ses sons joint sa voix éclatante.
» Tous, aux pieds du Très-haut, frémissent dans l'attente.
» Il s'avance, et du haut de son trône de feu,
» Les lois qu'il fit en père, il les proclame en Dieu:
» Les unes sont l'appui de leurs droits politiques,
» D'autres règlent leur culte et leurs fêtes publiques.
» Mais la gloire de Dieu, ses terribles accens,
» D'une sainte épouvante ont frappé tous leurs sens;
» Ils tombent à genoux, demandent que Moïse
» Avec moins de terreur de ses lois les instruise.
» Tout se calme à l'instant; les foudres se sont tus.
» Ainsi Dieu fait connaître à leurs cœurs abattus
» Que l'homme, par lui seul, en sa faiblesse extrême,
» Ne peut communiquer avec l'Être suprême.
» Moïse, en attendant le vrai médiateur,
» Devient l'appui de l'homme auprès de son auteur;
» Il leur prédit son règne; et dans leur saint délire
» Les prophètes bientôt feront parler leur lyre.
» Enfin sont établis et leur culte et leurs lois.
» Alors leur Dieu devient le premier de leurs rois;
» L'or, le cèdre renferme au fond du sanctuaire
» L'arche sainte où repose, en un profond mystère,
» Le titre glorieux du contrat solennel
» Entre son peuple et lui scellé par l'Éternel.
» Là, sont deux séraphins, sentinelles constantes;
» Là, brûlent devant Dieu sept lampes éclatantes.
» Sur cet auguste lieu tour à tour se répand
» Un nuage mystique, un voile étincelant,
» L'ombre pendant le jour, dans la nuit la lumière;

» A moins que tout à coup, déployant sa bannière,
» Ce peuple voyageur ne cherche d'autres lieux.
» Enfin il touche aux bords tant promis par les cieux.
» Dirai-je ses combats, ses exploits, ses trophées?
» Que d'ennemis vaincus, de ligues étouffées!
» Le ciel même obéit. Lune, suspends ton cours!
» La lune entend leur voix. Arrête, astre des jours!
» L'astre des jours s'arrête, et, témoin de leur gloire,
» Semble s'enorgueillir d'éclairer leur victoire.

» Ainsi seront bénis les enfans d'Israël;
» Car de ce nom chéri des Hébreux et du ciel
» Par ses douze tribus un jour sera nommée
» La race à qui le ciel a promis l'Idumée. »
« O comme tu sais bien, interprète des cieux;
» Et rassurer mon cœur, et dessiller mes yeux!
» Lui répondit Adam; surtout combien m'enchante
» De ce doux avenir l'histoire consolante,
» Et ce trésor de gloire et de prospérité
» Qu'Abraham doit transmettre à sa postérité!
» Mais un doute se mêle à l'espoir qui m'anime:
» Pourquoi toutes ces lois qui supposent le crime?
» Ces lois sont du péché l'humiliant aveu:
» Comment chez des pervers peut habiter un Dieu? »
« Adam, tu fus coupable, et de ta source impure
» Le crime s'étendra sur ta race future,
» Répond l'ange; ces lois qui combattent le mal
» Marquent de ta raison le désordre fatal;
» Ce frein que Dieu lui-même oppose à la licence
» Prouve, sans l'expier, le crime qui l'offense.
» En vain l'homme, en son lieu mettant les animaux,
» Par leur sang innocent croit réparer ses maux;
» Ce sang ne suffit point. Rebelle envers son maître,
» Plus son crime fut grand, plus la rançon doit l'être.

» Oui, pour l'être mortel l'Éternel doit périr,
» Pour l'infidélité la vertu doit souffrir,
» Le bon pour le méchant, le juste pour l'impie.
» Ainsi le ciel s'apaise et le crime s'expie;
» Ainsi l'homme coupable, absout de ses forfaits,
» Évite le trépas, et retrouve la paix.
» Quand l'âge enfin des ans aura rempli le nombre,
» Alors la vérité viendra remplacer l'ombre;
» Le flambeau de la foi, les ténèbres des sens;
» L'amour de la vertu, la peur des châtimens;
» Et le tendre respect qu'un fils porte à son père,
» Des esclaves tremblans l'hommage involontaire.
» Tel est l'ordre des temps. Ces tributs imparfaits
» Par qui l'homme prétend racheter ses forfaits,
» Et d'un culte moins pur la symbolique image,
» Vers de plus saintes lois ne seront qu'un passage,
» Que l'aube d'un beau jour. Aussi ce chef fameux
» Favorisé du ciel et chéri des Hébreux,
» Tout vertueux qu'il est, le généreux Moïse
» Ne les conduira pas dans la terre promise.
» Celui qui doit un jour y guider leurs tribus,
» C'est l'heureux précurseur de ce divin Jésus
» Qui, parmi les déserts, les erreurs de la vie,
» Doit ouvrir aux humains la céleste patrie.

» Sur les bords du Jourdain, dans des champs fortunés,
» D'oliviers, de moissons, de vignes couronnés,
» L'Hébreu célèbre en paix ses fêtes solennelles
» Jusqu'au jour où, vengeant leurs erreurs criminelles,
» Dieu livre les tribus à leurs fiers ennemis;
» Mais de leur repentir il entendra les cris.
» Des juges, puis des rois tiendront en main les rènes.
» Celui qui, le second, à ses lois souveraines
» Doit soumettre Israël, brave et religieux,

» Sera craint sur la terre, et chéri dans les cieux.
» Dieu même l'a juré; de l'empire qu'il fonde
» La fin n'arrivera qu'avec la fin du monde.
» Déjà les chantres saints, frappés de sa splendeur,
» De son règne futur annoncent la grandeur;
» Un enfant de David (c'est le nom de sa race,
» Et déjà dans les temps Dieu lui marque sa place),
» Celui que l'Éternel t'a prédit tant de fois,
» Désiré d'Abraham, attendu par les rois,
» Roi lui-même, sera le dernier des monarques;
» Du pouvoir à jamais il portera les marques,
» Et réconcilîra, par son sang précieux,
» L'homme avec l'Éternel, la terre avec les cieux.
» Avant lui d'autres rois se suivront d'âge en âge;
» Le plus riche de tous, ainsi que le plus sage,
» A l'arche vagabonde, abri mystérieux,
» Qu'un nuage cachait aux regards curieux,
» Le premier fonde un culte et lui bâtit un temple
» Où, dans tout son éclat, l'œil charmé la contemple.
» Parmi ses successeurs, les uns sont vertueux;
» D'autres, de leur pays tyrans voluptueux,
» Profanent et le sceptre, et l'encensoir lui-même,
» Jusqu'à l'heure où le Dieu que leur orgueil blasphème
» Se lève en sa colère, et punit à la fois
» Les attentats du peuple et les crimes des rois.
» Leur ville, leur trésor, leurs princes et leurs prêtres
» Deviendront le jouet de ceux dont les ancêtres
» Pleurèrent, tu le sais, leurs projets confondus,
» Et de leur folle tour les travaux suspendus.
» A la division la fière Babylone
» Un jour devra son nom; là, leurs rois sont sans trône,
» Leurs sujets sans patrie; après dix fois sept ans,
» Enfin Dieu vient briser les fers de leurs tyrans,
» Renouvelle pour eux la parole sacrée

» Qu'à David autrefois lui-même avait jurée :
» Rendus par Babylone à leurs champs paternels,
» Ils offrent à leur dieu leurs hymnes solennels ;
» Ils respirent enfin ; de la demeure sainte
» Ils relèvent l'autel, ils réparent l'enceinte.
» Là, dans leur courageuse et sage pauvreté,
» Ils se font un trésor de leur frugalité.
» Bientôt leur nombre croît ainsi que leur richesse ;
» L'abondance renaît, et la concorde cesse.
» Les prêtres, qui devaient, priant pour les humains,
» Élever vers le ciel leurs innocentes mains,
» Ministres de la paix, ont commencé la guerre ;
» Des autels indignés le sang rougit la pierre ;
» Le temple est profané, le trône est envahi,
» Et du sang de David l'antique honneur trahi.
» Il faut que l'oint de Dieu, pour qui l'homme soupire,
» Ait perdu tous ses droits, qu'il naisse sans empire :
» Il naît pauvre, inconnu ; mais un astre nouveau
» S'allume dans les cieux et luit sur son berceau.
» Des bouts de l'univers, lui portant leurs hommages,
» A ce brillant signal sont accourus les mages ;
» L'or, la myrrhe et l'encens par leurs mains sont offerts ;
» L'humble berger se mêle aux rois de l'univers.
» Un ange, dans la nuit, aux pasteurs qu'il éveille,
» D'un Dieu né dans la crèche annonce la merveille ;
» Ils partent : l'air frémit de sons mélodieux,
» L'hymne de la naissance est chanté par les cieux.
» Le souffle du Très-haut, l'Esprit saint est son père ;
» Sans cesser d'être vierge, une femme est sa mère ;
» Il vit, meurt, et remonte au trône paternel.
» Là, sa gloire est sans fin ; son sceptre est éternel ;
» Et son règne ineffable, où ton espoir se fonde,
» A pour trône les cieux, pour empire le monde. »
C'est ainsi que parlait l'ange consolateur ;

Adam à ce discours sent tressaillir son cœur;
Et dans la douce ivresse où son ame se noie,
Il exhale en ces mots les transports de sa joie :
« Que ne te dois-je pas, ô messager des cieux!
» C'en est fait, ta promesse a comblé tous mes vœux :
» De la rédemption, du Christ et de sa mère,
» En vain j'avais long-temps médité le mystère.
» Salut, Vierge sacrée, honneur de notre sang!
» Le Christ sort de ma race, un dieu sort de ton flanc.
» En fruits miraculeux que ta tige est féconde!
» Tu contiendras celui qui seul remplit le monde :
» C'est de toi qu'est formé le fils de l'Éternel,
» Celui de qui Satan reçoit le coup mortel.
» Mais dans quel temps, quels lieux, et par quelle blessure? »

« Ces combats, dit Michel, ne sont qu'une figure;
» Contre un tel ennemi l'homme ne peut lutter,
» Et ce n'est pas ainsi que tu peux le domter.
» A des coups plus réels son orgueil fut en butte,
» Quand Dieu du haut des cieux précipita sa chute;
» Mais lui-même, en tombant, il triompha de toi.
» Celui dont ta révolte a violé la loi,
» Tout offensé qu'il est, guérira ta blessure.
» Non, ce n'est point Satan, l'auteur de ton injure,
» Que doit anéantir son pouvoir souverain,
» Mais ses affreux complots contre le genre humain.
» C'est peu : le ciel attend une grande victime.
» Homme faible, qu'es-tu pour racheter ton crime?
» De l'immense rançon qu'attend le roi des rois
» Le fils de l'Éternel peut seul porter le poids;
» De la mort qui t'est due il subira la peine :
» A ce prix seulement, de la nature humaine
» Le crime héréditaire un jour peut s'expier;
» Un Dieu sera puni pour te justifier.

» L'amour divin pouvait effacer ta souillure ;
» Mais, pour subir ta peine, il prendra ta nature ;
» De crimes, de malheurs et de honte chargé,
» Juge des nations, lui-même il est jugé ;
» Et, d'une infâme croix souffrant l'ignominie,
» Doit la mort aux ingrats qui lui devront la vie.
» A son dernier soupir la terre a répondu,
» Le ciel est apaisé, Satan est confondu ;
» Et, faisant du péché disparaître la trace,
» Chaque goutte de sang est un fleuve de grâce.
» C'en est fait : il succombe, il meurt ; mais le trépas
» Long-temps dans le tombeau ne le retiendra pas.
» La troisième aube à peine a commencé d'éclore,
» Son cercueil s'est ouvert. Plus brillant que l'aurore,
» Il sort ; de ses regards partent des traits de feu :
» Il descendit mortel, il se relève en Dieu.
» L'enfer frémit de rage, et la terre de joie ;
» Et la mort, en grondant, a relâché sa proie.
» Il domte le trépas : un paisible sommeil,
» Qui bientôt a fait place à son brillant réveil,
» N'était qu'un doux passage à la vie immortelle :
» Mais, avant de monter à la voûte éternelle,
» Il veut revoir encor ses disciples chéris,
» Se montrer dans sa gloire à leurs yeux attendris,
» Compagnons autrefois de ses maux volontaires,
» Aujourd'hui de ses vœux sacrés dépositaires,
» Par eux il veut dicter ses consolantes lois,
» Prêcher par leur exemple, enseigner par leurs voix ;
» Partout ils vont verser l'eau sainte du baptême,
» Et braver le trépas qu'il a subi lui-même.
» Ce peuple d'Abraham, des dons du ciel comblé,
» Au chemin du salut n'est point seul appelé :
» Tous les enfans d'Adam, tous les peuples du monde,
» Viendront puiser la foi dans sa source féconde.

» Le Christ mourra pour tous ; le sauveur des mortels
» Aura partout son temple, et partout ses autels ;
» Et, marchant dans la voie où sa lumière brille,
» Tous les peuples ne sont qu'une immense famille.
» Vainqueur, il monte aux cieux, rencontre dans les airs
» Notre ennemi commun, le tyran des enfers ;
» Son bras victorieux le saisit et l'enchaîne,
» Tremblant après son char en triomphe le traîne,
» Aux yeux du ciel entier étale son affront,
» Marche le sceptre en main, et la couronne au front ;
» Et, commençant le cours de son règne prospère,
» Le fils reprend sa place à la droite du père.
» Enfin le jour viendra que ce frêle univers
» Croulera dans les feux : alors, du haut des airs,
» Il viendra dans sa gloire et sa toute-puissance
» Des vivans et des morts prononcer la sentence,
» Récompenser les bons et punir les méchans. »

Frappé de ces récits sublimes et touchans,
L'heureux Adam s'écrie : « O dévoûment sublime,
» Qui fait naître le bien du sein même du crime !
» L'Éternel fut moins grand, quand de l'obscurité
» Sa voix toute-puissante enfanta la clarté.
» Dois-je me reprocher la téméraire audace
» Qui du crime d'un seul souilla toute ma race,
» Ou m'applaudir d'un mal, source de tant de bien,
» Qui de l'homme et de Dieu resserre le lien,
» Fait pleuvoir ses faveurs sur la nature humaine,
» Et par qui la clémence a surpassé la haine ?
» Mais, hélas ! Des élus le nombre est si borné !
» Lorsqu'aux cieux paternels Dieu sera retourné,
» Qui les protégera contre la foule immense
» Des prévaricateurs dont l'audace l'offense ?
» Fidèles à leur maître et traités comme lui,

» Dans ce monde désert où sera leur appui ? »
« Ne crains rien, dit Michel : leur protecteur suprême,
« Pasteur toujours soigneux, à son troupeau qu'il aime
» Enverra les secours que son pére a promis ;
» L'Esprit saint auprès d'eux remplacera le fils.
» C'est lui qui, de l'amour entretenant la flamme,
» Imprimera sa loi dans le fond de leur ame ;
» Par lui, les yeux verront les dangers sans terreur,
» La douleur sans faiblesse, et la mort sans horreur.
» Je les vois, ces martyrs, pleins d'un noble courage,
» Des tyrans étonnés ils fatiguent la rage ;
» Remplis d'un saint espoir, par le ciel consolés,
» Leurs cœurs dans les tourmens ne sont point ébranlés :
» Les bourreaux en silence admirent leurs victimes.
» Dieu lui-même applaudit à leurs vertus sublimes ;
» Le feu qu'il alluma dans ses apôtres saints
» Passera de leurs cœurs chez les peuples lointains ;
» Ils soumettront au Dieu qu'un fol orgueil blasphême
» Tous ceux qu'aura lavés l'eau sainte du baptême.
» Leur maître les inspire, et le souffle de Dieu,
» L'Esprit saint, sur leurs fronts tombe en langues de feu.
» Leur bouche en un instant apprend tous les langages,
» Porte au loin de la foi les frappans témoignages,
» Et, se faisant entendre à cent peuples divers,
» Des prodiges du Christ entretient l'univers.
» A leur voix, accourant vers ce Dieu qui s'immole,
» Plus d'un peuple à ses pieds vient briser son idole.
» Enfin, dans leurs écrits, monument de leur loi,
» Après avoir tracé les fastes de la foi,
» Ils meurent ; et bientôt, répandant ses nuages,
» L'erreur aura son règne, et la foi ses orages.
» D'infidèles pasteurs égarent le troupeau ;
» Le loup dans le bercail vient dévorer l'agneau ;
» Le monde dégénère, une aveugle injustice

» Opprime l'innocence, idolâtre le vice.
» Enfin le jour arrive où, porté dans les airs,
» Dieu vient sauver les bons, et punir les pervers;
» Il met le ciel en feu, réduit la terre en poudre,
» Dans les cendres du monde ensevelit son foudre,
» Et sur l'inébranlable et sainte éternité
» Établit la concorde et la félicité. »

Adam répond encore: « O mon céleste guide!
« Que ne te dois-je pas! O que d'un cours rapide,
» Dans ce vaste avenir à mes yeux déroulé,
» Des siècles fugitifs le torrent a coulé,
» Jusqu'au terme fatal où, dans sa course immense,
» Sur les débris du temps l'éternité s'avance!
» Là, s'ouvre un vaste abîme, espace illimité,
» Devant qui mon esprit recule épouvanté:
» Mais de l'homme, de Dieu, de sa gloire éternelle,
» J'ai vu ce que peut voir la faiblesse mortelle,
» C'en est assez pour moi; mon étroite raison
» Ne saurait embrasser un plus vaste horizon.
» C'en est fait, Dieu puissant, je t'aime et te révère!
» Sois à jamais mon guide, et mon maître, et mon père:
» Tu vois tous tes enfans avec un œil égal,
» Par toi toujours le bien est triomphant du mal;
» En force, quand tu veux, tu changes la faiblesse,
» La bassesse en grandeur, l'ignorance en sagesse.
» Ton exemple m'apprit que tout homme est soldat,
» Que, quel que soit le prix, le succès du combat,
» Il doit, dans les assauts d'une vie orageuse,
» Soutenir jusqu'au bout sa lutte courageuse;
» Fais-moi vivre et mourir sous tes augustes lois! »
Michel répond alors pour la dernière fois:
« Oui, craindre, adorer Dieu, le contempler sans cesse,
» Voilà ton sort: c'est là qu'est toute la sagesse.

» Quand tu pourrais nombrer tous les astres divers,
» Parcourir l'empyrée, approfondir les mers,
» Embrasser d'un coup-d'œil tous les astres du monde,
» Ce qui vole dans l'air, ce qui nage dans l'onde,
» Quand tu pourrais toi seul posséder à la fois
» Tout l'or des nations, tous les sceptres des rois,
» Tu n'en serais plus grand, plus riche, ni plus sage.
» Joins tes propres vertus à ton noble apanage,
» La constance, la foi, qui marchent d'un pas sûr,
» L'amour surtout, l'amour, des cultes le plus pur.
» Par lui tout s'embellit, et s'épure, et s'anime;
» Par lui l'homme vers Dieu prend un essor sublime,
» Et, prêt à s'envoler de ce lieu de douleur,
» Porte déjà le ciel dans le fond de son cœur.

» Mais de cette hauteur il est temps de descendre :
» Déjà sur la montagne, impatient d'attendre,
» Le camp divin s'ébranle, et je vois, dans les airs,
» De leurs armures d'or rejaillir les éclairs :
» Marchons; que ton épouse à ta voix se réveille;
» Les songes fortunés, tandis qu'elle sommeille,
» Dans son ame troublée ont ramené la paix,
» Son cœur va se soumettre aux célestes décrets :
» Fais-lui part de ton sort; grave au fond de son ame
» Les promesses du ciel; dis-lui que de la femme
» Naîtra le rédempteur d'un monde criminel.
» Jusqu'au terme éloigné de ton destin mortel,
» Gardez tous deux la foi; même sort vous rassemble;
» Vivez, repentez-vous, consolez-vous ensemble.
» Après un long exil, le bonheur doit venir;
» Supportez le présent, espérez l'avenir. »

Tous deux, à ce discours, ils quittent la montagne.
Adam, d'un pas pressé, revole à sa compagne.
Déjà loin de ses yeux a fui le doux repos;

Elle voit son époux, et lui parle en ces mots :
« Cher époux ! Dieu souvent nous instruit par un songe,
» Et le mien, je le crois, n'est pas un vain mensonge.
» Depuis que, succombant au poids de mes douleurs,
» Le sommeil a fermé mes yeux mouillés de pleurs,
» De ton sort et du mien mes rêves m'ont instruite;
» Mon cœur est préparé ; viens, je marche à ta suite;
» Avec toi de Satan je braverai les coups.
» Éden sera partout où sera mon époux ;
» Il est pour moi le ciel, il est pour moi le monde.
» Hélas ! c'est ma faiblesse en désastres féconde,
» C'est moi qui t'ai perdu ! Par moi l'arrêt des cieux
» T'arrache pour jamais à ces aimables lieux.
» Cependant, au milieu des maux qui me désolent,
» Les promesses du ciel, cher Adam, me consolent;
» C'est de ma race, un jour, que naîtra le Sauveur. »

Adam, à ce discours, sent tressaillir son cœur,
Mais il ne répond rien. Déjà de la colline
Arrive à lui le chef de la garde divine;
Et, d'un pied dans les airs mollement suspendu,
Le bataillon céleste à son poste est rendu :
Telle, à peine marquant sa trace passagère,
Vole sur les marais une vapeur légère,
Se glisse, et suit les pas du tardif villageois
Que ramène la nuit à ses rustiques toits.
Au milieu d'eux brillait cette terrible épée
Qu'en ses divines eaux le ciel avait trempée;
Tel cet astre sinistre, aux cheveux flamboyans,
Vole, et trace dans l'air ses sillons effrayans;
Tout ressent de son cours l'influence fatale,
De sa route embrâsée un air brûlant s'exhale;
Sous l'ardent équateur, des feux moins violens
Dévorent l'Africain dans ses sables brûlans.

Marchant entre l'époux et sa triste compagne,
Michel saisit leurs mains; de la sainte montagne
Au mur oriental il les conduit tous deux,
Les quitte, prend son vol, et se perd à leurs yeux.
Ils contemplent alors cette superbe plaine,
Ces vallons fortunés, autrefois leur domaine.
Tout à coup, au milieu de ce tableau riant,
Leur regard aperçoit la porte d'orient;
Partout des glaives nus, des lances menaçantes
Envoyant jusqu'aux cieux leurs clartés effrayantes:
Ces sinistres objets réveillent leurs douleurs,
Et de leurs tristes yeux arrachent quelques pleurs;
Le regret les répand, et l'espoir les essuie.
Ils quittent à pas lents cette plaine fleurie:
Mais l'univers entier se présente à leur choix,
Dieu même les conduit, ils marchent sous ses lois.
Souvent de ces beaux lieux le charme les arrête,
Souvent vers leur bocage ils retournent la tête.
Enfin, il faut quitter ce sol délicieux:
Par un dernier regard ils lui font leurs adieux;
Et tous deux, égarés dans l'étendue immense,
L'un sur l'autre appuyés s'éloignent en silence.

FIN DU LIVRE DOUZIÈME.

LE DÉPART D'ÉDEN,

POËME.

LE DÉPART D'ÉDEN,

POËME.

Un soir, dans son berceau, le couple infortuné,
Pressé par ses remords, par le ciel condamné,
Ensemble nourrissant sa douleur recueillie,
Abandonnait son ame à la mélancolie;
Et tous deux dans un triste et long embrassement
Suspendaient de leurs cœurs le tendre épanchement.
  Adam rompt le premier ce lugubre silence :
O fille du Seigneur, rappelle ta constance,
Dit-il; notre malheur en a besoin. Tu vois
Quel deuil remplit ces lieux, si rians autrefois.
La nature est blessée : et notre vaste enceinte
De cette grande plaie offre partout l'empreinte.
Nos ruisseaux sont taris, nos arbres dépouillés;
Du crime paternel nos neveux sont souillés;
Sur eux notre malheur tout entier se déploie;
Et Satan s'est promis une éternelle proie.
Contre tant de revers nous avons notre amour;
Moins doux brille au couchant le reste d'un beau jour :
Mais, seuls, à tant de maux nous ne pouvons suffire.
Le vrai consolateur, c'est le Dieu qui m'inspire.
Eh bien! Présentons-lui les larmes du malheur;
D'un cœur humilié Dieu chérit la douleur;
Elle adoucit ses coups, conjure sa menace,
L'implore ou le bénit, rend ou demande grace;
Et le courroux divin, content du repentir,
Remet dans le carquois le trait prêt à partir.

Mais à ses pleurs touchans, à ses saintes délices,
Tous les lieux ne sont pas également propices;
Il en est d'où nos cœurs sur des ailes de feu
S'élancent avec force et s'élèvent à Dieu.
D'autres, de la ferveur amortissant la flamme,
N'ont rien qui plaise au ciel, rien qui parle à notre ame.
Vois-tu ce mont sacré qui du riant Éden
D'un front majestueux couronne le jardin?
Dans ce fertile enclos, privé de sa parure,
Lui seul a de ses bois conservé la verdure.
Chaque fois qu'au Très-haut j'y vins offrir mes vœux,
Ses bénédictions descendirent des cieux;
Ou quelqu'ange du ciel nous porta les promesses,
Ou la terre pour nous redoubla ses largesses.
En des temps plus heureux, Dieu même, quelquefois,
Écouta sur ce mont nos innocentes voix,
Et, quand nos saints concerts célébraient ses louanges,
Oublia, pour nos chants, les cantiques des anges.
Là, j'espère aujourd'hui (partage mon espoir)
De ce maître irrité désarmer le pouvoir.
Eh bien! dit Eve, allons : partout où la prière
Peut adoucir pour toi la céleste colère,
Je te suis. A ces mots, tous deux se sont levés,
Et sur le mont divin sont bientôt arrivés.
La voil , dit Adam, cette montagne sainte
Dont notre repentir consacrera l'enceinte!
Là, Dieu nous fut propice, ô ma chère moitié!
C'est toi qui dois d'abord implorer sa pitié;
Ta douleur de ses mains fera tomber les armes.
Eh! Qui l'attendrira, s'il résiste à tes larmes!

Ève obéit; trois fois elle prie, et trois fois
Ses sanglots redoublés ont étouffé sa voix.
Alors à son époux, tremblante, elle s'adresse:

Objet de ma douleur ! Objet de ma tendresse !
Mon crime est trop affreux pour le justifier.
Hélas ! Je dois gémir, et je n'ose prier ;
Et sur le Dieu vengeur que pourrait ma prière ?
C'est moi qui l'offensai, qui péchai la première.
Ta malheureuse épouse est odieuse au ciel,
Cher Adam ; c'est à toi de fléchir l'Éternel.
Mes vœux s'épureront en passant par ta bouche.
Que de nos cœurs soumis le repentir le touche.
Moins coupable à ses yeux, attendris-le pour toi ;
Si ton amitié l'ose, implore-le pour moi.
Ai-je par mon orgueil attiré sa vengeance ?
Mon cœur avec Satan fut-il d'intelligence ?
Non ; du fruit dont sa ruse exalta les effets
Je voulus avec toi partager les bienfaits.
Par lui, s'il se pouvait, dans ma tendresse extrême,
Je voulus ajouter aux bontés de Dieu même.
Ce Dieu, qui me punit, m'ordonna de t'aimer ;
Du feu qu'il alluma mon cœur dut s'enflammer ;
Et ne devais-je rien à l'époux magnanime
Qui plaint mon infortune et me suit dans l'abîme ?
Pouvais-je trop payer ton amour et ta foi ?
L'objet de mon hommage après Dieu, ce fut toi.
Eh bien ! j'espère encor ; dans sa bonté féconde,
L'Éternel pour lui seul n'a pas formé le monde ;
En achevant la terre, il a fini par nous.
Tu naquis pour ta femme, et moi pour mon époux.
Et que me font, sans toi, le monde et ses merveilles,
Des couleurs pour mes yeux, des sons pour mes oreilles ?
Dieu prévit que toi seul pouvais remplir mon cœur ;
En nous donnant la vie, il nous doit le bonheur.
J'espère encore en lui : charmé de son ouvrage,
Lui-même dans tes traits imprima son image.
Voudrait-il l'effacer ? Non, perfide Satan !

Il ne veut pas deux fois abandonner Adam.
Lui-même il a maudit ta coupable victoire,
Et sur nos fronts encor fera briller sa gloire.
Je crois à sa pitié, bien plus qu'à son courroux;
Notre faiblesse même aura plaidé pour nous.
L'archange criminel avait brisé sa chaîne;
Instruit de notre amour, il en arma sa haine.
Par lui le fruit mortel en mes mains fut remis,
Et nous souffrons d'un mal que Dieu même a permis.
Mais peut-être ma plainte irrite sa colère!
Tu m'aimes; je n'ai plus de reproche à lui faire.
Je ne puis que bénir le pouvoir qui t'a fait;
Que dis-je? Ses rigueurs sont peut-être un bienfait.
Jusque dans sa justice adorons sa clémence;
Nos maux seront bornés, et sa grace est immense
Pleure donc, gémis donc : ton Dieu t'écoutera;
Tes cris iront au ciel, et mon cœur les suivra.

Tandis qu'elle parlait, dans la céleste voûte
De longs sillons de flamme illuminant sa route,
Un ministre du ciel, sur un char lumineux
Descendant lentement, semblait venir vers eux :
Regarde, cher Adam, dit l'épouse craintive;
Vers nous, du haut des cieux, un messager arrive;
D'un air mêlé de grace et de sévérité,
Sur un nuage d'or, tout brillant de clarté,
Il vient. Nous sera-t-il ou fatal ou prospère?
Faut-il trembler encore? Ou faut-il que j'espère?
Je ne sais; mais mon cœur me dit que, dans ce jour,
Cet ange va de nous disposer sans retour.
Avant qu'il ait de Dieu prononcé la sentence,
Hâte-toi, cher époux, d'invoquer sa clémence.
Peut-être nos remords, portés vers le saint lieu,
Sont, avec nos soupirs, arrivés jusqu'à Dieu.

Doux comme son souris, prompt comme son tonnerre,
Le pardon peut du ciel descendre sur la terre.
Tu me l'as dit cent fois ; pour fléchir sa rigueur
Il ne faut qu'un moment, qu'une larme du cœur.
Oui, mon ame à l'espoir se livre tout entière.
Il en est temps encor ; commence ta prière.

Son époux s'agenouille, et des sons gémissans
A l'oreille de Dieu vont porter ces accens :

Seigneur, je suis coupable, hélas! Et ta puissance
Devait mieux espérer de ma reconnaissance.
C'est par toi que je vis la lumière des cieux ;
Toi-même ornas pour moi ces champs délicieux ;
Je vivais seul alors ; et dans ma solitude
Ève vint de mon cœur calmer mon inquiétude.
L'un pour l'autre tous deux nous étions l'univers ;
Tes bienfaits partagés nous en étaient plus chers.
Pour celle qui charmait mon séjour solitaire
Je devais, m'as-tu dit, me montrer plus sévère ;
Je l'adorais, sans doute, et dans elle mes yeux
Croyaient en la voyant voir un rayon des cieux.
Pour elle mes regards accusent ma faiblesse ;
Mais c'est toi qui formas sa grace enchanteresse.
J'ai perdu, pour lui plaire, et le monde et mes fils.
Eh! Comment résister à celle que tu fis?
Dans l'œuvre de tes mains je t'aurais fait outrage ;
J'aurais calomnié ton plus parfait ouvrage.
Que dis-je? Mon malheur vient tout entier de moi :
Devais-je à sa beauté sacrifier ta loi?
C'est à toi qu'elle dut sa grace inexprimable ;
Et plus tu la fis belle, et plus je fus coupable.
Je le suis ; mais mon crime adresse à ton pouvoir
La voix du repentir, et non du désespoir.
Au bout de l'univers ton foudre peut m'atteindre,

Le péché l'alluma, le remords doit l'éteindre.
Que ton oreille s'ouvre aux cris de nos douleurs!
Tu nous laissas l'espoir en nous laissant les pleurs.
Abandonné par toi, c'est en toi que j'espère.
Permets qu'un fils ingrat tombe aux pieds de son père.
Dieu puissant, j'entendis ta foudroyante voix
Éclater sur les monts et gronder dans les bois.
J'entendis dans les airs, noircis par les orages,
Ton tonnerre à grand bruit déchirer les nuages;
J'entendis, par ton souffle avec force poussés,
Rouler, gros de débris, les torrens courroucés;
Mais ces foudres brûlans qui tonnent sur nos têtes,
Le fracas des torrens et le cri des tempêtes,
O mon Dieu! Valent-ils, pour proclamer ton nom,
L'accent de la prière et la voix du pardon?

Si je ne puis pour moi désarmer ta justice,
Que sur moi seul au moins ton bras s'appesantisse!
Lorsqu'elle osa toucher à l'arbre du savoir,
Ève espérait connaître encor mieux ton pouvoir;
Et plus digne de moi, du ciel et de toi-même,
Entrer dans les secrets de ta bonté suprême;
C'est moi qui la perdis. Au moment du danger
Mon amour vigilant devait la protéger.
Tu m'avais confié sa fragile innocence;
Son bonheur fut détruit par un moment d'absence.
N'abandonne donc pas à toute ta rigueur
L'épouse que ta main choisit près de mon cœur.
Je dévoue à tes traits ma tête criminelle;
Mais tu me punis trop en te vengeant sur elle.
La voilà devant toi, redoutant tes regards,
Les yeux noyés de pleurs, et les cheveux épars.
Je ne demande plus cette beauté divine
Qui révélait aux yeux sa céleste origine,

Et, lorsqu'ils descendaient dans ces terrestres lieux,
Rappelait leur patrie aux envoyés des cieux.
Mais tends à ses remords ta main compatissante;
Pour être heureuse encor, qu'elle soit innocente;
Dans les larmes d'Adam lave son déshonneur;
Reprends-lui ses attraits, et rends-lui le bonheur.
Dans quelque horrible lieu que ta rigueur nous jette,
Qu'elle soit ma compagne, et surtout ta sujette.
Le malheur nous unit; ah! Jusques au trépas
Que j'allége ses maux et conduise ses pas.
Si ma main quelquefois peut essuyer ses larmes,
Le plus affreux désert aura pour moi des charmes.
Dans ce cruel exil, qu'en tremblant je prévoi,
Nos repentirs unis s'élèveront vers toi.
Partout où, rappelant ce séjour de délices,
Quelques fleurs à nos yeux ouvriront leurs calices,
Tous deux sur un autel, élevé par nos mains,
Nous en ferons hommage au maître des humains.
Si pourtant nous pouvions sous nos riants ombrages
Cueillir encor nos fruits et bénir tes ouvrages!
Là, nous fûmes heureux! Là, docile à tes lois,
Mon Ève m'apparut pour la première fois.
Non, je n'espère plus, parmi les chœurs des anges
Savourant l'ambroisie et chantant tes louanges,
Partager ton bonheur et ta gloire avec eux;
Que je sois auprès d'Ève, et je suis dans les cieux!

Ainsi parlait Adam, et la sainte milice,
Du char qui dans les airs légèrement se glisse,
S'abat sur la montagne; à leur tête est Michel,
Qui vient bannir d'Éden le couple criminel.
Cessez de vous flatter d'une espérance vaine,
Leur dit-il; du péché vous porterez la peine.
Le cri de vos remords, vos prières, vos vœux,

Ont frappé mon oreille en montant vers les cieux;
Mais il n'en est plus temps : l'homme plein de faiblesse,
Borné dans son pouvoir, borné dans sa sagesse,
Est dans ses volontés sujet au repentir.
Dieu, qui ne peut errer, ne peut se démentir :
Sa divinité même et sa sublime essence
Mettent une limite à sa toute-puissance;
Il ne peut de ses droits accorder l'abandon.
Sa grandeur à lui seul interdit le pardon,
Et sa longue indulgence, en reprenant la foudre,
Par des coups éclatans a besoin de s'absoudre.
Aussi, comme l'éclair échappé de ses mains,
L'irrévocable arrêt du maître des humains,
Au but marqué d'en haut par son œil redoutable,
Porte de son courroux le trait inévitable.
Nul secret ne se cache au Dieu de vérité;
Nul attentat n'échappe à sa sévérité.
Venez donc, suivez moi. Pour expier vos crimes,
Dieu se doit vos malheurs, il se doit des victimes.
Un jour, un jour viendra qu'un grand médiateur
Désarmera pour vous l'ange exterminateur.
Jusque-là vous devez, par un châtiment juste,
Satisfaire, en souffrant, à ce monarque auguste.
Je vous apporte ici ses ordres absolus.
Ces jardins fortunés ne vous reverront plus.
Il les avait parés pour un couple fidèle :
Cette terre aujourd'hui vous rejette loin d'elle.
Je plains votre infortune; et même dans les cieux
Des pleurs, en l'apprenant, ont coulé de mes yeux;
Mais vous êtes jugés, et vos plaintes sont vaines.

Le sang d'Ève à ces mots se glace dans ses veines.
Cependant, au milieu du bataillon sacré,
Soumise, mais pensive, et le cœur déchiré,

Elle foule en passant les plantes défleuries,
Les arbrisseaux mourans, et les roses flétries.
A travers ces débris, sur ses pieds chancelans,
Entre Adam et Michel elle avance à pas lents.
La nature partout semblait déshonorée.
Seule, moins languissante et moins décolorée,
Une rose restait; mais ses jeunes boutons
Paraissaient à regret déployer leurs festons.
D'Ève, à travers ses pleurs, les yeux l'ont aperçue;
Sur son frêle calice elle arrête sa vue:
Fleur charmante, dit-elle, entre toutes les fleurs,
Toi dont avec plaisir je cultivais les sœurs,
Toi dont je parfumais ma couche nuptiale,
Avant que de mourir sur ta tige natale,
Sur tes rameaux souffrans laisse-moi te saisir;
C'est leur dernier tribut, et mon dernier plaisir.
Comme toi, je parais cette enceinte chérie;
Hélas! Et comme toi le péché m'a flétrie.
Elle dit, la détache, et, suivant son chemin,
A l'envoyé céleste abandonne sa main.

En parcourant ces lieux, autrefois pleins de graces,
Partout du châtiment elle aperçoit les traces.
Son œil rencontre enfin le berceau nuptial,
D'où quelques fleurs pendaient sur le lit conjugal.
Son cœur à ces débris trouve encore des charmes:
Berceau chéri, dit elle en le baignant de larmes,
Toi qui vis mon bonheur, connais mon désespoir!
Ah! S'il faut te quitter, fallait-il te revoir!
Adieu, séjour de paix, d'amour et de délices!
Ici mes souvenirs sont autant de supplices,
Et mes plaisirs perdus, se changeant en douleurs,
De mes félicités composent mes malheurs.
Charmés de visiter nos demeures agrestes,

Ici m'apparaissaient les envoyés célestes.
Ici, je m'en souviens, du divin Raphaël
La consolante voix m'entretenait du ciel.
Dieu même à nos regards s'y montra dans sa gloire.
Sortez, rians tableaux, de ma triste mémoire.
Ces beaux jours ne sont plus : le farouche Satan
A perdu, par mes mains, le malheureux Adam.
O vous dont loin d'ici j'emporterai l'image,
Mystérieux abris, délicieux ombrage,
Anges qui visitiez autrefois ce beau lieu,
Paix du cœur, douces nuits, jours innocens, adieu!
Et toi, couche sacrée, où mon ame ravie
En commençant d'aimer crut commencer la vie;
Toi que baignent nos pleurs pour la dernière fois,
Quelle tu m'as reçue, et quelle tu me vois!
Dieu nous a retiré sa bonté paternelle;
Tu me vis innocente, et je pars criminelle!
Je pars avec douleur, hélas! Et sans retour!

Ainsi, pleurant ces lieux si chers à son amour,
Du premier des humains la compagne chérie,
En quittant son berceau, croit quitter sa patrie.

Adam ne pleure point. Dans sa mâle douleur
Il voudrait porter seul tout le poids du malheur.
Tel le chêne, qu'embrasse une plante débile,
La défend de l'orage et demeure immobile.
Tout à coup il s'écrie : O ma chère moitié,
Écoute! Écoute encor la voix de l'amitié!
Ainsi que toi, j'aimai ces riantes demeures,
Où, comme nos ruisseaux, coulaient nos douces heures;
Mais quel charme aujourd'hui peuvent avoir ces lieux
Où j'armai contre moi la colère des Dieux?
Ce n'est plus cet Éden où la terre naissante
Répondait avec joie à ma voix innocente;

C'est Éden profané par mon coupable orgueil;
Ici nos attentats répandirent le deuil,
Et mon ingratitude, en désastres féconde,
Des promesses du ciel déshérita le monde.
Ces plaines, ces coteaux, à nos regards si doux;
Tout ce qui nous fut cher dépose contre nous.
Je pars; mais dans mon cœur j'emporte l'espérance:
L'espoir marche toujours auprès de la souffrance.
Non, mes vœux les plus chers ne seront point trahis.
Dieu nous eût séparés, s'il nous avait haïs.
Sa bonté se fait voir dans sa justice même;
Chère épouse, on n'est point malheureux quand on aime
Nos cœurs étaient unis dans la prospérité;
Ils resteront unis contre l'adversité.
Quelle douleur ne cède à ta douce présence!
Je puis braver l'exil, mais non pas ton absence.
L'un par l'autre, en un jour, nous nous sommes perdus
Mais pour nous le malheur est un lien de plus.
Viens; ma main essuîra tes larmes, et les miennes
Perdront leur amertume en se mêlant aux tiennes.

A ce discours touchant, le terrible Michel
Semblait presque oublier l'ordre de l'Éternel;
La pitié dans son cœur désarmait la vengeance.
D'un envoyé de Dieu la céleste indulgence
Tempérait ses regards, et de son fer divin
Les éclairs adoucis s'éteignaient dans sa main.
Mais enfin, d'un air doux à-la-fois et sévère
Remplissant à regret son triste ministère,
A la porte d'Éden il les conduit tous deux,
Et console en ces mots leur exil rigoureux:

Couple aimable! D'Éden vous touchez la limite.
C'en est fait; mais je dois, avant que je vous quitte,
Contre votre infortune armer votre raison.

Voyez s'ouvrir au loin cet immense horizon.
Là, vous retrouverez encor la Providence,
Et pour vous le travail produira l'abondance.
Pourtant n'espérez pas, dans ce séjour nouveau,
Un bonheur toujours pur, un destin toujours beau.
Peut-être vos enfans feront couler vos larmes;
Peut-être, pour vos cœurs nouveau sujet d'alarmes,
Leurs discords troubleront votre félicité,
Et leur mère, pleurant sur sa fécondité,
Verra s'ouvrir par eux les scènes de la guerre.
Hélas! Le vrai bonheur n'est point fait pour la terre!
Votre ame peu long-temps en goûta les douceurs,
Et votre Éden lui-même a vu couler vos pleurs.
Mais le ciel, si vos cœurs souffrent avec courage,
Vous dédommagera de ces momens d'orage.
Là, Dieu lui-même un jour bénira votre hymen;
Là, fleurira pour vous le véritable Éden.
Jusque-là l'Éternel, tempérant vos disgraces,
De sa juste vengeance effacera les traces.
Les élémens, que Dieu déchaîna contre vous,
Serviront ses bontés bien plus que son courroux.
Les chaleurs mûriront la grappe fécondée;
Le ciel vous versera la bienfaisante ondée.
La tempête elle-même, en balayant les airs,
Des infectes vapeurs purgera l'univers,
Et le foudre indulgent d'un maître moins sévère
Vous dira sa puissance et non pas sa colère.
Des volontés du ciel ministre obéissant,
Mais de votre malheur ami compatissant,
Moi-même quelquefois des célestes demeures
Je viendrai du travail vous adoucir les heures;
Votre inexpérience entendra mes leçons:
De vos champs paresseux je hâterai les dons;
Vous me verrez souvent dans vos nouveaux domaines

Alléger vos travaux et soulager vos peines,
Et parmi la rosée, en ce séjour mortel,
Vos jeunes plants boiront quelques larmes du ciel.
Nourrissez dans votre ame avec persévérance
Et l'humble repentir et la douce espérance.
Tous les deux à profit mettez votre malheur.
Dieu n'a pas sans dessein affligé votre cœur;
Que de ses châtimens et de votre disgrace
L'exemple salutaire instruise votre race.
Quand, loin de ce beau lieu, qui nous vit tant de fois,
Ou savourer vos fruits, ou visiter vos bois,
Au lieu de cultiver cette plaine si belle,
Il vous faudra lutter contre un terrain rebelle,
Et du sillon ingrat, creusé péniblement,
De votre faim pressante arracher l'aliment.
Dites à vos enfans, devenus vos victimes:
Voilà votre destin et le prix de nos crimes.
Du mal qui vous punit ils ont tous hérité;
Qu'ils en léguent l'histoire à leur postérité,
Et que de leurs récits l'impression profonde
Courbe tous les humains sous le maître du monde.
Oh! Combien je voudrais dans les plus doux climats
Vous choisir un asile et diriger vos pas!
Mais il est temps que j'aille au Dieu de la clémence
Annoncer vos douleurs et votre obéissance.
Prosterné devant lui, j'implorerai pour vous
Des jours moins rigoureux et des destins plus doux.
Vous, ne murmurez point contre l'Être Suprême.
Le murmure est un crime et la plainte un blasphème.
L'impatience aigrit le chagrin douloureux,
Et les cœurs résignés ne sont point malheureux.
Du bonheur à la peine endurez le passage;
Des arts consolateurs faites l'apprentissage;
Que la terre pour vous soit un nouveau jardin,

Et dans ce lieu d'exil refaites votre Éden.
Entourés de vos fils et de vos fleurs naissantes,
Vous lèverez au ciel vos mains reconnaissantes,
Et vos chants d'alégresse et vos hymnes d'amour
Du soleil renaissant salueront le retour.
Ainsi l'affreux Satan aura perdu sa proie;
Et le ciel, qui vous plaint, vous devait cette joie.
Il dit, prend son essor, remonte vers les cieux,
Et long-temps dans les airs ils le suivent des yeux.

FIN.